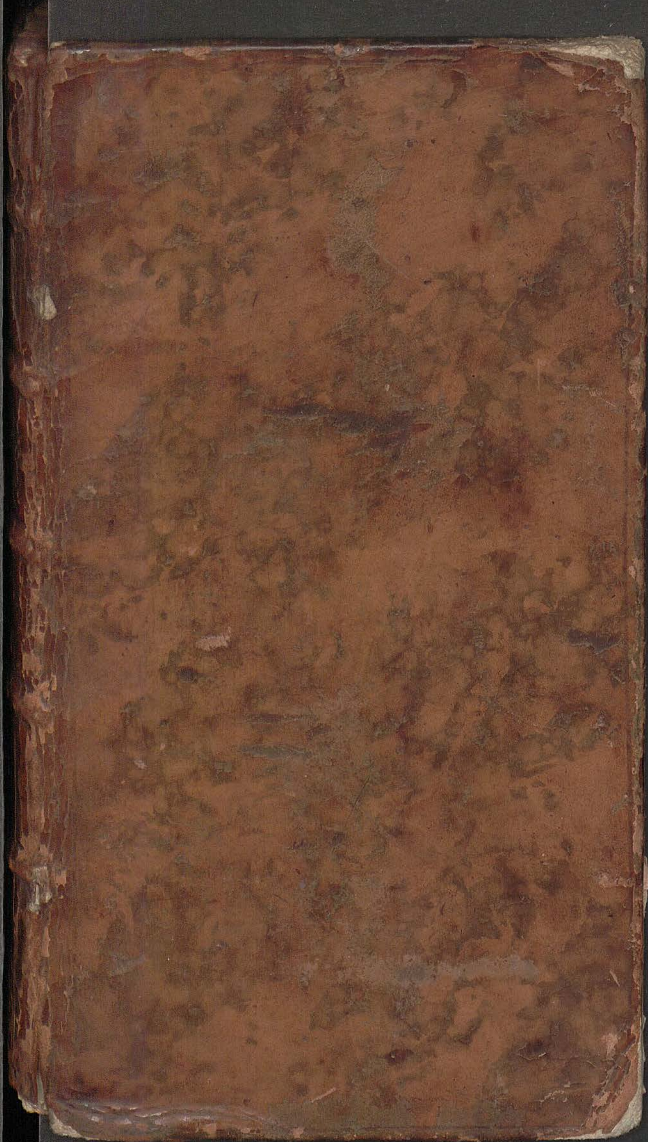




6. V. L ‡ —

LETTRES
DE
MR DESCARTES,

QUI TRAITENT DE PLUSIEURS belles questions concernant la Morale, la Physique, la Medecine, & les Mathematiques.

Où l'on a joint le Latin de plusieurs Lettres qui n'avoient été imprimées qu'en François; avec une Traduction Françoise de celles qui n'avoient jusqu'à present paru qu'en Latin.

Nouvelle Edition enrichie de figures en taille-douce.

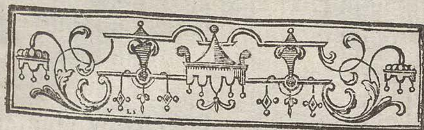
TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Milscent de Mussé



A MONSIEUR CHANUT, CONSEILLER ORDINAIRE DU ROY EN SES CONSEILS.



MONSIEUR MON FRERE,

Après vous avoir dit que je ne dédierois ce Livre à personne, peut-

être ſerez-vous ſurpris d'y voir vôtre Nom dès l'entrée : mais je ne penſe pas que ce ſoit rien faire contre ma parole, que de vous preſenter ce qui vous appartient. Pour moy je crois que d'en uſer de la ſorte, c'eſt moins un preſent, que ce n'eſt une reſtitution : car avec quelle grace aurois-je pû le faire ſortir de mes mains, pour le faire paſſer dans celles du Public, ſans le remettre premierement entre les vôtres, & par ce moyen luy faire ſçavoir, à qui il a la principale obligation du don que je luy fais. En effet, la fortune ayant mis en vôtre poſſeſſion tous les biens qu'on peut dire avoir veritablement appartenu à feu Monſieur Deſcartes, & vous ayant ainſi fait heritier des plus belles richeſſes de ſa ſucceſſion, il dépendoit de vous abſolument de vous les approprier, ſans rien faire contre l'étroite juſtice, ou de n'en faire part qu'à vos amis, ſans que les autres s'en puſſent plaindre. Mais vôtre ame eſt trop grande & trop genereuſe

pour n'être liberale qu'à demi ; accoutumée qu'elle eſt depuis tant de temps à travailler pour l'intereſt des Souverains & des Peuples, elle n'a point voulu poſſeder ce treſor toute ſeule ; & condamnant l'avarice ou l'ambition de ces perſonnes, qui prennent plaiſir à ſe voir ſeules ou plus riches ou plus avantagées que les autres, elle s'eſt toujours réſoluë de le poſſeder avec tout le monde. C'eſt la premiere penſée que vous avez euë, quand vous êtes entré dans cette opulente ſucceſſion ; Vôtre deſſein n'a point été d'en fruſtrer les naturels, ni même les étrangers, mais d'en enrichir un chacun, & de la donner toute à tous, n'étant compoſée que de ces biens, leſquels bien loin de diminuer par la part qu'y prennent les autres, augmentent par cela même de prix & de valeur. C'eſt une verité dont je puis rendre témoignage en mon particulier, puiſque c'eſt en partie pour ce ſujet que vous avez bien voulu m'en

faire si long-temps le dépositaire; afin qu'après avoir mis le prix sur chaque piece, & distingué par même moyen les plus rares d'avec les plus communes, je les misse en état de paroître toutes, pour en laisser après cela le jugement & le choix au Public. Ce n'est donc pas pour trouver un Patron & un Protecteur à ce Livre, que je vous le presente aujourd'huy; c'est pour m'acquitter de mon devoir, qui vouloit de moy, que je fisse connoître à tout le monde, avec quelle équité vous le gardiez, & à quel titre je l'avois reçû. Aussi, Monsieur, n'ai-je point consideré en vous cet homme sçavant qui le pouvoit défendre, s'il étoit attaqué; ou cette personne puissante qui le pouvoit proteger, si on lui faisoit outrage; ou enfin ce personnage illustre qui pouvoit relever son estime & lui donner credit, s'il étoit negligé: J'ai toujours eu trop bonne opinion de ce Livre, pour apprehender qu'il éprouvât ces infortu-

nes & ces disgraces; Et même j'oserai dire, que je me suis crû assez fort pour le pouvoir tout seul défendre de quelques-unes, s'il venoit à tomber dans un semblable malheur. Mais ce que j'ai seulement consideré en vous a été cette personne qui avoit fait de moy un jugement assez favorable, pour ne me croire pas indigne d'un si précieux dépost, & à qui par conséquent je devois une reconnoissance publique, pour cette marque particuliere qu'elle m'a donnée de sa confiance & de son estime. Et comme je sçai que vous n'ambitionnez aucun de ces honneurs qui sont hors de nous-mêmes, & que d'ailleurs je ne suis point d'humeur à m'en faire accroire, & à faire plus que mon devoir, sous l'esperance de quelque gloire, je n'ai point embrassé l'occasion de ce Livre, comme un moyen de me signaler, & de rendre vôtre nom plus celebre. Il s'est rendu assez recommandable par la grandeur

de vos emplois, & par l'importance de vos negociations, pour n'avoir pas besoin que je me misse en peine de luy donner de l'éclat; Et il vous suffit que la prudence & la dexterité que vous avez apportée dans tous les Traitez que vous avez negociez, vous ayent acquis la bienveillance du Roy, l'estime de ses principaux Ministres, & l'affection de tout le monde. C'est pourquoi s'il y a quelque honneur à esperer de l'adresse que je vous fais de ce Livre, ce n'est que pour moy seulement, qui parmi tant d'hommes qui sçavent ce que vous valez, suis connu de fort peu de gens pour avoir l'avantage de vous appartenir de si près. Veritablement cette alliance si étroite que j'ai avec vous, m'est un bien si considerable, & qui fait rejaillir tant d'honneur sur moy, qu'on me doit bien pardonner, si ayant tant d'interest que tout le monde le sçût, je n'ay point feint d'usurper la quali-

té que j'ay prise au commencement de cette Lettre; & même je puis me promettre, après les témoignages que vous me donnez tous les jours de vôtre amitié, que cette liberté ne vous sera point désagreable. Je laisse donc là, Monsieur, ces titres honorables & glorieux d'Ambassadeur, de Plenipotentiaire & de Conseiller d'Estat; car toutes ces marques d'honneur, qui à la verité se trouvent en vous, & ce qui est assez rare en ce siecle, qui s'y voyent sans envie & sans jalousie de personne, ne sont point les qualitez que j'ay appris de vous à estimer le plus, ni celles par qui je reconnois ce confident à qui je suis redevable de ce Livre. C'est ce qui fait que pour ne me point écarter de mon devoir, & pour épargner vôtre modestie, je n'ajouteray plus, que ce seul témoignage de mon respect, que je ne puis icy omettre, sans pecher contre la bien-séance,

& gêner tous les ſentimens de mon cœur ; C'eſt que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très obéïſſant ſerviteur,
CLERSELIER.

Si cette Lettre n'a pas paru dès la premiere édition de ce Livre, c'eſt cette modeſtie dont je viens de parler qui en a eſté la cauſe, car elle fut dès-lors preſentée avec le Livre ; mais aujourd'hui que cette modeſtie eſt couronnée de gloire, j'ai crû être obligé de la faire éclater, & de n'y pas déferer davantage.



PREFACE.

C'Est aſſez de recommandation pour ce Livre, que de ſçavoir qu'il eſt de Monſieur Deſcartes ; A la faveur de ce nom ſi fameux, & que l'on peut dire n'avoir pas été rendu moins celebre par les calomnies même de ſes envieux, que par le propre mérite de ſa perſonne & de ſes écrits, il y a lieu d'eſperer que cet Ouvrage, quoique poſthume, ne laiſſera pas d'être auſſi-bien reçû, que s'il avoit vû le jour du vivant de ſon Auteur. Il eſt vrai qu'il a déja été vû tout entier en chacune de ſes parties ſéparées, mais non pas réünies en un corps, comme je le preſente aujourd'huy.

C'eſt un recueil de pluſieurs Lettres, écrites ſur toutes ſortes de ſu-

jets, dont la plûpart luy ont été proposez par des personnes de très-grande consideration, soit pour le rang qu'elles ont dans le monde, soit pour l'estime qu'elles se sont acquises par leur sçavoir & par leur vertu. Et bien que sans doute il ne songeât pas, quand il les écrivoit, qu'elles dussent jamais paroître en public, elles ne laissent pourtant pas d'avoir assez de graces & d'ornemens, pour ne point apprehender la lumiere. Ce qui s'écrit pour des Princesses, & pour les plus sçavans hommes de l'Europe, ne doit pas craindre d'être mis à la censure publique; Et après que les grands & les plus polis de la Cour, & même que les critiques du cabinet, ont une fois jugé favorablement d'une piece, qu'auroit-on plus à craindre du jugement, que la multitude. C'est ce qui fait, Lecteur, que je te presente ces Lettres avec autant de confiance que Monsieur Descartes a pû faire lui-même ses

autres écrits, sçachant qu'elles ne cedent en rien à pas un autre ouvrage que tu ayes pû voir de luy. La même force & la même sublimité d'esprit qui reluit par tout ailleurs, s'y fait voir admirablement dans la solution des questions les plus difficiles; & outre cela on y voit une étenduë d'esprit presque infinie, dans la diversité & la multiplicité des choses qu'il y traite

Mais entre plusieurs sujets, celui-là sans doute est le plus relevé & le plus utile, qu'il examine dans la lettre qu'il a eu l'honneur d'écrire à la Reine Christine, ensuite de la priere, ou plûtôt du commandement qui luy fut fait de sa part, de luy vouloir expliquer son opinion touchant le Souverain Bien de cette vie; à quoi il luy fut d'autant plus aisé d'obéïr, qu'il avoit encore toutes fraîches en sa memoire, ces hautes considerations qu'il avoit euës dans l'examen qu'il avoit nouvellement fait du livre de Sene-

que, *de vitâ Beatâ*, lequel il avoit lui-même choisi, comme un sujet digne de servir d'entretien & de divertissement à cette autre sçavante Princesse, Elizabeth de Bohéme, lors qu'allant prendre des eaux à Spa, les Medecins luy avoient recommandé de n'occuper son esprit à aucune chose qui le pût travailler, ainsi qu'on verra par les lettres qu'il luy écrit. C'est dans ces lettres où il a fait voir que la Morale étoit l'une de ses plus ordinaires Meditations, & qu'il n'étoit pas si fort occupé à la consideration des choses qui se passent dans l'air, ni à la recherche des secretes voyes que la nature observe icy-bas dans la production de ses ouvrages, qu'il ne fist souvent reflexion sur lui-même, & qu'il n'employast les premiers & les principaux de ses soins à s'instruire, & à regler les actions de sa vie suivant la vraye raison, comme une chose, laquelle, ainsi qu'il dit lui-même, ne souffre point

de delay, à cause que nous devons sur tout tâcher de bien vivre. Aussi ces grandes & sérieuses reflexions, qu'il avoit faites sur les mœurs des hommes, dans la frequentation des Cours & des Armées, & dans le reste du grand livre du monde, l'avoient rendu si sçavant en cette matiere, que dans l'examen qu'il a fait du livre de Seneque, il ne s'est pas contenté de remarquer ses fautes, mais comme un Maistre capable de faire des leçons à cet ancien Docteur des Mœurs, il a aussi marqué ce qu'il devoit dire, pour rendre son livre le meilleur & le plus utile, qu'un Philosophe comme lui, qui n'étoit point éclairé des lumieres de la foy, eust sçû écrire. Après quoi je ne pense pas qu'il y en ait plus aucun, de ceux qui dans leurs écrits l'ont accusé de vanité en ses études, comme s'attachant entierement à la recherche des choses vaines, & dont la science enfle l'esprit, au lieu de celles qui instrui-

ſent & qui perfectionnent l'homme, qui oſe plus luy faire un ſemblable reproche ; principalement, quand ils verront que quelque ſoin qu'ils ayent apporté à cultiver la Morale, ils trouveront encore beaucoup de choſes à apprendre, dans ce peu qu'il en a écrit, & qu'ils auroient peut-être ſans cela ignoré toute leur vie. Et de vrai, à quoy ont ſervy toutes les calomnies de ſes envieux, ſinon à faire que ſon nom devint plus celebre, que ſa vie fuſt plus admirée, & ſa doctrine ſi eſtimée, qu'elle partage aujourd'huy les écoles dans la Hollande, & qu'elle s'enſeigne publiquement dans ſes chaires. Ce que j'eſtime être ſi glorieux à cette Province, que je lui envierois quaſi cet honneur, comme un bien qui nous devroit appartenir, n'étoit que j'eſtime en quelque façon raiſonnable, que ceux-là joüiſſent les premiers du fruit de ſes labeurs, qui ont le plus contribué à ſon repos & à ſon loiſir ; & que cette

te terre porte les premiers fruits d'une ſemence, qui n'a pas ſeulement été jettée, mais même conçûë premierement dans ſon ſein. Après quoy, ſi ſa prédiction a jamais lieu en ſon pays, j'eſpere que ſa doctrine y ſera reçûë avec plus de ſuccez & plus d'applaudiſſement qu'en aucun lieu du monde, comme celuy où l'erreur a le moins de credit pour être ancienne, où la verité eſt la plus recherchée & la mieux ſuivie quand elle eſt connuë, & où les eſprits ſont les plus capables d'entendre raiſon ; n'y en ayant pas un, dans ce grand nombre de ſçavans qui frequentent nos Academies, qui ne ſouſcrive entierement à cette maxime du grand Saint Auguſtin ; Qu'il n'y a pas moins d'erreur à admettre pour vrayes les choſes douteuſes, c'eſt-à-dire, les choſes obſcures & inconcevables, tels que ſont tous les principes qui ſont particuliers à la Philoſophie Peripateticienne, qu'à ne

pas recevoir celles qui sont certaines, c'est-à-dire les choses claires & intelligibles, tels que sont les principes de notre Philosophie.

Pour ce qui est de l'ordre & de la suite des lettres en general, comme souvent il importoit fort peu laquelle seroit mise devant, chacune presque traitant de questions differentes, & qui ne dépendent point les unes des autres, je ne m'y suis pas beaucoup arrêté ; mais quant à la disposition & à l'économie de chaque lettre en particulier, comme c'est un coup du Maistre, on y verra le même ordre & la même distribution que dans tous ses autres écrits ; ensorte que ceux qui auront la vûë assez bonne, y pourront remarquer la même Methode dont Monsieur Descartes s'est toûjours servy, soit dans ses principes pour la construction generale de son monde, soit dans ses Meteores pour l'explication particuliere des plus beaux phénomenes de la Nature ; si bien

que son adresse & la subtilité de son esprit y paroissent toutes entieres. Et ce qui, je m'assure, ne surprendra pas moins le lecteur, est que l'éclaircissement de tant de difficultez qu'il explique, ne se fait pas d'une maniere dogmatique, ni par les formes ordinaires des argumens, mais d'un stile si aisé & si net, qu'il semble que les pensées luy couloient de la plume, & qu'elles seroient venuës à tout autre en l'esprit. Chacun sçait combien le stile des lettres est difficile, cependant l'on verra qu'à un esprit comme le sien tout étoit également facile, & qu'il s'en démêle aussi bien, que de tous les autres genres d'écrire. A la verité, peut-être que les délicats n'y trouveront pas de ces paroles choisies, qui chatoüillent l'oreille de leur son, ni de ces periodes nombreuses, qui semblent n'aller que par mesure & par cadence ; mais je suis assuré que les plus exacts y reconnoîtront les mots propres de chaque chose, & n'y ver-

ront que des termes si significatifs, qu'ils portent leur lumiere avec eux. Que si ces personnes scrupuleuses ont de la peine à trouver rien de considerable à reprendre touchant la pureté des paroles, leur censure aura encore moins de prise sur la force des raisons & la netteté du sens, qui sont les deux seules choses qu'un Philosophe doive considerer, & dans lesquelles on peut dire que Monsieur Descartes a excellé par dessus tous ceux qui ont écrit avant luy de semblables matieres ; de sorte que je me suis quelquefois étonné de voir taxer ses écrits de confusion & d'obscurité, voyant qu'il suit par tout la maniere d'écrire des Geometres, qui est la plus exacte de toutes, & qu'il ne se sert point d'autres principes que de ceux des Mathematiciens même, que tout le monde admet à cause de leur clarté & évidence.

J'avertis ceux qui verront ici leurs lettres, qu'il se pourra faire qu'ils ne les trouveront pas en tout conformes

à celles qu'ils ont reçûës de Monsieur Descartes ; mais ce manquement peut être arrivé de deux causes ; La premiere, que ces lettres n'ayant été imprimées que sur le Manuscrit que Monsieur Descartes s'en étoit reservé, il se peut faire qu'en les transcrivant, il y ait changé ou corrigé quelque chose, comme il arrive souvent, & que par après il ait negligé de le reformer dans son original. L'autre raison est, que le Manuscrit s'est trouvé en quelques endroits defectueux, & en d'autres si mal écrit & si broüillé, que j'ai été quelquefois reduit à deviner ce que l'Auteur avoit voulu dire ; & je n'ay pas crû pour cela rien faire contre la fidelité que je luy dois, de les remplir & suppléer de moi-même, pour ne pas laisser dans ce livre ce peu d'espaces vuides. Mais ce qui m'a donné le plus de peine, a été que ces lettres n'étant écrites que sur des feüilles volantes, toutes détachées les unes des autres, & sou-

vent ſans datte ni reclame, le deſordre qui s'y étoit mis avoit fait qu'elles ne ſe ſuivoient point, & qu'on ni reconnoiſſoit ni commencement ni fin : de ſorte que j'ai été obligé de les lire preſque toutes, avant que de les pouvoir rejoindre les unes aux autres, & de leur pouvoir donner aucune forme, pour les diſpoſer par aprés dans l'ordre & dans le rang qu'elles tiennent. Toutefois quelque mal qui ſoit arrivé de ce deſordre, je ſuis caution qu'il ſera peu conſiderable ; & même il ne ſçauroit être d'aucune importance pour les lecteurs, qui n'ont point en cela d'autre intereſt, ſinon que le ſens des choſes n'y ſouffre point de violence, & que les queſtions (dont il s'en trouve quelquefois dix ou douze dans une ſeule lettre) ſoient expliquées chacunes à part, & ſans confuſion ; à quoi je puis dire que j'ay mis toute mon attention.

J'ay été bien aiſe que le public fuſt informé de tout ce détail, non

pas tant pour faire valoir mon induſtrie dans l'impreſſion de ces lettres, que pour purger l'Auteur des fautes qui pourroient s'y être gliſſées, & pour convier d'autant plus ceux qui y verront leurs lettres imprimées, & qui en les liſant ne les trouveront pas tout-à-fait correctes, à m'envoyer à moy ou aux Libraires mêmes, ou leurs lettres, ou des copies très-fidelles, afin que dans une ſeconde édition elles puiſſent prendre la place de celles qu'y tiennent maintenant la leur. Je ſouhaiterois auſſi que ces Meſſieurs permiſſent que le livre fuſt alors honoré de leurs noms, n'ayant pû à cette fois mettre à la teſte de toutes les lettres, les noms de ceux à qui elles ſont adreſſées, faute de l'avoir trouvé dans le Manuſcrit, & pour ne l'avoir pû apprendre de perſonne, ni deviner par le ſtile, lequel pourtant m'en a fait mettre quelques-uns par conjecture. Et quand en cela je me ſerois trompé, je ne crois pas avoir fait tort à

ceux de qui j'ai emprunté les noms. Je ne pense pas aussi que les honnêtes gens trouvent mauvais, que pour faire mieux entendre les réponses de Monsieur Descartes, j'aye fait imprimer quelques-unes de leurs lettres, qui contiennent leurs objections; Et sur ce sujet je suis obligé de rendre cette reconnoissance à feu Monsieur Morin, Docteur en Medecine, & Professeur du Roy aux Mathematiques, de m'avoir genereusement accordé ses lettres; J'ai aussi la même obligation à Monsieur Morus Gentilhomme Anglois; Et pour ne pas refuser à ce dernier ce qu'il a desiré de moy en m'envoyant ses copies, j'ai été contraint de mettre dans ce livre une lettre ou deux que je lui ai écrites à cette occasion. Je ne doute point qu'il n'eût été mieux que ses lettres, & celles de Monsieur Descartes à ce Gentilhomme, & quelques autres encore écrites en Latin eussent été traduites en François, pour faire un livre

tout

tout d'une langue *; mais ni ma santé ni mon loisir ne m'ont pû permettre d'y travailler avec le soin qui seroit requis pour une telle traduction. En attendant neanmoins qu'il se trouve quelqu'un qui l'entreprenne, j'ay prié un de mes amis, des mieux versez dans la Philosophie de Monsieur Descartes, de traduire celles qui traitent du mouvement du Cœur & de la Circulation du Sang, que Monsieur de Berouic a déja données au public, dans ce beau recüeil qu'il a fait de ses questions Epistolaires, imprimé à Roterdam en l'année 1644. auquel on peut avoir recours si l'on doute de la fidelité de la version.

Au reste, quoique Monsieur Descartes ait souvent averti les Lecteurs, de ne lui attribuer jamais aucune opinion, s'ils ne la trouvoient expressément en ses écrits, & quoi que sur ce pied celles qui sont icy

* On les a fait traduire dans cette nouvelle édition.

contenuës luy puissent être justement attribuées, puisque ce livre porte son nom, & qu'il ne contient rien qui ne soit sorty de sa plume; toutefois on ne doit pas être si rigoureux, que de croire que toutes les solutions qu'il a données aux difficultez qui lui ont été proposées, doivent passer pour ses dernieres résolutions, & pour des decisions dont il fût pleinement satisfait; y ayant plusieurs questions qu'il n'a traitées qu'en passant; d'autres qu'il n'a qu'ébauchées, comme étant la premiere fois qu'il y mettoit la main; d'autres qu'il a luy-même corrigées depuis dans ses écrits, étant devenu plus sçavant par le temps; d'autres dont il se reservoit de faire une recherche plus exacte, quand il auroit plus de loisir, & plus de commodité pour les experiences necessaires à justifier ses raisonnemens; & enfin d'autres sur lesquelles il ne vouloit pas se declarer davantage, à cause qu'il n'en avoit pas encore jetté les fondemens

dans ses écrits, & qu'il ne desiroit pas alors s'en expliquer plus ouvertement. Cependant quelques imparfaites que puissent être ses réponses, j'ose assurer qu'elles valent encore mieux, que tout tout ce que les autres ont pû donner sur les mêmes questions en des livres entiers.

A ce propos, je crois qu'il est de l'honneur de Monsieur Descartes, de faire remarquer aux Lecteurs la familiarité & correspondance des lettres qu'il a euë avec Monsieur le Roy, Professeur en Medecine en l'Université d'Utrecht, afin que tout le monde sçache avec quelle franchise il lui communiquoit ses pensées; car à dire le vrai, s'il ne s'en étoit point écarté, & s'il n'avoit point presumé voir plus clair que son maistre, on auroit pû esperer de son genie, de voir Monsieur Descartes comme ressuscité en luy; mais l'amour de ses propres inventions l'ayant jetté dans l'erreur, Monsieur Descartes a été obligé de le désa-

voüer entierement, de peur que ceux qui étoient prévenus de la créance qu'il n'enseignoit que ses opinions, ne vinssent à lui attribuer ses erreurs. Et certainement il y a dequoy s'étonner, qu'un homme comme luy, qui semble être si clair-voyant en toute autre chose, n'ait pû s'empêcher de faillir lourdement comme il a fait, toutes les fois qu'il a voulu quitter Monsieur Descartes pour suivre ses propres imaginations; ce qu'il ne me seroit pas difficile de faire voir icy par le dénombrement entier de toutes ses fautes, si c'étoit le lieu de le faire. Et pource que l'une des plus considerables où il soit tombé, est celle qui regarde la Nature de nos Ames, pour faire voir que ce n'a point été sans grande raison que Monsieur Descartes l'a désavoüée, j'ay voulu mettre icy la version que j'ay faite autrefois, de la réponse de Monsieur Descartes à un certain placart de Monsieur le Roy, qui contient en forme de

Theses ses principales assertions, ou erreurs, touchant la Nature de nos Ames, afin de rendre tout le monde capable d'en juger. Mais une des choses qui m'a le plus surpris, est, que Monsieur le Roy ayant en la premiere édition de son livre, intitulé *Fundamenta physices*, rendu à Monsieur Descartes vivant une partie de l'honneur & de la reconnoissance qu'il luy devoit, par les éloges dont il l'avoit honoré, & par les témoignages qu'il avoit rendus de l'estime singuliere qu'il faisoit de son mérite, pour lequel il avoit alors tant de respect, que jamais il ne s'éloignoit de ses sentimens sans crainte & sans regret; neanmoins dans la seconde édition qu'il en a faite, il a entierement supprimé le nom de son maître, & en a retranché tous les éloges qu'il luy avoit donnez; Et après ce beau trait de generosité, il a pris pour la devise de son portrait ces deux mots, *candidè & generosè*, ce que j'aurois de

vray en quelque façon approuvé, s'il en avoit ainsi usé du vivant de Monsieur Descartes : car par là il luy auroit témoigné son obéïssance. Mais il me permettra s'il luy plaist de luy dire, qu'il auroit encore plus genereusement fait, si nonobstant le désaveu que Monsieur Descartes a fait de ses écrits, il n'avoit pas laissé de rendre à sa memoire toute la reconnoissance qu'il luy doit, & d'avoüer publiquement qu'il n'a presque rien mis de bon dans son livre, qu'il n'ait appris de luy, soit par ses lettres, soit par ses conferences, soit par ses avis, soit en fin par ses écrits, tant ceux qu'il avoit déja publiez, que ceux qui luy étoient tombez entre les mains, dont j'espere dans peu faire part au public; ce que les lettres que l'on verra ici lui être adressées justifieront en partie. Toutefois je veux croire que c'est faute d'y avoir bien pensé, que cet occupé Professeur en a usé de la sorte ; & que son livre étant déja tout prest

de voir le jour pour une seconde fois avant que Monsieur Descartes mourût ; quand il est venu par après à le mettre sous la presse, il n'a pas consideré la circonstance du temps ; où s'il y a pris garde, il a pensé que ce qui auroit pû être bon en un temps, le pouvoit être encore en un autre ; & ainsi, que tel qu'il avoit conçû son livre, tel il le pouvoit enfanter.

Après cela j'espere de la franchise & de la generosité dont Monsieur le Roy fait gloire, bien que dans cette rencontre il les ait mal appliquées; j'espere, dis-je, que si jamais il fait imprimer son livre pour la troisiéme fois, non-seulement il l'enrichira du nom & des éloges de Monsieur Descartes comme auparavant, mais même qu'étant comme je croy désabusé, des vaines apparences de verité que luy ont semblé d'abord avoir ses propres pensées, il se rangera sous ses premiers drapeaux, & que se revêtant des armes de Mon-

ſieur Deſcartes, qui luy viendroient, ce me ſemble, mieux qu'à aucun autre, il continuëra ſes progrez dans les ſciences, & achevera d'emporter les victoires, au triomphe deſquelles Monſieur Deſcartes ſe préparoit; & ce ſera pour lors, que faiſant le public participant de ſes conqueſtes, il ne laiſſera pas d'avoir ſeul la gloire d'avoir triomphé de l'ignorance humaine. Mais pour cela il faut qu'il agiſſe ſuivant les termes de ſa deviſe, c'eſt-à-dire qu'il faut qu'il reconnoiſſe *franchement* ſes fautes, & que ſans plus s'écarter des penſées de Monſieur Deſcartes, il reprenne ſes premieres briſées, & ne marche plus que ſur ſes pas; il eſt beſoin auſſi qu'il ait *du courage*, & que prenant hardiment les armes en main, il ne s'effraye point du nombre des combats qu'il faut encore livrer, ni de la longueur de la carriere qui reſte à fournir, avant que de cüeillir les palmes que Monſieur Deſcartes ſe promettoit, quand il

auroit conduit ſon deſſein juſques à ſa fin. C'eſt ce me ſemble le plus glorieux moyen que Monſieur le Roy puiſſe choiſir pour reparer ſa faute, & c'eſt le ſeul qu'il puiſſe prendre pour regagner l'eſtime dans laquelle Monſieur Deſcartes l'avoit mis, & qu'il s'étoit lui-même acquiſe en enſeignant ſes opinions. Après quoy, il ne me reſte plus qu'à le prier d'excuſer en cecy ce qui luy a pû déplaire, n'ayant pû refuſer ma main pour la défenſe de mon amy; Que ſi les coups qu'elle a portez luy ont ſemblé un peu rudes, ou ſi elle n'a pas toûjours eu aſſez de retenuë, je le prie de croire que le cœur ne s'eſt point emporté, & qu'en toute autre rencontre, il me trouvera toûjours plûtoſt preſt à luy preſter ma main, qu'à la porter contre luy.

Pour couronner cette Preface par une belle fin, je m'étois propoſé, ſuivant le deſir de pluſieurs perſonnes, de mettre icy quelque choſe de

la vie de ce grand homme ; mais depuis j'ay pensé que ce seroit faire tort à un si noble sujet, que d'en parler dans la Preface d'un livre, où l'on ne pourroit tout au plus le traiter qu'en racourcy, je veux dire en retranchant la meilleure partie de ses plus belles actions ; c'est pourquoy pour ne rien dire icy qui fust indigne d'une si belle vie, laissant ce grand sujet à traiter à quelqu'une de ces sçavantes & delicates plumes du siecle, à qui nôtre langue est redevable de ses beautez ; Je me suis restraint à faire simplement le récit de sa mort, sans y apport r d'autre ornement que celuy de la verité ; ce qui peut être sera mieux reçû de plusieurs, & aura plus de pouvoir pour les persuader, que si j'avois employé toutes les graces de l'éloquence ; car cet illustre personnage a eu ce malheur commun avec tant d'autres, de n'être pas seulement persecuté pendant sa vie, mais même d'avoir été poursuivi par la calomnie après sa

mort ; quelques-uns l'ayant fait passer pour un heretique, d'autres pour un libertin ; & d'autres enfin ayant fait courir le bruit, qu'il étoit mort de déplaisir de n'avoir pû être favorablement écouté de cette sçavante & incomparable Reine qui l'avoit appellé auprès d'elle, contre toutes lesquelles injures & calomnies, je n'ay point trouvé de meilleure & de plus juste défense, que de leur opposer simplement la verité. Et ce peu que j'ay à dire de l'histoire de ses derniers jours, pourra même être pris par ceux qui déja le connoîtront d'ailleurs, pour un tableau de sa vie en quelque façon achevé, puisqu'il nous a déja lui-même décrit sa jeunesse, & la maniere dont il a conduit ses études, pour rechercher avec plus de certitude qu'on ne luy avoit appris, la verité dans les sciences, dans le discours qu'il a fait de la Methode, & que ses lettres nous apprendront icy plus particulierement qu'elles

ont été ses plus ordinaires occupations, avec quelles personnes il avoit de plus particulieres habitudes, quelle a été sa maniere de vivre, & nous conduiront insensiblement dans l'histoire de sa vie, jusques au temps de sa mort.

C'est une chose connuë de tout le monde, que la Reine Christine de Suede, regnante alors, ayant souhaité avec passion d'entendre de vive voix cet homme si rare, qu'elle voyoit être l'admiration de tous les sçavans, elle qui faisoit gloire d'appeller & d'avoir auprès de sa personne, tous ceux qu'elle sçavoit avoir quelque chose de recommandable par dessus les autres, ne cessa point de le solliciter, qu'elle ne l'eust fait venir à Stocholm auprès d'elle. Là, cette Princesse incomparable, que les soins de son état tenoient tout le jour continuellement occupée, ne pouvant prendre pour divertissement de ses études que le temps qu'elle déroboit à son

repos, ordonna à Monsieur Descartes de la venir entretenir tous les jours à cinq heures du matin dans sa Bibliotheque. Ces conferences ayant déja duré plus d'un mois, Monsieur Descartes, soit que cela vint du changement de regime, ou de la seule âpreté du climat & de la saison (car c'étoit au milieu de l'hyver) se trouva tout à coup surpris d'une grande inflammation de poumon, jointe à une grosse fiévre, qui luy attaqua d'abord le cerveau. Quand le mal le prit, il n'y avoit que deux jours qu'il s'étoit acquité des devoirs d'un bon Chrétien; & dans l'agitation & l'ardeur de sa fiévre, pour montrer que les saintes pensées qu'il avoit eu lors, étoient encore bien profondément gravées en son esprit, il n'avoit point de plus frequente réverie, que de s'entretenir de la délivrance prochaine de son ame. Cà, mon ame, disoit-il, il y a long-temps que tu es captive, voicy l'heure que tu dois sor-

tir de prison, & quitter l'embarras de ce corps, il faut souffrir cette désunion avec joye & courage. Ceux qui sçavent l'étroite affinité que j'ai avec ceux chez qui il est mort, ne s'étonneront pas du rapport que je fais de ces particularitez; & les ayant apprises de ceux qui y étoient presens, j'ay crû qu'elles pourroient servir, sinon à la justification de Monsieur Descartes, car il n'en a pas besoin, au moins à détromper ceux qui auroient pû être abusez par de faux bruits. Comme la fiévre commença un peu, non pas à se calmer, mais à quitter le cerveau qu'elle avoit occupé d'abord, on n'eut pas besoin de luy annoncer la mort, il dit lui-même qu'il voyoit bien qu'il falloit partir, & ajouta d'un courage assuré, qu'il ne luy falloit pas faire un grand effort pour s'y résoudre, & que durant toute la nuit precedente il s'y étoit préparé. Cependant, ni lui, ni les assistans ne croyoient pas que le mal

pressât si fort, & l'on fut bien étonné que la nuit suivante on le vit tourner entierement à la mort. On appella promptement l'Aumônier de Monsieur l'Ambassadeur de France, chez qui il demeuroit, mais à son arrivée le malade ne parloit déja plus. Ce Religieux Aumônier, qui l'avoit oüi en confession peu de jours auparavant, & qui sçait que ce que je dis est veritable, lui faisant les exhortations ordinaires, le pria, s'il l'entendoit encore, & s'il vouloit recevoir de luy la derniere benediction, qu'il luy fist quelque signe; aussi-tost il leva les yeux au Ciel, d'une façon toute chrétienne, & qui montroit une parfaite résignation à la volonté de Dieu: La benediction donnée, tout le monde étant à genoux, on lut les prieres des agonisans, (car pour le Sacrement des malades, le défaut des choses necessaires ne permettoit pas qu'on le luy pust administrer) & cependant le malade rendit l'esprit,

avec une tranquilité digne de l'innocence de sa vie : car en effet, on ne vit jamais un homme plus simple, plus humble, plus sincere, mais sur tout plus humain que luy, jusques à se charger dans la mediocrité de sa fortune, & dans une retraite si éloignée, du soin & de l'entretien (le dirai-je) de sa Nourrice, pour la subsistance de laquelle, j'ay vû dans ses lettres plusieurs ordres donnez à celuy qui avoit le soin de ses affaires : ce qui marque sans doute une bonté d'ame tout-à-fait grande, & qui méritoit d'être recompensée, comme elle a esté, d'une fin aussi heureuse & aussi paisible que celle que Monsieur Descartes a euë, soumise & resignée entierement aux volontez de Dieu, pleine d'esperance en ses bontez, & de confiance en ses misericordes; & en un mot qui a esté telle, qu'il a laissé à tous ceux qui l'ont assisté à la mort, un souhait d'en avoir une aussi précieuse devant Dieu,

Dieu, qu'il a donné lieu de croire & d'esperer qu'a esté la sienne.

Ce récit simple, mais fidele, des circonstances de son trépas, est ce me semble capable de fermer dorénavant la bouche à la calomnie, & justifie assez l'innocence & la sainteté de sa mort ; mais il ne faut point en chercher de preuve plus convaincante, que celle de l'integrité même de sa vie, qui n'a jamais été attaquée que par des médisans ou par des envieux, & qui a toujours paru d'autant plus pure, qu'on a tâché de la noircir. Toutes ses lettres, qui sont pleines des plus beaux enseignemens de l'un & de l'autre Morale, feront assez connoître l'interieur de son ame ; & comme il n'a jamais sçû ce que c'étoit que dissimuler, tenant pour maxime, que la plus grande finesse étoit de n'en avoir point, & qu'il a toujours tenu pour ses ennemis ouverts & declarez, ceux qui ont eu cette opinion de luy, qu'il

ne parloit pas comme il pensoit ; ne doit-on pas avoir des sentimens très-avantageux de sa probité & de sa vertu, puisqu'il n'y en a aucune dont il ne nous enseigne les maximes en ses lettres ? ce qu'il fait avec tant de jugement & de facilité, qu'il fait assez connoître en les enseignant aux autres, que la pratique luy en étoit familiere.

Au reste je ne puis m'imaginer ce qu'ont prétendu ceux, qui pour ternir sa réputation, & pour décrediter sa doctrine, ont semé ces faux bruits, que la Reine Christine, n'ayant pû entrer dans ses pensées, ni prendre aucun goût à ses nouvelles opinions, ne l'avoit pas beaucoup consideré, & que cela l'avoit jetté dans une mélancholie si profonde, qu'elle luy avoit enfin causé la mort. Peut-on mieux juger de la haute estime que cette Reine en faisoit, que par l'assiduité qu'elle-même apportoit pour l'entendre, & par le temps qu'elle avoit choisi

pour cet entretien, qui luy sembloit si prétieux qu'elle le préferoit à son repos ? A quoy il étoit aussi de son côté si soigneux d'obéïr & de satisfaire, que le jour même qu'il se sentit du mal, il s'y étoit rendu à l'heure précise, & avoit même porté à la Reine l'ordre à garder dans une conference de lettres, qu'elle vouloit établir à jour certain dans sa Bibliotheque en sa presence. Ne sçait on pas aussi qu'elle vouloit luy faire préparer pour sa sépulture, un lieu des plus honorables du païs, si Monsieur Chanut pour lors Ambassadeur en Suede, n'eust preferé le cimetiere destiné pour les enfans, comme un lieu plus convenable à l'innocence de sa vie, & à l'incorruptibilité de sa Foy ? Et ne verroit-on pas aujourd'huy les pierres de son tombeau changées en marbre, sans le changement qui est arrivé depuis à l'Etat de cette Reine ? Mais après tout, quand il seroit vray que sa doctrine n'auroit

pas esté bien reçûë à la Cour de Suede, quel argument peut-on tirer de là, pour la décrediter maintenant, & quel deshonneur en revient-il à Monsieur Descartes ? Il est vrai que pendant que nous vivons parmi les hommes, nous avons besoin d'estime jusqu'à un certain point, comme d'argent, pour nous garantir des injures, & pour plusieurs autres usages; après nôtre mort cette piece est inutile; & si les écrits & la doctrine se défendent par la probité & par le nom de leur écrivain, ou par l'autorité des hommes seulement, & non par leur propre valeur, ils ne méritent pas d'aller fort loin vers la posterité: Ceux de Monsieur Descartes n'ont plus d'attache à sa vie, ils se soutiennent assez d'eux-mêmes sans avoir besoin d'un appuy étranger; & l'on peut croire que si l'envie empêche aujourd'huy qu'ils ne trouvent des approbateurs, ils n'en manqueront pas dans les siecles suivans. Pour ceux qui attribuent sa

mort au déplaisir qu'il avoit d'estre mal écouté de cette Princesse, ils témoignent sçavoir fort mal sur quelles maximes il conduisoit sa vie; Et quoy qu'il tint à très-grand honneur, celuy qu'il recevoit d'être admis à instruire une si grande Reine, si est-ce neanmoins que ce n'étoit point sur cela qu'il fondoit ni son estime ni son bonheur; La seule volonté de bien faire luy étoit le plus prétieux de tous les biens, & le contentement qu'il en recevoit faisoit tout le bonheur de sa vie; si bien qu'il eust crû faire une chose indigne d'un homme genereux, que de laisser prendre sur soy tant de pouvoir à l'estime qui ne dépend que de l'opinion d'autruy, que d'alterer sa santé en troublant la tranquilité de son ame; la verité étoit le but de ses desseins, la vertu la regle de ses actions, & le contentement qu'il recevoit de la recherche de l'une, & de la pratique de l'autre, établissoit son repos & sa felicité.

Cela excepté, il ne regardoit plus les choses qui se passent dans le monde, que comme des actions qui se representent sur un theatre, qui ne laissoient pas à la verité de toucher quelquefois son cœur, & d'exciter en luy diverses passions, selon la diversité des rencontres, & l'interest qu'il y prenoit par affection; mais elles n'alloient jamais jusqu'à l'interieur de son ame, laquelle joüissoit cependant de la satisfaction de voir que tantôt il compatissoit avec des affligez, tantôt il méprisoit les injures des médisans, tantôt il consideroit la vanité des soins qui travaillent les ambitieux; & que tâchant ainsi en toutes rencontrer de s'acquitter de son devoir, en faisant ce qu'il jugeoit être le meilleur, il se fortifioit tous les jours de plus en plus dans la pratique du bien, & augmentoit sa perfection.

Voilà, Lecteur, les vrais sentimens que tu dois avoir de Monsieur

Descartes, & ceux que t'inspirera la lecture de ses ouvrages, si tu en sçais tirer le fruit; & voilà aussi tout ce dont j'ay crû te devoir informer, avant que tu entreprisses la lecture de ses lettres; Excuse, je te prie, les fautes que j'ay pû commettre en le voulant défendre & t'instruire; & pour te délasser de l'ennuy que je t'ay causé par ce discours plus long que je ne m'étois proposé de le faire en le commençant, je te veux en finissant réjoüir par la promesse que je te fais, qu'il ne tiendra qu'à toy que tu ne voyes dans peu la suite de quelqu'autre de ses ouvrages, & que le bon accueil que tu feras à celuy-cy en attirera bien-tôt encore un autre.



Anterior facies
Monumenti.

D. O. M.
REGNANTE CHRISTINA,
Gustavi primi Pronepte, Magni filiâ,
Avorum incœpta, Patriæque terminos, victoriis novis promovente;
Pacem demùm armis quæsitam artibus ornante,
Accitis undiquè Terrarum sapientiæ Magistris,
Ipsâ in Exemplum futurâ;
RENATUS DESCARTES,
Ex Eremo Philosophicâ in lucem & ornamentum Aulæ vocatus,
Post quartum mensem morbo interiit;
Et sub hoc lapide mortalitatem reliquit.
Anno Christi CIↃ IↃC. L. vitæ suæ LIV.

Posterior

Posterior facies
Monumenti.

Christianissimi Regis Ludovici XIV.
Ludovici Justi filii, Henrici Magni Nepotis.
ANNA AUSTRIACA.
Optimâ, Prudentissimâ, Fortissimâ Reginâ,
Annos, & Regnum filii Regente.
Legatus ordinarius PETRUS CHANUT,
Hoc Monumentum,
Ad Gloriam Dei, bonorum omnium Datoris,
Gallici nominis honorem,
Perpetuam Memoriam Amici clarissimi,
RENATI DESCARTES,
Poni curavit.
Anno septimo ab excessu Ludovici Justi.

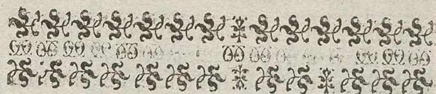
Sinistra
facies,
RENATUS DESCARTES, Perronii Dominus, &c.
Ex Antiquâ & Nobili inter Pictones & Armoricos Gente, in Galliâ Natus,
Acceptâ quantâcumque in Scholis tradebatur Eruditione,
Expectatione suâ, votisque minore;
Ad Militiam per Germaniam & Panoniam Adolescens profectus,

Et in otiis hybernis Naturæ Mysteria componens cum legibus Matheseos,
Utriusque arcana eâdem clavi reserari posse, ausus est sperare,
Et omissis Fortuitorum studiis, in villulâ solitarius, prope Egmondam in Hollandiâ,
Assiduâ XXV. annorum Meditatione, auso potitus est.
Hinc orbe toto celeberrimus,
A Rege suo conditionibus honorificis evocatus,
Redierat ad contemplationis delicias;
Undè avulsus, admiratione MAXIMÆ REGINÆ,
Quæ, quicquid ubique excelluit, suum fecit,
Gratissimus advenit; Seriò est auditus; Et defletus obiit.

Dextra facies.

NOVERINT POSTERI

Qualis vixerit RENATUS DESCARTES;
Ut cujus Doctrinam olim suspicient, Mores imitentur.
Post instauratam à fundamentis Philosophiam,
Apertam ad Penetralia Naturæ Mortalibus viam,
Novam, Certam, Solidam;
Hoc unum reliquit incertum,
Major in eo Modestia esset, an Scientia.
Quæ vera scivit, verecundè affirmavit;
Falsa, non contentionibus, sed vero admoto refutavit;
Nullius Antiquorum obtrectator; Nemini viventium gravis.
Invidorum criminationes purgavit Innocentiâ morum
Injuriarum Negligens; Amicitiæ Tenax.
Quod summun tandem est,
Ita per Creaturarum gradus, ad Creatorem est conatus,
Ut oportunus Christo, Gratiæ authori, In avitâ Religione quiesceret.
I. Nunc viator, Et cogita,
Quanta fuerit CHRISTINA, & qualis Aula,
Cui Mores isti placuerunt.



AVIS

Sur la nouvelle Edition des Lettres de Monsieur Descartes.

LEs Lettres de M. Descartes étoient devenuës si rares, & elles étoient d'un prix si excessif, qu'on a crû rendre service au Public, d'en procurer une édition nouvelle. Pour la rendre aussi parfaite qu'on pourroit le souhaiter, voicy ce que l'on a observé.

1°. On a fait traduire toutes les Lettres Latines qui ne l'étoient pas.

2°. On a ajouté dans cette Edition toutes les Lettres latines qu'on en avoit ôtées, pour y substituer les versions françoises. Par là les sçavans trouveront les vrais originaux de M. Descartes, & les personnes à qui le latin n'est pas si familier, auront en françois toutes les Lettres de ce grand Philosophe.

3°. On a mis à la fin de chaque volume les figures qui sont repetées plusieurs fois dans le corps de l'ouvrage, afin que le Lecteur puisse les avoir toujours sous ses yeux, sans être obligé de tourner incessamment le feüillet.

4°. On a fait graver en cuivre les figures qui ne l'étoient qu'en bois, dans les Editions précedentes.

A l'égard de la nouvelle Traduction, outre le profit que le Public en retirera, on a accompli les desirs de l'illustre Monsieur Clerselier qui auroit souhaité de les donner toutes traduites, mais à qui ni son loisir, ni sa santé ne permirent pas (comme il le dit lui-même) d'entreprendre ce travail qui a en effet sa difficulté, sur tout pour ce qui regarde les neuf premieres Lettres, qui contiennent les Objections qu'un Gentil-homme Anglois, nommé Henry Morus proposa à M. Descartes sur toute sa Philosophie. Les autres traitent ou du fameux procez que le

premier défenseur de la Philosophie Cartesienne, Monsieur Regius, eut à soutenir, avec l'aide de son maître, contre Voëtius Principal du College d'Utrecht, ou d'autres matieres sur lesquelles Monsieur Descartes écrit au même Professeur Monsieur Regius, qui enflé de la réputation que lui procuroit la nouvelle Philosophie, vouloit philosopher à sa maniere, & qui s'égaroit du chemin de la verité, dès qu'il vouloit s'écarter des sentiers de son illustre guide.

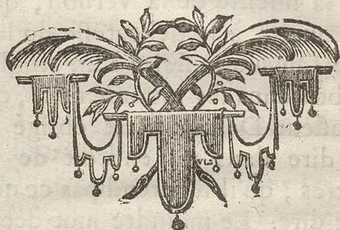
On trouvera aussi dans les derniers volumes quelques Lettres traduites qui regardent la Geometrie.

On ne dira rien du mérite des Lettres de Monsieur Descartes, Monsieur Clerselier y a pleinement satisfait dans ses belles Préfaces. On n'a point touché au langage des Lettres que Monsieur Descartes a écrites en françois, non plus qu'aux versions qu'on a faites en divers temps de ses Lettres latines, quoique la langue ait un peu changé depuis ce tems-là, parce qu'on a voulu donner les veritables Lettres de Monsieur Descartes.

Pour la nouvelle Traduction, bien qu'on ait tâché d'y parler françois, on s'est plus attaché au sens & à la fidelité de la version, qu'à la beauté & à la delicatesse du langage. On avoit affaire à un Anglois si subtil dans ses raisonnemens, que Monsieur Descartes est obligé de luy dire dans un endroit de ses Lettres, qu'il n'entend pas ce qu'il veut dire. Le moindre mot déplacé eût jetté dans un faux sens, & on n'a pas oublié qu'en fait de Philosophie on cherche plus le sens que les paroles. On connoîtra les Lettres nouvellement traduites par ces mots : *Version nouvelle*.

Tous les renvois & citations que l'on trouvera, tant dans les Lettres de Monsieur Descartes, que dans ses autres Ouvrages, ne peuvent

ſervir à aucune des Editions faites cy-devant, mais ſeulement à cette nouvelle in-douze.



LETTRES



A LA REYNE DE SUEDE.

LETTRE I.



MADAME,

J'ay appris de Monſieur Chanut, qu'il plaît à Vôtre Majeſté que j'aye l'honneur de lui expoſer l'opinion que j'ai touchant le ſouverain bien, conſideré au ſens que les Philoſophes anciens en ont parlé; Et je tiens ce commandement pour une ſi grande faveur, que le deſir que j'ai d'y obéïr, me détourne de toute autre penſée, & fait que ſans excuſer mon inſuffiſance, je mettrai ici en

peu de mots, tout ce que je pourrai sçavoir sur cette matiere. On peut considerer la bonté de chaque chose en elle-même, sans la rapporter à autrui; auquel sens il est évident que c'est Dieu qui est le souverain Bien, pour ce qu'il est incomparablement plus parfait que les créatures : mais on peut aussi la rapporter à nous, & en ce sens, je ne vois rien que nous devions estimer bien, sinon ce qui nous appartient en quelque façon, & qui est tel, que c'est perfection pour nous de l'avoir. Ainsi les Philosophes anciens, qui n'étans point éclairez de la lumiere de la Foy, ne sçavoient rien de la beatitude surnaturelle, ne consideroient que les biens que nous pouvons posseder en cette vie, & c'étoit entre ceux-là qu'ils cherchoient lequel étoit le Souverain, c'est-à-dire, le principal & le plus grand. Mais afin que je le puisse déterminer, je considere que nous ne devons estimer biens à notre égard, que ceux que nous possedons, ou bien que nous avons pouvoir d'acquerir : Et cela posé, il me semble que le souverain Bien de tous les hommes ensemble, est un amas ou un assemblage de tous les biens, tant de l'ame que du corps & de la fortune, qui peuvent être en quelques hommes; mais que celui d'un chacun en particulier est toute autre chose, & qu'il ne consiste qu'en une ferme volonté de bien faire, & au contentement qu'elle produit.

Dont la raison est, que je ne remarque aucun autre bien qui me semble si grand, ni qui soit entierement au pouvoir d'un chacun. Car pour les biens du corps & de la fortune, ils ne dépendent point absolument de nous; & ceux de l'ame se rapportent tous à deux chefs, qui sont, l'un de connoître, & l'autre de vouloir ce qui est bon; mais la connoissance est souvent au-delà de nos forces; c'est pourquoi il ne reste que notre volonté, dont nous puissions absolument disposer. Et je ne vois point qu'il soit possible d'en disposer mieux, que si l'on a toujours une ferme & constante résolution de faire exactement toutes les choses que l'on jugera être les meilleures, & d'employer toutes les forces de son esprit à les bien connoître; C'est en cela seul que consistent toutes les vertus; c'est cela seul qui, à proprement parler, mérite de la loüange & de la gloire; enfin c'est de cela seul que résulte toujours le plus grand & le plus solide contentement de la vie : Ainsi j'estime que c'est en cela que consiste le souverain bien. Et par ce moyen, je pense accorder les deux plus contraires & plus celebres opinions des Anciens, à sçavoir celle de Zenon, qui l'a mis en la vertu ou en l'honneur, & celle d'Epicure, qui l'a mis au contentement, auquel il a donné le nom de volupté. Car comme tous les vices ne viennent que de l'incertitude & de

la foiblesse qui suit l'ignorance, & qui fait naître les repentirs ; ainsi la vertu ne consiste qu'en la résolution & la vigueur avec laquelle on se porte à faire les choses qu'on croit être bonnes, pourvû que cette vigueur ne vienne pas d'opiniâtreté, mais de ce qu'on sçait les avoir autant examinées, qu'on en a moralement de pouvoir ; Et bien que ce qu'on fait alors puisse être mauvais, on est assuré neanmoins qu'on fait son devoir ; au lieu que si on execute quelque action de vertu, & que cependant on pense mal faire, ou bien qu'on néglige de sçavoir ce qui en est, on n'agit pas en homme vertueux. Pour ce qui est de l'honneur & de la loüange, on les attribuë souvent aux autres biens de la fortune ; mais pour ce que je m'assure que Votre Majesté fait plus d'état de sa vertu que de sa Couronne, je ne craindrai point ici de dire, qu'il ne me semble pas qu'il y ait rien que cette vertu, qu'on ait juste raison de loüer. Tous les autres biens méritent seulement d'être estimez, & non point d'être honorez ou loüez, si ce n'est en tant qu'on présuppose qu'ils sont acquis, ou obtenus de Dieu, par le bon usage du libre arbitre. Car l'honneur & la loüange est une espece de recompense, & il n'y a rien que ce qui dépend de la volonté, qu'on ait sujet de récompenser, ou de punir. Il me reste encore ici à prouver, que c'est de ce bon usage du libre

arbitre que vient le plus grand & le plus solide contentement de la vie ; ce qui me semble n'être pas difficile, pource que considerant avec soin en quoi consiste la volupté ou le plaisir, & generalement toutes les sortes de contentemens qu'on peut avoir, je remarque en premier lieu, qu'il n'y en a aucun qui ne soit entierement en l'ame, bien que plusieurs dépendent du corps ; de même que c'est aussi l'ame qui voit, bien que ce soit par l'entremise des yeux. Puis je remarque qu'il n'y a rien qui puisse donner du contentement à l'ame, sinon l'opinion qu'elle a de posseder quelque bien, & que souvent cette opinion n'est en elle qu'une representation fort confuse, & même que son union avec le corps est cause qu'elle se represente ordinairement certains biens incomparablement plus grands qu'ils ne sont ; mais que si elle connoissoit distinctement leur juste valeur, son contentement seroit toujours proportionné à la grandeur du bien dont il procederoit. Je remarque aussi que la grandeur d'un bien à notre égard, ne doit pas seulement être mesurée par la valeur de la chose en quoi il consiste, mais principalement aussi par la façon dont il se rapporte à nous ; & qu'outre que le libre arbitre est de soi la chose la plus noble qui puisse être en nous, d'autant qu'il nous rend en quelque façon pareils à Dieu, & semble nous exempter de lui estre sujets, &

que par conséquent son bon usage est le plus grand de tous nos biens, il est aussi celui qui est le plus proprement nôtre, & qui nous importe le plus; d'où il suit que ce n'est que de lui que nos plus grands contentemens peuvent proceder: Aussi voit-on, par exemple, que le repos d'esprit, & la satisfaction interieure que sentent en eux-mêmes ceux qui sçavent qu'ils ne manquent jamais à faire leur mieux, tant pour connoître le bien, que pour l'acquerir, est un plaisir sans comparaison plus doux, plus durable, & plus solide que tous ceux qui viennent d'ailleurs. J'obmets encore ici beaucoup d'autres choses, pource que me representant le nombre des affaires qui se rencontrent en la conduite d'un grand Royaume, & dont Votre Majesté prend elle-même les soins, je n'ose lui demander plus longue audience; mais j'envoye à Monsieur Chanut quelques écrits, où j'ai mis mes sentimens plus au long touchant la même matiere, afin que s'il plaît à Votre Majesté de les voir, il m'oblige de les lui presenter, & que cela aide à témoigner avec combien de zele & de dévotion, je suis,

MADAME,

de Votre Majesté,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur,
DESCARTES.

d'Egmond ce 20. Nov. 1647.

A MONSIEUR CHANUT.

LETTRE II.

MONSIEUR,

Il est vrai que j'ai coutume de refuser d'écrire mes pensées touchant la Morale, & cela pour deux raisons; l'une qu'il n'y a point de matiere d'où les malins puissent plus aisément tirer des prétextes pour calomnier; l'autre que je croi qu'il n'appartient qu'aux Souverains, ou à ceux qui sont autorisez par eux, de se mêler de regler les mœurs des autres. Mais ces deux raisons cessent en l'occasion que vous m'avez fait l'honneur de me donner, en m'écrivant de la part de l'incomparable Reine auprès de laquelle vous êtes, qu'il lui plaît que je lui écrive mon opinion touchant le Souverain Bien; car ce commandement m'autorise assez, & j'espere que ce que j'écris ne sera vû que d'elle & de vous: C'est pourquoi je souhaite avec tant de passion de lui obéïr, que tant s'en faut que je me reserve, je voudrois pouvoir entasser en une lettre tout ce que j'ai jamais pensé sur ce sujet. En effet, j'ai voulu mettre tant de choses en celle que je me suis hazardé de lui

écrire, que j'ai peur de n'y avoir rien assez expliqué. Mais pour suppléer à ce défaut, je vous envoye un recüeil de quelques autres lettres, où j'ai déduit plus au long les mêmes choses : & j'y ai joint un petit traité des passions, qui n'en est pas la moindre partie; car ce sont principalement elles qu'il faut tâcher de connoître, pour obtenir le souverain Bien que j'ai décrit. Si j'avois aussi osé y joindre les réponses que j'ai eu l'honneur de recevoir de la Princesse, à qui ces lettres sont adressées, ce recüeil auroit esté plus accompli, & j'en eusse encore pû ajouter deux ou trois des miennes, qui ne sont pas intelligibles sans cela; mais j'aurois dû lui en demander permission, & elle est maintenant bien loin d'ici. Au reste je ne vous prie point de presenter d'abord ce recüeil à la Reine; car j'aurois peur de ne pas garder assez le respect & la vénération que je dois à Sa Majesté, si je lui envoyois des lettres que j'ai faites pour une autre personne, plûtôt que de lui écrire à elle-même ce que je pourrai juger lui être agréable; mais si vous trouvez bon de lui en parler, disant que c'est à vous que je les ai envoyées, & qu'après cela elle desire de les voir, je serai libre de ce scrupule. Et je me suis persuadé qu'il lui sera peut-être plus agréable, de voir ce que j'ai ainsi écrit à une autre, que s'il lui avoit été adressé; pource qu'elle pourra s'assurer davantage que je

n'ai rien changé ou déguisé en sa consideration. Mais je vous prie que ces écrits ne tombent point, s'il est possible, en d'autres mains, & de vous assurer que je suis autant que je puis être,

MONSIEUR,

d'Egmond ce 20. Nov. 1647.

Votre très-humble & très-obligé serviteur,
DESCARTES.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE III.

MADAME,

L'air a toujours été si inconstant, depuis que je n'ai eu l'honneur de voir Votre Altesse, & il y a eu des journées si froides pour la saison, que j'ai eu souvent de l'inquietude & de la crainte, que les eaux de Spa ne fussent pas aussi saines & aussi utiles qu'elles auroient esté en un temps plus serein : & pource que vous m'avez fait l'honneur de me témoigner que mes lettres vous pourroient servir de

quelque divertissement, pendant que les Medecins vous recommandent de n'occuper votre esprit à aucune chose qui le travaille, je serois mauvais ménager de la faveur qu'il vous a plû me faire, en me permettant de vous écrire, si je manquois d'en prendre les premieres occasions. Je m'imagine que la pluspart des lettres que vous recevez d'ailleurs vous donnent de l'émotion, & qu'avant même que de les lire, vous apprehendez d'y trouver quelques nouvelles qui vous déplaisent, à cause que la malignité de la Fortune vous a dès long-temps accoutumée à en recevoir souvent de telles; mais pour celles qui viennent d'ici, vous êtes au moins assurée, que si elles ne vous donnent aucun sujet de joye, elles ne vous en donneront point aussi de tristesse, & que vous les pourrez ouvrir à toute heure, sans craindre qu'elles troublent la digestion des eaux que vous prenez; car n'apprenant en ce desert aucune chose de ce qui se fait au reste du monde, & n'ayant aucunes pensées plus frequentes, que celles qui me representant les vertus de Votre Altesse, me font souhaiter de la voir aussi heureuse & aussi contente qu'elle mérite, je n'ai point d'autre sujet pour vous entretenir, que de parler des moyens que la Philosophie nous enseigne pour obtenir cette souveraine felicité, que les ames vulgaires attendent en vain

de la fortune, & que nous ne sçaurions avoir que de nous-mêmes. L'un de ces moyens, qui me semble des plus utiles, est d'examiner ce que les Anciens en ont écrit, & tâcher à rencherir par-dessus eux, en ajoûtant quelque chose à leurs préceptes; car ainsi l'on peut rendre ces préceptes parfaitement siens, & se disposer à les mettre en pratique. C'est pourquoi afin de suppléer au défaut de mon esprit, qui ne peut rien produire de soi-même, que je juge mériter d'être lû par Votre Altesse, & afin que mes lettres ne soient pas entierement vuides & inutiles, je me propose de les remplir doresnavant des considerations que je tirerai de la lecture de quelque livre, à sçavoir de celui que Séneque a écrit, *de vita beata*, si ce n'est que vous aimiez mieux en choisir un autre, ou bien que ce dessein vous soit désagréable. Mais si je vois que vous l'appprouviez, ainsi que je l'espere, & principalement aussi s'il vous plaît de m'obliger tant, que de me faire part de vos remarques touchant le même livre, outre qu'elles serviront de beaucoup à m'instruire, elles me donneront occasion de rendre les miennes plus exactes; & je les cultiverai avec d'autant plus de soin, que je jugerai que cet entretien vous sera plus agréable: car il n'y a rien au monde que je desire avec plus de zele, que de témoigner

en tout ce qui peut être de mon pouvoir, que je suis,

MADAME,

de Votre Altesse,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur,
DESCARTES.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE IV.

MADAME,

Lorsque j'ai choisi le Livre de Seneque *de vita beata*, pour le proposer à Votre Altesse comme un entretien qui lui pourroit être agréable, j'ai eu seulement égard à la réputation de l'Auteur, & à la dignité de la matiere, sans penser à la façon dont il la traite; laquelle ayant depuis considerée, je ne la trouve pas assez exacte pour mériter d'être suivie. Mais afin que Votre Altesse en puisse juger plus aisément, je tâcherai

ici d'expliquer en quelle sorte il me semble que cette matiere eût dû être traitée par un Philosophe tel que lui, qui n'étant point éclairé de la Foi, n'avoit que la raison naturelle pour guide. Il dit fort bien au commencement, que *vivere omnes beatè volunt, sed ad pervidendum quid sit quod beatam vitam efficiat, caligant*. Mais il est besoin de sçavoir ce que c'est que *vivere beatè*, je dirois en François *vivre heureusement*, sinon qu'il y a de la difference entre le bonheur & la béatitude; en ce que le bonheur ne dépend que des choses qui sont hors de nous; d'où vient que ceux-là sont estimez plus heureux que sages, ausquels il est arrivé quelque bien qu'ils ne se sont point procurés: Au lieu que la beatitude consiste, ce me semble, en un parfait contentement d'esprit, & une satisfaction interieure, que n'ont pas d'ordinaire ceux qui sont les plus favorisez de la Fortune, & que les sages acquerrent sans elle. Ainsi *vivere beatè*, vivre en béatitude, ce n'est autre chose qu'avoir l'esprit parfaitement content & satisfait. Considerant après cela, ce que c'est *quod beatam vitam efficiat*, c'est-à-dire, quelles sont les choses qui nous peuvent donner ce souverain contentement, je remarque qu'il y en a de deux sortes, à sçavoir de celles qui dépendent de nous, comme la vertu & la sagesse, & de celles qui n'en dépendent point, comme les honneurs, les ri-

chesses & la santé. Car il est certain qu'un homme bien né, qui n'est point malade, qui ne manque de rien, & qui avec cela est aussi sage & aussi vertueux qu'un autre qui est pauvre, mal sain, & contrefait, peut joüir d'un plus parfait contentement que lui. Toutefois comme un petit vaisseau peut être aussi plein qu'un plus grand, encore qu'il contienne moins de liqueur ; ainsi prenant le contentement d'un chacun, pour la plénitude & l'accomplissement de ses desirs reglez selon la raison, je ne doute point que les plus pauvres, & les plus disgraciez de la fortune ou de la nature, ne puissent être entierement contens & satisfaits aussi-bien que les autres, encore qu'ils ne joüissent pas de tant de biens. Et ce n'est que de cette sorte de contentement dont il est ici question, car puisque l'autre n'est aucunement en notre pouvoir, la recherche en seroit superfluë. Or, il me semble qu'un chacun se peut rendre content de soi-même, & sans rien attendre d'ailleurs, pourvû seulement qu'il observe trois choses, ausquelles se rapportent les trois regles de morale que j'ai mises dans le discours de la méthode.

La premiere est, qu'il tâche toûjours de se servir le mieux qu'il lui est possible, de son esprit, pour connoître ce qu'il doit faire, ou ne pas faire, en toutes les occurrences de la vie.

La seconde est, qu'il ait une ferme & constante résolution d'executer tout ce que sa raison lui conseillera, sans que ses passions ou ses appetits l'en détournent ; & c'est la fermeté de cette résolution que je crois devoir être prise pour la vertu, bien que je ne sçache point que personne l'ait jamais ainsi expliquée; mais on l'a divisée en plusieurs especes, à qui l'on a donné divers noms, à cause des divers objets ausquels elle s'étend.

La troisiéme, qu'il considere que pendant qu'il se conduit ainsi autant qu'il peut selon la raison, tous les biens qu'il ne possede point sont aussi entierement hors de son pouvoir les uns que les autres, & que par ce moyen il s'accoutume à ne les point desirer ; car il n'y a rien que le desir, & le regret ou le repentir, qui nous puissent empêcher d'être contens. Mais si nous faisons toujours ce que nous dicte notre raison, nous n'aurons jamais aucun sujet de nous repentir, encore que les évenemens nous fissent voir par après que nous nous sommes trompez ; pource que ce n'est point par notre faute. Et ce qui fait que nous ne desirons point d'avoir, par exemple, plus de bras, ou plus de langues que nous n'en avons, mais que nous desirons d'avoir bien plus de santé ou de richesses ; c'est seulement que nous nous imaginons que ces choses-ci pourroient être

acquiſes par notre conduite, ou bien qu'elles ſont dûës à notre nature, & que ce n'eſt pas le même des autres. De laquelle opinion nous pouvons nous dépouiller, en conſiderant, que puiſque nous avons toujours ſuivi le conſeil de notre raiſon, nous n'avons rien obmis de ce qui eſtoit en notre pouvoir, & que les maladies & les infortunes ne ſont pas moins naturelles à l'homme, que les proſperitez & la ſanté. Au reſte, toutes ſortes de deſirs ne ſont pas incompatibles avec la béatitude, il n'y a que ceux qui ſont accompagnez d'impatience & de triſteſſe. Il n'eſt pas neceſſaire auſſi que notre raiſon ne ſe trompe point, il ſuffit que notre conſcience nous témoigne que nous n'avons jamais manqué de réſolution & de vertu pour executer toutes les choſes que nous avons jugé être les meilleures; & ainſi la vertu ſeule eſt ſuffiſante pour nous rendre contens en cette vie.

Mais néanmoins pour ce que notre vertu, lorſqu'elle n'eſt pas aſſez éclairée par l'entendement, peut être fauſſe, c'eſt-à-dire, que la réſolution & la volonté de bien faire nous peut porter à des choſes mauvaiſes, quand nous les croyons bonnes, le contentement qui en revient n'eſt pas ſolide; & pour ce qu'on oppoſe ordinairement cette vertu aux plaiſirs, aux appetits, & aux paſſions, elle eſt très-difficile à mettre en pratique; au lieu que

que le droit uſage de la raiſon, donnant une vraye connoiſſance du bien, empêche que la vertu ne ſoit fauſſe; & même l'accordant avec les plaiſirs licites, il en rend l'uſage ſi aiſé, & nous faiſant connoître la condition de notre nature, il borne tellement nos deſirs, qu'il faut avoüer que la plus grande felicité de l'homme dépend de ce droit uſage de la raiſon; & par conſéquent, que l'étude qui ſert à l'acquerir, eſt la plus utile occupation qu'on peut avoir, comme elle eſt auſſi ſans doute la plus agreable & la plus douce. Enſuite de quoi il me ſemble que Seneque eût dû nous enſeigner toutes les principales veritez dont la connoiſſance eſt requiſe pour faciliter l'uſage de la vertu, & regler nos deſirs & nos paſſions, & ainſi joüir de la béatitude naturelle; ce qui auroit rendu ſon livre le meilleur & le plus utile, qu'un Philoſophe payen eût ſçû écrire. Toutesfois ce n'eſt ici que mon opinion, laquelle je ſoumets au jugement de Votre Alteſſe; & ſi elle me fait tant de faveur que de m'avertir en quoi je manque, je lui en aurai une très-grande obligation, & je témoignerai en me corrigeant, que je ſuis, &c.

A MADAME ELIZABETH,

PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE V.

MADAME,

Encore que je ne ſçache point ſi mes dernieres ont eſté renduës à Votre Alteſſe, & que je ne puiſſe rien écrire touchant le ſujet que j'avois pris pour avoir l'honneur de vous entretenir, que je ne doive penſer que vous ſçavés mieux que moi, je ne laiſſe pas toutesfois de continuer, ſur la créance que j'ai que mes lettres ne vous ſeront pas plus importunes, que les Livres qui ſont en votre Bibliotheque. Car d'autant qu'elles ne contiennent aucunes nouvelles, que vous ayez interêt de ſçavoir promptement, rien ne vous conviera de les lire aux heures que vous aurez quelques affaires; & je tiendrai le temps que je mets à les écrire très-bien employé, ſi vous leur donnez ſeulement celui que vous aurez envie de perdre. J'ai dit ci-devant ce qu'il me ſembloit, que Séneque eût dû traiter en ſon Livre; j'examinerai maintenant ce qu'il y traite. Je n'y

remarque en general que trois choſes: La premiere, eſt qu'il tâche d'expliquer ce que c'eſt que le Souverain Bien, & qu'il en donne diverſes définitions. La ſeconde, qu'il diſpute contre l'opinion d'Epicure; & la troiſiéme, qu'il répond à ceux qui objectent aux Philoſophes, qu'ils ne vivent pas ſelon les regles qu'ils preſcrivent. Mais afin de voir plus particulierement en quelle façon il traite ces choſes, je m'arrêterai un peu ſur chacun de ſes Chapitres. Au premier, il reprend ceux qui ſuivent la coutume & l'exemple, plûtôt que la raiſon, *nunquam de vita judicatur*, dit-il, *ſemper creditur*; il approuve bien pourtant, que l'on prenne conſeil de ceux qu'on croit être les plus ſages, mais il veut qu'on uſe auſſi de ſon propre jugement pour examiner leurs opinions, en quoi je ſuis fort de ſon avis. Car encore que pluſieurs ne ſoient pas capables de trouver d'eux-mêmes le droit chemin, il y en a peu toutefois qui ne le puiſſent aſſez reconnoître, lorſqu'il leur eſt clairement remontré par quelqu'autre; & quoiqu'il en ſoit, on a ſujet d'être ſatisfait en ſa conſcience, & de s'aſſurer que les opinions que l'on a touchant la morale, ſont les meilleures qu'on puiſſe avoir, lors qu'au lieu de ſe laiſſer conduire aveuglément par l'exemple, on a eu ſoin de rechercher le conſeil des plus habiles, & qu'on a employé toutes les forces de ſon

esprit à examiner ce qu'on devoit suivre. Mais pendant que Séneque s'étudie ici à orner son élocution, il n'est pas toûjours assés exact en l'expression de sa pensée ; comme lorsqu'il dit, *sanabimur si modo separemur à cœtu* ; il semble enseigner qu'il suffit d'être extravagant pour être sage, ce qui n'est pas toutesfois son intention. Au second Chapitre, il ne fait que redire en d'autres termes ce qu'il a dit au premier ; il ajoute seulement, que ce qu'on estime communément être bien, ne l'est pas. Puis au troisiéme, après avoir encore usé de beaucoup de mots superflus, il dit enfin son opinion touchant le Souverain Bien, à sçavoir que, *rerum naturæ assentitur*, & que *ad illius legem exemplumque formari sapientia est*, & que *beata vita est conveniens naturæ suæ* ; Toutes lesquelles explications me semblent fort obscures : car sans doute que par la nature il ne veut pas entendre nos inclinations naturelles, vû qu'elles nous portent ordinairement à suivre la volupté, contre laquelle il dispute ; mais la suite de son discours fait juger, que par *rerum naturam*, il entend l'ordre établi de Dieu en toutes les choses qui sont au monde ; & que considerant cet ordre comme infaillible & indépendant de notre volonté, il dit que *rerum naturæ assentiri, & ad illius legem exemplumque formari sapientia est*. C'est-à-dire, que c'est sagesse d'acquiescer à

l'ordre des choses, & de faire ce pourquoi nous croyons être nez ; ou bien, pour parler en Chrétien, que c'est sagesse de se soumettre à la volonté de Dieu, & de la suivre en toutes nos actions ; & que *beata vita est conveniens naturæ suæ*, c'est-à-dire que la beatitude consiste à suivre ainsi l'ordre du monde, & à prendre en bonne part toutes les choses qui nous arrivent, ce qui n'explique presque rien ; & on ne voit pas assez la connexion avec ce qu'il ajoute incontinent après, que cette béatitude ne peut arriver *nisi sana mens est, &c.* Si ce n'est qu'il entende aussi que *secundum naturam vivere*, c'est vivre suivant la vraye raison. Au quatriéme & cinquiéme Chapitres, il donne quelques autres définitions du Souverain Bien, qui ont toutes quelque rapport avec le sens de la premiere, mais dont aucun ne l'explique suffisamment ; & elles font paroître par leur diversité, que Séneque n'a pas clairement entendu ce qu'il vouloit dire ; car d'autant mieux qu'on conçoit une chose, d'autant plus est-on determiné à ne l'exprimer qu'en une seule façon. Celle où il me semble avoir le mieux rencontré, est au cinquiéme Chapitre, où il dit que *beatus est qui nec cupit nec timet beneficio rationis*, & que *beata vita est in recto certoque judicio stabilita*. Mais pendant qu'il n'enseigne point les raisons pour lesquelles nous ne devons rien craindre ni desirer, tout cela

nous aide fort peu. Il commence en ces mêmes Chapitres à disputer contre ceux qui mettent la béatitude en la volupté, & il continuë dans les suivans ; c'est pourquoi avant que de les examiner, je dirai ici mon sentiment touchant cette question.

Je remarque premierement qu'il y a de la difference entre la beatitude, le Souverain Bien, & la derniere fin ou le but auquel doivent tendre nos actions ; car la béatitude n'est pas le Souverain Bien, mais elle le présuppose, & elle est le contentement ou la satisfaction d'esprit qui vient de ce qu'on le possede. Mais par la fin de nos actions on peut entendre l'un & l'autre ; car le Souverain Bien est sans doute la chose que nous devons nous proposer pour but en toutes nos actions ; & le contentement d'esprit qui en revient, étant l'attrait qui fait que nous le recherchons, est aussi à bon droit nommé notre fin.

Je remarque outre cela que le mot de volupté a esté pris en un autre sens par Epicure, que par ceux qui ont disputé contre lui ; car tous ses adversaires ont restraint la signification de ce mot aux plaisirs des sens ; lui au contraire, l'a étenduë à tous les contentemens de l'esprit, comme on peut aisément juger de ce que Séneque & quelques autres ont écrit de lui.

Or il y a eu trois principales opinions en-

tre les Philosophes Payens touchant le Souverain Bien, & la fin de nos actions ; à sçavoir celle d'Epicure, qui a dit que c'étoit la volupté ; celle de Zenon, qui a voulu que ce fust la vertu ; & celle d'Aristote, qui l'a composé de toutes les perfections tant du corps que de l'esprit. Lesquelles trois opinions peuvent, ce me semble, être reçûës pour vrayes, & accordées entr'elles, pourvû qu'on les interprete favorablement. Car Aristote ayant consideré le Souverain Bien de toute la nature humaine en general, c'est-à-dire, celui que peut avoir le plus accompli de tous les hommes, il a raison de le composer de toutes les perfections dont la nature humaine est capable, mais cela ne sert point à notre usage. Zenon au contraire a consideré celui que chacun en son particulier peut posseder ; C'est pourquoi il a eu aussi très-bonne raison de dire qu'il ne consiste qu'en la vertu, pource qu'il n'y a qu'elle seule, entre les biens que nous pouvons avoir, qui dépende entierement de notre libre arbitre. Mais il a representé cette vertu si severe & si ennemie de la volupté, en faisant tous les vices égaux, qu'il n'y a eu, ce me semble, que des mélancholiques, ou des esprits entierement détachez du corps, qui ayent pû être de ses sectateurs. Enfin Epicure n'a pas eu tort, considerant en quoi consiste la béatitude, & quel est le motif ou la

fin à laquelle tendent nos actions, de dire que c'est la volupté en general, c'est-à-dire le contentement de l'esprit; car encore que la seule connoissance de notre devoir, nous pourroit obliger à faire de bonnes actions, cela ne nous feroit toutes-fois joüir d'aucune béatitude, s'il ne nous en revenoit aucun plaisir. Mais parce qu'on attribuë souvent le nom de volupté à de faux plaisirs, qui sont accompagnez ou suivis d'inquietudes, d'ennuis & de repentirs, plusieurs ont crû que cette opinion d'Epicure enseignoit le vice, & en effet elle n'enseigne pas la vertu; mais comme lors qu'il y a quelque part un prix pour tirer au blanc, on fait avoir envie d'y tirer à ceux à qui l'on montre ce prix, & qu'ils ne le peuvent gagner pour cela s'ils ne voyent le blanc; & que ceux qui voyent le blanc ne sont pas pour cela induits à tirer, s'ils ne sçavent qu'il y ait un prix à gagner: Ainsi la vertu, qui est le blanc, ne se fait pas desirer lorsqu'on la voit toute seule, & le contentement qui est le prix ne peut être acquis si ce n'est qu'on la suive. C'est pourquoi je croi pouvoir ici conclure, que la béatitude ne consiste qu'au contentement de l'esprit, (c'est-à-dire au contentement general; car bien qu'il y ait des contentemens qui dépendent du corps, & d'autres qui n'en dépendent point, il n'y en a toutesfois aucun que dans l'esprit) mais que pour avoir un contentement

contentement qui soit solide, il est besoin de suivre la vertu, c'est-à-dire d'avoir une volonté ferme & constante d'executer tout ce que nous jugerons être le meilleur, & d'employer toute la force de nôtre entendement à en bien juger. Je réserve pour une autrefois à considerer ce que Séneque a écrit de ceci, car ma lettre est déja trop longue, & tout ce que j'y puis ajouter est que je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE VI.

MADAME,

Etant dernierement incertain si Votre Altesse étoit à la Haye, ou à Rhenest, j'adressai ma lettre par Leyde, & celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ne me fut renduë qu'après que le Messager qui l'avoit apportée à Alcmar fut parti: ce qui m'a empêché de vous pouvoir témoigner plûtôt, combien je suis glorieux, de ce que le jugement que j'ai fait du Livre que vous avez pris la peine de lire n'est pas different du vô-

tre, & que ma façon de raisonner vous paroist assez naturelle. Je m'assure que si vous aviez eu le loisir de penser autant que j'ai fait aux choses dont il traite, je ne pourrois rien écrire que vous n'eussiez mieux remarqué que moi; mais pource que l'âge, la naissance, & les occupations de Votre Altesse ne l'ont pû permettre, peut-être que ce que j'écris pourra servir à vous épargner un peu de tems, & que mes fautes même vous fourniront des occasions pour remarquer la verité. Comme lors que j'ai parlé d'une beatitude qui dépend entierement de nôtre libre arbitre, & que tous les hommes peuvent acquerir sans aucune assistance d'ailleurs, vous remarquerez fort bien qu'il y a des maladies qui ôtant le pouvoir de raisonner, ôtent aussi celui de joüir d'une satisfaction d'esprit raisonnable; & cela m'aprend que ce que j'avois dit generalement de tous les hommes, ne doit être entendu que de ceux qui ont l'usage libre de leur raison, & avec cela qui sçavent le chemin qu'il faut tenir pour parvenir à cette beatitude: car il n'y a personne qui ne desire se rendre heureux, mais plusieurs n'en sçavent pas le moyen, & souvent l'indisposition qui est dans le corps empêche que la volonté ne soit libre; comme il arrive aussi quand nous dormons: car le plus Philosophe du monde ne sçauroit s'empêcher d'avoir de mauvais

songes, lors que son temperament l'y dispose. Toutefois l'experience fait voir que si l'on a eu souvent quelque pensée pendant qu'on a eu l'esprit en liberté, elle revient encore après, quelque indisposition qu'ait le corps. Ainsi je me puis vanter que mes songes ne me representent jamais rien de fâcheux; & sans doute qu'on a grand avantage de s'être dès long-tems accoutumé à n'avoir point de tristes pensées. Mais nous ne pouvons répondre absolument de nous-mêmes, que pendant que nous sommes à nous, & c'est moins de perdre la vie que de perdre l'usage de la raison; car même sans les enseignemens de la foy, la seule Philosophie naturelle fait esperer à notre ame un état plus heureux après la mort, que celui où elle est à present, & elle ne lui fait rien craindre de plus fâcheux que d'être attaché à un corps qui lui ôte entierement sa liberté. Pour les autres indispositions qui ne troublent pas tout-à-fait le sens, mais qui alterent seulement les humeurs, & font qu'on se trouve extraordinairement enclin à la tristesse, ou à la colere, ou à quelqu'autre passion, elles donnent sans doute de la peine, mais elles peuvent pourtant être surmontées, & même elles donnent matiere à l'ame d'une satisfaction d'autant plus grande, qu'elles ont été plus difficiles à vaincre. Je crois aussi le semblable de tous les empêche-

mens de dehors, comme de l'éclat d'une grande naiſſance, des cajoleries de la Cour, des adverſitez de la fortune, & auſſi de ſes grandes proſperitez, leſquelles ordinairement empêchent plus qu'on ne puiſſe joüer le rôle de Philoſophe, que ne font ſes diſgraces : car lors qu'on a toutes choſes à ſouhait, on s'oublie de penſer à ſoy ; & quand par aprés la fortune change, on ſe trouve d'autant plus ſurpris qu'on s'étoit plus fié en elle. Enfin on peut dire generalement qu'il n'y a aucune choſe qui nous puiſſe entierement ôter le moyen de nous rendre heureux, pourvû qu'elle ne trouble point nôtre raiſon, & que ce ne ſont pas toujours celles qui ſont les plus fâcheuſes qui nuiſent le plus.

Mais afin de ſçavoir exactement combien chaque choſe peut contribuerà notre contentement, il faut conſiderer quelles ſont les cauſes qui le produiſent, & c'eſt auſſi l'une des principales connoiſſancesqui peuvent ſervir à faciliter l'uſage de la vertu, car toutes les actions de nôtre ame qui nous acquierent quelque perfection ſont vertueuſes, & tout nôtre contentement ne conſiſte qu'au témoignage interieur que nous avons d'avoir quelque perfection. Ainſi nous ne ſçaurions jamais pratiquer aucune vertu, c'eſt-à-dire faire ce que notre raiſon nous perſuade que nous devons faire, que nous n'en recevions de la ſatisfaction & du plaiſir. Mais il y a

deux ſortes de plaiſirs, les uns qui appartiennent à l'eſprit ſeul, & les autres qui appartiennent à l'homme, c'eſt-à-dire à l'eſprit entant qu'il eſt uni au corps ; & ces derniers ſe preſentans confuſément à l'imagination, paroiſſent ſouvent toujours plus grands qu'ils ne ſont, principalement ~~autant~~ qu'on avant les poſſede, ce qui eſt la ſource de tous les maux, & de toutes les erreurs de la vie. Car ſelon la regle de la raiſon, chaque plaiſir ſe devroit meſurer par la grandeur de la perfection qui le produit, & c'eſt ainſi que nous meſurons ceux dont les cauſes nous ſont clairement connuës : mais ſouvent la paſſion nous fait croire certaines choſes beaucoup meilleures & plus deſirables qu'elles ne ſont ; puis quand nous avons pris bien de la peine à les acquerir, & perdu cependant l'occaſion de poſſeder d'autres biens plus veritables, la joüiſſance nous en fait connoître le défaut ; de là viennent les regrets & les repentirs. C'eſt pourquoi le vrai office de la raiſon eſt d'examiner la juſte valeur de tous les biens dont l'acquiſition ſemble dépendre en quelque façon de notre conduite, afin que nous ne manquions jamais d'employer tous nos ſoins à tâcher de nous procurer ceux qui ſont en effet les plus deſirables : En quoi ſi la fortune s'oppoſe à nos deſſeins, & les empêche de réuſſir, nous aurons au moins la ſatisfaction de n'avoir

rien perdu par notre faute, & ne laisserons pas de joüir de toute la beatitude naturelle dont l'acquisition aura été en nôtre pouvoir. Ainsi par exemple la colere peut quelquefois exciter en nous des desirs de vengeance si violens, qu'elle nous fera imaginer plus de plaisir à châtier notre ennemi, qu'à conserver notre honneur, ou notre vie, & nous fera exposer imprudemment l'un & l'autre pour ce sujet. Au lieu que si la raison examine quel est le bien ou la perfection sur laquelle est fondé ce plaisir qu'on tire de la vengeance, elle n'en trouvera aucune autre (au moins quand cette vengeance ne sert point pour empêcher qu'on ne nous offense derechef) sinon que cela nous fait imaginer que nous avons quelque sorte de superiorité & quelque avantage au-dessus de celui dont nous nous vengeons : ce qui n'est souvent qu'une vaine imagination, qui ne mérite point d'estre estimée, à comparaison de l'honneur ou de la vie ; ni même en comparaison de la satisfaction qu'on auroit de se voir maître de sa colere, en s'abstenant de se venger. Et le semblable arrive en toutes les autres passions : car il n'y en a aucune qui ne nous represente le bien auquel elle tend, avec plus d'éclat qu'il n'en merite, & qui ne nous fasse imaginer des plaisirs beaucoup plus grands, avant que nous les possedions, que nous ne les trouvons par après, quand

nous les avons. Ce qui fait qu'on blâme communément la volupté ; pour ce qu'on ne se sert de ce mot que pour signifier de faux plaisirs, qui nous trompent souvent par leur apparence, & qui nous en font cependant négliger d'autres beaucoup plus solides, mais dont l'attente ne touche pas tant, tels que sont ordinairement ceux de l'esprit seul ; je dis ordinairement, car tous ceux de l'esprit ne sont pas loüables, pource qu'ils peuvent être fondez sur quelque fausse opinion, comme le plaisir qu'on prend à médire, qui n'est fondé que sur ce qu'on pense devoir être d'autant plus estimé que les autres le seront moins ; Et ils nous peuvent aussi tromper par leur apparence, lorsque quelque forte passion les accompagne, comme on voit en celui que donne l'ambition. Mais la principale difference, qui est entre les plaisirs du corps & ceux de l'esprit, consiste en ce que le corps étant sujet à un changement perpetuel, & même sa conservation & son bien être dépendant de ce changement, tous les plaisirs qui le regardent ne durent gueres, car ils ne procedent que de l'acquisition de quelque chose qui est utile au corps au moment qu'on la reçoit, & si-tost qu'elle cesse de lui être utile, ils cessent aussi ; Au lieu que ceux de l'Ame peuvent être immortels comme elle, pourvû qu'ils ayent un fondement si solide, que ni la

connoiſſance de la verité, ni aucune fauſſe perſuaſion ne le détruiſent.

Au reſte le vrai uſage de nôtre raiſon pour la conduite de la vie, ne conſiſte qu'à examiner & conſiderer ſans paſſion la valeur de toutes les perfections tant du corps que de l'eſprit, qui peuvent être acquiſes par notre induſtrie, afin qu'étant ordinairement obligez de nous priver de quelques-unes pour avoir les autres, nous choiſiſſions toujours les meilleures ; Et pour ce que celles du corps ſont les moindres, on peut dire generalement que ſans elles il y a moyen de ſe rendre heureux. Toutefois je ne ſuis point d'opinion qu'on les doive entierement mépriſer, ni même qu'on doive s'exempter d'avoir des paſſions, il ſuffit qu'on les rende ſujettes à la raiſon ; & lors qu'on les a ainſi apprivoiſées, elles ſont quelquefois d'autant plus utiles, qu'elles panchent plus vers l'excez. Je n'en aurai jamais de plus exceſſive que celle qui me porte au reſpect & à la veneration que je dois à Votre Alteſſe, de qui je ſuis, &c.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

Importante

LETTRE VII.

MADAME,

Votre Alteſſe a ſi exactement remarqué toutes les choſes qui ont empêché Séneque de nous expoſer clairement ſon opinion touchant le ſouverain Bien, & vous avez pris la peine de lire ſon livre avec tant de ſoin, que je craindrois de me rendre importun, ſi je continuois icy à éxaminer par ordre tous ſes Chapitres, & que cela me fit differer de répondre à la difficulté qu'il vous a plû me propoſer touchant les moyens de ſe fortifier l'entendement pour diſcerner ce qui eſt le meilleur en toutes les actions de la vie. C'eſt pourquoi ſans m'arrêter maintenant à ſuivre Séneque, je tâcherai ſeulement d'expliquer mon opinion touchant cette matiere.

Il ne peut ce me ſemble y avoir que deux choſes qui ſoient requiſes pour être toujours diſpoſé à bien juger, l'une eſt la connoiſſance de la verité, & l'autre l'habitude qui fait qu'on ſe ſouvient & qu'on acquieſce à cette

connoiſſance toutes les fois que l'occaſion le requiert. Mais pource qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſçache parfaitement toutes choſes, il eſt beſoin que nous nous contentions de ſçavoir celles qui ſont le plus à notre uſage; entre leſquelles la premiere & la principale eſt qu'il y a un Dieu, de qui toutes choſes dépendent, dont les perfections ſont infinies, dont le pouvoir eſt immenſe, dont les decrets ſont infaillibles : Car cela nous apprend à recevoir en bonne part tout ce qui nous arrive, comme nous étant expreſſément envoyé de Dieu. Et pource que le vrai objet de l'amour eſt la perfection, lorſque nous élevons notre eſprit à le conſiderer tel qu'il eſt, nous nous trouvons naturellement ſi enclins à l'aimer, que nous tirons même de la joye de nos afflictions, en penſant que ſa volonté s'execute en ce que nous les recevons.

La ſeconde choſe qu'il faut connoître eſt la nature de notre Ame, entant qu'elle ſubſiſte ſans le corps, & eſt beaucoup plus noble que lui, & capable de joüir d'une infinité de contentemens qui ne ſe trouvent point en cette vie; car cela nous empêche de craindre la mort, & détache tellement notre affection des choſes du monde, que nous ne regardons qu'avec mépris tout ce qui eſt au pouvoir de la fortune.

A quoi peut auſſi beaucoup ſervir qu'on

juge dignement des œuvres de Dieu, & qu'on ait cette vaſte idée de l'étenduë de l'Univers que j'ai tâché de faire concevoir au troiſiéme livre de mes principes. Car ſi on s'imagine qu'au delà des Cieux il n'y a rien que des eſpaces imaginaires, & que tous les Cieux ne ſont faits que pour le ſervice de la Terre, ni la Terre que pour l'homme, cela fait qu'on eſt enclin à penſer que cette Terre eſt nôtre principale demeure, & cette vie nôtre meilleur; & qu'au lieu de connoître les perfections qui ſont veritablement en nous, on attribuë aux autres créatures des imperfections qu'elles n'ont pas, pour s'élever au deſſus d'elles; & entrant en une préſomption impertinente, on veut être du Conſeil de Dieu, & prendre avec lui la charge de conduire le monde; ce qui cauſe une infinité de vaines inquietudes & fâcheries.

Après qu'on a ainſi reconnu la bonté de Dieu, l'immortalité de nos Ames, & la grandeur de l'Univers, il y a encore une verité dont la connoiſſance me paroît fort utile, qui eſt, que bien que chacun de nous ſoit une perſonne ſéparée des autres, & dont par conſéquent les intereſts ſont en quelque façon diſtincts de ceux du reſte du monde, on doit toutefois penſer qu'on ne ſçauroit ſubſiſter ſeul, & qu'on eſt en effet l'une des parties de l'Univers, & plus particulierement encore l'une des parties de cette

Terre, l'une des parties de cet état, de cette ſocieté, de cette famille, à laquelle on eſt joint par ſa demeure, par ſon ſerment, par ſa naiſſance ; & il faut toujours préferer les intereſts du tout dont on eſt partie, à ceux de ſa perſonne en particulier ; toutesfois avec meſure & diſcretion ; car on auroit tort de s'expoſer à un grand mal, pour procurer ſeulement un petit bien à ſes parens ou à ſon païs ; & ſi un homme vaut plus lui ſeul que tout le reſte de ſa Ville, il n'auroit pas raiſon de ſe vouloir perdre pour la ſauver. Mais ſi on rapportoit tout à ſoi-même, on ne craindroit pas de nuire beaucoup aux autres hommes, lors qu'on croiroit en retirer quelque petite commodité, & on n'auroit aucune vraye amitié, ni aucune fidelité, & generalement aucune vertu ; au lieu qu'en ſe conſiderant comme une partie du public, on prend plaiſir à faire du bien à tout le monde, & même on ne craint pas d'expoſer ſa vie pour le ſervice d'autrui, lors que l'occaſion s'en preſente ; juſques-là qu'on voudroit auſſi perdre ſon Ame, s'il ſe pouvoit, pour ſauver les autres : en ſorte que cette conſideration eſt la ſource & l'origine de toutes les plus heroïques actions que faſſent les hommes. Car pour ceux qui s'expoſent à la mort par vanité, pource qu'ils eſperent en être loüez ; par ſtupidité, pource qu'ils n'aprehendent pas le danger, je croi qu'ils ſont

plus à plaindre qu'à priſer. Mais lors que quelqu'un s'y expoſe pource qu'il croit que c'eſt ſon devoir, ou bien lors qu'il ſouffre quelqu'autre mal, afin qu'il en revienne du bien aux autres, encore qu'il ne conſidere peut-être plus expreſſément qu'il fait cela, pource qu'il doit plus au public dont il eſt une partie, qu'à ſoi-même en ſon particulier, il le fait toutefois en vertu de cette conſideration, qui eſt confuſément en ſa penſée ; & on eſt naturellement porté à l'avoir, lors qu'on connoît & qu'on aime Dieu comme il faut ; car alors s'abandonnant du tout à ſa volonté, on ſe dépoüille de ſes propres intereſts, & on n'a point d'autre paſſion que de faire ce qu'on croit lui être agréable. Enſuite de quoi on a des ſatisfactions d'eſprit & des contentemens, qui valent incomparablement davantage, que toutes les petites joyes paſſageres qui dépendent des ſens.

Outre ces veritez qui regardent en general toutes nos actions, il en faut auſſi ſçavoir beaucoup d'autres, qui ſe raportent plus particulierement à chacune ; & les principales me ſemblent être celles que j'ai remarquées en ma derniere lettre, à ſçavoir que toutes nos paſſions nous repreſentent les biens, à la recherche deſquels elles nous incitent, beaucoup plus grands qu'ils ne ſont veritablement, & que les plaiſirs du corps ne ſont

jamais si durables que ceux de l'ame, ni si grands quand on les possede, qu'ils paroissent quand on les espere. Ce qne nous devons soigneusement remarquer, afin que lors que nous sommes émûs de quelque passion, nous suspendions notre jugement jusqu'à ce qu'elle soit apaisée, & que nous ne nous laissions pas aisément tromper par la fausse apparence des biens de ce monde.

A quoi je ne puis ajouter autre chose, sinon qu'il faut aussi examiner en particulier toutes les mœurs des lieux où nous vivons, pour sçavoir jusques où elles doivent être suivies; & bien que nous ne puissions avoir des démonstrations certaines de tout, nous devons neanmoins prendre parti, & embrasser les opinions qui nous paroissent les plus vrai-semblables touchant toutes les choses qui viennent en usage, afin que lors qu'il est question d'agir, nous ne soyons jamais irrésolus; car il n'y a que la seule irresolution qui cause les regrets & les repentirs.

Au reste j'ai dit ci-dessus qu'outre la connoissance de la verité, l'habitude est aussi requise pour être toujours disposé à bien juger; car d'autant que nons ne pouvons être continuellement attentifs à une même chose, quelque claires & évidentes qu'ayent été les raisons qui nous ont persuadé ci-de-

vant une verité, nous pouvons par après être détournez de la croire par de fausses apparences, si ce n'est que par une longue & fréquente méditation nous l'ayons tellement imprimée en notre esprit, qu'elle soit tournée en habitude; & en ce sens on a raison dans l'école de dire que les vertus sont des habitudes: car en effet on ne manque gueres faute d'avoir en Theorie la connoissance de ce qu'on doit faire, mais seulement faute de l'avoir en pratique, c'est-à-dire, faute d'avoir une ferme habitude de le croire. Et pource que pendant que j'examine ici ces veritez, j'en augmente aussi en moi l'habitude, j'ai particulierement obligation à Votre Altesse de ce qu'elle permet que je l'en entretienne, & il n'y a rien en quoi j'estime mon loisir mieux employé, qu'en ce où je puis témoigner que je suis, &c.



A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE VIII.

MADAME,

Je me ſuis quelquefois propoſé un doute, ſçavoir s'il eſt mieux d'être gay & content en imaginant les biens qu'on poſſede être plus grands & plus eſtimables qu'ils ne ſont en effet, & ignorant, ou ne s'arreſtant pas à conſiderer ceux qui manquent, que d'avoir plus de conſideration & de ſçavoir pour connoître la juſte valeur des uns & des autres, & qu'on en devienne plus triſte. Si je penſois que le ſouverain Bien fuſt la joye, je ne douterois point qu'on ne duſt tâcher de ſe rendre joyeux à quelque prix que ce pût être, & j'approuverois la brutalité de ceux qui noyent leurs déplaiſirs dans la vin, ou qui les étourdiſſent avec du petun. Mais je diſtingue entre le ſouverain Bien, qui conſiſte en l'exercice de la vertu, ou (ce qui eſt le même) en la poſſeſſion de toutes les perfections dont l'acquiſition dépend de notre libre arbitre, & la ſatisfaction d'eſprit qui ſuit de

de cette acquiſition. C'eſt pourquoy voyant que c'eſt une plus grande perfection de connoître la verité, encore même qu'elle ſoit à nôtre déſavantage, que de l'ignorer, j'avoüe qu'il vaux mieux être moins gay, & avoir plus de connoiſſance. Auſſi n'eſt-ce pas toujours lors qu'on a le plus de gayeté qu'on a l'eſprit plus ſatisfait; au contraire les grandes joyes ſont ordinairement mornes & ſérieuſes, & il n'y a que les mediocres, & paſſageres, qui ſoient accompagnées du ris. Ainſi je n'aprouve point qu'on tâche à ſe tromper, en ſe repaiſſant de fauſſes imaginations; car tout le plaiſir qui en revient ne peut toucher pour ainſi dire que la ſuperficie de l'Ame, laquelle ſent cependant une amertume interieure en s'apercevant qu'ils ſont faux. Et encore qu'il pourroit arriver qu'elle fût ſi continuellement divertie ailleurs, que jamais elle ne s'en aperçût, on ne joüiroit pas pour cela de la béatitude dont il eſt queſtion, pour ce qu'elle doit dépendre de notre conduite, & cela ne viendroit que de la Fortune. Mais lors qu'on peut avoir diverſes conſiderations également vrayes, dont les unes nous portent à être contens, & les autres au contraire nous en empêchent, il me ſemble que la prudence veut que nous nous arreſtions principalement à celles qui nous donnent de la ſatisfaction; Et même à cauſe que preſque tou-

tes les choses du monde sont telles, qu'on les peut regarder de quelque costé qui les fait paroître bonnes, & de quelqu'autre qui fait qu'on y remarque des défauts, je crois que si l'on doit user de son adresse en quelque chose, c'est principalement à les sçavoir regarder du biais qui les fait paroître à notre avantage, pourvû que ce soit sans nous tromper. Ainsi lors que Votre Altesse remarque les causes pour lesquelles elle peut avoir eu plus de loisir, pour cultiver sa raison, que beaucoup d'autres de son âge, s'il lui plaît aussi de considerer combien elle a plus profité que ces autres, je m'assure qu'elle aura de quoi se contenter: Et je ne vois pas pourquoi elle aime mieux se comparer à elles, en ce dont elle prend sujet de se plaindre, qu'en ce qui lui pourroit donner de la satisfaction. Car la constitution de notre nature étant telle, que notre esprit a besoin de beaucoup de relâche, afin qu'il puisse employer utilement quelques momens en la recherche de la verité, & qu'il s'assoupiroit, au lieu de se polir, s'il s'apliquoit trop à l'étude, nous ne devons pas mesurer le temps que nous avons pû employer à nous instruire, par le nombre des heures que nous avons eues à nous, mais plûtôt, ce me semble, par l'exemple de ce que nous voyons communément arriver aux autres, comme estant une marque de la portée or-

dinaire de l'esprit humain. Il me semble aussi qu'on n'a point sujet de se repentir, lors qu'on a fait ce qu'on a jugé être le meilleur au tems qu'on a dû se résoudre à l'execution, encore que par après y repensant avec plus de loisir, on juge avoir failly: mais on devroit plûtôt se repentir si on avoit fait quelque chose contre sa conscience, encore qu'on reconnût par après avoir mieux fait qu'on n'avoit pensé; car nous n'avons à répondre que de nos pensées, & la nature de l'homme n'est pas de tout sçavoir, ni de juger toûjours si bien sur le champ, que lors qu'on a beaucoup de temps à deliberer. Au reste encore que la vanité, qui fait qu'on a meilleure opinion de soy qu'on ne doit, soit un vice qui n'apartient qu'aux ames foibles & basses, ce n'est pas à dire que les plus fortes & genereuses se doivent mépriser; mais il se faut faire justice à soy-même, en reconnoissant ses perfections aussi-bien que ses défauts; & si la bienséance empèche qu'on ne les publie, elle n'empêche pas pour cela qu'on ne les ressente. Enfin encore qu'on n'ait pas une science infinie, pour connoître parfaitement tous les biens dont il arrive qu'on doit faire choix dans les diverses rencontres de la vie, on doit ce me semble se contenter d'en avoir une mediocre des choses plus necessaires, comme sont celles que j'ai dénombrées en ma derniere

Lettre, en laquelle j'ai déja declaré mon opinion touchant la difficulté que Votre Altesse propose : sçavoir, si ceux qui raportent tout à eux-mêmes, ont plus de raison que ceux qui se tourmentent trop pour les autres. Car si nous ne pensions qu'à nous seuls, nous ne pourrions joüir que des biens qui nous sont particuliers ; au lieu que si nous nous considerons comme parties de quelque autre corps, nous participons aussi aux biens qui lui sont communs, sans être privés pour cela d'aucun de ceux qui nous sont propres : Et il n'en est pas de même des maux ; car selon la Philosophie, le mal n'est rien de réel, mais seulement une privation ; & lors que nous nous attristons à cause de quelque mal qui arrive à nos amis, nous ne participons point pour cela au défaut dans lequel consiste ce mal ; même quelque tristesse ou quelque peine que nous ayons en telle occasion, elle ne sçauroit être si grande qu'est la satisfaction interieure qui accompagne toûjours les bonnes actions, & principalement celles qui procedent d'une pure affection pour autruy, qu'on ne raporte point à soi-même, c'est-à-dire de la vertu chrétienne qu'on nomme charité. Ainsi l'on peut même en pleurant & prenant beaucoup de peine, avoir plus de plaisir, que lors qu'on rit & qu'on se repose. Et il est aisé à prouver que ce plaisir de l'ame, auquel consiste la beati-

tude, n'est pas inséparable de la gayeté & de l'aise du corps, tant par l'exemple des tragedies, qui nous plaisent d'autant plus qu'elles excitent en nous plus de tristesse, que par celui des exercices du corps, comme la chasse, le jeu de paume, & autres semblables qui ne laissent pas d'être agréables, encore qu'ils soient fort pénibles ; & même on voit que souvent c'est la fatigue & la peine qui en augmente le plaisir. Et la cause du contentement que l'ame reçoit en ces exercices, consiste en ce qu'ils lui font remarquer la force, ou l'adresse, ou quelque autre perfection du corps auquel elle est jointe ; mais le contentement qu'elle a de pleurer en voyant representer quelque action pitoyable & funeste sur un theatre, vient principalement de ce qu'il lui semble qu'elle fait une action vertueuse, ayant compassion des affligez ; Et generalement elle se plaît de sentir émouvoir en soy des passions, de quelque nature qu'elles soient, pourvû qu'elle en demeure maîtresse.

Mais il faut qne j'examine plus particulierement ces passions, afin de les pouvoir définir ; ce qui me sera ici plus aisé que si j'écrivois à quelque autre. Car Votre Altesse ayant pris la peine de lire le traité que j'ai autrefois ébauché touchant la nature des animaux, vous sçavez déja comment je conçois que se forment diverses impressions

dans leur cerveau, les unes par les objets exterieurs qui meuvent les sens, les autres par les dispositions interieures du corps, ou par les vestiges des impressions précedentes qui sont demeurées en la memoire, ou par l'agitation des esprits qui viennent du cœur, ou aussi, & cela en l'homme, par l'action de l'ame, laquelle a quelque force pour changer les impressions qui sont dans le cerveau; comme reciproquement ces impressions ont la force d'exciter en l'ame des pensées qui ne dépendent point de sa volonté. Ensuite dequoy on peut generalement nommer *passions* toutes les pensées qui sont ainsi excitées en l'ame sans le concours de sa volonté (& par conséquent sans aucune action qui vienne d'elle) par les seules impressions qui sont dans le cerveau, car tout ce qui n'est point action est passion; mais on restraint ordinairement ce nom aux pensées qui sont causées par quelque particuliere agitation des esprits: car celles qui viennent des objets exterieurs, ou bien des dispositions interieures du corps, comme la perception des couleurs, des sons, des odeurs, la faim, la soif, la douleur, & autres semblables, se nomment des sentimens, les uns exterieurs, les autres interieurs; celles qui ne dépendent que de ce que les impressions précedentes ont laissé en la memoire, & de l'agitation ordinaire des esprits, sont des réve-

ries, soit qu'elles viennent en songe, soit aussi lors qu'on est éveillé, & que l'ame ne se déterminant à rien de soi-même, suit nonchalamment les impressions qui se rencontrent dans le cerveau. Mais lors qu'elle use de sa volonté pour se déterminer à la pensée de quelque chose qui n'est pas seulement intelligible, mais imaginable, cette pensée fait une nouvelle impression dans le cerveau, qui n'est pas au regard de l'ame une passion, mais une action qui se nomme proprement imagination. Enfin lors que le cours ordinaire des esprits est tel qu'il excite communément des pensées tristes ou gayes, ou autres semblables, on ne l'attribuë pas à la passion, mais au naturel ou à l'humeur de celui en qui elles sont excitées; & cela fait qu'on dit que cet homme est d'un naturel triste, cet autre d'une humeur gaye, &c. Ainsi il ne reste que les pensées qui viennent de quelque particuliere agitation des esprits, & dont on sent les effets comme en l'ame même, qui soient proprement nommées des passions. Il est vrai que nous n'en avons quasi jamais aucunes qui ne dépendent de plusieurs des causes que je viens de distinguer, mais on leur donne la dénomination de celle qui est la principale, ou à laquelle on a principalement égard. Ce qui fait que plusieurs confondent le sentiment de la douleur avec la passion de la tristesse, & celui de chatoüil-

lement avec la passion de la joye, laquelle ils nomment aussi volupté ou plaisir ; & ceux de la faim ou de la soif avec les desirs de manger ou de boire, qui sont des passions : car ordinairement les mêmes causes qui font la douleur, agitent aussi les esprits en la façon qui est requise pour exciter la tristesse, & celles qui font sentir quelque chatoüillement, les agite en la façon qui est requise pour exciter la joye, & ainsi des autres. On confond aussi quelquefois les inclinations ou habitudes qui disposent à quelque passion, avec la passion même, ce qui est neanmoins facile à distinguer. Car, par exemple, lors qu'on dit dans une ville que les ennemis la viennent assieger, le premier jugement que font les habitans du mal qui leur en peut arriver, est une action de leur ame, non une passion ; & bien que ce jugement se rencontre semblable en plusieurs, ils n'en sont pas toutefois également émûs, mais les uns plus les autres moins, selon qu'ils ont plus ou moins d'habitude ou d'inclination à la crainte ; Et avant que leur ame reçoive l'émotion en laquelle seule consiste la passion, il faut qu'elle fasse ce jugement, ou bien, sans juger, qu'elle conçoive au moins le danger, & en exprime l'idée dans le cerveau, ce qu'elle fait par une autre action qu'on nomme imaginer, & que par même moyen elle détermine les esprits qui vont du

du cerveau dans les nerfs, à entrer en ceux de ces nerfs, qui servent à resserrer les ouvertures du cœur, ce qui retarde la circulation du sang, ensuite de quoi tout le corps devient pasle, froid, & tremblant ; & les nouveaux Esprits qui viennent du cœur vers le cerveau sont agitez de telle façon qu'ils ne peuvent aider à y former d'autres Images que celles qui excitent en l'ame la passion de la crainte : toutes lesquelles choses se suivent de si près l'une l'autre, qu'il semble que ce ne soit qu'une seule operation ; Et ainsi en toutes les autres passions il arrive quelque particuliere agitation dans les Esprits qui viennent du cœur. J'avois dessein d'ajouter icy une particuliere explication de toutes ces passions, mais je trouve tant de difficulté à les dénombrer, qu'il m'y faudra employer plus de tems que le messager ne m'en donne.

Cependant ayant receu celle que vostre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire, j'ay une nouvelle occasion de répondre, qui m'oblige de remettre à une autre fois cet examen des passions ; Pour dire icy que toutes les raisons qui prouvent l'existence de Dieu, & qu'il est la cause premiere & immuable de tous les effets qui ne dépendent point du libre arbitre des hommes, prouvent, ce me semble, en même façon qu'il est aussi la cause de toutes les actions qui

en dépendent. Car on ne sçauroit démontrer qu'il existe, qu'en le considerant comme un être souverainement parfait ; & il ne seroit pas souverainement parfait, s'il pouvoit arriver quelque chose dans le monde qui ne vînt pas entierement de lui. Il est vrai qu'il n'y a que la foy qui nous enseigne ce que c'est que la Grace par laquelle Dieu nous éleve à une béatitude surnaturelle ; mais la seule Philosophie suffit pour connoître qu'il ne sçauroit entrer la moindre pensée en l'esprit d'un homme, que Dieu ne veüille, & n'ait voulu de toute éternité qu'elle y entrast. Et la distinction de l'école entre les causes universelles & particulieres n'a point ici de lieu ; car ce qui fait que le Soleil, par exemple, étant la cause universelle de toutes les fleurs, n'est pas cause pour cela que les tulipes different des roses, c'est que leur production dépend aussi de quelques autres causes particulieres, qui ne lui sont point subordonnées ; mais Dieu est tellement la cause universelle de tout, qu'il en est en même façon la cause totale, & ainsi rien ne peut arriver sans sa volonté. Il est vrai aussi que la connoissance de l'immortalité de l'ame, & des félicitez dont elle sera capable étant hors de cette vie, pourroit donner sujet d'en sortir à ceux qui s'y ennuyent, s'ils étoient assurez qu'ils joüiroient par aprés de

toutes ces felicitez ; mais aucune raison ne les en assure ; & il n'y a que la fausse Philosophie d'Hegesias, dont le livre fut défendu par Ptolomée, pour ce que plusieurs s'étoient tuez après l'avoir lû, qui tâche à persuader que cette vie est mauvaise ; la vraye enseigne tout au contraire, que même parmi les plus tristes accidens, & les plus pressantes douleurs, on y peut toûjours être content, pourvû qu'on sçache user de sa raison.

Pour ce qui est de l'étenduë de l'Univers, je ne vois pas comment en la considerant, on est convié à séparer la providence particuliere de l'idée que nous avons de Dieu; car c'est toute autre chose de Dieu que des puissances finies, lesquelles pouvant être épuisées, nous avons raison de juger, en voyant qu'elles sont employées à plusieurs grands effets, qu'il n'est pas vrai-semblable qu'elles s'étendent aussi jusques aux moindres. Mais dautant que nous estimons les œuvres de Dieu être plus grandes, dautant mieux remarquons nous l'infinité de sa puissance ; & dautant que cette infinité nous est mieux connuë, dautant sommes-nous plus assurez qu'elle s'étend jusques à toutes les plus particulieres actions des hommes. Je ne crois pas aussi que par cette providence particuliere de Dieu, que Vôtre Altesse dit être le fondement de la Theologie, vous

entendiez quelque changement qui arrive en ses decrets à l'occasion des actions qui dépendent de nôtre libre arbitre : car la Theologie n'admet point ce changement. Et lors qu'elle nous oblige à prier Dieu, ce n'est pas afin que nous lui enseignions de quoy c'est que nous avons besoin, ni afin que nous tâchions d'impetrer de lui qu'il change quelque chose en l'ordre établi de toute éternité par sa providence, l'un & l'autre seroit blâmable, mais c'est seulement afin que nous obtenions ce qu'il a voulu de toute éternité être obtenu par nos prieres. Et je crois que tous les Theologiens sont d'accord en cecy, même ceux qu'on nomme ici Armeniens, qui semblent être ceux qui déferent le plus au libre arbitre.

J'avouë qu'il est difficile de mesurer exactement jusques où la raison ordonne que nous nous interessions pour le public, mais aussi n'est-ce pas une chose en quoi il soit necessaire d'être fort exact, il suffit de satisfaire à sa conscience, & on peut en cela donner beaucoup à son inclination; car Dieu a tellement établi l'ordre des choses, & conjoint les hommes ensemble d'une si étroite societé, qu'encore que chacun raportast tout à soi-même, & n'eût aucune charité pour les autres, il ne laisseroit pas de s'employer ordinairement pour eux, en tout ce qui seroit de son pouvoir, pourvû

qu'il usât de prudence, principalement s'il vivoit en un siecle où les mœurs ne fussent point corrompuës. Et outre cela comme c'est une chose plus haute & plus glorieuse de faire du bien aux autres hommes, que de s'en procurer à soi-même, aussi sont-ce les plus grandes Ames qui y ont le plus d'inclination, & font le moins d'état des biens qu'elles possedent ; il n'y a que les foibles & basses qui s'estiment plus qu'elles ne doivent, & sont comme les petits vaisseaux que trois gouttes d'eau peuvent remplir. Je sçai que Vôtre Altesse n'est pas de ce nombre, & qu'au lieu qu'on ne peut inciter ces Ames basses à prendre de la peine pour autruy, qu'en leur faisant voir qu'ils en retireront quelque profit pour eux-mêmes, il faut pour l'interest de Vôtre Altesse, lui representer qu'elle ne pourroit être longuement utile à ceux qu'elle affectionne, si elle se négligeoit soi-même, & la prier d'avoir soin de sa santé. C'est ce que fait, &c.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE IX.

MADAME,

Il m'arrive si peu souvent de rencontrer de bons raisonnemens, non-seulement dans les discours de ceux que je fréquente en ce desert, mais aussi dans les livres que je consulte, que je ne puis lire ceux qui sont dans les lettres de Vôtre Altesse, sans en avoir un ressentiment de joye extraordinaire ; & je les trouve si forts, que j'aime mieux avoüer d'en être vaincu, que d'entreprendre de leur résister. Car encore que la comparaison que Vôtre Altesse refuse de faire à son avantage, puisse assez être verifiée par l'experience, c'est toutefois une vertu si loüable de juger favorablement des autres, & elle s'accorde si bien avec la generosité qui vous empêche de vouloir mesurer la portée de l'esprit humain par l'exemple du commun des hommes, que je ne puis manquer d'estimer extrémement l'un & l'autre. Je n'oserois aussi contredire à ce que Vôtre

Altesse écrit du repentir, vû que c'est une vertu Chrétienne, laquelle sert pour faire qu'on se corrige, non-seulement des fautes commises volontairement, mais aussi de celles qu'on a faites par ignorance, lors que quelque passion a empêché qu'on ne connust la verité. Et j'avouë bien que la tristesse des tragedies ne plairoit pas comme elle fait, si nous pouvions craindre qu'elle devînt si excessive que nous en fussions incommodez ; mais lors que j'ai dit qu'il y a des passions qui sont dautant plus utiles qu'elles panchent plus vers l'excez, j'ai seulement voulu parler de celles qui sont toutes bonnes, ce que j'ai témoigné en ajoutant qu'elles doivent être sujettes à la raison. Car il y a deux sortes d'excez, l'un qui changeant la nature de la chose ; & de bonne la rendant mauvaise, empêche qu'elle ne demeure soumise à la raison ; l'autre qui en augmente seulement la mesure, & ne fait que de bonne la rendre meilleure. Ainsi la hardiesse n'a pour excez la temerité que lors qu'elle va au delà des limites de la raison ; mais pendant qu'elle ne les passe point, elle peut encore avoir un autre excez, qui consiste à n'être accompagnée d'aucune irrésolution, ni d'aucune crainte.

J'ai pensé ces jours passez au nombre & à l'ordre de ces passions, afin de pouvoir

plus particulierement examiner leur nature; mais je n'ai pas encore assez digeré mes opinions touchant ce sujet, pour les oser écrire à Vôtre Altesse, & je ne manquerai pas de m'en acquitter le plûtost qu'il me sera possible.

Pour ce qui est du libre arbitre, je confesse qu'en ne pensant qu'à nous-mêmes, nous ne pouvons ne le pas estimer indépendant ; mais lors que nous pensons à la puissance infinie de Dieu, nous ne pouvons pas croire que toutes choses dépendent de lui, & par conséquent que nôtre libre arbitre n'en est pas exempt. Car il implique contradiction de dire que Dieu ait créé les hommes de telle nature, que les actions de leur volonté ne dépendent point de la sienne ; pour ce que c'est le même que si on disoit que sa puissance est tout ensemble finie & infinie : Finie, puisqu'il y a quelque chose qui n'en dépend point, & infinie, puisqu'il a pû créer cette chose indépendante. Mais comme la connoissance de l'existence de Dieu ne nous doit pas empêcher d'être assurez de nôtre libre arbitre, pource que nous l'experimentons & le sentons en nous-mêmes, ainsi celle de nôtre libre arbitre ne nous doit point faire douter de l'existence de Dieu. Car l'indépendance que nous experimentons & sentons en nous, & qui suffit pour rendre nos ac-

tions loüables ou blâmables, n'est pas incompatible avec une dépendance qui est d'autre nature, selon laquelle toutes choses sont sujettes à Dieu.

Pour ce qui est de l'état de l'Ame après cette vie, j'en ai bien moins de connoissance que Monsieur d'Igby ; car laissant à part ce que la Foy nous en enseigne, je confesse que par la seule raison naturelle nous pouvons bien faire beaucoup de conjectures à nôtre avantage, & avoir de belles esperances, mais non point aucune assurance. Et pource que la raison naturelle nous aprend aussi que nous avons toûjours plus de biens que de maux en cette vie, & que nous ne devons point laisser le certain pour l'incertain, elle me semble nous enseigner, que nous ne devons pas veritablement craindre la mort, mais que nous ne devons aussi jamais la rechercher.

Je n'ai pas besoin de répondre à l'objection que peuvent faire les Theologiens, touchant la vaste étenduë que j'ai attribuée à l'Univers ; pour ce que Vôtre Altesse y a déja répondu pour moy, j'ajoute seulement que si cette étenduë pouvoit rendre les mysteres de nôtre Religion moins croyables, celle que les Astronomes ont de tout temps attribuée aux Cieux auroit pû faire le même ; pource qu'ils les ont considerez si grands, que la Terre n'est à

leur comparaison que comme un point, & toutefois cela ne leur a pas été objecté.

Au reste, si la prudence étoit maîtresse des évenemens, je ne doute point que Vôtre Altesse ne vînt à bout de tout ce qu'elle voudroit entreprendre : mais il faudroit que tous les hommes fussent parfaitement sages, afin que sçachant ce qu'ils doivent faire, on pût être assuré de ce qu'ils feront ; ou bien il faudroit connoître particulierement l'humeur de tous ceux avec lesquels on a quelque chose à démêler ; & encore ne seroit-ce pas assez, à cause qu'ils ont outre cela leur libre arbitre, dont les évenemens ne sont connus que de Dieu seul. Et pource qu'on juge ordinairement de ce que les autres feront, par ce qu'on voudroit faire si on étoit à leur place, il arrive souvent que les Esprits ordinaires & mediocres étant semblables à ceux avec lesquels ils ont à traiter, pénétrent mieux dans leurs conseils, & font plus aisément réüssir ce qu'ils entreprennent, que ne font les plus relevez, lesquels ne traitans qu'avec ceux qui leur sont de beaucoup inferieurs en connoissance & en prudence, jugent tout autrement qu'eux des affaires. C'est ce qui doit consoler Vôtre Altesse, lors que la fortune s'oppose à vos desseins. Je prie Dieu qu'il les favorise, étant comme je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE X.

MADAME,

Je ne puis nier que je n'aye été surpris d'aprendre que Vôtre Altesse ait eu de la fâcherie, jusqu'à en être incommodée en sa santé, pour une chose que la plus grande part du monde trouvera bonne, & que plusieurs fortes raisons peuvent rendre excusable envers les autres ; car tous ceux de la Religion dont je suis (qui font sans doute le plus grand nombre dans l'Europe) sont obligez de l'aprouver, encore même qu'ils y vissent des circonstances & des motifs aparens qui fussent blâmables : car nous croyons que Dieu se sert de divers moyens pour attirer les Ames à soy, & que tel est entré dans le Cloître avec une mauvaise intention, lequel y a mené par après une vie fort sainte. Pour ceux qui sont d'une autre créance, s'ils en parlent mal, on peut recuser leur jugement ; car comme en toutes les autres affaires touchant les-

quelles il y a divers partis, il eſt impoſſible de plaire aux uns ſans déplaire aux autres: s'ils conſiderent qu'ils ne ſeroient pas de la Religion dont ils ſont, ſi eux, ou leurs peres, ou leurs ayeuls n'avoient quitté la Romaine, ils n'auront pas ſujet de ſe moquer, ni de nommer inconſtans ceux qui quittent la leur. Pour ce qui regarde la prudence du ſiecle, il eſt vrai que ceux qui ont la fortune chez eux, ont raiſon de demeurer tous autour d'elle, & de joindre leurs forces enſemble pour empêcher qu'elle n'échape; mais ceux de la maiſon deſquels elle eſt fugitive, ne font ce me ſemble, point mal de s'accorder à ſuivre divers chemins, afin que s'ils ne la peuvent trouver tous, il y en ait au moins quelqu'un qui la rencontre; & cependant pource qu'on croit que chacun d'eux a pluſieurs reſſources, ayant des amis en divers partis, cela les rend plus conſiderables que s'ils étoient tous engagez dans un ſeul: ce qui m'empêche de pouvoir imaginer que ceux qui ont été auteurs de ce conſeil, ayent en cela voulu nuire à vôtre Maiſon. Mais je ne prétens point que mes raiſons puiſſent empêcher le reſſentiment de Vôtre Alteſſe, j'eſpere ſeulement que le temps l'aura diminuée avant que cette lettre vous ſoit preſentée, & je craindrois de le rafraîchir, ſi je m'étendois davantage ſur ce ſu-

jet. C'eſt pourquoi je paſſe à la difficulté que Vôtre Alteſſe propoſe touchant le libre arbitre, duquel je tâcheray d'expliquer la dépendance & la liberté par une comparaiſon. Si un Roy qui a défendu les duels, & qui ſçait très-aſſurément que deux Gentilshommes de ſon Royaume demeurans en diverſes villes ſont en querelle, & tellement animez l'un contre l'autre, que rien ne les ſçauroit empêcher de ſe battre s'ils ſe rencontrent; ſi, dis-je, ce Roy donne à l'un d'eux quelque commiſſion pour aller à certain jour vers la ville où eſt l'autre, & qu'il donne auſſi commiſſion à cet autre pour aller au même jour vers le lieu où eſt le premier, il ſçait bien aſſurément qu'ils ne manqueront pas de ſe rencontrer, & de ſe battre, & ainſi de contrevenir à ſa défenſe, mais il ne les y contraint point pour cela; & la connoiſſance & même la volonté qu'il a euë de les y déterminer en cette façon, n'empêche pas que ce ne ſoit auſſi volontairement & auſſi librement qu'ils ſe battent, lors qu'ils viennent à ſe rencontrer, comme ils auroient fait s'ils n'en avoient rien ſçû, & que ce fût par quelque autre occaſion qu'ils ſe fuſſent rencontrez, & ils peuvent auſſi juſtement être punis, pource qu'ils ont contrevenu à ſa défenſe. Or ce qu'un Roy peut faire en cela touchant quelques actions libres de ſes ſu-

jets, Dieu qui a une prescience & une puissance infinie, le fait infailliblement touchant toutes celles des hommes : Et avant qu'il nous ait envoyez en ce monde, il a sçû exactement quelles seroient toutes les inclinations de nôtre volonté : c'est lui-même qui les a mises en nous, c'est lui aussi qui a disposé toutes les autres choses qui sont hors de nous, pour faire que tels & tels objets se presentassent à nos sens à tel & tel tems, à l'occasion desquels il a sçû que nôtre libre arbitre nous détermineroit à telle ou telle chose, & il l'a ainsi voulu, mais il n'a pas voulu pour cela l'y contraindre Et comme on peut distinguer en ce Roy deux differens degrez de volonté, l'un par lequel il a voulu que ces Gentilshommes se battissent, puisqu'il a fait qu'ils se rencontrassent, & l'autre par lequel il ne l'a pas voulu, puisqu'il a defendu les duels ; Ainsi les Theologiens distinguent en Dieu une volonté absoluë & indépendante, par laquelle il veut que toutes choses se fassent ainsi qu'elles se font, & une autre qui est relative, & qui se raporte au mérite ou démerite des hommes, par laquelle il veut qu'on obéïsse à ses Loix.

Il est besoin aussi que je distingue deux sortes de biens, pour accorder ce que j'ai ci-devant écrit (à sçavoir, qu'en cette vie nous avons toûjours plus de biens que de

maux) avec ce que Vôtre Altesse m'objecte touchant toutes les incommoditez de la vie. Quand on considere l'idée du bien pour servir de regle à nos actions, on le prend pour toute la perfection qui peut être en la chose qu'on nomme bonne, & on le compare à la ligne droite, qui est unique entre une infinité de courbes ausquelles on compare les maux. C'est en ce sens que les Philosophes ont coûtume de dire que *bonum est ex integra causa, malum ex quovis defectu.* Mais quand on considere les biens & les maux qui peuvent être en une même chose, pour sçavoir l'estime qu'on en doit faire, comme j'ai fait lors que j'ai parlé de l'estime que nous devions faire de cette vie, on prend le bien pour tout ce qui s'y trouve dont on peut avoir quelque commodité, & on ne nomme mal que ce dont on peut recevoir de l'incommodité; car pour les autres défauts qui peuvent y être, on ne les compte point. Ainsi lors qu'on offre un employ à quelqu'un, il considere d'un côté l'honneur & le profit qu'il en peut attendre comme des biens, & de l'autre la peine, le péril, la perte du tems, & autres telles choses comme des maux ; & comparant ces maux avec ces biens, selon qu'il trouve ceux-ci plus ou moins grands que ceux-là, il l'accepte ou le refuse. Or ce qui m'a fait dire en ce dernier

ſens, qu'il y a toûjours beaucoup plus de biens que de maux en cette vie, c'eſt le peu d'état que je crois que nous devons faire de toutes les choſes qui ſont hors de nous, & qui ne dépendent point de nôtre libre arbitre, à comparaiſon de celles qui en dépendent, leſquelles nous pouvons toûjours rendre bonnes, lors que nous en ſçavons bien uſer; & nous pouvons empêcher par leur moyen que tous les maux qui viennent d'ailleurs, tant grands qu'ils puiſſent être, n'entrent plus avant en nôtre Ame, que la triſteſſe qu'y excitent les Comediens, quand ils repreſentent devant nous quelques actions fort funeſtes; mais j'avouë qu'il faut être fort philoſophe pour arriver juſqu'à ce point. Et toutefois je crois auſſi que même ceux-là qui ſe laiſſent le plus emporter à leurs paſſions, jugent toûjours en leur interieur, qu'il y a plus de biens que de maux en cette vie, encore qu'ils ne s'en aperçoivent pas eux-mêmes; car bien qu'ils apellent quelquefois la mort à leur ſecours, quand ils ſentent de grandes douleurs, c'eſt ſeulement afin qu'elle leur aide à porter leur fardeau, ainſi qu'il y a dans la fable, & ils ne veulent point pour cela perdre la vie, ou bien s'il y en a quelques-uns qui la veüillent perdre, & qui ſe tuent eux-mêmes, c'eſt par une erreur de leur entendement, & non point par un jugement bien raiſonné,

raiſonné, ni par une opinion que la nature ait imprimée en eux, comme eſt celle qui fait qu'on préfere les biens de cette vie à ſes maux.

La raiſon qui me fait croire que ceux qui ne font rien que pour leur utilité particuliere, doivent auſſi-bien que les autres travailler pour autruy, & tâcher de faire plaiſir à un chacun, autant qu'il eſt en leur pouvoir, s'ils veulent uſer de prudence, eſt, qu'on voit ordinairement arriver, que ceux qui ſont eſtimez officieux & prompts à faire plaiſir, reçoivent auſſi quantité de bons offices des autres, même de ceux qu'ils n'ont jamais obligez, leſquels ils ne recevroient pas ſi on les croyoit d'autre humeur, & que les peines qu'ils ont à faire plaiſir, ne ſont point ſi grandes que les commoditez que leur donne l'amitié de ceux qui les connoiſſent; car on n'attend de nous que les offices que nous pouvons rendre commodément, & nous n'en attendons pas davantage des autres; mais il arrive ſouvent que ce qui leur coûte peu, nous profite beaucoup, & même nous peut importer de la vie. Il eſt vrai qu'on perd quelquefois ſa peine en bien faiſant, & au contraire qu'on gagne à mal faire, mais cela ne peut changer la regle de la prudence, laquelle ne ſe raporte qu'aux choſes qui arrivent le plus ſouvent; Et pour moy la ma-

xime que j'ai le plus observée en toute la conduite de ma vie, a été de suivre seulement le grand chemin, & de croire que la principale finesse est de ne vouloir point du tout user de finesse. Les loix communes de la societé, lesquelles tendent toutes à se faire du bien les uns aux autres, ou du moins à ne se point faire de mal, sont ce me semble, si bien établies, que quiconque les suit franchement sans aucune dissimulation ni artifice, mene une vie beaucoup plus heureuse & plus assurée, que ceux qui cherchent leur utilité par d'autres voyes, lesquels à la verité réüssissent quelquefois par l'ignorance des autres hommes, & par la faveur de la fortune, mais il arrive bien plus souvent qu'ils y manquent, & que pensant s'établir ils se ruinent. C'est avec cette ingenuité & cette franchise, laquelle je fais profession d'observer en toutes mes actions, que je fais aussi particulierement profession d'être, &c.



A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XI.

MADAME,

Je reconnois par experience que j'ai eu raison de mettre la gloire au nombre des passions; car je ne puis m'empêcher d'en être touché en voyant le favorable jugement que fait Vôtre Altesse du petit traité que j'en ai écrit; & je ne suis nullement surpris de ce qu'elle y remarque aussi des défauts, pource que je n'ai point douté qu'il n'y en eût en grand nombre, étant une matiere que je n'avois jamais cy-devant étudiée, & dont je n'ai fait que tirer le premier crayon, sans y ajoûter les couleurs & les ornemens qui seroient requis pour la faire paroître à des yeux moins clair-voyans que ceux de Vôtre Altesse. Je n'y ay pas mis aussi tous les principes de Physique dont je me suis servi pour déchifrer quels sont les mouvemens du sang, qui accompagnent chaque passion, pource que je ne les sçaurois bien déduire sans expliquer la

formation de toutes les parties du corps humain, & c'eſt une choſe ſi difficile que je ne l'oſerois encore entreprendre, bien que je me ſois à peu près ſatisfait moi-même touchant la verité des principes que j'ai ſupoſez en cet écrit ; dont les principaux ſont, Que l'office du foye & de la rate eſt de contenir toujours du ſang de reſerve, moins purifié que celui qui eſt dans les veines ; & que le feu qui eſt dans le cœur a beſoin d'être continuellement entretenu, ou bien par le ſuc des viandes qui vient directement de l'eſtomach, ou bien à ſon défaut par ce ſang qui eſt en reſerve, à cauſe que l'autre ſang qui eſt dans les veines ſe dilate trop aiſément ; & qu'il y a une telle liaiſon entre nôtre Ame & nôtre Corps, que les penſées qui ont accompagné quelques mouvemens du corps dès le commencement de nôtre vie, les accompagnent encore à preſent, enſorte que ſi les mêmes mouvemens ſont excitez derechef dans le corps par quelque cauſe exterieure, ils excitent auſſi en l'Ame les mêmes penſées, & reciproquement ſi nous avons les mêmes penſées, elles produiſent les mêmes mouvemens ; Et enfin que la machine de nôtre corps eſt tellement faite, qu'une ſeule penſée de joye, ou d'amour, ou autre ſemblable, eſt ſuffiſante pour envoyer les eſprits animaux par les nerfs en

tous les muſcles qui ſont requis pour cauſer les divers mouvemens du ſang que j'ai dit accompagner les paſſions. Il eſt vrai que j'ai eu de la difficulté à diſtinguer ceux qui apartiennent à chaque paſſion, à cauſe qu'elles ne ſont jamais ſeules ; mais neanmoins pource que les mêmes ne ſont pas toûjours jointes enſemble, j'ai tâché de remarquer les changemens qui arrivoient dans le corps, lors qu'elles changeoient de compagnie. Ainſi par exemple, ſi l'amour étoit toûjours jointe à la joye, je ne ſçaurois à laquelle des deux il faudroit attribuer la chaleur & la dilatation qu'elles font ſentir autour du cœur : mais pour ce qu'elle eſt auſſi quelquefois jointe à la triſteſſe, & qu'alors on ſent encore cette chaleur & non plus cette dilatation, j'ai jugé que la chaleur apartient à l'amour, & la dilatation à la joye. Et bien que le deſir ſoit quaſi toûjours avec l'amour, ils ne ſont pas neanmoins toûjours enſemble au même degré : car encore qu'on aime beaucoup, on deſire peu lors qu'on ne conçoit aucune eſperance ; & pour ce qu'on n'a point alors la diligence & la promptitude qu'on auroit ſi le deſir étoit plus grand, on peut juger que c'eſt de lui qu'elle vient, & non de l'amour.

Je crois bien que la triſteſſe ôte l'apetit à pluſieurs ; mais pour ce que j'ay toûjours

éprouvé en moy qu'elle l'augmente, je m'étois reglé là-dessus. Et j'estime que la difference qui arrive en cela, vient de ce que le premier sujet de tristesse que quelques-uns ont eu au commencement de leur vie, a été qu'ils ne recevoient pas assez de nourriture, & que celui des autres a été que celle qu'ils recevoient leur étoit nuisible; Et en ceux-ci le mouvement des esprits qui ôte l'apetit est toûjours depuis demeuré joint avec la passion de la tristesse. Nous voyons aussi que les mouvemens qui accompagnent les autres passions ne sont pas entierement semblables en tous les hommes, ce qui peut être attribué à pareille cause.

Pour l'admiration, encore qu'elle ait son origine dans le cerveau, & ainsi que le seul temperament du sang ne la puisse causer, comme il peut souvent causer la joye ou la tristesse, toutefois elle peut, par le moyen de l'impression qu'elle fait dans le cerveau, agir sur le corps autant qu'aucune des autres passions, ou même plus en quelque façon, à cause que la surprise qu'elle contient cause les mouvemens les plus prompts de tous; Et comme on peut mouvoir la main ou le pied quasi au même instant qu'on pense à les mouvoir, pour ce que l'idée de ce mouvement qui se forme dans le cerveau, envoye les esprits dans

les muscles qui servent à cet effet; ainsi l'idée d'une chose plaisante qui surprend l'esprit, envoye aussi-tôt les esprits dans les nerfs qui ouvrent les orifices du cœur; & l'admiration ne fait en cecy autre chose, sinon que par sa surprise elle augmente la force du mouvement qui cause la joye, & fait que les orifices du cœur étant dilatez tout à coup, le sang qui entre dedans par la veine cave, & qui en sort par la veine arterieuse enfle subitement le poumon.

Les mêmes signes exterieurs qui ont coûtume d'accompagner les passions, peuvent bien aussi quelquefois être produits par d'autres causes. Ainsi la rougeur du visage ne vient pas toûjours de la honte, mais elle peut aussi venir de la chaleur du feu, ou bien de ce qu'on fait de l'exercice; Et le Ris qu'on nomme Sardonien, n'est autre chose qu'une convulsion de nerfs du visage; & ainsi on peut soupirer quelquefois par coûtume, ou par maladie, mais cela n'empêche pas que les soupirs ne soient des signes exterieurs de la tristesse & du desir, lors que ce sont ces passions qui les causent. Je n'avois jamais oüi dire ni remarqué qu'ils fussent aussi quelquefois causez par la repletion de l'estomach; mais lors que cela arrive, je crois que c'est un mouvement dont la nature se sert pour faire que le suc des viandes passe plus promptement par le

cœur, & ainsi que l'estomach en soit plûtôt déchargé; car les soupirs agitant le poumon, font que le sang qu'il contient descend plus vîte par l'artere veineuse dans le côté gauche du cœur, & ainsi que le nouveau sang composé du suc des viandes qui vient de l'estomach par le foye & par le cœur jusqu'au poumon, y peut plus aisément être reçû.

Pour les remedes contre les excez des passions, j'avouë bien qu'ils sont difficiles à pratiquer, & même qu'ils ne peuvent suffire pour empêcher les desordres qui arrivent dans le corps, mais seulement pour faire que l'Ame ne soit point troublée, & qu'elle puisse retenir son jugement libre; A quoi je ne juge pas qu'il soit besoin d'avoir une connoissance exacte de la verité de chaque chose, ni même d'avoir prévû en particulier tous les accidens qui peuvent survenir, ce qui seroit sans doute impossible; mais c'est assez d'en avoir imaginé en general de plus fâcheux que ne sont ceux qui arrivent, & de s'être préparé à les souffrir. Je ne crois pas aussi qu'on peche gueres par excez en desirant les choses necessaires à la vie, ce n'est que des mauvaises ou superfluës que les desirs ont besoin d'être reglez; car ceux qui ne tendent qu'au bien sont ce me semble, dautant meilleurs qu'ils sont plus grands; Et quoi que j'aye voulu flater

flater mon défaut, en mettant une je ne sçay quelle langueur entre les passions excusables, j'estime neanmoins beaucoup plus la diligence de ceux qui se portent toûjours avec ardeur à faire es choses qu'ils croyent être en quelque façon de leur devoir, encore qu'ils n'en esperent pas beaucoup de fruit.

Je mene une vie si retirée, & j'ai toûjours été si éloigné du maniement des affaires, que je ne serois pas moins impertinent que ce Philosophe qui vouloit enseigner le devoir d'un Capitaine en la presence d'Hannibal, si j'entreprenois d'écrire icy les maximes qu'on doit observer en la vie civile; Et je ne doute point que celle que propose Vôtre Altesse ne soit la meilleure de toutes, à sçavoir qu'il vaut mieux se regler en cela sur l'experience que sur la raison; pour ce qu'on a rarement à traiter avec des personnes parfaitement raisonnables, ainsi que tous les hommes devroient être, afin qu'on pût juger ce qu'ils feront par la seule consideration de ce qu'ils devroient faire: Et souvent les meilleurs conseils ne sont pas les plus heureux. C'est pourquoy on est contraint de hazarder, & de se mettre au pouvoir de la fortune, laquelle je souhaite aussi obéïssante à vos desirs, que je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XII.

MADAME,

L'occasion que j'ai de donner cette Lettre à Monsieur de Beclin qui m'est très-intime amy, & à qui je me fie autant qu'à moi-même, est cause que je prens la liberté de m'y confesser d'une faute très-signalée que j'ai commise dans le traité des passions, en ce que pour flater ma négligence, j'y ai mis au nombre des émotions de l'Ame qui sont excusables, une je ne sçai quelle langueur qui nous empêche quelquefois de mettre en execution les choses qui ont été aprouvées par nôtre jugement; Et ce qui m'a donné le plus de scrupule en ceci, est que je me souviens que Vôtre Altesse a particulierement remarqué cet endroit, comme témoignant n'en pas désaprouver la pratique, en un sujet où je ne puis voir qu'elle soit utile. J'avouë bien qu'on a grande raison de prendre du temps pour déliberer, avant que d'entreprendre les

choses qui sont d'importance; mais lors qu'une affaire est commencée, & qu'on est d'accord du principal, je ne vois pas qu'on ait aucun profit de chercher des délais en disputant pour les conditions. Car si l'affaire nonobstant cela réüssit, tous les petits avantages qu'on aura peut-être acquis par ce moyen, ne servent pas tant, que peut nuire le dégoût que causent ordinairement ces délais; & si elle ne réüssit pas, tout cela ne sert qu'à faire sçavoir au monde qu'on a eu des desseins qui ont manqué: Outre qu'il arrive bien plus souvent, lors que l'affaire qu'on entreprend est fort bonne, que pendant qu'on en differe l'execution elle s'échape, que non pas lors qu'elle est mauvaise. C'est pourquoi je me persuade que la résolution & la promptitude sont des vertus très-necessaires pour les affaires déja commencées; Et l'on n'a pas sujet de craindre ce qu'on ignore, car souvent les choses qu'on a le plus aprehendées avant que de les connoître, se trouvent meilleures que celles qu'on a desirées: Ainsi le meilleur est en cela de se fier à la providence divine, & de se laisser conduire par elle. Je m'assure que Vôtre Altesse entend fort bien ma pensée, encore que je l'explique fort mal, & qu'elle pardonne au zele extrême qui m'o-

blige d'écrire cecy, car je suis autant que je puis être, &c.

A LA MESME,

LETTRE XIII.

MADAME,

J'ai lû le livre dont Vôtre Altesse m'a commandé de lui écrire mon opinion, & j'y trouve plusieurs préceptes qui me semblent fort bons, comme entr'autres aux 19. & 20. chapitres; Qu'un Prince doit toûjours éviter la haine & le mépris de ses sujets, & que l'amour du peuple vaut mieux que les forteresses. Mais il y en a aussi plusieurs autres que je ne sçaurois approuver: Et je crois que ce en quoy l'Auteur a le plus manqué, est, qu'il n'a pas mis assez de distinction entre les Princes qui ont acquis un état par des voyes justes, & ceux qui l'ont usurpé par des moyens illegitimes, & qu'il a donné à tous generalement, les preceptes qui ne sont propres qu'à ces derniers. Car comme en bâtissant une maison dont les fondemens sont si mauvais qu'ils ne sçauroient soûtenir des murailles hautes & épaisses, on est

obligé de les faire foibles & basses; ainsi ceux qui ont commencé à s'établir par des crimes, sont ordinairement contraints de continuer à commettre des crimes, & ne se pourroient maintenir s'ils vouloient être vertueux. C'est au regard de tels Princes qu'il a pû dire au chapitre 3. Qu'ils ne sçauroient manquer d'être haïs de plusieurs; & qu'ils ont souvent plus d'avantage à faire beaucoup de mal qu'à en faire moins, pour ce que les legeres offenses suffisent pour donner la volonté de se venger, & que les grandes en ôtent le pouvoir. Puis au chapitre 15. Que s'ils vouloient être gens de bien, il seroit impossible qu'ils ne se ruïnassent parmi le grand nombre de méchans qu'on trouve par tout. Et au chapitre 19. Qu'on peut être haï pour de bonnes actions aussi bien que pour de mauvaises; Sur lesquels fondemens il appuye des préceptes très-tyranniques, comme de vouloir qu'on ruïne tout un païs, afin d'en demeurer le maître; Qu'on exerce de grandes cruautez, pourvû que ce soit promptement & tout à la fois; Qu'on tâche de paroître homme de bien, mais qu'on ne le soit pas veritablement; Qu'on ne tienne sa parole qu'aussi long-temps qu'elle sera utile; qu'on dissimule, qu'on trahisse; Et enfin que pour regner on se dépoüille de toute humanité, & qu'on devienne le plus fa-

rouche de tous les animaux. Mais c'est un très-mauvais sujet pour faire des Livres, que d'entreprendre d'y donner de tels préceptes, qui au bout du compte ne sçauroient assurer ceux ausquels il les donne; car comme il avouë lui-même, ils ne se peuvent garder du premier qui voudra négliger sa vie pour se venger d'eux. Au lieu que pour instruire un bon Prince, quoi que nouvellement entré dans un Etat, il me semble qu'on lui doit proposer des maximes toutes contraires, & supposer que les moyens dont il s'est servi pour s'établir ont été justes; comme en effet je crois qu'ils le sont presque tous, lors que les Princes qui les pratiquent les estiment tels; car la justice entre les Souverains a d'autres limites qu'entre les particuliers; & il semble qu'en ces rencontres Dieu donne le droit à ceux ausquels il donne la force; mais les plus justes actions deviennent injustes, quand ceux qui les font les pensent telles. On doit aussi distinguer entre les sujets, les amis ou alliez, & les ennemis: car au regard de ces derniers on a quasi permission de tout faire, pourvû qu'on en tire quelque avantage pour soy ou pour ses sujets, & je ne désaprouve pas en cette occasion qu'on accouple le renard avec le lyon, & qu'on joigne l'artifice à la force. Même je comprens sous

le nom d'ennemis, tous ceux qui ne sont point amis ou alliez, pour ce qu'on a droit de leur faire la guerre, quand on y trouve son avantage, & que commençans à devenir suspects & redoutables, on a lieu de s'en défier. Mais j'excepte une espece de tromperie, qui est si directement contraire à la societé, que je ne crois pas qu'il soit jamais permis de s'en servir, bien que nôtre Auteur l'aprouve en divers endroits, & qu'elle ne soit que trop en pratique; c'est de feindre d'être ami de ceux qu'on veut perdre, afin de les pouvoir mieux surprendre. L'amitié est une chose trop sainte pour en abuser de la sorte; & celui qui aura pû feindre d'aimer quelqu'un pour le trahir, mérite que ceux qu'il voudra par après aimer veritablement, n'en croyent rien, & le haïssent. Pour ce qui regarde les alliez, un Prince leur doit tenir exactement sa parole, même lors que cela lui est préjudiciable, car il ne le sçauroit être tant, que la réputation de ne manquer point à faire ce qu'il a promis lui est utile, & il ne peut acquerir cette réputation que par de telles occasions, où il y va pour lui de quelque perte: mais en celles qui le ruineroient tout-à-fait, le droit des gens le dispense de sa promesse. Il doit aussi user de beaucoup de circonspection avant que de promettre, afin

de pouvoir toûjours garder sa foy. Et bien qu'il soit bon d'avoir amitié avec la plûpart de ses voisins, je crois neanmoins que le meilleur est de n'avoir point d'étroites alliances qu'avec ceux qui sont moins puissans; car quelque fidelité qu'on se propose d'avoir, on ne doit pas attendre la pareille des autres, mais faire son compte qu'on en sera trompé, toutes les fois qu'ils y trouveront leur avantage; & ceux qui sont plus puissans l'y peuvent trouver quand ils veulent, mais non pas ceux qui le sont moins. Pour ce qui est des sujets, il y en a de deux sortes, à sçavoir les grands, & le peuple. Je comprens sous le nom de Grands, tous ceux qui peuvent former des partis contre le Prince, de la fidelité desquels ils doit être très-assuré, ou s'il ne l'est pas, tous les politiques sont d'accord qu'il doit employer tous ses soins à les abaisser, & qu'entant qu'ils sont enclins à broüiller l'Etat, il ne les doit considerer que comme ennemis. Mais pour ses autres sujets, il doit sur tout éviter leur haine & leur mépris; ce qne je crois qu'il peut toûjours faire, pourvû qu'il observe exactement la justice à leur mode (c'est-à-dire suivant les loix ausquelles ils sont accoutumez) sans être trop rigoureux aux punitions, ni trop indulgent aux graces, & qu'il ne se remette pas de tout à ses Minis-

tres, mais que leur laissant seulement la charge des condamnations plus odieuses, il témoigne avoir lui-même le soin de tout le reste; Puis aussi qu'il retienne tellement sa dignité, qu'il ne quitte rien des honneurs & des déferences que le peuple croit lui être dûës, mais qu'il n'en demande point davantage, & qu'il ne fasse paroître en public que ses plus sérieuses actions, ou celles qui peuvent être aprouvées de tous, réservant à prendre ses plaisirs en particulier, sans que ce soit jamais aux dépens de personne. Et enfin qu'il soit immuable & infléxible non pas aux premiers desseins qu'il aura formez en soi-même; car dautant qu'il ne peut avoir l'œil par tout, il est necessaire qu'il demande conseil, & entende les raisons de plusieurs, avant que de se résoudre; mais qu'il soit infléxible touchant les choses qu'il aura témoigné avoir résoluës, encore même qu'elles lui fussent nuisibles; car malaisément le peuvent-elles être tant, que seroit la réputation d'être leger & variable. Ainsi je désaprouve la maxime du chapitre 15. Que le monde étant fort corrompu, il est impossible qu'on ne se ruine, si l'on veut être toûjours homme de bien, & qu'un Prince pour se maintenir doit aprendre à être méchant, lors que l'occasion le requiert, si ce n'est peut-être que par un

homme de bien, il entende un homme superstitieux & simple, qui n'ose donner bataille au jour du Sabath, & dont la conscience ne puisse être en repos, s'il ne change la religion de son peuple : mais pensant qu'un homme de bien est celui qui fait tout ce que lui dicte la vraye raison, il est certain que le meilleur est de tâcher à l'être toûjours. Je ne crois pas aussi ce qui est au chapitre 19. Qu'on peut autant être haï pour les bonnes actions, que pour les mauvaises, sinon en tant que l'envie est une espece de haine, mais cela n'est pas le sens de l'Auteur : Et les Princes n'ont pas coûtume d'être enviez par le commun de leurs sujets ; ils le sont seulement par les grands, ou par leurs voisins, ausquels les mêmes vertus qui leur donnent de l'envie, leur donnent aussi de la crainte ; c'est pourquoi jamais on ne doit s'abstenir de bien faire, pour éviter cette sorte de haine ; & il n'y en a point qui leur puisse nuire, que celle qui vient de l'injustice ou de l'arrogance que le peuple juge être en eux. Car on voit même que ceux qui ont été condamnez à la mort, n'ont point coûtume de haïr leurs juges, quand ils pensent l'avoir meritée, & on souffre aussi avec patience les maux qu'on n'a point méritez, quand on croit que le Prince de qui on les reçoit, est en quelque façon contraint de le faire, & qu'il en a du déplaisir ; pour ce qu'on estime qu'il est juste qu'il préfere l'utilité publique à celle des particuliers. Il y a seulement de la difficulté lors qu'on est obligé de satisfaire à deux partis qui jugent differemment de ce qui est juste, comme lors que les Empereurs Romains avoient à contenter les Cytoyens & les Soldats ; auquel cas il est raisonnable d'accorder quelque chose aux uns & aux autres ; & on ne doit pas entreprendre de faire venir tout d'un coup à la raison, ceux qui ne sont pas accoutumez de l'entendre ; mais il faut tâcher peu à peu, soit par des écrits publics, soit par les voix des Prédicateurs, soit par tels autres moyens à la leur faire concevoir : car enfin le peuple souffre tout ce qu'on lui peut persuader être juste, & s'offense de tout ce qu'il imagine d'être injuste. Et l'arrogance des Princes, c'est-à-dire, l'usurpation de quelque autorité, de quelques droits, ou de quelques honneurs qu'il croit ne leur être point dûs, ne lui est odieuse, que pource qu'il la considere comme une espece d'injustice. Au reste, je ne suis pas aussi de l'opinion de cet Auteur, en ce qu'il dit en sa preface, Que comme il faut être dans la plaine pour mieux voir la figure des montagnes, lors qu'on en veut tirer le crayon, ainsi on

doit être de condition privée pour bien connoître l'office d'un Prince : car le crayon ne represente que les choses qui se voyent de loin ; mais les principaux motifs des actions des Princes sont souvent des circonstances si particulieres, que si ce n'est qu'on soit Prince soi-même, ou bien qu'on ait été fort long-temps participant de leurs secrets, on ne les sçauroit imaginer. C'est pourquoi je mériterois d'être moqué, si je pensois pouvoir enseigner quelque chose à Vôtre Altesse en cette matiere ; aussi n'est-ce pas mon dessein, mais seulement de faire que mes lettres lui donnent quelque sorte de divertissement, qui soit different de ceux que je m'imagine qu'elle a en son voyage, lequel je lui souhaite parfaitement heureux, comme sans doute il le sera, si Vôtre Altesse se résout de pratiquer ces maximes qui enseignent que la felicité d'un chacun dépend de lui-même, & qu'il faut tellement se tenir hors de l'empire de la fortune, que bien qu'on ne perde pas les occasions de retenir les avantages qu'elle peut donner, on ne pense pas toutefois être malheureux lorsqu'elle les refuse ; & pour ce qu'en toutes les affaires du monde il y a quantité de raisons pour & contre, qu'on s'arrête principalement à considerer celles qui servent à faire qu'on aprouve les choses qu'on

voit arriver. Tout ce que j'estime le plus inévitable sont les maladies du corps, desquelles je prie Dieu qu'il vous préserve, & je suis avec toute la dévotion que je puis avoir, &c.

A MADAME LOUISE, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XIV.

MADAME,

Je mets au nombre des obligations que j'ai à Madame la Princesse Elizabeth vôtre sœur, que m'ayant commandé de lui écrire, elle ait voulu que ce fût par l'adresse de Votre Altesse ; pour ce que sçachant combien elle vous cherit, j'espere que mes lettres lui seront moins importunes, les recevant en la compagnie des vôtres, & qu'elles lui donneront plus de joye, que si elles alloient toutes seules, & aussi pour ce que cela me donne occasion de vous pouvoir assurer par écrit, que je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XV.

MADAME,

J'ai reçû une très-grande faveur de Vôtre Alteſſe, en ce qu'elle a voulu que j'apriſſe par ſes lettres le ſuccez de ſon voyage, & qu'elle eſt arrivée heureuſement en un lieu où étant grandement eſtimée & chérie de ſes proches, il me ſemble qu'elle a autant de biens qu'on en peut ſouhaiter avec raiſon en cette vie : car ſçachant la condition des choſes humaines, ce ſeroit trop importuner la fortune, que d'attendre d'elle tant de graces qu'on ne pût pas même en imaginant trouver aucun ſujet de fâcherie. Lorſqu'il n'y a point d'objets preſens qui offenſent les ſens, ni aucune indiſpoſition dans le corps qui l'incommode, un eſprit qui ſuit la vraye raiſon peut facilement ſe contenter ; & il n'eſt pas beſoin pour cela qu'il oublie ni qu'il néglige les choſes éloignées, c'eſt aſſez qu'il tâche à n'avoir aucune paſſion

pour celles qui lui peuvent déplaire ; ce qui ne repugne point à la charité, pource qu'on peut ſouvent mieux trouver des remedes aux maux qu'on examine ſans paſſion, qu'à ceux pour leſquels on eſt affligé: Mais comme la ſanté du corps, & la preſence des objets agreables, aident beaucoup à l'eſprit, pour chaſſer hors de ſoy toutes les paſſions qui participent de la triſteſſe, & donner entrée à celles qui participent de la joye ; ainſi reciproquement lors que l'eſprit eſt plein de joye, cela ſert beaucoup à faire que le corps ſe porte mieux, & que les objets preſens paroiſſent plus agréables ; Et même auſſi j'oſe croire que la joye interieure a quelque ſecrette force pour ſe rendre la fortune plus favorable. Je ne voudrois pas écrire cecy à des perſonnes qui auroient l'eſprit foible, de peur de les induire à quelque ſuperſtition ; mais au regard de Vôtre Alteſſe, j'ai ſeulement peur qu'elle ſe moque de me voir devenir trop crédule : Toutefois j'ai une infinité d'experiences, & avec cela l'autorité de Socrate, pour confirmer mon opinion. Les experiences ſont que j'ai ſouvent remarqué, que les choſes que j'ai faites avec un cœur gay, & ſans aucune répugnance interieure, ont coutume de me ſucceder heureuſement ; juſques-là même que dans

les jeux de hazard, où il n'y a que la fortune seule qui regne, je l'ai toujours éprouvée plus favorable, ayant d'ailleurs des sujets de joye, que lors que j'en avois de tristesse. Et ce qu'on nomme communément le genie de Socrate, n'a sans doute été autre chose, sinon qu'il avoit accoûtumé de suivre ses inclinations interieures, & pensoit que l'évenement de ce qu'il entreprenoit seroit heureux, lors qu'il avoit quelque secret sentiment de gayeté, & au contraire qu'il seroit malheureux, lors qu'il étoit triste. Il est vrai pourtant que ce seroit être superstitieux de croire autant à cela qu'on dit qu'il faisoit; car Platon raporte de lui, que même il demeuroit dans le logis, toutes les fois que son genie ne lui conseilloit point d'en sortir. Mais touchant les actions importantes de la vie, lors qu'elles se rencontrent si douteuses, que la prudence ne peut enseigner ce qu'on doit faire, il me semble qu'on a grande raison de suivre le conseil de son genie, & qu'il est utile d'avoir une forte persuasion que les choses que nous entreprenons sans repugnance, & avec la liberté qui accompagne d'ordinaire la joye, ne manqueront pas de nous bien réüssir. Ainsi j'ose ici exhorter V. A. puisqu'elle se rencontre en un lieu où les objets presens ne lui donnent que de la satisfaction, qu'il

lui plaise aussi contribuer du sien pour tâcher à se rendre contente; ce qu'elle peut, ce me semble, aisément, en n'arrêtant son esprit qu'aux choses presentes, & ne pensant jamais aux affaires, qu'aux heures où le courier est prêt de partir. Et j'estime que c'est un bonheur que les Livres de Vôtre Altesse n'ont pû lui être aportez si-tôt qu'elle les attendoit; car leur lecture n'est pas si propre à entretenir la gayeté, qu'à faire venir la tristesse, principalement celle du livre de ce Docteur des Princes, qui ne representant que les difficultez qu'ils ont à se maintenir, & les cruautez ou perfidies qu'il leur conseille, fait que les particuliers qui le lisent, ont moins de sujet d'envier leur condition, que de la plaindre. Vôtre Altesse a parfaitement bien remarqué ses fautes, & les miennes; car il est vrai que c'est le dessein qu'il a eu de loüer Cesar Borgia, qui lui a fait établir des maximes generales, pour justifier des actions particulieres, qui peuvent difficilement être excusées; & j'ay lû depuis ses discours sur Tite-Live, où je n'ai rien remarqué de mauvais; & son principal prétexte, qui est d'extirper entierement ses ennemis, ou bien de se les rendre amis, sans suivre jamais la voye du milieu, est sans doute toûjours le plus sûr; mais lors qu'on n'a aucun sujet de

craindre, ce n'est pas le plus genereux. Vôtre Altesse a aussi fort bien remarqué le secret de la fontaine miraculeuse, en ce qu'il y a plusieurs pauvres qui en publient les vertus, & qui sont peut-être gagez par ceux qui en esperent du profit. Car il est certain qu'il n'y a point de remede qui puisse servir à tous les maux; mais plusieurs ayant usé de celui-là, ceux qui s'en sont bien trouvez en disent du bien, & on ne parle point des autres. Quoy qu'il en soit, la qualité de purger qui est en l'une de ces fontaines, & la couleur blanche avec la douceur & la qualité rafraîchissante de l'autre, donnent occasion de juger qu'elles passent par des mines d'Antimoine ou de Mercure, qui sont deux mauvaises drogues, principalement le Mercure: c'est pourquoi je ne voudrois pas conseiller à personne d'en boire. Le vitriol & le fer des eaux de Spa sont bien moins à craindre; & pour ce que l'un & l'autre diminuë la rate, & fait évacuer la melancolie, je les estime. Car Vôtre Altesse me permettra, s'il lui plaît, de finir cette Lettre par où je l'ai commencée, & de lui souhaiter principalement de la satisfaction d'esprit, & de la joye; comme étant non-seulement le fruit qu'on attend de tous les autres biens, mais aussi souvent un moyen qui augmente les graces

qu'on a pour les acquerir; & bien que je ne sois pas capable de contribuer à aucune chose qui regarde vôtre service, sinon seulement par mes souhaits, j'ose pourtant assurer que je suis plus parfaitement qu'aucun autre qui soit au monde, &c.

A MADAME LOUISE,

PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XVI.

MADAME,

La Lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de Beclin me fait connoître que j'ai de grandes obligations à V. A. & considerant que celles que j'écris & que je reçois, passent par de si dignes mains, il me semble que Madame vôtre Sœur imite la Souveraine Divinité, qui a coûtume d'employer l'entremise des Anges, pour recevoir les soumissions des hommes, qui leur sont beaucoup inferieurs, & pour leur faire sçavoir ses commandemens. Et pour ce que je suis d'une Religion qui ne me défend point d'invoquer les Anges, je vous suplie d'avoir agréable que je vous en

rende graces, & que je témoigne ici que je suis avec beaucoup de dévotion, &c.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XVII.

MADAME,

Je n'ai jamais trouvé de si bonnes nouvelles en aucune des lettres que j'ai eu ci-devant l'honneur de recevoir de V. A. que j'ai fait en ces dernieres du 29 Novembre. Car elles me font juger que vous avez maintenant plus de santé & plus de joye que je ne vous en ai vû auparavant; & je crois qu'après la vertu, laquelle ne vous a jamais manqué, ce sont les deux principaux biens qu'on puisse avoir en cette vie. Je ne mets point en compte ce petit mal, pour lequel les Medecins ont prétendu que vous leur donneriez de l'employ; car encore qu'il soit quelquefois un peu incommode, je suis d'un païs où il est si ordinaire à ceux qui sont jeunes, & qui d'ailleurs se portent fort bien, que je ne le considere pas tant

comme un mal, que comme une marque de santé, & un préservatif contre les autres maladies. Et la pratique a bien enseigné à nos Medecins des remedes certains pour le guérir, mais ils ne conseillent pas qu'on tâche à s'en défaire en une autre saison qu'au Printems, pour ce qu'alors les pores étant plus ouverts, on peut mieux en ôter la cause: Ainsi Vôtre Altesse a très-grande raison de ne vouloir pas user de remedes pour ce sujet, principalement à l'entrée de l'hyver, qui est le temps le plus dangerenx; & si cete incommodité dure jusqu'au Printems, alors il sera aisé de la chasser avec quelques legers purgatifs, ou boüillons rafraîchissans, où il n'entre rien que des herbes qui soient connuës en la cuisine, & en s'abstenant de manger des viandes où il y ait trop de sel, ou d'épiceries. La saignée y pourroit aussi beaucoup servir; mais pource que c'est un remede où il y a quelque danger, & dont l'usage fréquent abrege la vie, je ne lui conseille point de s'en servir, si ce n'est qu'elle y soit accoutumée; car lors qu'on s'est fait saigner en même saison trois ou quatre années de suite, on est presque obligé par après de faire tous les ans de même. Vôtre Altesse fait aussi fort bien de ne vouloir point user des remedes de la Chymie; on a beau avoir une longue experience de leur

vertu, le moindre petit changement qu'on fait en leur préparation, lors même qu'on pense mieux faire, peut entierement changer leurs qualitez, & faire qu'au lieu de médecines ce soient des poisons. Il en est quasi de même de la science, entre les mains de ceux qui la veulent debiter sans la bien sçavoir; car en pensant corriger ou ajoûter quelque chose à ce qu'ils ont apris, ils la convertissent en erreur. Il me semble que j'en vois la preuve dans le Livre de Regius, qui est enfin venu au jour: J'en marquerois ici quelques points, si je pensois qu'il l'eût envoyé à Vôtre Altesse; mais il y a si loin d'ici à B. que je juge qu'il aura attendu vôtre retour pour vous l'offrir; & je l'attendrai aussi pour vous en dire mon sentiment. Je ne m'étonne pas de ce que Vôtre Altesse ne trouve aucuns doctes au païs où elle est, qui ne soient entierement préoccupez des opinions de l'école; car je vois que dans Paris même, & en tout le reste de l'Europe il y en a si peu d'autres, que si je l'eusse sçû auparavant, je n'eusse peut-être jamais rien fait imprimer. Toutefois j'ai cette consolation, que bien que je sois assûré que plusieurs n'ont pas manqué de volonté pour m'attaquer, il n'y a toutefois encore eu personne qui soit entré en lice; Et même je reçois des complimens des Peres Jesuites, que j'ai toûjours crû être

ceux qui se sentiroient les plus interessez en la publication d'une nouvelle Philosophie, & qui me le pardonneroient le moins, s'ils pensoient y pouvoir blâmer quelque chose avec raison. Je mets au nombre des obligations que j'ai à Vôtre Altesse, la promesse qu'elle a faite à Monsieur le Duc de B. qui est à VVs. de lui faire avoir mes écrits; car je m'assure qu'avant que vous eussiez été en ces quartiers-là, je n'avois point l'honneur d'y être connu; il est vrai que je n'affecte pas fort de l'être de plusieurs, mais ma principale ambition est de pouvoir témoigner qne je suis avec une entiere dévotion, &c.

A MADAME LOUISE, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XVIII.

MADAME,

Les Anges ne sçauroient laisser plus d'admiration & de respect en l'esprit de ceux ausquels ils daignent aparoître, que la lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir avec

celle de Madame vôtre sœur en a laissé dans le mien. Et tant s'en faut qu'elle ait diminué l'opinion qne j'avois, au contraire elle m'assure que ce n'est pas seulement le visage de Vôtre Altesse, qui mérite d'être comparé à celui des Anges, & sur lequel les Peintres peuvent prendre patron pour les bien representer, mais aussi que les graces de vôtre esprit sont telles, que les Philosophes ont sujet de les admirer, & de les estimer semblables à celles de ces divins genies, qui ne sont portez qu'à faire du bien, & qui ne dédaignent pas d'obliger ceux qui ont pour eux de la dévotion. Je vous suplie donc de croire que c'est avec un zele très-particulier que je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XIX.

MADAME,

Encore que je pourray trouver des occasions qui me convieront à demeurer en France, lors que j'y serai il n'y en aura toutefois

toutefois aucune qui ait la force de m'empêcher que je ne revienne avant l'Hyver, pourvû que la vie & la santé me demeurent, puisque la lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de Vôtre Altesse me fait esperer que vous retournerez à la Haye vers la fin de l'Esté. Mais je puis dire que c'est la principale raison qui me fait préferer la demeure de ce païs à celle des autres ; car pour le repos que j'y étois ci-devant venu chercher, je prévois que doresnavant je ne l'y pourray avoir si entier que je desirerois, à cause que n'ayant pas encore tiré toute la satisfaction que je devois avoir des injures que j'ai reçûës à Utrecht, je vois qu'elles en attirent d'autres, & qu'il y a une troupe de Theologiens, gens d'école, qui semblent avoir fait une ligue ensemble pour tâcher à m'oprimer par calomnies ; ensorte que pendant qu'ils machinent tout ce qu'ils peuvent pour tâcher de me nuire, si je ne veillois aussi pour me défendre, il leur seroit aisé de me faire quelques affronts. La preuve de cecy est, que depuis trois ou quatre mois un certain Regent du College des Theologiens de Leyde, nommé Revius, a fait disputer quatre diverses Theses contre moy, pour pervertir le sens de mes Méditations, & faire croire que j'y ai mis des choses fort absurdes,

& contraires à la gloire de Dieu; comme, Qu'il faut douter qu'il y ait un Dieu; & même que je veux qu'on nie absolument pour quelque temps qu'il y en ait un ,& choses semblables. Mais pour ce que cet homme n'est pas habile, & que même la pluspart de ses écoliers se moquoient de ses médisances,les amis que j'ai à Leyde ne daignoient pas seulement m'avertir de ce qu'il faisoit, jusques à ce que d'autres Theses ont aussi été faites par Tkigl.leur premier Professeur en Theologie, où il a mis ces mots †††. Surquoi mes amis ont jugé, même ceux qui sont aussi Theologiens, que l'intention de ces gens-là, en m'accusant d'un si grand crime, comme est le blasphéme, n'étoit pas moindre que de tâcher à faire condamner mes opinions, comme très-pernicieuses, premierement par quelque Synode où ils seroient les plus forts, & ensuite de tâcher aussi à me faire faire des affronts par les Magistrats, qui croyent en eux; Et que pour obvier à cela, il étoit besoin que je m'oposasse à leurs desseins : ce qui est cause que depuis huit jours j'ai écrit une longue lettre aux Curateurs de l'Academie de Leyde, pour demander justice contre les calomnies de ces deux Theologiens. Je ne sçai point encore la réponse que j'en auray, mais selon que je

connois l'humeur des personnes de ce païs, & combien ils reverent, non pas la probité & la vertu, mais la barbe, la voix, & le sourcil des Theologiens; ensorte que ceux qui sont les plus éfrontez, & qui sçavent crier le plus haut, ont ici le plus de pouvoir (comme ordinairement en tous les états populaires) encore qu'ils ayent le moins de raison; je n'en attens que quelques emplâtres, qui n'ôtant point la cause du mal, ne serviront qu'à le rendre plus long & plus importun; au lieu que de mon côté je pense être obligé de faire mon mieux, pour tirer une entiere satisfaction de ces injures, & aussi par même occasion de celles d'Utrecht, & en cas que je ne puisse obtenir justice, (comme je prévois qu'il sera très-mal aisé que je l'obtienne) de me retirer tout-à-fait de ces Provinces. Mais pour ce que toutes choses se font ici fort lentement, je m'assure qu'il se passera plus d'un an avant que cela arrive. Je ne prendrois pas la liberté d'entretenir Vôtre Altesse de ces petites choses, si la faveur qu'elle me fait de vouloir lire les livres de Monsieur Hogelande, & de Regius, à cause de ce qu'ils ont mis qui me regarde,ne me faisoit croire que vous n'aurez pas désagréable de sçavoir de moi-même ce qui me touche; outre que l'obéïssance & le respect

que je vous dois m'obligent à vous rendre compte de mes actions. Je louë Dieu de ce que ce Docteur à qui Vôtre Altesse a prêté le livre de mes Principes, a été longtemps sans vous retourner voir, puisque c'est une marque qu'il n'y a point du tout de malades à la Cour de Madame l'Electrice ; & il semble qu'on a un degré de santé plus parfait, quand elle est generale au lieu où l'on demeure, que lors qu'on y est environné de malades. Ce Medecin aura eu d'autant plus de loisir de lire le livre qu'il a plû à Vôtre Altesse de lui prêter, & vous en aura pû mieux dire depuis son jugement. Pendant que j'écris cecy, je reçois des lettres de la Haye & de Leyde, qui m'aprennent que l'assemblée des Curateurs a été differée, ensorte qu'on ne leur a point encore donné mes lettres, & je vois qu'on fait d'une broüillerie une grande affaire. On dit que les Theologiens en veulent être juges, c'est-à-dire, me mettre ici en une inquisition plus sévere que ne fut jamais celle d'Espagne, & me rendre l'adversaire de leur Religion ; sur quoi on voudroit que j'employasse le credit de Monsieur l'Ambassadeur de France, & l'autorité de Monsieur le Prince d'Orange, non pas pour obtenir justice, mais pour interceder & empêcher que mes ennemis ne passent outre. Je crois pourtant

que je ne suivrai point cet avis, je demanderai seulement justice, & si je ne la puis obtenir, il me semble que le meilleur sera que je me prépare tout doucement à la retraite ; mais quoi que je pense, ou que je fasse, & en quelque lieu du monde que j'aille, il n'y aura jamais rien qui me soit plus cher que d'obéir à vos commandemens, & de témoigner avec combien de zele je suis, &c.

A LA MESME,

LETTRE XX.

MADAME,

Passant par la Haye pour aller en France, puisque je ne puis y avoir l'honneur de recevoir vos commandemens, & vous faire la reverence, il me semble que je suis obligé de tracer ces lignes, afin d'assurer Vôtre Altesse, que mon zele & ma devotion ne changeront point, encore que je change de terre. J'ai reçû depuis deux jours une lettre de Suede de Monsieur le Resident de France qui est là, où il me propose une question de la part de la Reine, à laquelle il m'a fait connoître en

lui montrant ma réponse à une autre lettre qu'il m'avoit cy-devant envoyée ; & la façon dont il décrit cette Reine, avec les discours qu'il raporte d'elle, me la font tellement estimer, qu'il me semble que vous seriez dignes de la conversation l'une de l'autre ; & qu'il y en a si peu au reste du monde qui en soient dignes, qu'il ne seroit pas mal-aisé à Vôtre Altesse de lier une fort étroite amitié avec elle ; & qu'outre le contentement d'esprit que vous en auriez, cela pourroit être à desirer pour diverses considerations. J'avois écrit ci-devant à ce mien ami Resident en Suede, en répondant à une lettre où il parloit d'elle, que je ne trouvois pas incroyable ce qu'il m'en disoit, à cause que l'honneur que j'avois de connoître Vôtre Altesse, m'avoit apris combien les personnes de grande naissance pouvoient surpasser les autres, &c. Mais je ne me souviens pas si c'est en la lettre qu'il lui a fait voir, ou bien en une autre précedente ; Et pour ce qu'il est vraisemblable qu'il lui fera voir doresnavant les lettres qu'il recevra de moi, je tâcherai toûjours d'y mettre quelque chose qui lui donne sujet de souhaiter l'amitié de Vôtre Altesse, si ce n'est que vous me le défendiez. On a fait taire les Theologiens qui me vouloient nuire, mais en les flatant, & en se gardant de les offenser le

plus qu'on a pû, ce qu'on attribuë maintenant au temps ; mais j'ai peur que ce temps durera toûjours, & qu'on leur laissera prendre tant de pouvoir, qu'ils seront insuportables. On acheve l'impression de mes Principes en François, & pour ce que c'est l'Epître qu'on imprimera la derniere, j'en envoye ici la copie à Vôtre Altesse, afin que s'il y a quelque chose qui ne lui agrée pas, & qu'elle juge devoir être mis autrement, il lui plaise me faire la faveur d'en avertir celui qui sera toute sa vie, &c.

A LA MESME,

LETTRE XXI.

MADAME,

Mon voyage ne pouvoit être accompagné d'aucun malheur, puisque j'ai été si heureux en le faisant, que d'être en la souvenance de Vôtre Altesse ; la très-favorable lettre qui m'en donne des marques est la chose la plus précieuse que je pûsse recevoir en ce païs. Elle m'auroit entierement rendu heureux, si elle ne m'avoit apris que la maladie qu'avoit Vôtre Altes-

se auparavant que je partisse de la Haye, lui a encore laissé quelques restes d'indisposition en l'estomach. Les remedes qu'elle a choisis, à sçavoir la diete & l'exercice, sont à mon avis les meilleurs de tous; après toutefois ceux de l'Ame, qui a sans doute beaucoup de force sur le corps, ainsi que montrent les grands changemens que la colere, la crainte, & les autres passions excitent en lui. Mais ce n'est pas directement par sa volonté qu'elle conduit les esprits dans les lieux où ils peuvent être utiles ou nuisibles, c'est seulement en voulant ou pensant à quelque autre chose. Car la construction de nôtre corps est telle, que certains mouvemens suivent en lui naturellement de certaines pensées; comme on voit que la rougeur du visage suit de la honte, les larmes de la compassion, & le ris de la joye; Et je ne sçache point de pensée plus propre pour la conservation de la santé, que celle qui consiste en une forte persuasion, & ferme créance, que l'architecture de nos corps est si bonne, que lors qu'on est une fois sain, on ne peut pas aisément tomber malade, si ce n'est qu'on fasse quelque excez notable, ou bien que l'air, ou les autres causes exterieures nous nuisent; & qu'ayant une maladie, on peut aisément se remettre par

la seule force de la nature, principalement lors qu'on est encore jeune. Cette persuasion est sans doute beaucoup plus vraye & plus raisonnable, que celle de certaines gens, qui sur le raport d'un Astrologue ou d'un Medecin se font accroire qu'ils doivent mourir en certain temps, & par cela seul deviennent malades, & même en meurent assez souvent, ainsi que j'ai vû arriver à diverses personnes. Mais je ne pourrois manquer d'être extrémement triste, si je pensois que l'indisposition de Vôtre Altesse durât encore, j'aime mieux esperer qu'elle est toute passée; & toutefois le desir d'en être certain me fait avoir des passions extrémes de retourner en Hollande. Je me propose de partir d'ici dans quatre ou cinq jours pour passer en Poitou & en Bretagne, où sont les affaires qui m'ont amené; mais si-tôt que je les aurai pû mettre un peu en ordre, je ne souhaite rien tant que de retourner vers les lieux, où j'ai été si heureux que d'avoir l'honneur de parler quelquefois à Vôtre Altesse: car bien qu'il y ait icy beaucoup de personnes que j'honore & estime, je n'y ai toutefois encore rien vû qui me puisse arrêter. Et je suis au-delà de tout ce que je puis dire, &c.

A LA MESME,

LETTRE XXII.

MADAME,

La satisfaction que j'aprens que Vôtre Altesse reçoit au lieu où elle est, fait que je n'ose souhaiter son retour, bien que j'aye beaucoup de peine à m'en empêcher, principalement à cette heure que je me trouve à la Haye; Et pour ce que je remarque par vôtre lettre du 21. Février qu'on ne vous doit point attendre icy avant la fin de l'Esté, je me propose de faire un voyage en France pour mes affaires particulieres, avec dessein de revenir vers l'Hyver; & je ne partirai point de deux mois, afin que je puisse auparavant avoir l'honneur de recevoir les commandemens de V. A. lesquels auront toûjours plus de pouvoir sur moi qu'aucune autre chose qui soit au monde. Je loüe Dieu de ce que vous avez maintenant une parfaite santé; mais je vous suplie de me pardonner si j'ose contredire à vôtre opinion, touchant ce qui est de ne point user de remedes, pour ce que le mal que vous

aviez aux mains est passé; car il est à craindre aussi-bien pour Vôtre Altesse, que pour Madame vôtre sœur, que les humeurs qui se purgeoient en cette façon ayent été arrêtées par le froid de la saison, & qu'au Printems elles ne ramenent le même mal, ou vous mettent en danger de quelque autre maladie, si vous n'y remediez par une bonne diete, n'usant que de viandes & de breuvages qui rafraîchissent le sang, & qui purgent sans aucun effort. Car pour les drogues, soit des Apoticaires, soit des Empyriques, je les ai en si mauvaise estime, que je n'oserois jamais conseiller à personne de s'en servir. Je ne sçais ce que je puis avoir écrit à Vôtre Altesse touchant le livre de Regius, qui vous donne occasion de vouloir sçavoir ce que j'y ai observé; peut-être que je n'en ai pas dit mon opinion, afin de ne pas prévenir vôtre jugement, en cas que vous eussiez déja le livre; mais puisque j'aprens que vous ne l'avez point encore, je vous dirai ici ingenuëment, que je n'estime pas qu'il mérite que Vôtre Altesse se donne la peine de le lire. Il ne contient rien touchant la Physique, sinon mes assertions mises en mauvais ordre, & sans leurs vrayes preuves, ensorte qu'elles paroissent paradoxes, & que ce qui est mis au commencement ne peut être prouvé

que par ce qui eſt vers la fin. Il n'y a inſeré preſque rien du tout qui ſoit de lui, & peu de choſes de ce que je n'ai point fait imprimer ; mais il n'a pas laiſſé de manquer à ce qu'il me devoit, en ce que faiſant profeſſion d'amitié avec moi, & ſçachant bien que je ne deſirois point que ce que j'avois écrit touchant la deſcription de l'animal fût divulgué, juſques-là que je n'avois pas voulu le lui montrer, & m'en étois excuſé ſur ce qu'il ne ſe pourroit empêcher d'en parler à ſes diſciples s'il l'avoit vû, il n'a pas laiſſé de s'en aproprier pluſieurs choſes, & ayant trouvé moyen d'en avoir copie ſans mon ſçû, il en a particulierement tranſcrit tout l'endroit où je parle du mouvement des muſcles, & où je conſidere par exemple deux des muſcles qui meuvent l'œil, de quoi il a deux ou trois pages, qu'il a repetées deux fois de mot à mot en ſon livre, tant cela lui a plû ; & toutefois il n'a pas entendu ce qu'il écrivoit, car il en a obmis le principal ; qui eſt que les eſprits animaux qui coulent du cerveau dans les muſcles, ne peuvent retourner par les mêmes conduits par où ils viennent, ſans laquelle obſervation tout ce qu'il écrit ne vaut rien ; & pour ce qu'il n'avoit pas ma figure, il en a fait une qui montre clairement ſon ignorance. On m'a

dit qu'il a encore à preſent un autre livre de Medecine ſous la preſſe, où je m'attens qu'il aura mis tout le reſte de mon écrit, ſelon qu'il aura pû le digerer. Il en eût ſans doute pris beaucoup d'autres choſes, mais j'ai ſçû qu'il n'en avoit eu une copie que lors que ſon livre s'achevoit d'imprimer. Mais comme il ſuit aveuglément ce qu'il croit être de mes opinions, en tout ce qui regarde la Phyſique ou la Medecine, encore même qu'il ne les entende pas ; ainſi il y contredit aveuglément, en tout ce qui regarde la Metaphyſique, de quoi je l'avois prié de n'en rien écrire, pour ce que cela ne ſert point à ſon ſujet, & que j'étois aſſuré qu'il ne pouvoit en rien écrire qui ne fût mal. Mais je n'ai rien obtenu de lui, ſinon que n'ayant pas deſſein de me ſatisfaire en cela, il ne s'eſt plus ſoucié de me déſobliger auſſi en autre choſe. Je ne laiſſeray pas de porter demain à Mademoiſelle la P. S. un exemplaire de ſon livre, dont le titre eſt *Henrici Regii fundamenta Phyſices*, avec un autre petit Livre de mon bon ami Monſieur de Hogelande, qui a fait tout le contraire de Regius, en ce que Regius n'a rien écrit qui ne ſoit pris de moy, & qui ne ſoit avec cela contre moy, au lieu que l'autre n'a rien écrit qui ſoit proprement de moy, (car je ne crois pas mê-

me qu'il ait jamais bien lû mes écrits), & toutefois il n'y a rien qui ne soit pour moi, en ce qu'il a suivi les mêmes principes. Je prieray Mad. L. de faire joindre ces deux livres, qui ne sont pas gros, avec les premiers paquets qu'il lui plaira envoyer par Hambourg, à quoi je joindrai la version Françoise de mes Meditations, si je les puis avoir avant que de partir d'icy, car il y a déja assez long-tems qu'on m'a mandé que l'impression en est achevée. Je suis, &c.

A LA MESME,

LETTRE XXIII.

MADAME,

Je n'ai pû lire la Lettre que Vôtre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire, sans avoir des ressentimens extrémes, de voir qu'une vertu si rare & si accomplie ne soit pas accompagnée de la santé, ni des prosperitez qu'elle mérite, & je conçois aisément la multitude des déplaisirs qui se presentent continuellement à elle, & qui sont dautant plus difficiles à surmonter, que souvent ils sont de telle nature, que la

vraye raison n'ordonne pas qu'on s'oppose directement à eux, & qu'on tâche de les chasser; ce sont des ennemis domestiques avec lesquels étant contraint de converser, on est obligé de se tenir sans cesse sur ses gardes, afin d'empêcher qu'ils ne nuisent; Et je ne trouve à cela qu'un seul remede, qui est d'en divertir son imagination, & ses sens le plus qu'il est possible, & de n'employer que l'entendement seul à les considerer, lors qu'on y est obligé par la prudence, On peut, ce me semble, aisément remarquer ici la difference qui est entre l'entendement, & l'imagination ou le sens; car elle est telle, que je crois qu'une personne qui auroit d'ailleurs toute sorte de sujet d'être contente, mais qui verroit continuellement representer devant soi des Tragedies, dont tous les actes fussent funestes, & qui ne s'occuperoit qu'à considerer des objets de tristesse & de pitié, qu'elle sçût être feints & fabuleux, ensorte qu'ils ne fissent que tirer des larmes de ses yeux, & émouvoir son imagination, sans toucher son entendement, je crois, dis-je, que cela seul suffiroit pour accoûtumer son cœur à se resserrer, & à jetter des soûpirs; ensuite de quoi la circulation du sang étant retardée & ralentie, les plus grossieres parties de ce sang s'attachant les unes aux autres, pour-

roient facilement lui opiler la rate, en s'embarassant & s'arrêtant dans ses pores ; & les plus subtiles retenant leur agitation, lui pourroient alterer le poumon, & causer une toux, qui à la longue seroit fort à craindre. Et au contraire, une personne qui auroit une infinité de veritables sujets de déplaisir, mais qui s'étudieroit avec tant de soin à en detourner son imagination, qu'elle ne pensât jamais à eux, que lors que la necessité des affaires l'y obligeroit, & qu'elle employât tout le reste de son tems à ne considerer que des objets qui lui pussent aporter du contentement & de la joye, outre que cela lui seroit grandement utile, pour juger plus sainement des choses qui lui importeroient, pour ce qu'elle les regarderoit sans passion, je ne doute point que cela seul ne fût capable de la remettre en santé, bien que sa rate & ses poumons fussent déja fort mal disposez par le mauvais temperament du sang que cause la tristesse, principalement si elle se servoit aussi des remedes de la medecine, pour résoudre cette partie du sang qui cause des obstructions ; à quoi je juge que les eaux de Spa sont très-propres ; sur tout si Vôtre Altesse observe en les prenant ce que les Medecins ont coûtume de recommander, qui est qu'il se faut entierement délivrer l'esprit de toutes sortes de pensées tristes,

tristes, & même aussi de toutes sortes de méditations sérieuses touchant les sciences, & ne s'occuper qu'à imiter ceux, qui en regardant la verdeur d'un bois, les couleurs d'une fleur, le vol d'un oiseau, & telles choses qui ne requierent aucune attention, se persuadent qu'ils ne pensent à rien ; ce qui n'est pas perdre le tems, mais le bien employer ; car on peut cependant se satisfaire, par l'esperance que par ce moyen on recouvrera une parfaite santé, laquelle est le fondement de tous les autres biens qu'on peut avoir en cette vie. Je sçai bien que je n'écris rien ici que Vôtre Altesse ne sçache mieux que moi, & que ce n'est pas tant la theorie, que la pratique qui est difficile en ceci ; mais la faveur extrême qu'elle me fait de témoigner qu'elle n'a pas désagreable d'entendre mes sentimens, me fait prendre la liberté de les écrire tels qu'ils sont, & me donne encore celle d'ajouter ici, que j'ai experimenté en moi-même, qu'un mal presque semblable, & même plus dangereux, s'est gueri par le remede que je viens de dire ; car étant né d'une mere qui mourut peu de jours après ma naissance d'un mal de poumon, causé par quelques déplaisirs, j'avois herité d'elle une toux seiche, & une couleur pâle, que j'ai gardée jusques à l'âge de plus de vingt ans,

& qui faiſoit que tous les Medecins qui m'ont vû avant ce tems-là, me condamnoient à mourir jeune ; mais je crois que l'inclination que j'ai toûjours euë à regarder les choſes qui ſe preſentoient du biais qui me les pouvoit rendre le plus agreables, & à faire que mon principal contentement ne dépendît que de moi ſeul, eſt cauſe que cette indiſpoſition qui m'étoit comme naturelle, s'eſt peu à peu entierement paſſée. J'ai beaucoup d'obligation à Vôtre Alteſſe, de ce qu'il lui a plû me mander ſon ſentiment, du Livre de Monſieur le Chevalier d'Igby, lequel je ne ſerai point capable de lire, juſqu'à ce qu'on l'ait traduit en Latin, ce que Monſieur Jouſon qui étoit hier ici, m'a dit que quelques-uns veulent faire. Il m'a dit auſſi que je pouvois adreſſer mes lettres pour Vôtre Alteſſe par les Meſſagers ordinaires, ce que je n'euſſe oſé faire ſans lui, & j'avois differé d'écrire celle-ci, pour ce que j'attendois qu'un de mes amis allât à la Haye pour la lui donner. Je regrette infiniment l'abſence de Monſieur de Pollot, pour ce que je pouvois aprendre par lui l'état de vôtre diſpoſition ; mais les lettres qn'on envoye pour moi au Meſſager d'Alkmar ne manquent point de m'être renduës ; & comme il n'y a rien au monde que je deſire avec tant de paſſion que

de pouvoir rendre ſervice à Vôtre Alteſſe, il n'y a rien auſſi qui me puiſſe rendre plus heureux, que d'avoir l'honneur de recevoir ſes commandemens. Je ſuis, &c.

A LA MESME,

LETTRE XXIV.

MADAME,

Je ſuplie trés-humblement Vôtre Alteſſe, de me pardonner ſi je ne puis plaindre ſon indiſpoſition, lors que j'ai l'honneur de recevoir de ſes lettres ; car j'y remarque toûjours des penſées ſi nettes, & des raiſonnemens ſi fermes, qu'il ne m'eſt pas poſſible de me perſuader, qu'un eſprit capable de les concevoir, ſoit logé dans un corps foible & malade. Quoi qu'il en ſoit, la connoiſſance que Vôtre Alteſſe témoigne avoir du mal & des remedes qui le peuvent ſurmonter, m'aſſure qu'elle ne manquera pas d'avoir auſſi l'adreſſe qui eſt requiſe pour les employer. Je ſçai bien qu'il eſt preſque impoſſible de réſiſter aux premiers troubles que les nouveaux malheurs excitent en nous, & même que ce ſont ordinairement les meilleurs eſ-

prits, dont les passions sont plus violentes, & agissent plus fort sur leurs corps ; mais il me semble que le lendemain, lors que le sommeil a calmé l'émotion qui arrive dans le sang en telles rencontres, on peut commencer à se remettre l'esprit, & le rendre tranquille ; ce qui se fait en s'étudiant à considerer tous les avantages qu'on peut tirer de la chose qu'on avoit prise le jour précedent pour un grand malheur, & à détourner son attention des maux qu'on y avoit imaginez ; car il n'y a point d'évenemens si funestes, ni si absolument mauvais au jugement du peuple, qu'une personne d'esprit ne les puisse regarder de quelque biais, qui fera qu'ils lui paroîtront favorables ; & Vôtre Altesse peut tirer cette consolation generale des disgraces de la fortune, qu'elles ont peut-être beaucoup contribué à lui faire cultiver son esprit, au point qu'elle a fait ; c'est un bien qu'elle doit estimer plus qu'un empire. Les grandes prosperitez éblouïssent, & enyvrent souvent de telle sorte, qu'elles possedent plûtôt ceux qui les ont, qu'elles ne sont possedées par eux ; & bien que cela n'arrive pas aux esprits de la trempe du vôtre, elles leur fournissent toûjours moins d'occasions de s'exercer, que ne font les adversitez ; & je crois que comme il n'y a aucun bien au monde,

excepté le bon sens, qu'on puisse absolument nommer bien, il n'y a aussi aucun mal, dont on ne puisse tirer quelque avantage, ayant le bon sens. J'ai tâché ci-devant de persuader la non-chalance à Vôtre Altesse, pensant que les occupations trop sérieuses affoiblissent le corps, en fatiguant l'esprit ; mais je ne lui voudrois pas pour cela dissuader les soins qui sont necessaires pour détourner sa pensée des objets qui la peuvent attrister ; & je ne doute point que les divertissemens d'étude, qui seroient fort penibles à d'autres, ne lui puissent quelquefois servir de relâche. Je m'estimerois extrémement heureux, si je pouvois contribuer à les lui rendre plus faciles ; & j'ai bien plus de desir d'aller aprendre à la Haye qu'elles sont les vertus des eaux de Spa, que de connoître ici celles des plantes de mon jardin, & bien plus aussi que je n'ai soin de ce qui se passe à Groningue, ou à Utrecht à mon avantage ou désavantage ; cela m'obligera de suivre dans quatre ou cinq jours cette lettre, & je serai tous les jours de ma vie, &c.

A LA MESME,

LETTRE XXV.

MADAME,

J'ai reçû les lettres de Vôtre Altesse du 23. Decembre presque aussi-tôt que les précedentes, & j'avouë que je suis en peine touchant ce que je dois répondre à ces précedentes, à cause que Vôtre Altesse y témoigne vouloir que j'écrive le traité de l'érudition, dont j'ai eu autrefois l'honneur de lui parler; & il n'y a rien que je souhaite avec plus de zele, que d'obéïr à vos commandemens; mais je dirai ici les raisons qui sont cause que j'avois laissé le dessein de ce traité, & si elles ne satisfont pas Vôtre Altesse, je ne manquerai pas de le reprendre. La premiere est, que je n'y sçaurois mettre toutes les veritez qui y devroient être, sans animer trop contre moi les gens de l'école, & que je ne me trouve point en telle condition, que je puisse entierement mépriser leur haine. La seconde est, que j'ai déja touché quelque chose de ce que j'avois envie d'y mettre, dans une préface qui est au devant

de la traduction françoise de mes Principes, laquelle je pense que Vôtre Altesse a maintenant reçûë. La troisiéme est, que j'ai maintenant un autre écrit entre les mains, que j'espére pouvoir être plus agreable à Vôtre Altesse, c'est la description des fonctions de l'animal & de l'homme; car ce que j'en avois broüillé il y a douze ou treize ans, qui a été vû par Vôtre Altesse, étant venu entre les mains de plusieurs qui l'ont mal transcrit, j'ai crû être obligé de le mettre plus au net, c'est-à-dire, de le refaire; & même je me suis avanturé, (mais depuis huit ou dix jours seulement) d'y vouloir expliquer la façon dont se forme l'animal dès le commencement de son origine; je dis l'animal en general; car pour l'homme en particulier je ne l'oserois entreprendre, faute d'avoir assez d'experience pour cet effet: au reste je considere ce qui me reste de cet Hyver, comme le temps le plus tranquille que j'aurai peut-être de ma vie, ce qui est cause que j'aime mieux l'employer à cette étude, qu'à une autre qui ne requiert pas tant d'attention. La raison qui me fait craindre d'avoir ci-après moins de loisir, est que je suis obligé de retourner en France l'Eté prochain, & d'y passer l'Hyver qui vient; mes affaires domestiques & plusieurs raisons m'y contraignent. On m'y a

fait aussi l'honneur de m'y offrir pension de la part du Roy, sans que je l'aye demandée; ce qui ne sera point capable de m'attacher, mais il peut arriver en un an beaucoup de choses; il ne sçauroit toutefois rien arriver qui puisse m'empêcher de préferer le bonheur de vivre au lieu où seroit Vôtre Altesse, si l'occasion s'en presentoit, à celui d'être en ma propre patrie, ou en quelque autre lieu que ce puisse être. Je n'attends encore de long-tems réponse à la lettre touchant le Souverain Bien, pour ce qu'elle a demeuré près d'un mois à Amsterdam, par la faute de celui à qui je l'avois envoyée pour l'adresser, mais si-tôt que j'en aurai quelques nouvelles, je ne manquerai pas de le faire sçavoir à Vôtre Altesse: elle ne contenoit aucune chose de nouveau qui méritât de vous être envoyé. J'ai reçû depuis quelques lettres de ce païs-là, par lesquelles on me mande que les miennes sont attenduës; & selon qu'on m'écrit de cette Princesse, elle doit être extrémement portée à la vertu, & capable de bien juger des choses; on me mande qu'on lui presentera la version de mes Principes, & qu'on m'assure qu'elle en lira la premiere partie avec satisfaction, & qu'elle seroit bien capable du reste, si les affaires ne lui en ôtoient le loisir. J'envoye avec cette lettre un livret de peu d'importance, & je ne l'enferme

me pas en même paquet, à cause qu'il ne vaut pas le port; ce sont les insultes de Monsieur Reg. qui m'ont contraint de l'écrire, & il a été plûtôt imprimé que je ne l'ai sçû: même on y a joint des vers & une préface que je désaprouve, quoi que les vers soient de Monsieur Hey, mais qui n'a osé y mettre son nom, comme aussi ne le devoit-il pas. Je suis, &c.

A LA MESME,

LETTRE XXVI.

MADAME,

J'ai eu enfin le bonheur de recevoir les trois lettres que Vôtre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire, & elles n'ont point passé en de mauvaises mains; mais la premiere du 30. Juin ayant été portée à Paris, pendant que j'étois déja en chemin pour revenir en ce païs, ceux qui l'ont reçûë pour moi ont attendu des nouvelles de mon arrivée avant que de me l'envoyer, & ainsi je ne l'ai pû avoir qu'aujourd'hui, que j'ai aussi reçû la derniere du 25. Aoust, par laquelle j'aprens un procedé injurieux que j'admire, & je veux croire avec Vôtre

Altesse, qu'il ne vient pas de la personne à qui on l'attribuë. Quoi qu'il en soit, je n'estime pas qu'on doive être fâché de ne point faire un voyage, où, comme Vôtre Altesse remarque fort bien, les incommoditez étoient infaillibles, & les avantages fort incertains. Pour moi, graces à Dieu, j'ai achevé celui qu'on m'avoit obligé de faire en France, & je ne suis pas marry d'y être allé, mais je suis encore plus aise d'en être revenu. Je n'y ai vû personne dont il m'ait semblé que la condition fût digne d'envie, & ceux qui y paroissent avec le plus d'éclat, m'ont semblé être les plus dignes de pitié. Je n'y pouvois aller en un temps plus avantageux pour me faire bien reconnoître la felicité de la vie tranquille & retirée, & la richesse des plus mediocres fortunes. Si Vôtre Altesse compare sa condition avec celle des Reines & des autres Princesses de l'Europe, elle y trouvera même difference qu'entre ceux qui sont dans le port où ils se reposent, & ceux qui sont en pleine mer, agitez par les vents d'une tempête; & bien qu'on ait été jetté dans le port par un naufrage, pourvû qu'on ne manque pas des choses necessaires à la vie, on ne doit pas y être moins content, que si on y étoit arrivé d'autre façon. Les fâcheuses rencontres qui arrivent aux per-

sonnes qui sont dans l'action, & dont la felicité dépend toute d'autrui, pénetrent jusqu'au fond de leur cœur, au lieu que cette vapeur venimeuse qui est descenduë des arbres sous lesquels se promenoit paisiblement Vôtre Altesse, n'aura touché, comme j'espere, que l'exterieur de la peau, laquelle si on eût lavée sur l'heure avec un peu d'eau de vie, je crois qu'on en auroit ôté tout le mal. Je n'ai reçû aucunes lettres depuis cinq mois de l'ami dont j'avois écrit ci-devant à Vôtre Altesse. Et pour ce qu'en sa derniere il me mandoit fort ponctuellement les raisons qui avoient empêché la personne à laquelle il avoit donné mes lettres de me faire réponse, je juge que son silence ne vient que de ce qu'il attend encore cette réponse, ou bien peut-être qu'il a quelque honte de n'en avoir point à m'envoyer, ainsi qu'il s'étoit imaginé. Je me retiens aussi de lui écrire le premier, afin de ne lui sembler point reprocher cela par mes lettres, & je ne laissois pas de sçavoir souvent de ses nouvelles, lors que j'étois à Paris, par le moyen de ses proches qui en recevoient tous les huit jours; mais lors qu'ils lui auront mandé que je suis ici, je ne doute point qu'il ne m'y écrive, & qu'il ne me fasse entendre ce qu'il sçaura du procedé qui touche Vôtre Altesse,

pour ce qu'il ſçait que j'y prens beaucoup d'intereſt ; mais ceux qui n'ont point eu l'honneur de vous voir, & qui n'ont point une connoiſſance très-particuliere de vos vertus, ne ſçauroient pas concevoir qu'on puiſſe être ſi parfaitement que je ſuis, &c.

A LA MESME,

LETTRE XXVII.

MADAME,

Entre pluſieurs fâcheuſes nouvelles que j'ai reçûës de divers endroits en même temps, celle qui m'a le plus vivement touché, a été la maladie de Vôtre Alteſſe, Et bien que j'en aye auſſi apris la gueriſon, il ne laiſſe pas d'en reſter encore des marques de triſteſſe en mon eſprit, qui n'en pourront être ſi-tôt effacées. L'inclination à faire des vers que Vôtre Alteſſe avoit pendant ſon mal me fait ſouvenir de Socrate, que Platon dit avoir eu une pareille envie, pendant qu'il étoit en priſon. Et je crois que cette humeur de faire des vers, vient d'une forte agitation des eſprits animaux, qui pourroient entierement

troubler l'imagination de ceux qui n'ont pas le cerveau bien raſſis, mais qui ne fait qu'échaufer un peu les plus fermes, & les diſpoſer à la poëſie. Et je prens cet emportement pour une marque d'un eſprit plus fort & plus relevé que le commun. Si je ne reconnoiſſois le vôtre pour tel, je craindrois que vous ne fuſſiez extraordinairement affligée d'aprendre la funeſte concluſion des Tragedies d'Angleterre ; mais je me promets que Vôtre Alteſſe, étant accoutumée aux diſgraces de la fortune, & s'étant vûë ſoi-même depuis peu en grand péril de ſa vie, ne ſera pas ſi ſurpriſe, ni ſi troublée, d'aprendre la mort d'un de ſes proches, que ſi elle n'avoit point reçû auparavant d'autres afflictions. Et bien que cette mort ſi violente ſemble avoir quelque choſe de plus affreux, que celle qu'on attend en ſon lit, toutefois à le bien prendre, elle eſt plus glorieuſe, plus heureuſe, & plus douce, enſorte que ce qui afflige particulierement en ceci le commun des hommes, doit ſervir de conſolation à Vôtre Alteſſe ; car c'eſt beaucoup de gloire de mourir en une occaſion qui fait qu'on eſt univerſellement plaint, loüé & regreté de tous ceux qui ont quelque ſentiment humain. Et il eſt certain que ſans cette épreuve la clemence & les autres vertus du

Roy dernier mort, n'auroient jamais été tant remarquées ni tant estimées qu'elles sont & seront à l'avenir par tous ceux qui liront son histoire. Je m'assure aussi que sa conscience lui a plus donné de satisfaction pendant les derniers momens de sa vie, qu'est l'indignation, qui est la seule passion triste qu'on dit avoir remarqué en lui, ne lui a causé de fâcherie. Et pour ce qui est de la douleur, je ne la mets nullement en compte : car elle est si courte, que si les meurtriers pouvoient employer la fiévre, ou quelqu'autre des maladies dont la nature a coutume de se servir pour ôter les hommes du monde, on auroit sujet de les estimer plus cruels qu'ils ne sont, lors qu'ils les tuënt d'un coup de hache. Mais je n'ose m'arrester long-tems sur un sujet si funeste; j'ajoûte seulement qu'il vaut beaucoup mieux être entierement delivré d'une fausse esperance, que d'y être inutilement entretenu. Pendant que j'écris ces lignes, je reçois des lettres d'un lieu d'où je n'en avois point eu depuis sept ou huit mois; & une entr'autres que la personne à qui j'avois envoyé le Traité des Passions il y a un an, a écrite de sa main pour m'en remercier. Puisqu'elle se souvient après tant de tems, d'un homme si peu considerable comme je suis, il est à croire qu'elle n'oubliera pas de répondre aux lettres de Vôtre Altesse, bien qu'elle ait tardé quatre mois à le faire. On me mande qu'elle a donné charge à quelqu'un des siens d'étudier le livre de mes Principes, afin de lui en faciliter la lecture; je ne crois pas neanmoins qu'elle trouve assez de loisir pour s'y apliquer, bien qu'elle semble en avoir la volonté. Elle me remercie en termes exprès du traité des Passions; mais elle ne fait aucune mention des lettres ausquelles il étoit joint, & l'on ne me mande rien du tout de ce païs-là qui touche Vôtre Altesse. De quoi je ne puis deviner autre chose, sinon que les conditions de la paix d'Allemagne n'étant pas si avantageuses à vôtre maison qu'elles auroient pû être, ceux qui ont contribué à cela, sont en doute si vous ne leur en voulez point de mal, & se retiennent pour ce sujet de vous témoigner de l'amitié. J'ai toujours été en peine depuis la conclusion de cette paix, de n'aprendre point que M. l'Electeur vôtre frere l'eût acceptée, & j'aurois pris la liberté d'en écrire plûtôt mon sentiment à Vôtre Altesse, si j'avois pû m'imaginer qu'il mît cela en déliberation. Mais pour ce que je ne sçai point les raisons particulieres qui le peuvent mouvoir, ce seroit temerité à moi d'en faire aucun jugement. Je puis seulement dire en general, que

lors qu'il est question de la restitution d'un Etat occupé, ou disputé par d'autres qui ont les forces en main, il me semble que ceux qui n'ont que l'équité & le droit des gens qui plaide pour eux, ne doivent jamais faire leur compte d'obtenir toutes leurs prétentions, & qu'ils ont bien plus de sujet de sçavoir gré à ceux qui leur en font rendre quelque partie, tant petite qu'elle soit, que de vouloir du mal à ceux qui leur retiennent le reste; & encore qu'on ne puisse trouver mauvais qu'ils disputent leur droit le plus qu'ils peuvent, pendant que ceux qui ont la force en deliberent, je crois que lors que les conclusions sont arrêtées, la prudence les oblige à témoigner qu'ils en sont contens, encore qu'ils ne le fussent pas; & à remercier non-seulement ceux qui leur font rendre quelque chose, mais aussi ceux qui ne leur ôtent pas tout, afin d'acquerir par ce moyen l'amitié des uns & des autres, ou du moins d'éviter leur haine: car cela peut beaucoup servir par après pour se maintenir. Outre qu'il reste encore un long chemin pour venir des promesses jusqu'à l'effet; & que si ceux qui ont la force s'accordent seuls, il leur est aisé de trouver des raisons pour partager entr'eux, ce que peut-être ils n'avoient voulu rendre à un tiers, que par jalousie les uns des autres, & pour empêcher que celui qui s'enrichiroit de ses dépoüilles ne fût trop puissant. La moindre partie du Palatinat vaut mieux que tout l'Empire des Tartares ou des Moscovites; & après deux ou trois années de paix, le séjour en sera aussi agréable, que celui d'aucun autre endroit de la terre. Pour moi qui ne suis attaché à la demeure d'aucun lieu, je ne ferois aucune difficulté de changer ces Provinces, ou même la France, pour ce païs-là, si j'y pouvois trouver un repos aussi assuré, encore qu'une autre raison que la beauté du païs ne m'y fist aller; mais il n'y a point de séjour au monde si rude ni si incommode, auquel je ne m'éstimasse heureux de passer le reste de mes jours, si Vôtre Altesse y étoit, & que je fusse capable de lui rendre quelque service, pour ce que je suis entierement, & sans aucune reserve, &c.



A LA MESME,

LETTRE XXVIII.

MADAME,

J'ai été extrémement surpris, d'aprendre par les lettres de Monsieur de P. que Vôtre Altesse a été long-tems malade, & je veux mal à ma solitude, pour ce qu'elle est cause que je ne l'ay point sçû plûtôt. Il est vrai que bien que je sois tellement retiré du monde, que je n'apprenne rien de tout ce qui s'y passe, toutefois le zele que j'ai pour le service de Vôtre Altesse, ne m'eût pas permis d'être si long-tems sans sçavoir l'état de sa santé, quand j'aurois dû aller à la Haye tout exprès pour m'en enquerir, sinon que Monsieur de P. m'en ayant écrit fort à la hâte, il y a environ deux mois, m'avoit promis de m'écrire derechef par le prochain ordinaire; & pour ce qu'il ne manque jamais de me mander comment se porte Vôtre Altesse, pendant que je n'ai point reçû de ses lettres, j'ai suposé que vous étiez toujours en même état; mais j'ai apris par ses dernieres que Vôtre Altesse

a eu trois ou quatre semaines durant une fiévre lente, accompagnée d'une toux seiche, & qu'après en avoir été delivrée pour cinq ou six jours, le mal est retourné, & que toutefois au tems qu'il m'a envoyé sa lettre (laquelle a été près de quinze jours par les chemins) Vôtre Altesse commençoit derechef à se porter mieux. En quoi je remarque les signes d'un mal si considerable, & neanmoins auquel il me semble que Vôtre Altesse peut si certainement remedier, que je ne puis m'abstenir de lui en écrire mon sentiment. Car bien que je ne sois pas Medecin, l'honneur que Vôtre Altesse, me fit l'Esté passé, de vouloir sçavoir mon opinion touchant une autre indisposition qu'elle avoit pour lors, me fait esperer que ma liberté ne lui sera pas désagreable. La cause la plus ordinaire de la fiévre lente est la tristesse; & l'opiniâtreté de la fortune à persecuter vôtre maison, vous donne continuellement des sujets de fâcherie, qui sont si publics & si éclatans, qu'il n'est pas besoin d'user beaucoup de conjectures, ni être fort dans les affaires, pour juger que c'est en cela que consiste la principale cause de vôtre indisposition; & il est à craindre que vous n'en puissiez être du tout délivrée, si ce n'est que par la force de vôtre vertu, vous rendiez vôtre

ame contente, malgré les disgraces de la fortune. Je sçai bien que ce seroit être imprudent de vouloir persuader la joye, à une personne à qui la fortune envoye tous les jours de nouveaux sujets de déplaisir, & je ne suis point de ces Philosophes cruels, qui veulent que leur sage soit insensible. Je sçai aussi que Vôtre Altesse n'est point tant touchée de ce qui la regarde en son particulier, que de ce qui regarde les interests de sa maison, & des personnes qu'elle affectionne, ce que j'estime comme une vertu la plus aimable de toutes; mais il me semble que la difference qui est entre les plus grandes ames, & celles qui sont basses & vulgaires, consiste principalement en ce que les ames vulgaires se laissent aller à leurs passions, & ne sont heureuses ou malheureuses, que selon que les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaisantes, au lieu que les autres ont des raisonnemens si forts & si puissans, que bien qu'elles ayent aussi des passions, & même souvent de plus violentes que celles du commun, leur raison demeure neanmoins toûjours la maîtresse, & fait que les afflictions même leur servent & contribuent à la parfaite felicité dont elles joüissent dès cette vie : car d'une part se considerant comme immortelles, & capables de recevoir

de très-grands contentemens, puis d'autre part considerant qu'elles sont jointes à des corps mortels & fragiles, qui sont sujets à beaucoup d'infirmitez, & qui ne peuvent manquer de perir dans peu d'années, elles font bien tout ce qui est en leur pouvoir pour se rendre la fortune favorable en cette vie; mais neanmoins elles l'estiment si peu au regard de l'Eternité, qu'elles n'en considerent quasi les évenemens, que comme nous faisons ceux des Comedies. Et comme les Histoires tristes & lamentables que nous voyons representer sur un theatre, nous donnent souvent autant de recreation que les gayes, bien qu'elles tirent des larmes de nos yeux; ainsi ces grandes ames dont je parle, ont de la satisfaction en elles-mêmes, de toutes les choses qui leur arrivent, même des plus fâcheuses & insuportables. Ainsi ressentant de la douleur en leur corps, elles s'exercent à la suporter patiemment, & cette épreuve qu'elles font de leur force leur est agreable; ainsi voyant leurs amis en quelque grande affliction, elles compatissent à leur mal, & font tout leur possible pour les en délivrer, & ne craignent pas même de s'exposer à la mort pour ce sujet, s'il en est besoin; mais cependant le témoignage que leur donne leur conscience, de ce qu'elles s'acquittent en cela

de leur devoir, & font une action loüable & vertueuse, les rend plus heureuses, que toute la tristesse, que leur donne la compassion, ne les afflige. Et enfin comme les plus grandes prosperitez de la Fortune ne les enyvrent jamais, & ne les rend point plus insolentes, aussi les plus grandes adversitez ne les peuvent abatre, ni rendre si tristes, que le corps auquel elles sont jointes en devienne malade. Je craindrois que ce stile ne fût ridicule, si je m'en servois en écrivant à quelque autre; mais pour ce que je considere Vôtre Altesse, comme ayant l'ame la plus noble & la plus relevée que je connoisse, je crois qu'elle doit aussi être la plus heureuse, & qu'elle le sera veritablement, pourvû qu'il lui plaise jetter les yeux sur ce qui est au dessous d'elle, & comparer la valeur des biens qu'elle possede, & qui ne lui sçauroient jamais être ôtez, avec ceux dont la fortune l'a dépoüillée, & les disgraces dont elle la persecute en la personne de ses proches; car alors elle verra le grand sujet qu'elle a d'être contente de ses propres biens. Le zele extréme que j'ai pour elle est cause que je me suis laissé emporter à ce discours, que je la suplie très-humblement d'excuser, comme venant d'une personne, qui est, &c.

A LA MESME,

LETTRE XXIX.

MADAME,

La faveur dont Vôtre Altesse m'a honoré en me faisant recevoir ses commandemens par écrit, est plus grande que je n'eusse jamais osé esperer; & elle soulage mieux mes défauts, que celle que j'avois souhaitée avec passion, qui étoit de les recevoir de bouche, si j'eusse pû être admis à l'honneur de vous faire la reverence, & de vous offrir mes très-humbles services, lors que j'étois dernierement à la Haye; car j'aurois eu trop de merveilles à admirer en même temps: & voyant sortir des discours plus qu'humains, d'un corps si semblable à ceux que les Peintres donnent aux Anges, j'eusse été ravi de même façon, que me semble le devoir être ceux qui venans de la terre entrent nouvellement dans le Ciel; ce qui m'eût rendu moins capable de répondre à Vôtre Altesse, qui sans doute a déja remarqué en moi ce défaut, lors que j'ai eu cidevant l'honneur de lui parler, & vôtre

clemence l'a voulu ſoulager, en me laiſſant les traces de vos penſées ſur un papier, où les reliſant pluſieurs fois, & m'accoutumant à les conſiderer, j'en ſuis veritablement moins ébloüi, mais je n'en ai que dautant plus d'admiration, remarquant qu'elles ne paroiſſent pas ſeulement ingenieuſes à l'abord, mais dautant plus judicieuſes & ſolides que plus on les examine. Et je puis dire avec verité, que la queſtion que Vôtre Alteſſe propoſe, me ſemble être celle qu'on me peut demander avec le plus de raiſon, enſuite des écrits que j'ai publiez ; car y ayant deux choſes en l'ame humaine, deſquelles dépend toute la connoiſſance que nous pouvons avoir de ſa nature, l'une deſquelles eſt qu'elle penſe, l'autre, qu'étant unie au corps, elle peut agir & pâtir avec lui, je n'ai quaſi rien dit de cette derniere, & me ſuis ſeulement étudié à faire bien entendre la premiere, à cauſe que mon principal deſſein, étoit de prouver la diſtinction qui eſt entre l'ame & le corps ; à quoi celle-ci ſeulement a pû ſervir, & l'autre y auroit été nuiſible : mais pour ce que Vôtre Alteſſe voit ſi clair, qu'on ne lui peut diſſimuler aucune choſe, je tâcherai ici d'expliquer la façon dont je conçois l'union de l'ame avec le corps, & comment elle a la force de le mouvoir. Premierement,

mierement, je conſidere qu'il y a en nous certaines notions primitives, qui ſont comme des originaux, ſur le patron deſquels nous formons toutes nos autres connoiſſances, & il n'y a que fort peu de telles notions : car après les plus generales de l'être, du nombre, de la durée, qui conviennent à tout ce que nous pouvons concevoir, &c. nous n'avons pour le corps en particulier que la notion de l'extenſion, de laquelle ſuivent celles de la figure, & du mouvement; & pour l'ame ſeule, nous n'avons que celle de la penſée, en laquelle ſont compriſes les perceptions de l'entendement, & les inclinations de la volonté ; enfin pour l'ame & le corps enſemble, nous n'avons que celle de leur union, de laquelle dépend celle de la force qu'a l'ame de mouvoir le corps, & le corps d'agir ſur l'ame, en cauſant ſes ſentimens & ſes paſſions. Je conſidere auſſi que toute la ſcience des hommes ne conſiſte qu'à bien diſtinguer ces notions, & à n'attribuer chacune d'elles qu'aux choſes auſquelles elles appartiennent : car lors que nous voulons expliquer quelque difficulté par le moyen d'une notion qui ne lui appartient pas, nous ne pouvons manquer de nous méprendre ; comme auſſi lors que nous voulons expliquer une de ces notions par une autre : car étant primitives, cha-

cune d'elles ne peut être entenduë que par elle-même. Et d'autant que l'usage des sens nous a rendu les notions de l'extension, des figures, & des mouvemens, beaucoup plus familieres que les autres, la principale cause de nos erreurs est, en ce que nous voulons ordinairement nous servir de ces notions, pour expliquer les choses à qui elles n'appartiennent pas; comme lors qu'on se veut servir de l'imagination pour concevoir la nature de l'ame, ou bien lors qu'on veut concevoir la façon dont l'ame meut le corps, par celle dont un corps est mû par un autre corps. C'est pourquoi puisque dans les Meditations que Vôtre Altesse a daigné lire, j'ai tâché de faire concevoir les notions qui apartienneut à l'ame seule, les distinguant de celles qui apartiennent au corps seul, la premiere chose que je dois expliquer ensuite, est la façon de concevoir celles qui apartiennent à l'union de l'ame avec le corps, sans celles qui apartiennnent au corps seul, ou à l'ame seule. A quoi il me semble que peut servir ce que j'ai écrit à la fin de ma Réponse aux six objections p. 329. de l'édition Françoise *in* 12. car nous ne pouvons chercher ces notions simples ailleurs qu'en nôtre ame, qui les a toutes en soy par sa nature, mais qui ne les distingue pas toûjours assez les unes des autres, ou bien ne les attribuë

pas aux objets ausquels on les doit attribuer. Ainsi je crois que nous avons cidevant confondu la notion de la force dont l'ame agit dans le corps, avec celle dont un corps agit dans un autre, & que nous avons attribué l'une & l'autre, non pas à l'ame, car nous ne la connoissions pas encore, mais aux diverses qualitez des corps, comme à la pesanteur, à la chaleur & aux autres, que nous avons imaginé être réelles, c'est-à-dire, avoir une existance distincte de celle du corps, & par conséquent être des substances, bien que nous les ayons nommées des qualitez. Et nous nous sommes servis pour les concevoir, tantôt des notions qui sont en nous pour connoître le corps, & tantôt de celles qui y sont pour connoître l'ame; selon que ce que nous leur avons attribué a été materiel ou immateriel. Par exemple, en suposant que la pesanteur est une qualité réelle, dont nous n'avons point d'autre connoissance, sinon qu'elle a la force de mouvoir le corps dans lequel elle est vers le centre de la terre, nous n'avons pas de peine à concevoir comment elle meut ce corps, ni comment elle lui est jointe; & nous ne pensons point que cela se fasse par un attachement ou attouchement réel d'une superficie contre une autre; car nous experimentons en nous-mêmes, que

nous avons une notion particuliere pour concevoir cela; & je crois que nous usons mal de cette notion, en l'apliquant à la pesanteur, qui n'est rien de réellement distingué du corps, comme j'espere montrer en la Physique, mais qu'elle nous a été donnée pour concevoir la façon dont l'ame meut le corps. Je témoignerois ne pas assez connoître l'incomparable esprit de Vôtre Altesse, si j'employois davantage de paroles à m'expliquer, & je serois trop présomptueux, si j'osois penser que ma Réponse la doive entierement satisfaire : mais je tâcherai d'éviter l'un & l'autre, en n'ajoûtant rien ici de plus, sinon que si je suis capable d'écrire ou de dire quelque chose qui lui puisse agréer, je tiendrai toûjours à très-grande faveur, de prendre la plume, ou d'aller à la Haye pour ce sujet, & qu'il n'y a rien au monde qui me soit si cher que de pouvoir obéir à ses commandemens. Mais je ne puis icy trouver place à l'observation du serment d'Harpocrate qu'elle m'enjoint, puisqu'elle ne m'a rien communiqué, qui ne mérite d'être vû & admiré de tous les hommes. Seulement puis-je dire sur ce sujet, qu'estimant infiniment la vôtre que j'ai reçûë, j'en useray comme les avares font de leurs trésors, lesquels ils cachent d'autant plus qu'ils les estiment, & en enviant la vûë au

reste du monde, ils mettent leur souverain contentement à les regarder. Ainsi je serai bien aise de joüir seul du bien de la voir; & ma plus grande ambition est de me pouvoir dire, & d'être veritablement, &c.

A LA MESME,

LETTRE XXX.

MADAME,

J'ai très-grande obligation à Vôtre Altesse, de ce qu'après avoir éprouvé que je me suis mal expliqué en mes précedentes, touchant la question qu'il lui a plû me proposer, elle daigne encore avoir la patience de m'entendre sur le même sujet, & me donner occasion de remarquer les choses que j'avois obmises; dont les principales me semblent être, qu'après avoir distingué trois genres d'idées ou de notions primitives, qui se connoissent chacune d'une façon particuliere, & non par la comparaison de l'une à l'autre; à sçavoir la notion que nous avons de l'ame, celle du corps, & celle de l'union qui est entre l'ame & le corps; je devois expliquer la dif-

ference qui eſt entre ces trois ſortes de notions, & entre les operations de l'ame par leſquelles nous les avons, & dire les moyens de nous rendre chacune d'elles familiere, & facile; puis enſuite, ayant dit pourquoy je m'étois ſervi de la comparaiſon de la peſanteur, faire voir que bien qu'on veüille concevoir l'ame comme materielle, (ce qui eſt proprement concevoir ſon union avec le corps) on ne laiſſe pas de connoître par aprês, qu'elle en eſt ſéparable; ce qui eſt, comme je crois, toute la matiere que Vôtre Alteſſe m'a icy preſcrite.

Premierement donc je remarque une grande difference entre ces trois ſortes de notions; en ce que l'ame ne ſe conçoit que par l'entendement pur; le corps, c'eſt-à-dire l'extenſion, les figures, & les mouvemens ſe peuvent auſſi connoître par l'entendement ſeul, mais beaucoup mieux par l'entendement aidé de l'imagination; & enfin les choſes qui apartiennent à l'union de l'ame & du corps, ne ſe connoiſſent qu'obſcurément par l'entendement ſeul, ni même par l'entendement aidé de l'imagination; mais elles ſe connoiſſent trés-clairement par les ſens: d'où vient que ceux qui ne philoſophent jamais, & qui ne ſe ſervent que de leurs ſens, ne doutent point que l'ame ne meuve le corps, &

que le corps n'agiſſe ſur l'ame, mais ils conſiderent l'un & l'autre comme une ſeule choſe, c'eſt-à-dire, ils conçoivent leur union; car concevoir l'union qui eſt entre deux choſes, c'eſt les concevoir comme une ſeule. Et les penſées Metaphyſiques qui exercent l'entendement pur, ſervent à nous rendre la notion de l'ame familiere; & l'étude des Mathematiques, qui exerce principalement l'imagination en la conſideration des figures & des mouvemens, nous accoûtume à former des notions du corps bien diſtinctes. Et enfin c'eſt en uſant ſeulement de la vie & des converſations ordinaires, & en s'abſtenant de mediter & d'étudier aux choſes qui exercent l'imagination, qu'on aprend à concevoir l'union de l'ame & du corps. J'ai quaſi peur que Vôtre Alteſſe ne penſe, que je ne parle pas icy ſérieuſement; mais cela ſeroit contraire au reſpect que je lui dois, & que je ne manquerai jamais de lui rendre. Et je puis dire avec verité, que la principale regle que j'ai toûjours obſervée en mes études, & celle que je crois m'avoir le plus ſervi pour acquerir quelque connoiſſance, a été, que je n'ai jamais employé que fort peu d'heures par jour aux penſées qui occupent l'imagination, & fort peu d'heures par an à celles qui occupent l'entendement ſeul, & que

j'ai donné tout le reste de mon tems au relâche des sens, & au repos de l'esprit; même je compte entre les exercices de l'imagination, toutes les conversations sérieuses, & tout ce à quoi il faut avoir de l'attention. C'est ce qui m'a fait retirer aux champs; car encore que dans la ville la plus occupée du monde, je pourois avoir autant d'heures à moi, que j'en employe maintenant à l'étude, je ne pourrois pas toutefois les y employer si utilement, lors que mon esprit seroit lassé par l'attention que requiert le tracas de la vie. Ce que je prens la liberté d'écrire icy à Vôtre Altesse, pour lui témoigner que j'admire veritablement, que parmi les affaires & les soins qui ne manquent jamais aux personnes qui sont ensemble, de grand esprit & de grande naissance, elle ait pû vaquer aux meditations qui sont requises pour bien connoître la distinction qui est entre l'ame & le corps. Mais j'ai jugé que c'étoit ces meditations, plûtôt que les pensées qui requierent moins d'attention, qui lui ont fait trouver de l'obscurité en la notion que nous avons de leur union, ne me semblant pas que l'esprit humain soit capable de concevoir bien distinctement, & en même tems, la distinction d'entre l'ame & le corps, & leur union; à cause qu'il faut pour cela les concevoir comme une

une seule chose, & ensemble les concevoir comme deux, ce qui se contrarie; & pour ce sujet, (suposant que Vôtre Altesse avoit encore les raisons qui prouvent la distinction de l'ame & du corps fort presentes à son esprit, & ne voulant point la suplier de s'en défaire, pour se representer la notion de l'union que chacun éprouve toûjours en soi-même sans philosopher, à sçavoir qu'il est une seule personne qui a ensemble un corps & une pensée, lesquels sont de telle nature que cette pensée peut mouvoir le corps, & sentir les accidens qui leur arrivent) je me suis servi cidevant de la comparaison de la pesanteur & des autres qualitez que nous imaginons communément être unies à quelques corps, ainsi que la pensée est unie au nôtre; & je ne me suis pas soucié que cette comparaison clochât en cela, que ces qualitez ne sont pas réelles, ainsi qu'on les imagine, à cause que j'ai crû que Vôtre Altesse étoit déja entierement persuadée, que l'ame est une substance distincte du corps. Mais puisque Vôtre Altesse remarque qu'il est plus facile d'attribuer de la matiere & de l'extension à l'ame, que de lui attribuer la capacité de mouvoir un corps, & d'en être muë, sans avoir de matiere, je la suplie de vouloir librement attribuer cette matiere, & cette

extension à l'ame, car cela n'est autre chose que la concevoir unie au corps; & après avoir bien conçû cela, & l'avoir éprouvé en soi-même, il lui sera aisé de considerer, que la matiere qu'elle aura attribuée à cette pensée, n'est pas la pensée même, & que l'extension de cette matiere, est d'autre nature que l'extension de cette pensée; en ce que la premiere est determinée à certain lieu, duquel elle exclut toute extension de corps, ce que ne fait pas la deuxiéme; & ainsi Vôtre Altesse ne laissera pas de revenir aisément à la connoissance de la distinction de l'ame & du corps, nonobstant qu'elle ait conçû leur union. Enfin comme je crois qu'il est très-necessaire d'avoir bien compris une fois en sa vie les principes de la Métaphysique, à cause que ce sont eux qui nous donnent la connoissance de Dieu, & de nôtre ame, je crois aussi qu'il seroit très-nuisible d'occuper souvent son entendement à les mediter, à cause qu'il ne pourroit si bien vaquer aux fonctions de l'imagination & des sens; mais que le meilleur est de se contenter de retenir en sa memoire, & en sa créance, les conclusions qu'on en a une fois tirées, puis employer le reste du tems qu'on a pour l'étude, aux pensées où l'entendement agit avec l'imagination & les sens. L'ex-

tréme devotion que j'ai au service de Vôtre Altesse, me fait esperer que ma franchise ne lui sera pas désagreable, & elle m'auroit engagé icy en un plus long discours, où j'eusse tâché d'éclaircir à cette fois toutes les difficultez de la question proposée; mais une fâcheuse nouvelle que je viens d'aprendre d'Utrecht, où le Magistrat me cite, pour verifier ce que j'ai écrit d'un de leurs Ministres, combien que ce soit un homme qui m'a calomnié très-indignement, & que ce que j'ai écrit de lui pour ma juste défense ne soit que trop notoire à tout le monde, me contraint de finir icy pour aller consulter les moyens de me tirer le plûtôt que je pourrai de ces chicaneries. Je suis, &c.

A LA MESME,

LETTRE XXXI.

MADAME,

Puis que j'ai déja pris la liberté d'avertir Vôtre Altesse de la correspondance que j'ai commencé d'avoir en Suede, je pense être obligé de continuer, & de lui dire que j'ai reçû depuis peu des lettres de l'amy

que j'ai en ce païs-là, par lesquelles il m'aprend que la Reine ayant été à Upsale, où est l'Academie du païs, elle avoit voulu entendre une harangue du Professeur en l'éloquence, qu'il estime le plus habile & le plus raisonnable de cette Academie, & qu'elle lui avoit donné pour son sujet à discourir du Souverain Bien de cette vie; mais qu'après avoir oüi cette harangue, elle avoit dit que ces gens-là ne faisoient qu'éfleurer les matieres, & qu'il en faudroit sçavoir mon opinion; A quoi il lui avoit répondu qu'il sçavoit que j'étois fort retenu à écrire de telles matieres; mais que s'il plaisoit à Sa Majesté qu'il me la demandât de sa part, il ne croyoit pas que je manquasse à tâcher de lui satisfaire; sur quoi elle lui avoit très-expressément donné charge de me la demander, & lui avoit fait promettre qu'il m'en écriroit au prochain ordinaire; en sorte qu'il me conseille d'y répondre, & d'adresser ma Lettre à la Reine à laquelle il la presentera, & dit qu'il est caution qu'elle sera bien reçûë. J'ai crû ne devoir pas negliger cette occasion; & considerant que lors qu'il m'a écrit cela, il ne pouvoit encore avoir reçû la Lettre où je parlois de celles que j'ai eu l'honneur d'écrire à Vôtre Altesse touchant la même matiere, j'ai pensé que le dessein que j'avois

eu en cela étoit failly, & qu'il le falloit prendre d'un autre biais; c'est pourquoi j'ai écrit une Lettre à la Reine, où après avoir mis briévement mon opinion, j'ajoûte que j'omets beaucoup de choses, parce que me representant le nombre des affaires qui se rencontrent en la conduite d'un grand Royaume, & dont Sa Majesté prend elle-même les soins, je n'ose lui demander plus longue audiance: mais que j'envoye à Monsieur Chanut quelques écrits, où j'ai mis mes sentimens plus au long touchant la même matiere, afin que s'il lui plaît de les voir, il puisse les lui presenter. Ces écrits que j'envoye à Monsieur Chanut, sont les Lettres que j'ai eu l'honneur d'écrire à Vôtre Altesse touchant le Livre de Seneque *de vita beata* jusques à la moitié de la sixiéme, où après avoir défini les passions en general, je mets que je trouve de la difficulté à les dénombrer. Ensuite de quoi je lui envoye aussi le petit Traité des Passions, lequel j'ai eu assez de peine à faire transcrire sur un broüillon fort confus que j'en avois gardé; & je lui mande que je ne le prie point de presenter d'abord ces écrits à la Reine, pource que j'aurois peur de ne pas garder assez le respect que je dois à Sa Majesté, si je lui envoyois des Lettres que j'ai faites pour un autre, plûtôt

que de lui écrire à elle-même ce que je pourrai juger lui être agréable ; mais que s'il trouve bon de lui en parler, disant que c'est à lui que je les ai envoyées, & qu'après cela elle desire de les voir, je serai libre de ce scrupule ; & que je me suis persuadé qu'il lui sera peut-être plus agreable de voir ce qui a été ainsi écrit à une autre, que s'il lui étoit adressé, pour ce qu'elle poura s'assûrer davantage, que je n'ai rien changé ou deguisé en sa consideration. Je n'ai pas jugé à propos d'y mettre rien de plus de Vôtre Altesse, ni même d'en exprimer le nom, lequel toutefois il ne pourra ignorer à cause de mes Lettres précedentes ; mais considerant que nonobstant qu'il soit homme très-vertueux, & grand estimateur des personnes de mérite, ensorte que je ne doute point qu'il n'honore Vôtre Altesse autant qu'il doit, il ne m'en a toutefois parlé que rarement en ses Lettres, bien que je lui en aye écrit quelque chose en toutes les miennes, j'ai pensé qu'il faisoit peut-être scrupule d'en parler à la Reine, pource qu'il ne sçait pas si cela plairoit ou déplairoit à ceux qui l'ont envoyé. Mais si j'ai doresnavant occasion de lui écrire à elle-même, je n'aurai pas besoin d'interprete, & le but que j'ai eu cette fois en lui envoyant ces écrits, est de tâcher à faire qu'elle s'occupe davantage à ces pensées, & que si elles lui plaisent ainsi qu'on me fait esperer, elle ait occasion d'en conferer avec Vôtre Altesse, de laquelle je serai toute ma vie, &c.

A MONSIEUR CHANUT.

LETTRE XXXII.

MONSIEUR,

Si je m'étois donné l'honneur de vous écrire autant de fois que j'en ai eu le desir, depuis que vous êtes passé par ce pays, vous auriez été fort souvent importuné de mes Lettres : car il n'y a pas un jour que je n'y aye pensé plusieurs fois. Mais j'ai attendu que j'eusse quelque autre occasion pour écrire à Monsieur Brasset, afin qu'il ne lui semblât pas que je ne le voulusse employer que pour faire tenir des paquets ; & cette occasion n'étant pas venuë, comme j'avois esperé, je me propose d'aller demain à la Haye, & de lui porter celle-ci pour vous être adressée. La rigueur extraordinaire de cet Hyver m'a obligé à faire souvent des souhaits pour vôtre santé & pour celle de tous les

vôtres ; car on remarque en ce païs qu'il n'y en a point eu de plus rude depuis l'année 1608. Si c'est le même en Suede, vous y aurez vû toutes les glaces que le Septentrion peut produire. Ce qui me console, c'est que je sçai qu'on a plus de préservatifs contre le froid en ces quartiers-là qu'on n'en a pas en France, & je m'assure que vous ne lés aurez pas négligez. Si cela est, vous aurez passé la plûpart du temps dans un poësle, où je m'imagine que les affaires publiques ne vous auront pas si continuellement occupé, qu'il ne vous soit resté du loisir pour penser quelquefois à la Philosophie ; Et si vous avez daigné examiner ce que j'en ai écrit, vous me pouvez extrémement obliger en m'avertissant des fautes que vous y aurez remarquées. Car je n'ai encore pû rencontrer personne qui me les ait dites ; & je vois que la plûpart des hommes jugent si mal, que je ne me dois point arrêter à leurs opinions ; mais je tiendrai les vôtres pour des oracles. Si vous avez aussi jetté quelquefois la vûë hors de vôtre poësle, vous aurez peut-être aperçû en l'air d'autres meteores que ceux dont j'ai écrit, & vous m'en pourriez donner de bonnes instructions. Une seule observation que je fis de la neige exagone en l'année 1635, a été cause du Traité que j'en ai fait. Si

toutes les experiences dont j'ai besoin pour le reste de ma Physique, me pouvoient ainsi tomber des nuës, & qu'il ne me fallût que des yeux pour les connoître, je me promettrois de l'achever en peu de temps ; mais pource qu'il faut aussi des mains pour les faire, & que je n'en ai point qui y soient propres, je perds entierement l'envie d'y travailler davantage. Ce qui n'empêche pas neanmoins que je ne cherche toûjours quelque chose, quand ce ne seroit que *ut doctus emoriar*, & afin d'en pouvoir conferer en particulier avec mes amis, pour lesquels je ne sçaurois rien avoir de caché. Mais je me plains de ce que le monde est trop grand à raison du peu d'honnêtes gens qui s'y trouvent ; je voudrois qu'ils fussent tous assemblez en une Ville, & alors je serois bien aise de quitter mon Hermitage pour aller vivre avec eux, s'ils me vouloient recevoir en leur compagnie : car encore que je fuye la multitude, à cause de la quantité des impertinens & des importuns qu'on y rencontre, je ne laisse pas de penser que le plus grand bien de la vie est de joüir de la conversation des personnes qu'on estime. Je ne sçai si vous en trouvez beaucoup aux lieux où vous êtes qui soient dignes de la vôtre : mais pource que j'ai quelquefois envie de retourner à Paris, je me

plains quasi de ce que Messieurs les Ministres vous ont donné un emploi qui vous en éloigne, & je vous assûre que si vous y étiez, vous seriez l'un des principaux sujets qui me pourroient obliger d'y aller; car c'est avec une très-particuliere inclination que je suis, &c.

A MONSIEUR CHANUT.

LETTRE XXXIII.

MONSIEUR,

J'ai été bien aise d'aprendre par les Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que la Suede n'est pas si éloignée d'icy qu'on n'en puisse avoir des nouvelles en peu de semaines, & ainsi que je pourray avoir quelquefois le bonheur de vous entretenir par écrit, & de participer aux fruits de l'étude à laquelle je vous vois préparé. Car puisqu'il vous plaît de prendre la peine de revoir mes principes, & de les examiner, je m'assure que vous y remarquerez beaucoup d'obscuritez, & beaucoup de fautes, qu'il m'importe fort de sçavoir, & dont je ne puis esperer d'être averti par aucun autre si

bien que par vous. Je crains seulement que vous ne vous dégoûtiez bien-tôt de cette lecture, à cause que ce que j'ai écrit ne conduit que de fort loin à la Morale, que vous avez choisie pour vôtre principale étude. Ce n'est pas que je ne sois entierement de vôtre avis, en ce que vous jugez que le moyen le plus assuré pour sçavoir comment nous devons vivre, est de connoître auparavant quels nous sommes, quel est le Monde dans lequel nous vivons, & qui est le Créateur de ce Monde, ou le Maître de la maison que nous habitons; mais outre que je ne prétens, ni ne promets en aucune façon que tout ce que j'ai écrit soit vrai, il y a un fort grand intervalle, entre la notion generale du ciel & de la terre, que j'ai tâché de donner en mes Principes, & la reconnoissance particuliere de la nature de l'homme, de laquelle je n'ai point encore traité. Toutefois afin qu'il ne semble pas que je veüille vous détourner de vôtre dessein, je vous dirai en confidence, que la notion telle quelle de la Physique que j'ai tâché d'acquerir, m'a grandement servy pour établir des fondemens certains en la Morale; & que je me suis plus aisément satisfait en ce point, qu'en plusieurs autres touchant la Medecine, ausquels j'ai neanmoins employé beaucoup plus de temps. De façon

qu'au lieu de trouver les moyens de conſerver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus aiſé & plus ſûr, qui eſt de ne pas craindre la mort; ſans toutefois pour cela être chagrin, comme ſont ordinairement ceux dont la ſageſſe eſt toute tirée des enſeignemens d'autruy, & apuyée ſur des fondemens qui ne dépendent que de la prudence & de l'autorité des hommes. Je vous diray de plus que pendant que je laiſſe croître les plantes de mon jardin, dont j'attens quelques experiences pour tâcher de continuer ma Phyſique, je m'arrête auſſi quelquefois à penſer aux queſtions particulieres de la Morale. Ainſi j'ai tracé cet hiver un petit traité de la Nature des Paſſions de l'Ame, ſans avoir deſſein neanmoins de le mettre au jour; & je ſerois maintenant d'humeur à écrire encore quelque autre choſe, ſi le dégoût que j'ai de voir combien il y a peu de perſonnes au monde qui daignent lire mes écrits ne me faiſoit être négligent. Je ne le ſerai jamais en ce qui regardera vôtre ſervice; car je ſuis de cœur & d'affection, &c.

A MONSIEUR CHANUT.

LETTRE XXXIV.

MONSIEUR,

Si je ne faiſois une eſtime toute extraordinaire de vôtre ſçavoir, & que je n'euſſe point un extréme deſir d'aprendre, je n'aurois pas uſé de tant d'importunité que j'ai fait, à vous convier d'examiner mes écrits. Je n'ai gueres accoutumé d'en prier perſonne, & même je les ai fait ſortir en public ſans être parez, ni avoir aucun des ornemens qui peuvent attirer les yeux du peuple, afin que ceux qui ne s'arrêtent qu'à l'exterieur ne les viſſent pas, & qu'ils fuſſent ſeulement regardez par quelques perſonnes de bon eſprit, qui priſſent la peine de les examiner avec ſoin, afin que je puiſſe tirer d'eux quelque inſtruction. Mais bien que vous ne m'ayez pas encore fait cette faveur, vous n'avez pas laiſſé de m'obliger beaucoup en d'autres choſes, & particulierement en ce que vous avez parlé avantageuſement de moy à pluſieurs, ainſi que j'ai apris de très-bonne part; & même Monſieur Cl. m'a

écrit que vous attendez de lui mes Meditations Françoiſes pour les preſenter à la Reine du Païs où vous êtes. Je n'ay jamais eu aſſez d'ambition pour deſirer que les perſonnes de ce rang ſçûſſent mon nom ; & même ſi j'avois été ſeulement auſſi ſage, qu'on dit que les ſauvages ſe perſuadent que ſont les ſinges, je n'aurois jamais été connu de qui que ce ſoit, en qualité de faiſeur de Livres : car on dit qu'ils s'imaginent que les ſinges pourroient parler s'ils vouloient, mais qu'ils s'en abſtiennent, afin qu'on ne les contraigne point de travailler ; & pource que je n'ai pas eu la même prudence à m'abſtenir d'écrire, je n'ay plus tant de loiſir ni tant de repos que j'aurois, ſi j'euſſe eu l'eſprit de me taire. Mais puiſque la faute eſt déja commiſe, & que je ſuis connu d'une infinité de gens d'Ecole, qui regardent mes écrits de travers, & y cherchent de tous côtez les moyens de me nuire, j'ai grand ſujet de ſouhaiter auſſi de l'être des perſonnes de plus grand mérite, de qui le pouvoir & la vertu me puiſſent proteger. Et j'ai oüi faire tant d'eſtime de cette Reine, qu'au lieu que je me ſuis ſouvent plaint de ceux qui m'ont voulu donner la connoiſſance de quelque Grand, je ne puis m'abſtenir de vous remercier de ce qu'il vous a plû lui parler de moy. J'ai vû icy Monſieur de

la Thuillerie depuis ſon retour de Suede, lequel m'a décrit ſes qualitez d'une façon ſi avantageuſe, que celle d'être Reine me ſemble l'une des moindres : Et je n'en aurois oſé croire la moitié, ſi je n'avois vû par experience en la Princeſſe à qui j'ai dedié mes Principes de Philoſophie, que les perſonnes de grande naiſſance, de quelque ſexe qu'elles ſoient, n'ont pas beſoin d'avoir beaucoup d'âge pour pouvoir ſurpaſſer de beaucoup en érudition & en vertu les autres hommes Mais j'ai bien peur que les écrits que j'ai publiez ne meritent pas qu'elle s'arrête à les lire, & ainſi qu'elle ne vous ſçache point de gré de les lui avoir recommandez. Peut-être que ſi j'y avois traité de la Morale, j'aurois occaſion d'eſperer qu'ils lui pourroient être plus agréables ; mais c'eſt de quoi je ne dois pas me mêler d'écrire. Meſſieurs les Regens ſont ſi animez contre moy à cauſe des innocens principes de Phyſique qu'ils ont vûs, & ſi en colere de ce qu'ils n'y trouvent aucun prétexte pour me calomnier, que ſi je traitois après cela de la Morale, ils ne me laiſſeroient aucun repos. Car puis qu'un pere N. a crû avoir aſſez de ſujet pour m'accuſer d'être ſceptique, de ce que j'ai refuté les ſceptiques ; & qu'un Miniſtre a entrepris de perſuader que j'étois Athée, ſans en alleguer

d'autre raiſon, ſinon que j'ai tâché de prouver l'exiſtence de Dieu, que ne diroient-ils point, ſi j'entreprenois d'examiner qu'elle eſt la juſte valeur de toutes les choſes qu'on peut deſirer ou craindre; Quel ſera l'état de l'ame après la mort; juſques où nous devons aimer la vie; Et quels nous devons être pour n'avoir aucun ſujet d'en craindre la perte. J'aurois beau n'avoir que les opinions les plus conformes à la Religion, & les plus utiles au bien de l'Etat, qui puiſſent être, ils ne laiſſeroient pas de me vouloir faire accroire que j'en aurai de contraires à l'un & à l'autre. Et ainſi je crois, que le mieux que je puiſſe faire dorénavant, eſt de m'abſtenir de faire des Livres; Et ayant pris pour ma deviſe, (*Illi mors gravis incubat, Qui notus nimis omnibus, Ignotus moritur ſibi*) de n'étudier plus que pour m'inſtruire, & ne communiquer mes penſées qu'à ceux avec qui je pourray converſer privément. Je vous aſſure que je m'eſtimerois extrémement heureux, ſi ce pouvoit être avec vous; Mais je ne crois pas que j'aille jamais aux lieux où vous êtes, ni que vous vous retiriez en celui-ci; tout ce que je puis eſperer, eſt que peut-être après quelques années, en repaſſant vers la France, vous me ferez la faveur de vous arrêter quelques jours en mon hermitage, & que j'auray

j'auray alors le moyen de vous entrétenir à cœur ouvert. On peut dire beaucoup de choſes en peu de temps, & je trouve que la longue frequentatation n'eſt pas neceſſaire pour lier d'étroites amitiez, lors qu'elles ſont fondées ſur la vertu. Dès la premiere heure que j'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay été entierement à vous, & comme j'ai oſé dès-lors m'aſſurer de vôtre bien-veillance, auſſi je vous ſuplie de croire que je ne vous pourrois être plus acquis que je ſuis, ſi j'avois paſſé avec vous toute ma vie. Au reſte, il ſemble que vous inferez, de ce que j'ai étudié les paſſions, que je n'en dois plus avoir aucune; mais je vous diray que tout au contraire, en les examinant, je les ay trouvées preſque toutes bonnes, & tellement utiles à cette vie, que nôtre ame n'auroit pas ſujet de vouloir demeurer jointe à ſon corps un ſeul moment, ſi elle ne les pouvoit reſſentir. Il eſt vrai que la colere eſt une de celles dont j'eſtime qu'il ſe faut garder, entant qu'elle a pour objet une offenſe reçûë; & pour cela nous devons tâcher d'elever ſi haut nôtre eſprit, que les offenſes que les autres nous peuvent faire ne parviennent jamais juſques à nous. Mais je crois qu'au lieu de colere il eſt juſte d'avoir de l'indignation, & j'avouë que j'en ai ſouvent contre l'ignorance de

ceux qui veulent être pris pour doctes, lors que je la vois jointe à la malice. Mais je vous puis assûrer qu'à vôtre égard les passions que j'ai, sont de l'admiration pour vôtre Vertu, & un zele très-particulier, qui fait que je suis, &c.

A MONSIEUR CHANUT.

LETTRE XXXV.

MONSIEUR,

L'aimable Lettre que je viens de recevoir de vôtre part, ne me permet pas que je repose jusques à ce que j'y aye fait réponse; & bien que vous y proposiez des questions que de plus sçavans que moy auroient bien de la peine à examiner en peu de temps, toutefois à cause que je sçai bien qu'encore que j'y en employasse beaucoup, je ne les pourrois entierement résoudre; J'aime mieux mettre promptement sur le papier ce que le zele qui m'incite me dictera, que d'y penser plus à loisir, & n'écrire par après rien de meilleur.

Vous voulez sçavoir mon opinion touchant trois choses. 1. Ce que c'est que l'amour, 2. Si la seule lumiere naturelle nous enseigne à aimer Dieu. 3. Lequel des deux déreglemens & mauvais usages est le pire

de l'amour ou de la haine.

Pour répondre au premier point, je distingue entre l'Amour qui est purement intellectuelle ou raisonnable, & celle qui est une passion; la premiere n'est ce me semble autre chose, sinon que lors que nôtre ame aperçoit quelque bien, soit present, soit absent, qu'elle juge lui être convenable, elle se joint à lui de volonté, c'est-à-dire, elle se considere soi-même avec ce bien-là comme un tout dont il est une partie, & elle l'autre: Ensuite de quoi s'il est present, c'est-à-dire, si elle le possede, ou qu'elle en soit possedée, ou enfin qu'elle soit jointe à lui non seulement par sa volonté, mais aussi réellement & de fait, en la façon qu'il lui convient d'être jointe, le mouvement de sa volonté qui accompagne la connoissance qu'elle a que ce lui est un bien, est sa joye; & s'il étoit absent, le mouvement de sa volonté qui accompagne la connoissance qu'elle a d'en être privée, est sa tristesse; mais celui qui accompagne la connoissance qu'elle a qu'il lui seroit bon de l'acquerir, est son desir. Et tous ces mouvemens de la volonté ausquels consistent l'amour, la joye & la tristesse, & le desir, en tant que ce sont des pensées raisonnables, & non point des passions, se pourroient trouver en nôtre ame, encore

qu'elle n'eût point de corps : car, par exemple, si elle s'apercevoit qu'il y a beaucoup de choses à connoître en la Nature, qui sont fort belles, sa volonté se porteroit infailliblement à aimer la connoissance de ces choses, c'est-à-dire, à la considerer comme lui apartenant. Et si elle remarquoit avec cela qu'elle eût cette connoissance, elle en auroit de la joye; si elle consideroit qu'elle ne l'eût pas, elle en auroit de la tristesse; si elle pensoit qu'il lui seroit bon de l'acquerir, elle en auroit du desir. Et il n'y a rien en tous ces mouvemens de sa volonté qui lui fût obscur, ni dont elle n'eût une très-parfaite connoissance, pourvû qu'elle fist reflexion sur ses pensées. Mais pendant que nôtre ame est jointe au corps, cette amour raisonnable est ordinairement accompagnée de l'autre, qu'on peut nommer sensuelle on sensitive, & qui, comme j'ai sommairement dit de toutes les passions, apetits & sentimens, en la p.503.*& suiv.* de mes Principes François, n'est autre chose qu'une pensée confuse excitée en l'ame par quelque mouvement des nerfs, laquelle la dispose à cette autre pensée plus claire en qui consiste l'amour raisonnable. Car comme en la soif, le sentiment qu'on a de la secheresse du gosier, est une pensée confuse qui dispose au desir de boire, mais qui n'est pas ce

desir même; ainsi en l'Amour on sent je ne sçai quelle chaleur autour du cœur, & une grande abondance de sang dans le poumon, qui fait qu'on ouvre même les bras comme pour embrasser quelque chose, & cela rend l'Ame encline à joindre à soy de volonté l'objet qui se presente. Mais la pensée par laquelle l'Ame sent cette chaleur, est differente de celle qui la joint à cet objet; Et même il arrive quelquefois que ce sentiment d'amour se trouve en nous, sans que nôtre volonté se porte à rien aimer, à cause que nous ne rencontrons point d'objet que nous pensions en être digne : Il peut arriver aussi au contraire que nous connoissions un bien qui mérite beaucoup, & que nous nous joignions à lui de volonté, sans avoir pour cela aucune passion, à cause que le corps n'y est pas disposé. Mais pour l'ordinaire ces deux Amours se trouvent ensemble : car il y a une telle liaison entre l'une & l'autre, que lors que l'Ame juge qu'un objet est digne d'elle, cela dispose incontinent le cœur aux mouvemens qui excitent la passion d'Amour; & lors que le cœur se trouve ainsi disposé par d'autres causes, cela fait que l'Ame imagine des qualitez aimables en des objets, où elle ne verroit que des défauts en un autre temps. Et ce n'est pas merveille que certains mou-

vemens de cœur ſoient ainſi naturellement joints à certaines penſées, avec leſquelles ils n'ont aucune reſſemblance ; car de ce que nôtre Ame eſt de telle nature qu'elle a pû être unie à un corps, elle a auſſi cette proprieté que chacune de ſes penſées ſe peut tellement aſſocier avec quelques mouvemens ou autres diſpoſitions de ce corps, que lors que les mêmes diſpoſitions ſe trouvent une autre fois en luy, elles induiſent l'Ame à la même penſée, & reciproquement lors que la même penſée revient, elle prépare le corps à recevoir la même diſpoſition. Ainſi lors qu'on aprend une langue, on joint les lettres ou la prononciation de certains mots, qui ſont des choſes materielles, avec leurs ſignifications qui ſont des penſées : Enſorte que lors qu'on entend après derechef les mêmes mots, on conçoit les mêmes choſes, & quand on conçoit les mêmes choſes, on ſe reſſouvient des mêmes mots. Mais les premieres diſpoſitions du corps qui ont ainſi accompagné nos penſées, lors que nous ſommes entrez au monde, ont dû ſans doute ſe joindre plus étroitement avec elles, que celles qui les accompagnent par après. Et pour examiner l'origine de la chaleur qu'on ſent autour du cœur, & celle des autres diſpoſitions du corps, qui accompagnent l'Amour, je

conſidere qne dès le premier moment que nôtre Ame a été jointe au corps, il eſt vrai-ſemblable qu'elle a ſenti de la joye, & incontinent après de l'Amour, puis peut-être auſſi de la haine, & de la triſteſſe ; & que les mêmes diſpoſitions du corps qui ont pour lors cauſé en elle ces paſſions, en ont naturellement par après accompagné les penſées. Je juge que ſa premiere paſſion a été la joye, pour ce qu'il n'eſt pas croyable que l'Ame ait été miſe dans le corps, ſinon lors qu'il a été bien diſpoſé, & que lors qu'il eſt ainſi bien diſpoſé, cela nous donne naturellement de la joye. Je dis auſſi que l'Amour eſt venuë après, à cauſe que la matiere de nôtre corps s'écoulant ſans ceſſe, ainſi que l'eau d'une riviere, & étant beſoin qu'il en revienne d'autre en ſa place, il n'eſt gueres vrai-ſemblable que le corps ait été bien diſpoſé, qu'il n'y ait eu auſſi proche de lui quelque matiere fort propre à lui ſervir d'aliment, & que l'Ame ſe joignant de volonté à cette nouvelle matiere, a eu pour elle de l'Amonr ; comme auſſi par après s'il eſt arrivé que cet aliment ait manqué, l'Ame en a eu de la triſteſſe ; Et s'il en eſt venu d'autre en ſa place qui n'ait pas été propre à nourrir le corps, elle a eu pour lui de la haine.

Voilà les quatre paſſions que je crois avoir été en nous les premieres, & les

ſeules que nous avons euës avant nôtre naiſſance, & je crois auſſi qu'elles n'ont été alors que des ſentimens ou des penſées fort confuſes, pource que l'Ame étoit tellement attachée à la matiere, qu'elle ne pouvoit encore vaquer à autre choſe qu'à en recevoir les diverſes impreſſions ; & bien que quelques années après, elle ait commencé à avoir d'autres joyes, & d'autres amours, que celles qui ne dépendent que de la bonne conſtitution & convenable nourrirure du corps ; toutefois ce qu'il y a eu d'intellectuel en ſes joyes ou amours, a toûjours été accompagné des premiers ſentimens qu'elle en avoit eus, & même auſſi des mouvemens ou fonctions naturelles qui étoient alors dans le corps : enſorte que d'autant que l'amour n'étoit cauſée avant la naiſſance que par un aliment convenable, qui entrant abondamment dans le foye, dans le cœur, & dans le poumon, y excitoit plus de chaleur que de coûtume ; de là vient que maintenant cette chaleur accompagne toûjours l'Ame, encore qu'elle vienne d'autres cauſes fort differentes. Et ſi je ne craignois d'être trop long, je pourrois faire voir par le menu, que toutes les autres diſpoſitions du corps, qui ont été au commencement de nôtre vie avec ces quatre paſſions les accompagnent

pagnent encore. Mais je dirai ſeulement que ce ſont ces ſentimens confus de nôtre enfance, qui demeurans joints avec les penſées raiſonnables par leſquelles nous aimons ce que nous en jugeons digne, ſont cauſe que la nature de l'amour nous eſt difficile à connoître. A quoi j'ajoûte que pluſieurs autres paſſions, comme la joye, la triſteſſe, le deſir, la crainte, l'eſperance, &c. ſe mêlant diverſement avec l'Amour, empêchent qu'on ne reconnoiſſe en quoy c'eſt proprement qu'elle conſiſte. Ce qui eſt principalement remarquable touchant le deſir ; car on le prend ſi ordinairement pour l'amour, que cela eſt cauſe qu'on a diſtingué deux ſortes d'amours ; l'une qu'on nomme amour de bien-veillance, en laquelle ce deſir ne paroiſt pas tant, & l'autre qu'on nomme amour de concupiſcence, laquelle n'eſt qu'un deſir fort violent, fondé ſur un amour qui ſouvent eſt foible.

Mais il faudroit écrire un gros volume pour traiter de toutes les choſes qui apartiennent à cette paſſion ; & bien que ſon naturel ſoit de faire qu'on ſe communique le plus que l'on peut, enſorte qu'elle m'incite à tâcher icy de vous dire plus de choſes que je n'en ſçai, je me veux pourtant retenir, de peur que la longueur de cette Lettre ne vous en-

nuye. Ainſi je paſſe à vôtre ſeconde queſtion. Sçavoir ſi la ſeule lumiere naturelle nous enſeigne à aimer Dieu, & ſi on le peut aimer par la force de cette lumiere. Je vois qu'il y a deux fortes raiſons pour en douter; la premiere eſt que les attributs de Dieu qu'on conſidere le plus ordinairement ſont ſi relevés au-deſſus de nous, que nous ne concevons en aucune façon qu'ils nous puiſſent être convenables, ce qui eſt cauſe que nous ne nous joignons point à eux de volonté; la ſeconde eſt qu'il n'y a rien en Dieu qui ſoit imaginable; ce qui fait qu'encore qu'on auroit pour lui quelque amour intellectuelle, il ne ſemble pas qu'on en puiſſe avoir aucune ſenſitive, à cauſe qu'elle devroit paſſer par l'imagination pour venir de l'entendement dans le ſens. C'eſt pourquoi je ne m'étonne pas ſi quelques Philoſophes ſe perſuadent qu'il n'y a que la Religion Chrétienne, qui nous enſeignant le myſtere de l'Incarnation, par lequel Dieu s'eſt abaiſſé juſqu'à ſe rendre ſemblable à nous, fait que nous ſommes capables de l'aimer; & que ceux qui ſans la connoiſſance de ce myſtere ont ſemblé avoir de la paſſion pour quelque Divinité n'en ont point eu pour cela pour le vrai Dieu, mais ſeulement pour quelques Idoles qu'ils ont apellées de ſon nom; tout

de même qu'Ixion, au dire des Poëtes, embraſſoit une nuë au lieu de la Reine des Dieux. Toutefois je ne fais aucun doute que nous ne puiſſions veritablement aimer Dieu par la ſeule force de nôtre nature. Je n'aſſure point que cet amour ſoit méritoire ſans la grace, je laiſſe démêler cela aux Theologiens; mais j'oſe dire qu'au regard de cette vie, c'eſt la plus raviſſante & la plus utile paſſion que nous puiſſions avoir; & même qu'elle peut être la plus forte, bien qu'on ait beſoin pour cela d'une meditation fort attentive, à cauſe que nous ſommes continuellement divertis par la preſence des autres objets. Or le chemin que je juge qu'on doit ſuivre pour parvenir à l'amour de Dieu, eſt qu'il faut conſiderer qu'il eſt un eſprit, ou une choſe qui penſe, en quoi la nature de nôtre ame ayant quelque reſſemblance avec la ſienne, nous venons à nous perſuader qu'elle eſt une émanation de ſa ſouveraine intelligence, *Et divinæ quaſi particula auræ*. Même à cauſe que nôtre connoiſſance ſemble ſe pouvoir accroître par degrez juſqu'à l'infini, & que celle de Dieu étant infinie, elle eſt au but où viſe la nôtre; ſi nous ne conſiderons rien davantage, nous pouvons venir à l'extravagance de ſouhaiter d'être dieux, & ainſi par une trés-grande erreur, aimer ſeulement la

divinité au lieu d'aimer Dieu. Mais si avec cela nous prenons garde à l'infinité de sa puissance par laquelle il a creé tant de choses, dont nous ne sommes que la moindre partie; à l'étenduë de sa providence, qui fait qu'il voit d'une seule pensée tout ce qui a été, qui est, qui sera, & qui sçauroit être; à l'infaillibilité de ses decrets, qui bien qu'ils ne troublent point nôtre libre arbitre, ne peuvent neanmoins en aucune façon être changez; & enfin d'un côté à nôtre petitesse, & de l'autre, à la grandeur de toutes les choses creées, en remarquant de qu'elle sorte elles dépendent de Dieu, & en les considerans d'une façon qui ait du raport à sa toute-puissance, sans les enfermer en une boule, comme font ceux qui veulent que le monde soit fini : la meditation de toutes ces choses remplit un homme qui les entend bien d'une joye si extrême, que tant s'en faut qu'il soit injurieux & ingrat envers Dieu jusqu'à souhaiter de tenir sa place, il pense déja avoir assez vêcu de ce que Dieu lui a fait la grace de parvenir à de telles connoissances; & se joignant entierement à lui de volonté, il l'aime si parfaitement, qu'il ne desire plus rien au monde, sinon que la volonté de Dieu soit faite; ce qui est cause qu'il ne craint plus ni la mort, ni les douleurs, ni les dis-

graces, pource qu'il sçait que rien ne luy peut arriver, que ce que Dieu aura decreté; & il aime tellement ce divin decret, il l'estime si juste & si necessaire, il sçait qu'il en doit si entierement dépendre, que même lors qu'il en attend la mort, ou quelqu'autre mal, si par impossible il pouvoit le changer, il n'en auroit pas la volonté. Mais s'il ne refuse point les maux ou les afflictions, pour ce qu'elles lui viennent de la providence divine, il refuse encore moins tous les biens & plaisirs licites dont il peut joüir en cette vie, pource qu'ils en viennent aussi; & les recevant avec joye, sans avoir aucune crainte des maux, son amour le rend parfaitement heureux. Il est vrai qu'il faut que l'Ame se détache fort du commerce des sens pour se representer les veritez qui excitent en elle cet amour; d'où vient qu'il ne semble pas qu'elle puisse la communiquer à la faculté imaginative pour en faire une passion. Mais neanmoins je ne doute point qu'elle ne lui communique; car encore que nous ne puissions rien imaginer de ce qui est en Dieu, lequel est l'objet de nôtre amour, nous pouvons imaginer nôtre amour même, qui consiste en ce que nous voulons nous unir à quelque objet, c'est-à-dire, au regard de Dieu, nous considerer comme une très-peti-

partie de toute l'immensité des choses qu'il a creées ; pource que selon que les objets sont divers, on se peut unir avec eux, ou les joindre à soy en diverses façons ; & la seule idée de cette union suffit pour exciter de la chaleur autour du cœur, & causer une très-violente passion. Il est vrai aussi que l'usage de nôtre langue, & la civilité des complimens ne permet pas que nous disions à ceux qui sont d'une condition fort relevée au dessus de la nôtre, que nous les aimons ; mais seulement que nous les respectons, honorons, estimons, & que nous avons du zele & de la devotion pour leur service ; dont il me semble que la raison est, que l'amitié d'homme à homme rend égaux en quelque façon ceux en qui elle est reciproque ; & ainsi que pendant que l'on tâche à se faire aimer de quelque Grand, si on luy disoit qu'on l'aime, il pourroit penser qu'on le traite d'égal, & qu'on luy fait tort. Mais pource que les Philosophes n'ont pas coutume de donner divers noms aux choses qui conviennent en une même définition, & que je ne sçai point d'autre définition de l'amour, sinon qu'elle est une passion qui nous fait joindre de volonté à quelque objet, sans distinguer si cet objet est égal, ou plus grand, ou moindre que nous, il me semble que pour

parler leur langue, je dois dire qu'on peut aimer Dieu. Et si je vous demandois en conscience, si vous n'aimez point cette grande Reine auprès de laquelle vous êtes à present, vous auriez beau dire que vous n'avez pour elle que du respect, de la veneration & de l'étonnement, je ne laisserois pas de juger que vous avez aussi une très-ardente affection : car vôtre stile coule si bien quand vous parlez d'elle, que bien que je croye tout ce que vous en dites, pource que je sçai que vous êtes très-veritable, & que j'en ai aussi oüi parler à d'autres, je ne crois pas neanmoins que vous la pussiez décrire comme vous faites, si vous aviez beaucoup de zele, ni que vous puissiez être auprès d'une si grande lumiere sans en recevoir de la chaleur. Et tant s'en faut que l'amour que nous avons pour les objets qui sont au dessus de nous, soit moindre que celle que nous avons pour les autres ; je crois que de sa nature elle est plus parfaite, & qu'elle fait qu'on embrasse avec plus d'ardeur les interêts de ce qu'on aime. Car la nature de l'amour est de faire qu'on se considere avec l'objet aimé comme un tout dont on n'est qu'une partie, & qu'on transfere tellement les soins qu'on a coûtume d'avoir pour soi-même à la conservation de ce tout, qu'on n'en re-

tienne pour soi en particulier qu'une partie aussi grande ou aussi petite qu'on croit être une grande ou petite partie du tout auquel on a donné son affection : en sorte que si on est joint de volonté avec un objet qu'on estime moindre que soy, par exemple, si nous aimons une fleur, un oiseau, un bâtiment, ou chose semblable la plus haute perfection où cet amour puisse atteindre, selon son vrai usage, ne peut faire que nous mettions nôtre vie en aucun hazard pour la conservation de ces choses, pource qu'elles ne sont pas des parties plus nobles du tout qu'elles composent avec nous, que nos ongles & nos cheveux sont de nôtre corps; & ce seroit une extravagance de mettre tout le corps au hazard pour la conservation des cheveux; mais quand deux hommes s'entr'aiment, la charité veut que chacun d'eux estime son ami plus que soi-même, c'est pourquoi leur amitié n'est point parfaite. s'ils ne sont prests de dire en faveur l'un de l'autre, *meme adsum qui feci, in me convertite ferrum, &c.* Tout de même quand un particulier se joint de volonté à son Prince, ou à son païs, si son amour est parfaite, il ne se doit estimer que comme une fort petite partie du tout qu'il compose avec eux, & ainsi ne craindre pas plus d'aller à une mort assurée

pour leur service, qu'on craint de tirer un peu de sang de son bras, pour faire que le reste du corps se porte mieux. Et on voit tous les jours des exemples de cet amour, même en des personnes de basse condition, qui donnent leur vie de bon cœur pour le bien de leur païs, ou pour la défense d'un Grand qu'ils affectionnent. Ensuite de quoy il est évident que nôtre amour envers Dieu doit être sans comparaison la plus grande & la plus parfaite de toutes.

Je n'ai pas peur que ces pensées metaphysiques donnent trop de peine à vôtre esprit ; car je sçai qu'il est très-capable de tout ; mais j'avouë qu'elles lassent le mien, & que la presence des objets sensibles ne permet pas que je m'y arrête long-temps. C'est pourquoi je passe à la troisieme question ; sçavoir, lequel des deux dereglement est le pire, celui de l'amour, ou celui de la haine. Mais je me trouve plus empêché à y répondre qu'aux deux autres, à cause que vous y avez moins expliqué vôtre intention, & que cette difficulté se peut entendre en divers sens, qui me semblent devoir être examinez séparément. On peut dire qu'une passion est pire qu'une autre, à cause qu'elle nous rend moins vertueux, ou à cause qu'elle repugne davantage à nôtre contentement, ou enfin à

cause qu'elle nous emporte à de plus grands excés, & nous dispose à faire plus de mal aux autres hommes.

Pour le premier point, je le trouve douteux. Car en considerant les définitions de ces deux passions, je juge que l'amour que nous avons pour un objet qui ne le mérite pas, nous peut rendre pires que ne fait la haine que nous avons pour un autre que nous devrions aimer; à cause qu'il y a plus de danger d'être joint à une chose qui est mauvaise, & d'être comme transformé en elle, qu'il n'y en a d'être separé de volonté d'une qui est bonne. Mais quand je prens garde aux inclinations ou habitudes qui naissent de ces passions, je change d'avis: car voyant que l'amour, qnelque dereglée qu'elle soit, a toûjours le bien pour objet, il ne me semble pas qu'elle puisse tant corrompre nos mœurs, que fait la haine qui ne se propose que le mal. Et on voit par experience que les plus gens de bien deviennent peu à peu malicieux, lors qu'ils sont obligez de haïr quelqu'un; car encore même que leur haine soit juste, ils se representent si souvent les maux qu'ils reçoivent de leur ennemi, & aussi ceux qu'ils lui souhaitent, que cela les accoutume peu à peu à la malice. Au contraire ceux qui s'adonnent à aimer,

encore même que leur amour soit dereglée & frivole, ne laissent pas de se rendre souvent plus honnêtes gens & plus vertueux, que s'ils occupoient leur esprit à d'autres pensées. Pour le second point, je n'y trouve aucune difficulté: car la haine est toûjours accompagnée de tristesse & de chagrin; & quelque plaisir que certaines gens prennent à faire du mal aux autres, je crois que leur volupté est semblable à celle des démons, qui selon nôtre Religion ne laissent pas d'être damnez, encore qu'ils s'imaginent continuellement se vanger de Dieu en tourmentant les hommes dans les enfers. Au contraire l'amour tant dereglée qu'elle soit donne du plaisir; & bien que les Poëtes s'en plaignent souvent dans leurs vers, je crois neanmoins que les hommes s'abstiendroient naturellement d'aimer, s'ils n'y trouvoient plus de douceur que d'amertume; & que toutes les afflictions dont on attribuë la cause à l'amour, ne viennent que des autres passions qui l'accompagnent, à sçavoir, des desirs temeraires, & des esperances mal fondées. Mais si l'on demande laquelle de ces deux passions nous emporte à de plus grands excés, & nous rend capables de faire plus de mal au reste des hommes, il me semble que je dois dire que c'est l'amour, d'autant

qu'elle a naturellement beaucoup plus de force & plus de vigueur que la haine ; & que souvent l'affection qu'on a pour un objet de peu d'importance, cause incomparablement plus de maux, que ne pourroit faire la haine d'un autre de plus de valeur. Je prouve que la haine a moins de vigueur que l'amour, par l'origine de l'une & de l'autre : car s'il est vrai que nos premiers sentimens d'amour soient venus de ce que nôtre cœur recevoit abondance de nourriture qui lui étoit convenable, & au contraire que nos premiers sentimens de haine ayent été causez par un aliment nuisible qui venoit au cœur, & que maintenant les mêmes mouvemens accompagnent encore les mêmes passions, ainsi qu'il a tantôt été dit, il est évident que lors que nous aimons, tout le plus pur sang de nos veines coule abondamment vers le cœur, ce qui envoye quantité d'esprits animaux au cerveau, & ainsi nous donne plus de force, plus de vigueur, & plus de courage ; au lieu que si nous avons de la haine, l'amertume du fiel & l'aigreur de la rate se mélant avec nôtre sang, est cause qu'il ne vient pas tant ni de tels esprits au cerveau, & ainsi qu'on demeure plus foible, plus froid & plus timide. Et l'experience confirme mon dire; car les Hercules, les Rolans, & generalement ceux qui ont le plus de courage aiment plus ardemment que les autres ; & au contraire ceux qui sont foibles & lâches sont les plus enclins à la haine. La colere peut bien rendre les hommes hardis, mais elle emprunte sa vigueur de l'amour qu'on a pour soi-même, laquelle lui sert toûjours de fondement, & non pas de la haine qui ne fait que l'accompagner. Le desespoir fait faire aussi de grands efforts de courage, & la peur fait exercer de grandes cruautez, mais il y a de la difference entre ces passions & la haine. Il me reste encore à prouver, que l'amour qu'on a pour un objet de peu d'importance, peut causer plus de mal étant dereglée, que ne fait la haine d'un autre de plus de valeur. Et la raison que j'en donne, est, que le mal qui vient de la haine s'étend seulement sur l'objet haï, au lieu que l'amour dereglée n'épargne rien, sinon son objet, lequel n'a pour l'ordinaire que si peu d'étenduë, à comparaison de toutes les autres choses dont elle est prête de procurer la perte & la ruine, afin que cela serve de ragoût à l'extravagance de sa fureur. On dira peut-être que la haine est la plus prochaine cause des maux qu'on attribuë à l'amour, pource que si nous aimons quelque chose, nous haïssons par même moyen tout ce qui lui est contrai-

re : mais l'amour est toûjours plus coupable que la haine, des maux qui se font en cette façon, d'autant qu'elle en est la premiere cause, & que l'amour d'un seul objet, peut ainsi faire naître la haine de beaucoup d'autres. Puis outre cela, les plus grands maux de l'amour ne sont pas ceux qu'elle commet en cette façon par l'entremise de la haine, les principaux & les plus dangereux sont ceux qu'elle fait, ou laisse faire, pour le seul plaisir de l'objet aimé, ou pour le sien propre. Je me souviens d'une saillie de Theophile, qui peut être mise icy pour exemple ; il fait dire à une personne éperduë d'amour:

Dieux que le beau Paris eut une belle proye!
Que cet Amant fit bien
Alors qu'il alluma l'embrasement de Troye,
Pour amortir le sien.

Ce qui montre que même les plus grands & les plus funestes desastres peuvent être quelquefois, comme j'ai dit, des ragoûts d'une amour mal reglée, & servir à la rendre plus agréable, d'autant qu'ils en encherissent le prix. Je ne sçai si mes pensées s'accordent en ceci avec les vôtres ; mais je vous assure bien qu'elles s'accordent en ce que comme vous m'avez promis beaucoup de bien-veillance, ainsi je suis avec une très-ardente passion, &c.

d'Egmond le
1. Fév. 1647.

A MONSIEUR CHANUT.

LETTRE XXXVI.

MONSIEUR,

Comme je passois par icy pour aller en France, j'ai apris de Monsieur Brasset qu'il m'avoit envoyé de vos Lettres à Egmond, & bien que mon voyage soit assez pressé, je me proposois de les attendre ; mais ayant été reçûës en mon logis trois heures après que j'en étois parti, on me les a incontinent renvoyées. Je les ay lûës avec avidité. J'y ai trouvé de grandes preuves de vôtre amitié & de vôtre adresse. J'ai eu peur en lisant les premieres pages, où vous m'aprenez que Monsieur du Rier avoit parlé à la Reine d'une de mes Lettres, & qu'elle demandoit de la voir. Par après je me suis rassuré étant à l'endroit où vous écrivez, qu'elle en a oüi la lecture avec quelque sasisfaction ; Et je doute si j'ai été touché de plus d'admiration, de ce qu'elle a si facilement entendu des choses que les plus doctes estiment très-obscures, ou de joye, de ce qu'elles ne lui ont pas déplû.

Mais mon admiration s'est redoublée, lors que j'ai vû la force & le poids des objections que Sa Majesté a remarquées touchant la grandeur que j'ai attribuée à l'Univers, & je souhaiterois que vôtre Lettre m'eût trouvé en mon séjour ordinaire; pource qu'y pouvant mieux recüeillir mon esprit, que dans la chambre d'une hôtellerie, j'aurois peut-être pû me démêler un peu mieux d'une question si difficile, & si judicieusement proposée. Je ne prétens pas toutefois que cela me serve d'excuse; & pourvû qu'il me soit permis de penser que c'est à vous seul que j'écris, afin que la veneration & le respect ne rendent point mon imagination trop confuse, je m'éforcerai ici de mettre tout ce que je puis dire touchant cette matiere.

En premier lieu, je me souviens que le Cardinal de Cusa, & plusieurs autres Docteurs ont suposé le monde infini, sans qu'ils ayent jamais été repris de l'Eglise pour ce sujet; au contraire, on croit que c'est honorer Dieu, que de faire concevoir ses œuvres fort grands; Et mon opinion est moins difficile à recevoir que la leur; pource que je ne dis pas que le monde soit *infini*, mais *indefini* seulement. En quoi il y a une difference assez remarquable: car pour dire qu'une chose est infinie, on

on doit avoir quelque raison qui la fasse connoître telle, ce qu'on ne peut avoir que de Dieu seul; mais pour dire qu'elle est indéfinie, il suffit de n'avoir point de raison par laquelle on puisse prouver qu'elle ait des bornes. Ainsi il me semble qu'on ne peut prouver, ni même concevoir, qu'il y ait des bornes en la matiere dont le monde est composé. Car en examinant la nature de cette matiere, je trouve qu'elle ne consiste en autre chose, qu'en ce qu'elle a de l'étenduë en longueur, largeur & profondeur, de façon que tout ce qui a ces trois dimensions est une partie de cette matiere; & il ne peut y avoir aucun espace entierement vuide, c'est-à-dire, qui ne contienne aucune matiere, à cause que nous ne sçaurions concevoir un tel espace, que nous ne concevions en lui ces trois dimensions, & par conséquent de la matiere. Or en suposant le monde fini, on imagine au delà de ses bornes quelques espaces qui ont leurs trois dimensions, & ainsi qui ne sont pas purement imaginaires, comme les Philosophes les nomment, mais qui contiennent en soi de la matiere; laquelle ne pouvant être ailleurs que dans le monde, fait voir que le monde s'étend au-delà des bornes qu'on avoit voulu lui attribuer. N'ayant donc aucune raison pour prouver, & même

ne pouvant concevoir que le monde ait des bornes, je le nomme *indefini*; mais je ne puis nier pour cela qu'il n'en ait peut-être quelques-unes qui sont connuës de Dieu, bien qu'elles me soient incomprehensibles; c'est pourquoi je ne dis pas absolument qu'ill est *infini*.

Lors que son étenduë est considerée en cette sorte, si on la compare avec sa durée, il me semble qu'elle donne seulement occasion de penser, qu'il n'y a point de temps imaginable avant la création du monde auquel Dieu n'eût pû le créer, s'il eût voulu; Et qu'on n'a point sujet pour cela de conclure, qu'il l'a veritablement créé avant un temps indefiny, à cause que l'existence actuelle ou veritable que le monde a euë depuis cinq ou six mil ans, n'est pas necessairement jointe avec l'existence possible ou imaginaire qu'il a pû avoir auparavant; ainsi que l'existence actuelle des espaces qu'on conçoit autour d'un globe, (c'est-à-dire, du monde suposé comme *finy*) est jointe avec l'existence actuelle de ce même globe. Outre cela, si de l'étenduë indefinie du monde on pouvoit inferer l'éternité de sa durée au regard du temps passé, on la pourroit encore mieux inferer de l'éternité de la durée qu'il doit avoir à l'avenir. Car la foy nous enseigne, que bien que la terre & les

cieux periront, c'est-à-dire changeront de face, toutefois le monde, c'est-à-dire, la matiere dont ils sont composez ne perira jamais; comme il paroît de ce qu'elle promet une vie éternelle à nos corps après la resurrection, & par conséquent aussi au monde dans lequel ils seront; mais de cette durée infinie que le monde doit avoir à l'avenir, on n'infere point qu'il ait été ci-devant de toute éternité, à cause que tous les momens de sa durée sont indépendans les uns des autres.

Pour les prérogatives que la Religion attribuë à l'homme, & qui semblent difficiles à croire, si l'étenduë de l'Univers est suposée indéfinie, elles méritent quelque explication: car bien que nous puissions dire que toutes les choses créées sont faites pour nous, entant que nous en pouvons tirer quelque usage, je ne sçache point neanmoins que nous soyons obligez de croire que l'homme soit la fin de la Création. Mais il dit que *omnia propter ipsum* (Deum) *facta sunt*, que c'est Dieu seul qui est la cause finale, aussi-bien que la cause efficiente de l'Univers; Et pour les creatures, d'autant qu'elles servent reciproquement les unes aux autres, chacune se peut attribuer cet avantage, que toutes celles qui lui servent sont faites pour elle. Il est vrai que les six jours de la Créa-

tion sont tellement décrits en la Genese, qu'il semble que l'homme en soit le principal sujet ; mais on peut dire que cette histoire de la Genese ayant été écrite pour l'homme, ce sont principalement les choses qui le regardent que le Saint Esprit y a voulu specifier, & qu'il n'y est parlé d'aucunes, qu'entant qu'elles se raportent à l'homme. Et à cause que les Predicateurs ayant soin de nous inciter à l'amour de Dieu, ont coûtume de nous representer les divers usages que nous tirons des autres creatures, & disent que Dieu les a faites pour nous, & qu'ils ne nous font point considerer les autres fins, pour lesquelles on peut aussi dire qu'il les a faites, à cause que cela ne sert point à leur sujet, nous sommes fort enclins à croire qu'il ne les a faites que pour nous. Mais les Prédicateurs passent plus outre : car ils disent que chaque homme en particulier est redevable à Jesus-Christ de tout le sang qu'il a répandu en la Croix, tout de même que s'il n'étoit mort que pour un seul; en quoi ils disent bien la verité ; mais comme cela n'empêche pas qu'il n'ait racheté de ce même sang un très-grand nombre d'autres hommes, ainsi je ne vois point que le mystere de l'Incarnation, & tous les autres avantages que Dieu a faits à l'homme, empêchent qu'il n'en puisse avoir

fait une infinité d'autres très-grands à une infinité d'autres créatures. Et bien que je n'infere pas pour cela qu'il y ait des creatures intelligentes dans les étoiles, ou ailleurs, je ne vois pas aussi qu'il y ait aucune raison, par laquelle on puisse prouver qu'il n'y en a point ; mais je laisse toujours indécises les questions qui sont de cette sorte, plûtôt que d'en rien nier ou assûrer. Il me semble qu'il ne reste plus ici autre difficulté, sinon qu'après avoir crû long-temps que l'homme a de grands avantages par dessus les autres creatures, il semble qu'on les perde tous, lors qu'on vient à changer d'opinion. Mais je distingue entre ceux de nos biens qui peuvent devenir moindres, de ce que d'autres en possedent de semblables, & ceux que cela ne peut rendre moindres. Ainsi un homme qui n'a que mille pistoles seroit fort riche, s'il n'y avoit point d'autres personnes au monde qui en eussent tant, & le même seroit fort pauvre s'il n'y avoit personne qui n'en eût beaucoup davantage ; Et ainsi toutes les qualitez loüables donnent d'autant plus de gloire à ceux qui les ont, qu'elles se rencontrent en moins de personnes ; c'est pourquoi on a coutume de porter envie à la gloire & aux richesses d'autruy. Mais la vertu, la science, la santé, & generalement tous les autres

biens étant considerez en eux-mêmes, sans être raportez à la gloire, ne sont aucunement moindres en nous, de ce qu'ils se trouvent aussi en beaucoup d'autres; c'est pourquoi nous n'avons aucun sujet d'être fâchez qu'ils soient en plusieurs. Or les biens qui peuvent être en toutes les creatures intelligentes d'un monde indéfiny sont de ce nombre, ils ne rendent point moindres ceux que nous possedons. Au contraire lors que nous aimons Dieu, & que par lui nous nous joignons de volonté avec toutes les choses qu'il a créées, d'autant que nous les concevons plus grandes, plus nobles, plus parfaites, dautant nous estimons-nous aussi davantage, à cause que nous sommes des parties d'un tout plus accompli; & dautant avons-nous plus de sujet de loüer Dieu, à cause de l'immensité de ses œuvres. Lors que l'Ecriture sainte parle en divers endroits de la multitude innombrable des Anges, elle confirme entierement cette opinion: car nous jugeons que les moindres Anges sont incomparablement plus parfaits que les hommes. Et les Astronomes, qui en mesurant la grandeur des étoiles les trouvent beaucoup plus grandes que la terre, la confirment aussi: car si de l'étenduë indefinie du monde, on infere qu'il doit y avoir des habitans ailleurs qu'en la terre, on le peut inferer aussi de l'étenduë que tous les Astronomes lui attribuent, à cause qu'il n'y en a aucun qui ne juge que la terre est plus petite au regard de tout le ciel, que n'est un grain de sable au regard d'une montagne.

Je passe maintenant à vôtre question, touchant les causes qui nous incitent souvent à aimer une personne plûtôt qu'une autre, avant que nous en connoissions le mérite; & j'en remarque deux, qui sont, l'une dans l'esprit, & l'autre dans le corps. Mais pour celle qui n'est que dans l'esprit, elle présupose tant de choses touchant la nature de nos ames, que je n'oserois entreprendre de les déduire dans une lettre; Je parlerai seulement de celle du corps. Elle consiste dans la disposition des parties de nôtre cerveau, soit que cette disposition ait été mise en lui par les objets des sens, soit par quelqu'autre cause. Car les objets qui touchent nos sens meuvent par l'entremise des nerfs quelques parties de nôtre cerveau, & y font comme certains plis, qui se défont lors que l'objet cesse d'agir; mais la partie où ils ont été faits demeure par après disposée à être pliée derechef en la même façon par un autre objet qui ressemble en quelque chose au précedent, encore qu'il ne lui ressemble pas en tout. Par exemple, lors que

j'étois enfant, j'aimois une fille de mon âge, qui étoit un peu louche; au moyen dequoy, l'impression qui se faisoit par la vûë en mon cerveau, quand je regardois ses yeux égarez, se joignit tellement à celle qui s'y faisoit aussi pour émouvoir en moy la passion de l'amour, que long-tems aprés en voyant des personnes louches, je me sentois plus enclin à les aimer, qu'à en aimer d'autres, pour cela seul qu'elles avoient ce défaut; Et je ne sçavois pas neanmoins que ce fût pour cela, Au contraire, depuis que j'y ay fait reflexion, & que j'ai reconnu que c'étoit un défaut, je n'en ay plus été émû. Ainsi lors que nous sommes portez à aimer quelqu'un sans que nous en sçachions la cause, nous pouvons croire que cela vient de ce qu'il y a quelque chose en lui de semblable à ce qui a été dans un autre objet que nous avons aimé auparavant, encore que nous ne sçachions pas ce que c'est. Et bien que ce soit plus ordinairement une perfection qu'un défaut, qui nous attire ainsi à l'amour, toutefois à cause que ce peut être quelquefois un défaut, comme en l'exemple que j'ai aporté, un homme sage ne se doit pas laisser entierement aller à cette passion, avant que d'avoir consideré le mérite de la personne pour laquelle nous nous sentons émûs. Mais à cause que nous ne pouvons

vons pas aimer également tous ceux en qui nous remarquons des mérites égaux, je crois que nous sommes seulement obligez de les estimer également; & que le principal bien de la vie étant d'avoir de l'amitié pour quelques-uns, nous avons raison de préferer ceux à qui nos inclinations secrettes nous joignent, pourvû que nous remarquions aussi en eux du mérite. Outre que lors que ces inclinations secrettes ont leur cause en l'esprit, & non dans le corps, je crois qu'elles doivent toûjours être suivies; & la marque principale qui les fait connoître, est, que celles qui viennent de l'esprit sont reciproques, ce qui n'arrive pas souvent aux autres. Mais les preuves que j'ai de vôtre affection m'assûrent si fort, que l'inclination que j'ai pour vous est reciproque, qu'il faudroit que je fusse entierement ingrat, & que je manquasse à toutes les regles que je crois devoir être observées en l'amitié, si je n'étois pas avec beaucoup de zele, &c.

A la Haye le
6. Juin 1647.



A MONSIEUR CHANUT,

LETTRE XXXVII.

MONSIEUR,

Il faut que je vous dise que je suis marry du trop favorable accueil que vous avez procuré aux écrits que je vous avois envoyez pour la Reine de Suede ; car j'ai peur que Sa Majesté n'y trouvant rien en les lisant qui corresponde à l'esperance que vous lui en avez fait avoir, en ait d'autant moins bonne opinion, qu'elle l'aura eüe meilleure auparavant. J'ai encore un autre déplaisir, qui est, que puisque mon paquet a été retenu trois semaines à Amsterdam (ce que j'ai sçû être arrivé, pour ce qu'on pensoit le devoir envoyer par mer, & qu'on en attendoit l'occasion) je regrette de n'avoir pas employé ce temps-là pour tâcher d'écrire quelque chose qui fût moins indigne d'un si bon accüeil. Car encore que j'aie tâché de faire mon mieux, toutefois les secondes pensées ont coutume d'être plus nettes que les premieres, & je m'étois hâté en faisant cette dépêche, pour témoigner au moins par ma prompti-

tude, combien j'étois desireux d'obéïr à un commandement, que je cherissois comme le plus grand honneur que je puisse recevoir. Voilà M. tous les sujets de tristesse que je puisse imaginer, afin de moderer l'extrême joye que j'ai d'aprendre, que cette grande Reine veüille lire & considerer à loisir les écrits qne j'ai envoyez ; car j'ose me promettre que si elle goûte les pensées qu'ils contiennent, elles ne seront pas infructueuses, & pource qu'elle est l'une des plus importantes personnes de la terre, que cela même peut n'être pas inutile au public. Il me semble avoir trouvé par experience que la consideration de ses pensées fortifie l'esprit en l'exercice de la vertu, & qu'elle sert plus à nous rendre heureux, qu'aucune autre chose qui soit au monde. Mais il n'est pas possible que je les aye assez bien exprimées pour faire qu'elles paroissent aux autres comme à moi. Et j'ai un desir extrême d'aprendre quel jugement en fera Sa Majesté, mais particulierement aussi quel sera le vôtre. La parole a beaucoup plus de force pour persuader que l'écriture, & je ne doute point que vous ne lui en fassiez aisément avoir les mêmes sentimens que vous aurez, au moins s'ils sont à mon avantage ; car l'affection dont vous me donnez tous les jours des preuves m'assure que vous

ne lui en voudriez pas faire avoir d'autres. Je serai bien aise de voir la harangue de M. F. à cause de la matiere dont il traite, & je ne manquerai pas de la demander à M. Brasset lors qu'il l'aura reçûë. Au reste, je me propose d'aller à Paris au commencement du mois prochain; je pourrois dire que pour mon interest je ne souhaite pas d'avoir si-tost l'honneur de vous y voir, à cause des faveurs que vous me procurez au lieu où vous êtes; mais je n'ai jamais aucun égard à moi, lors qu'il peut y aller du contentement de mes amis; & j'avouë que je ne souhaiterois pas un employ penible, qui m'ôtât le loisir de cultiver mon esprit, encore que cela fût recompensé par beaucoup d'honneur & de profit. Je dirai seulement qu'il ne me semble pas que le vôtre soit du nombre de ceux qui ôtent le loisir de cultiver son esprit; au contraire je crois qu'il vous en donne les occasions, en ce que vous êtes auprès d'une Reine qui en a beaucoup, & qu'il ne faut pas avoir manque d'adresse pour satisfaire entierement à ses maîtres, agréer à ceux vers lesquels on est envoyé, & ne joüer cependant aucun autre personnage, que celui d'un homme d'honneur, ainsi que je m'assure que vous faites. On peut toujours tirer beaucoup de satisfaction, de

ce qu'on occupe son esprit en des choses difficiles, lors qu'on y réüssit, encore qu'on ne l'occupe pas aux mêmes choses qu'on auroit peut-être choisies, si on en avoit eu la liberté. Le vôtre étant propre à tout, je ne doute point que vous ne tiriez beaucoup de satisfaction d'un emploi dont vous vous acquittez si bien. Si pourtant vous aprochiez du temps de vôtre retraite, & que vous revinssiez bientôt à Paris, je serois ravi d'avoir l'honneur de vous y voir. Que si vous faites encore quelque séjour au lieu où vous êtes, je me consolerai sur ce que j'espere que vous continuerez à me procurer la bienveillance de cette grande Reine, pour les vertus de laquelle vous m'avez fait avoir beaucoup de veneration & de zele. Je suis, &c.

A Egmond le
21. Fév. 1648.



AU MESME,

LETTRE XXXVIII.

MONSIEUR,

Vous avez grande raison de penser que j'ai beaucoup plus de sujet d'admirer qu'une Reine perpetuellement agissante dans les affaires se soit souvenuë après plusieurs mois d'une lettre que j'avois eu l'honneur de lui écrire, & qu'elle ait pris la peine d'y répondre, que non pas qu'elle n'y ait point répondu plûtost. J'ai été surpris de voir qu'elle écrit si nettement & si facilement en françois ; toute nôtre nation lui en est très-obligée, & il me semble que cette Princesse est bien plus créée à l'image de Dieu, que le reste des hommes, d'autant qu'elle peut étendre ses soins à plus grand nombre de diverses occupations en même temps. Car il n'y a au monde que Dieu seul dont l'esprit ne se lasse point, & qui n'est pas moins exact à sçavoir le nombre de nos cheveux, & à pourvoir jusqu'aux plus petits vermisseaux, qu'à mouvoir les Cieux & les Astres. Mais encore que j'aye reçû comme une

faveur nullement meritée, la lettre que cette incomparable Princesse a daigné m'écrire, & que j'admire qu'elle en ait pris la peine, je n'admire pas en même façon qu'elle veüille prendre celle de lire le livre de mes Principes, à cause que je me persuade qu'il contient plusieurs veritez, qu'on trouveroit difficilement ailleurs. On peut dire que ce ne sont que des veritez de peu d'importance, touchant des matieres de Physique, qui semblent n'avoir rien de commun avec ce que doit sçavoir une Reine: mais d'autant que l'esprit de celle-ci est capable de tout, & que ces veritez de Physique font partie des fondemens de la plus haute & plus parfaite Morale, j'ose esperer qu'elle aura de la satisfaction de les connoître. Je serois ravi d'aprendre qu'elle vous eût choisi avec M. Freins-hemius pour la soulager en cette étude ; & je vous aurois très-grande obligation si vous preniez la peine de m'avertir des lieux où je ne me suis pas assez expliqué. Je serois toûjours soigneux de vous répondre dès le jour même que j'aurois reçû de vos lettres ; mais cela ne serviroit que pour ma propre instruction ; car il y a si loin d'ici à Stocholm, & les lettres passent par tant de mains avant que d'y arriver, que vous auriez bien plûtost resolu de vous-même les difficul-

tez que vous rencontreriez, que vous n'en pourriez avoir d'ici la solution. Je remarquerai seulement en cet endroit deux ou trois choses que l'experience m'a enseignées touchant ce livre. La premiere est, qu'encore que sa premiere partie ne soit qu'un abregé de ce que j'ai écrit en mes Meditations, il n'est pas besoin toutefois pour l'entendre de s'arrêter à lire ces Meditations, à cause que plusieurs les trouvent beaucoup plus difficiles, & j'aurois peur que Sa Majesté ne s'en ennuyast. La seconde est, qu'il n'est pas besoin non plus de s'arrester à examiner les regles du mouvement, qui sont en l'article 46. de la seconde partie, & aux suivans, à cause qu'elles ne sont pas necessaires pour l'intelligence du reste. La derniere est, qu'il est besoin de se souvenir en lisant ce livre, que bien que je ne considere rien dans le corps, que les grandeurs, les figures, & les mouvemens de leurs parties, je prétens neanmoins y expliquer la nature de la lumiere, de la chaleur, & de toutes les autres qualitez sensibles; d'autant que je présupose que ces qualitez sont seulement dans nos sens, ainsi que le chatoüillement & la douleur, & non point dans les objets que nous sentons, dans lesquels il n'y a que certaines figures & mouvemens, qui causent les

sentimens qu'on nomme lumiere, chaleur, &c. Ce que je n'ai expliqué & prouvé qu'à la fin de la quatriéme partie; Et toutefois il est à propos de le sçavoir & remarquer dès le commencement du Livre, pour le pouvoir mieux entendre. Au reste, j'ai ici à m'excuser de ce que vos lettres me sont allé chercher à Paris, & que je ne vous avois point encore mandé mon retour en Hollande, où il y a déja cinq mois que je suis; mais je suposois que M. Cl. vous l'écriroit, à cause qu'il me faisoit souvent part de vos nouvelles, lors que j'étois en France; & j'étois bien aise de ne rien écrire de mon retour, afin de ne sembler point le reprocher à ceux qui m'avoient apellé. Je les ai considerez comme des amis qui m'avoient convié à dîner chez eux; & lors que j'y suis arrivé, j'ai trouvé que leur cuisine étoit en désordre, & leur marmite renversée; c'est pourquoi je m'en suis revenu sans dire mot, afin de n'augmenter point leur fâcherie. Mais cette rencontre m'a enseigné à n'entreprendre jamais plus aucun voyage sur des promesses, quoi qu'elles soient écrites en parchemin. Et bien que rien ne m'attache en ce lieu, sinon que je n'en connois point d'autre où je puisse être mieux, je me vois neanmoins en grand hazard d'y

passer le reste de mes jours ; car j'ai peur que nos orages de France ne soient pas si-tost apaisez, & je deviens de jour à autre plus paresseux, ensorte qu'il seroit difficile que je pusse derechef me résoudre à souffrir l'incommodité d'un voyage. Mais je supose que vous reviendrez quelque jour du lieu où vous êtes, alors j'espere que j'aurai l'honneur de vous voir ici en passant. Et je serai toute ma vie, &c.

La lettre jointe à celle-ci ne contient qu'un compliment fort sterile ; car n'étant interrogé sur aucune matiere, je n'ai osé par respect en toucher aucune, afin de ne sembler pas vouloir faire le discoureur, & j'ai crû neanmoins que mon devoir m'obligeoit d'écrire.

A Egmond le
26. Fév. 1649.



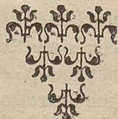
A LA REINE DE SUEDE.

LETTRE XXXIX.

MADAME,

S'il arrivoit qu'une lettre me fust envoyée du Ciel, & que je la visse descendre des nuës, je ne serois pas davantage surpris, & ne la pourrois recevoir avec plus de respect & de veneration, que j'ai reçû celle qu'il a plû à Vôtre Majesté de m'écrire. Mais je me reconnois si peu digne des remercimens qu'elle contient, que je ne les puis accepter que comme une faveur & une grace, dont je demeure tellement redevable, que je ne m'en sçaurois jamais dégager. L'honneur que j'avois ci-devant reçû d'être interrogé de la part de Vôtre Majesté par M. Chanut touchant le Souverain Bien, ne m'avoit que trop payé de la réponse que j'avois faite ; Et depuis ayant apris par lui, que cette réponse avoit été favorablement reçûë, cela m'avoit si fort obligé, que je ne pouvois pas esperer ni souhaiter rien de plus pour si peu de chose ; particu-

lierement d'une Princesse que Dieu a mise en si haut lieu, qui est environnée de tant d'affaires très-importantes, dont elle prend elle-même les soins, & de qui les moindres actions peuvent tant pour le bien general de toute la terre, que tous ceux qui aiment la vertu, se doivent estimer très-heureux, lors qu'ils peuvent avoir occasion de lui rendre quelque service. Et pource que je fais particulierement profession d'être de ce nombre, j'ose ici protester à Vôtre Majesté qu'elle ne me sçauroit rien commander de si difficile, que je ne sois toûjours prest de faire tout mon possible pour l'executer; Et que si j'étois né Suedois, ou Finlandois, je ne pourrois être avec plus de zele, ni plus parfaitement que je suis, &c.



A MONSIEUR CHANUT.

LETTRE XL.

MONSIEUR,

Vous mesurez merveilleusement bien les temps; car justement j'ai trouvé à la Haye lors que j'étois en chemin pour venir ici, la lettre que vous vouliez que je pusse recevoir avant mon partement de Hollande; Elle vint seulement en cela trop tard, que m'étant proposé de partir le jour même qu'on me la rendit, je fus contraint de differer ma réponse, jusqu'à mon arrivée en cette ville. J'ai eu cependant tout le loisir de repasser par mon imagination la belle description que vous faites de cette chasse, où l'on porte des livres, & où vous me donnez l'esperance que mon écrit aura cette prérogative au dessus de beaucoup d'autres, d'être revû par la Reine de Suede. La grande estime que je fais de l'esprit de cette incomparable Princesse, me donne sujet d'aprehender que cet écrit ne lui puisse plaire, puis qu'ayant déja pris la peine de le voir, ainsi que vous me mandez qu'el-

le a fait, elle n'a pas voulu neanmoins vous en dire encore son sentiment. Mais je me console sur ce que vous ajoutez, qu'elle s'est proposée de le revoir : car elle ne daigneroit pas s'arrêter à cela, si elle n'avoit rien trouvé qu'elle aprouvast. Et je me flatte de cette opinion, que c'est plûtost l'ordre, l'agencement, & les ornemens de l'élocution qui y manquent, que non pas la verité des pensées ; ce qui me fait esperer plus d'aprobation de la seconde lecture, que de la premiere. Vous direz peut-être que je me donne en ceci trop de vanité ; mais je vous prie d'en attribuer la faute à l'air de Paris, plûtost qu'à mon inclination : car je crois vous avoir déja dit autrefois, que cet air me dispose à concevoir des chimeres, au lieu de pensées de Philosophe. Je vois tant d'autres personnes qui se trompent en leurs opinions, & en leurs calculs, qu'il me semble que c'est une maladie universelle. L'innocence du désert d'où je viens me plaisoit beaucoup davantage, & je ne crois pas que je puisse m'empêcher d'y retourner dans peu de temps; mais en quelque lieu du monde que je sois, je vous prie de croire que vous y aurez, &c.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XLI.

MADAME,

Encore que je sçache bien que le lieu & la condition où je suis, ne me sçauroient donner aucune occasion d'être utile au service de Vôtre Altesse, je ne satisferois pas à mon devoir, ni à mon zele, si après être arrivé en une nouvelle demeure, je manquois à vous renouveller les offres de ma très-humble obéissance. Je me suis rencontré ici en une conjoncture d'affaires, que toute la prudence humaine n'eût sçû prévoir. Le Parlement joint avec les autres Cours souveraines s'assemblent maintenant tous les jours, pour déliberer touchant quelques ordres qu'ils prétendent devoir être mis au maniement des finances, & cela se fait à present avec la permission de la Reine, ensorte qu'il y a de l'aparence que l'affaire tirera de longue ; mais il est mal aisé de juger ce qui en réüssira. On dit qu'ils se proposent de trouver de l'ar-

gent suffisamment pour continuer la guerre, & entretenir de grandes armées, sans pour cela fouler le peuple ; s'ils prennent ce biais, je me persuade que ce sera le moyen de venir enfin à une paix generale. Mais en attendant que cela soit, j'eusse bien fait de me tenir au pays où la paix est déja ; & si ces orages ne se dissipent bientost, je me propose de retourner vers Egmond dans six semaines ou deux mois, & de m'y arrêter jusqu'à ce que le Ciel de France soit plus serain. Cependant me tenant comme je fais un pied en un pays, & l'autre en un autre, je trouve ma condition très-heureuse, en ce qu'elle est libre ; & je crois que ceux qui sont en grande fortune different davantage des autres, en ce que les déplaisirs qui leur arrivent, leur sont plus sensibles, que non pas en ce qu'ils joüissent de plus de plaisirs, à cause que tous les contentemens qu'ils peuvent avoir, leur étant ordinaires, ne les touchent pas tant que les afflictions, qui ne leur viennent que lors qu'ils s'y attendent le moins, & qu'ils n'y sont aucunement préparez ; ce qui doit servir de consolation à ceux que la fortune a accoutumez à ses disgraces. Je voudrois qu'elle fût aussi obéïssante à tous vos desirs, que je serai toute ma vie, &c.

A MONSIEUR

A MONSIEUR CHANUT.

LETTRE XLII.

MONSIEUR,

La derniere que vous avez pris la peine de m'adresser à Paris, n'est point parvenuë jusques à moi ; mais je viens d'en recevoir la copie par le soin de M. Brasset, & je tiens à une très-insigne faveur d'aprendre par elle, qu'il plaist à la Reine de Suede que j'aye l'honneur de lui aller faire la reverence. J'ai tant de veneration pour les hautes & rares qualitez de cette Princesse, que les moindres de ses volontez sont des commandemens très-absolus à mon regard : c'est pourquoi je ne mets point ce voyage en déliberation, je me résous seulement à obéïr. Mais pource que vous ne me prescrivez aucun temps, & que vous ne le proposez, que comme une promenade dont je pourrois être de retour dans cet Esté, j'ai pensé qu'il seroit mal-aisé que je pusse donner grande satisfaction à Sa Majesté en si peu de temps, & qu'elle aura peut-être plus agreable que je prenne mes mesures plus lon-

gues, & fasse mon compte de passer l'Hyver à Stocholm. De quoi je tirerai un avantage que j'avoüe être considerable à un homme qui n'est plus jeune, & qu'une retraite de vingt ans a entierement désaccoûtumé de la fatigue; c'est qu'il ne sera point necessaire que je me mette en chemin au commencement du Printems, ni à la fin de l'Automne, & que je pourrai prendre la saison la plus sûre & la plus commode, qui sera je crois vers le milieu de l'Esté; outre que j'espere avoir cependant le loisir de mettre ordre à quelques affaires qui m'importent. Ainsi je me propose d'attendre l'honneur de recevoir encore une fois de vos lettres avant que je parte d'ici, & je ne manquerai pas d'obéïr très-exactement à tout ce qui me sera commandé de la part de Sa Majesté, ou bien à ce qu'il vous plaira me faire sçavoir lui être agreable; car je ne sçai s'il est à propos qu'elle sçache que j'ai demandé ce délay; & je n'oserois prendre la liberté de lui écrire, pource que le respect & le zele que j'ai, me font juger que mon devoir seroit de me rendre au lieu où elle est, avant que les Couriers y pussent porter des lettres; mais je me fie en vôtre amitié & en vôtre adresse pour ménager mes excuses. Au reste, je ne sçai en quels termes je vous puis re-

mercier de toutes les offres qu'il vous plaist me faire, jusques à me vouloir même loger chez vous, Je n'ose les accepter, ni les refuser. Je vous puis seulement assurer, que je ferai tout mon possible, pour n'en user qu'en telle sorte, que ni vous ni aucun des vôtres n'en serez incommodez, & que je serai toute ma vie, &c.

A MONSIEUR CHANUT.

LETTRE XLIII.

MONSIEUR,

Je vous donnerai s'il vous plaist la peine de lire cette fois deux de mes lettres; car jugeant que vous en voudrez peut-être faire voir une à la Reine de Suede, j'ai reservé pour celle-ci ce que je pensois n'être pas besoin qu'elle vist, à sçavoir, que j'ai beaucoup plus de difficulté à me résoudre à ce voyage, que je ne me serois moi-même imaginé. Ce n'est pas que je n'aye un très-grand desir de rendre service à cette Princesse. J'ai tant de créance à vos paroles, & vous me l'avez representée avec des mœurs & un esprit que j'admire & estime si fort, qu'en-

core qu'elle ne soit point en la haute fortune où elle est, & n'auroit qu'une naissance commune, si seulement j'osois esperer que mon voyage lui fust utile, j'en voudrois entreprendre un plus long & plus difficile que celui de Suede, pour avoir l'honneur de lui offrir tout ce que je puis contribuer pour satisfaire à son desir. Mais l'experience m'a enseigné que même entre les personnes de très-bon esprit, & qui ont un grand desir de sçavoir, il n'y en a que fort peu qui se puissent donner le loisir d'entrer en mes pensées ; en sorte que je n'ai pas sujet de l'esperer d'une Reine, qui a une infinité d'autres occupations. L'experience m'a aussi enseigné, que bien que mes opinions surprennent d'abord, à cause qu'elles sont fort differentes des vulgaires, toutefois après qu'on les a comprises, on les trouve si simples & si conformes au sens commun, qu'on cesse entierement de les admirer, & par même moyen d'en faire cas, à cause que le naturel des hommes est tel, qu'ils n'estiment que les choses qui leur laissent de l'admiration, & qu'ils ne possedent pas tout-à-fait. Ainsi encore que la santé soit le plus grand de tous ceux de nos biens qui concernent le corps, c'est toutefois celui auquel nous faisons le moins de reflexion, & que nous goûtons le moins. La

connoissance de la verité est comme la santé de l'ame, lors qu'on la possede on n'y pense plus. Et bien que je ne desire rien tant que de communiquer ouvertement & gratuitement à un chacun tout le peu que je pense sçavoir, je ne rencontre presque personne qui le daigne aprendre. Mais je vois que ceux qui se vantent d'avoir des secrets, par exemple en la chymie, ou en l'Astrologie judiciaire, ne manquent jamais, tant ignorans & impertinens qu'ils puissent être, de trouver des curieux, qui achetent bien cher leurs impostures. Au reste il semble que la fortune est jalouse de ce que je n'ai jamais rien voulu attendre d'elle, & que j'ai tâché de conduire ma vie en telle sorte, qu'elle n'eût sur moi aucun pouvoir ; car elle ne manque jamais de me désobliger, si-tôt qu'elle en peut avoir quelque occasion. Je l'ai éprouvé en tous les trois voyages que j'ai fait en France, depuis que je suis retiré en ce pays ; mais particulierement au dernier qui m'avoit été commandé comme de la part du Roy. Et pour me convier à le faire, on m'avoit envoyé des lettres en parchemin, & fort bien scellées, qui contenoient des éloges plus grands que je n'en méritois, & le don d'une pension assez honnête ; Et de plus par des lettres particulieres de ceux qui m'envoyoient

celles du Roy, on me promettoit beaucoup plus que cela, si-tost que je serois arrivé. Mais lors que j'ai été là, les troubles inopinément survenus ont fait qu'au lieu de voir quelques effets de ce qu'on m'avoit promis, j'ai trouvé qu'on avoit fait payer par l'un de mes proches les expeditions des lettres qu'on m'avoit envoyées, & que je lui en devois rendre l'argent; Ensorte qu'il semble que je n'étois allé à Paris que pour acheter un parchemin, le plus cher & le plus inutile qui ait jamais été entre mes mains. Je me soucie neanmoins fort peu de cela, je ne l'aurois attribué qu'à la fâcheuse rencontre des affaires publiques, & n'eusse pas laissé d'être satisfait, si j'eusse vû que mon voyage eût pû servir de quelque chose à ceux qui m'avoient apellé. Mais ce qui m'a le plus degoûté, c'est qu'aucun d'eux n'a témoigné vouloir connoître autre chose de moy que mon visage; Ensorte que j'ai sujet de croire, qu'ils me vouloient seulement avoir en France comme un Elephant ou une Panthere, à cause de la rareté, & non point pour y être utile à quelque chose. Je n'imagine rien de pareil du lieu où vous êtes; mais les mauvais succez de tous les voyages que j'ai fait depuis vingt ans, me font craindre qu'il ne me reste plus pour celui-ci, que de trouver en chemin des vo-

leurs qui me dépoüillent, ou un naufrage qui m'ôte la vie. Toutefois cela ne me retiendra pas, si vous jugez que cette incomparable Reine continuë dans le desir d'examiner mes opinions, & qu'elle en puisse prendre le loisir; je serai ravi d'être si heureux, que de lui pouvoir rendre service. Mais si cela n'est pas, & qu'elle ait seulement eu quelque curiosité, qui lui soit maintenant passée, je vous suplie & vous conjure de faire en sorte, que sans lui déplaire je puisse être dispensé de ce voyage; & je serai toute ma vie, &c.

A Egmond le dernier
Mars 1648.

A MADAME ELIZABETH,

PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XLIV.

MADAME,

Il y a environ un mois que j'ai eu l'honneur d'écrire à Vôtre Altesse, & de lui mander que j'avois reçû quelques lettres de Suede; je viens d'en recevoir derechef, par lesquelles je suis convié de la

part de la Reine d'y faire un voyage à ce Printems, afin de pouvoir revenir avant l'Hyver : mais j'ai répondu de telle sorte, que bien que je ne refuse pas d'y aller, je crois neanmoins que je ne partirai point d'ici que vers le milieu de l'Esté. J'ai demandé ce delai pour plusieurs considerations, & particulierement afin que je puisse avoir l'honneur de recevoir les commandemens de Vôtre Altesse avant que de partir. J'ai déja si publiquement declaré le zele & la devotion que j'ai à vôtre service, qu'on auroit plus de sujet d'avoir mauvaise opinion de moi, si on remarquoit que je fusse indifferent en ce qui vous touche, que l'on n'aura si on voit que je recherche avec soin les occasions de m'acquitter de mon devoir. Ainsi je suplie très-humblement Vôtre Altesse de me faire tant de faveur, que de m'instruire de tout ce en quoi elle jugera que je lui puis rendre service, à elle ou aux siens, & de s'assurer qu'elle a sur moi autant de pouvoir, que si j'avois été toute ma vie son domestique. Je la suplie aussi de me faire sçavoir, ce qu'il lui plaira que je réponde, s'il arrive qu'on se souvienne des lettres de V. A. touchant le Souverain bien, dont j'avois fait mention l'an passé dans les miennes, & qu'on ait la curiosité de les voir. Je fais mon compte de passer l'hyver en ce pays-là,

là, & de n'en revenir que l'année prochaine ; il est à croire que la paix sera pour lors en toute l'Allemagne ; & si mes desirs sont accomplis, je prendrai au retour mon chemin par le lieu où vous serez, afin de pouvoir plus particulierement vous témoigner que je suis, &c.

A MONSIEUR CHANUT.

LETTRE XLV.

MONSIEUR,

La Philosophie que j'étudie ne m'enseigne point à rejetter l'usage des passions, & j'en ai d'aussi violentes pour souhaiter le calme & la dissipation des orages de France, qu'en sçauroit avoir aucun de ceux qui y sont le plus engagez ; d'où vous jugerez, s'il vous plaist, combien est grande l'obligation que je vous ay d'avoir pris la peine de me faire part des bonnes nouvelles que vous avez euës de S. Germain. Ma joye auroit été parfaite, si je n'avois point lû dans les dernieres gazettes, que l'Archiduc s'avance vers Paris, & qu'on l'a laissé passer comme ami jusques à Soissons. C'est porter les choses à une grande

extremité, que d'attendre du ſecours de ceux dont on ſçait que le principal intereſt eſt de faire que nôtre mal dure. Je prie Dieu que la fortune de la France ſurmonte les efforts de tous ceux qui ont deſſein de lui nuire. Pour la promenade à laquelle on m'a fait l'honneur de m'inviter, ſi elle étoit auſſi courte que celle de vôtre logis juſques au bois de la Haye, j'y ſerois bien-toſt réſolu; la longueur du chemin mérite bien qu'on prenne quelque temps pour déliberer avant que de l'entreprendre; Ainſi encore qu'il ſoit malaiſé que je réſiſte à un commandement qui vient de ſi bon lieu, je ne crois pas neanmoins que je parte d'ici de plus de trois mois. Et je vous ſuplie de croire qu'en quelque lieu du monde que j'aille, je ſerai toujours avec un même zele, &c.



AU MESME,

LETTRE XLVI.

MONSIEUR,

On n'a point trouvé étrange qu'Ulyſſe ait quitté les Iſles enchantées de Caliſo & de Circé, où il pouvoit joüir de toutes les voluptez imaginables, & qu'il ait auſſi mépriſé le chant des Syrenes, pour aller habiter un païs pierreux & infertile, d'autant que c'étoit le lieu de ſa naiſſance: mais j'avouë qu'un homme qui eſt né dans les jardins de la Touraine, & qui eſt maintenant en une Terre où s'il n'y a pas tant de miel qu'en celle que Dieu avoit promiſe aux Iſraëlites, il eſt croyable qu'il y a plus de lait, ne peut pas ſi facilement ſe réſoudre à la quitter pour aller vivre au païs des ours, entre des rochers & des glaces. Toutefois à cauſe que ce même païs eſt auſſi habité par des hommes, & que la Reine qui leur commande a toute ſeule plus de ſçavoir, plus d'intelligence, & plus de raiſon, que tous les doctes des Cloîtres & des Colleges que la fertilité des païs où j'ai vêcu a produits, je me

persuadé que la beauté du lieu n'est pas necessaire pour la sagesse, & que les hommes ne sont pas semblables aux arbres, qu'on observe ne croître pas si bien lors que la terre où ils sont transplantez est plus maigre que celle où ils avoient été semez. Vous direz que je ne vous rends ici que des imaginations & des fables, pour les importantes & veritables nouvelles, dont il vous a plû me faire part; mais ma solitude ne produit pas à present de meilleurs fruits; & l'aise que j'ai de sçavoir que la France a évité le naufrage en une très-grande tempête, emporte tellement mon esprit, que je ne puis rien dire ici sérieusement, sinon que je suis, &c.

AU MESME,

LETTRE XLVII.

MONSIEUR,

Si vôtre derniere lettre du 6. Mars m'eût été renduë au temps que les Messagers la devoient aporter, je crois que j'aurois eu l'honneur de vous voir à Stocholm, avant que vous eussiez reçû celle-ci; mais ayant été retenuë 12. ou 13. jours

entre la Haye & Alcmar, il est arrivé que M. l'Amiral Fl. a pris la peine de venir ici avant qu'elle m'eût apris qui il étoit; en sorte que bien qu'il ait usé de plus de civilitez que je n'en meritois, pour me convier à faire le voyage en sa compagnie, il ne m'a pas semblé, que cela me dût faire prendre une résolution contraire à ce que je vous avois écrit quelques jours auparavant, à sçavoir, que j'attendrois l'honneur de recevoir encore une fois de vos lettres, avant que je parte d'ici. Car j'aprenois seulement de ses paroles que vous lui aviez écrit en ma faveur, ce que je ne considerois que comme un effet de vôtre amitié; & les offres qu'il me faisoit me sembloient n'être que des excez de sa courtoisie, à cause que ne sçachant point qu'il est l'un des Amiraux de Suede, je ne voyois pas en quoi sa compagnie me pouvoit aider pour la sûreté & la commodité du voyage. Et je n'avois point assez de présomption pour m'imaginer qu'une Reine qui a tant de grandes choses à faire, & qui employe si dignement tous les momens de sa vie, eût voulu avoir la bonté de vous charger de me recommander à lui de sa part. Je me tiens si obligé de cette faveur, que je vous puis assurer, qu'il n'y aura rien qui me retienne, si-tost que j'aurai eu de vos

lettres, & que j'ai un extrême desir de vous aller dire que je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XLVIII.

MADAME,

Puisque Vôtre Altesse desire sçavoir qu'elle est ma résolution touchant le voyage de Suede, je lui dirai que je persiste dans le dessein d'y aller, en cas que la Reine continuë à témoigner qu'elle veut que j'y aille; & M. Chanut nôtre R. en ce païs-là étant passé ici il y a huit jours, pour aller en France, m'a parlé si avantageusement de cette merveilleuse Reine, que le chemin ne me semble plus si long ni si fâcheux qu'il faisoit auparavant; mais je ne partirai point que je n'aye reçû encore une fois des nouvelles de ce païs-là, & je tâcherai d'attendre le retour de M. Chanut pour faire le voyage avec lui, pour ce que j'espere qu'on le renvoyera en Suede. Au reste, je m'estimerois ex-

trememeent heureux, si lors que j'y serai j'étois capable de rendre quelque service à Vôtre Altesse. Je ne manquerai pas d'en rechercher avec soin les occasions, & ne craindrai point d'écrire ouvertement tout ce que j'aurai fait ou pensé sur ce sujet; à cause que ne pouvant avoir aucune intention qui soit préjudiciable à ceux pour qui je serai obligé d'avoir du respect, & tenant pour maxime, que les voyes justes & honnêtes sont les plus utiles & les plus sûres, encore que les lettres que j'écrirai fussent vûës, j'espere qu'elles ne pourront être mal interpretées, ni tomber entre les mains de personnes qui soient si injustes, que de trouver mauvais que je m'acquitte de mon devoir, & fasse profession ouverte d'être, &c.



A MONSIEUR FREINSHEMIUS

LETTRE XLIX.

MONSIEUR,

Entre les excellentes qualitez de M. Chanut, celle qui me semble meriter le plus d'amitié, est qu'il a soin de faire que tous ceux qu'il aime soient aussi amis les uns des autres. Et outre qu'il m'a assûré en passant ici, qu'il vous a déja inspiré quelque bonne volonté pour moi, il m'a si bien décrit vôtre vertu & vôtre franchise, que je ne laisserois pas d'être entierement à vous, encore que je n'esperasse aucune part en vôtre affection. Ainsi, M. je me promets que vous ne trouverez pas étrange, que je m'adresse librement à vous en son absence, & que je vous suplie de me délivrer d'un scrupule, qui vient de l'extrême desir que j'ai d'obéir ponctuellement à la Reine vôtre Maîtresse, touchant la grace qu'elle m'a fait d'agréer que j'aye l'honneur de lui aller faire la reverence à Stocholm. M. Chanut vous sera témoin qu'avant qu'il

fust arrivé ici j'avois préparé mon petit équipage, & tâché de vaincre toutes les difficultez qui se presentent à un homme de ma sorte & de mon âge, lors qu'il doit quitter sa demeure ordinaire pour s'engager à un si long chemin. Mais nonobstant qu'il m'ait trouvé ainsi disposé à partir, & que j'aye trouvé aussi qu'il étoit disposé à user de toutes sortes de raisons pour me persuader ce voyage, en cas que je n'y eusse pas été résolu; toutefois pour ce qu'il ne m'a point dit qu'il eust aucun ordre de Sa Majesté pour me commander de me hâter, & que l'Esté est encore long, je lui ai proposé une difficulté, dont il a trouvé bon que je vous priasse de m'éclaircir; c'est que n'ayant pû me préparer à ce voyage, sans que plusieurs ayent sçû que j'avois intention de le faire, & ayant quantité d'ennemis, non point graces à Dieu à cause de ma personne, mais en qualité d'auteur d'une nouvelle Philosophie, je ne doute point que quelques-uns n'ayent écrit en Suede, pour tâcher de m'y décrier. Il est vrai que je ne crains pas que les calomnies ayent aucun pouvoir sur l'Esprit de Sa Majesté, pour ce que je sçai qu'elle est très-sage & très-clairvoyante; mais à cause que les Souverains ont grand interest d'éviter jusques aux moindres occasions que leurs sujets

peuvent prendre pour désaprouver leurs actions, je serois extrémement marry, que ma presence servît de sujet à la médisance de ceux qui pourroient avoir envie de dire qu'elle est trop assiduë à l'étude, ou bien qu'elle reçoit auprès de soi des personnes d'une autre Religion, ou choses semblables; & bien que je desire extremement l'honneur de m'aller offrir à Sa Majesté, je souhaite plûtost de mourir dans le voyage, que d'arriver là pour servir de prétexte à des discours qui lui puissent être tant soit peu préjudiciables. C'est pourquoi M. je vous suplie, non point de parler de ceci à Sa Majesté, mais de prendre la peine de me mander, sur ce que vous jugerez de ses inclinations, & de la conjoncture des tems, ce qu'il est à propos que je fasse, & je ne manquerai pas d'y obéïr exactement, soit que vous ordonniez que j'attende le retour de M. Chanut (car quoi qu'il puisse dire, je ne crois pas qu'il ait laissé là Madame sa femme, afin qu'elle retourne en France toute seule) soit que vous aimiez mieux que je me mette en chemin aussitôt après que j'aurai eu de vos nouvelles. Je vous demande encore une autre grace, c'est qu'ayant été importuné par un amy, de lui donner le petit traité des Passions, que j'ai eu l'honneur d'offrir ci-de-

vant à Sa Majesté, & sçachanr qu'il a dessein de le faire imprimer, avec une preface de sa façon, je n'ai encore osé le lui envoyer, pour ce que je ne sçai si Sa Majesté trouvera bon, que ce qui lui a été presenté en particulier, soit rendu public, même sans lui être dedié. Mais pour ce que ce traité esttrop petit pour meriter de porter le nom d'une si grande Princesse, à laquelle je pourrai offrir quelque jour un ouvrage plus important, si cette sorte d'hommage ne lui déplaît point, j'ai pensé que peut-être elle n'aura point désagrable que j'accorde à cet ami ce qu'il m'a demandé; & c'est ce que je vous suplie très-humblement de m'aprendre, car le principal de tous mes soins est de tâcher de lui obéïr & de lui plaire. Au reste, afin que vous sçachiez comment je me gouverne avec ceux ausquels je me donne, je vous dirai ici que je prétens que vous m'ayez de l'obligation, de ce que je souffre que vos offices préviennent les miens; & que je suis, &c.



A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE L.

MADAME,

Etant arrivé depuis quatre ou cinq jours à Stocholm, l'une des premieres choses que j'estime apartenir à mon devoir est de renouveller les offres de mon très-humble service à Vôtre Altesse, afin qu'elle puisse connoître que le changement d'air & de païs ne peut rien changer ni diminuer de ma devotion & de mon zele. Je n'ai encore eu l'honneur de voir la Reine que deux fois, mais il me semble la connoître déja assez pour oser dire qu'elle n'a pas moins de mérite, & plus de vertu que la renommée lui en attribuë; avec la generosité & la majesté qui éclatent en toutes ses actions, on y voit une douceur & une bonté, qui obligent tous ceux qui aiment la vertu, & qui ont l'honneur d'aprocher d'elle, d'être entierement dévoüez à son service. Une des premieres choses qu'elle m'a demandées

a été si je sçavois de vos nouvelles, & je n'ai pas feint de lui dire d'abord ce que je pensois de Vôtre Altesse; car remarquant la force de son esprit, je n'ai pas craint que cela lui donnast aucune jalousie; comme je m'assure aussi que Vôtre Altesse n'en sçauroit avoir, de ce que je lui écris librement mes sentimens de cette Reine. Elle est extrémement portée à l'étude des lettres; mais pour ce que je ne sçache point qu'elle ait encore rien vû de la Philosophie, je ne puis juger du goût qu'elle y prendra, ni si elle y pourra employer du temps, ni par conséquent si je serai capable de lui donner quelque satisfaction, & de lui être utile en quelque chose. Cette grande ardeur qu'elle a pour la connoissance des lettres, l'incite sur tout maintenant à cultiver la langue grecque, & à ramasser beaucoup de livres anciens; mais peut-être que cela changera, & quand il ne changeroit pas, la vertu que je remarque en cette Princesse, m'obligera toujours de préferer l'utilité de son service au desir de lui plaire; ensorte que cela ne m'empêchera pas de lui dire franchement mes sentimens; & s'ils manquent de lui être agreables, ce que je ne pense pas, j'en tirerai au moins cet avantage, que j'aurai satisfait à mon devoir, & que cela

me donnera occasion de pouvoir d'autant plûtôt retourner en ma solitude, hors de laquelle il est difficile que je puisse rien avancer en la recherche de la verité ; & c'est en cela que consiste mon principal bien en cette vie. Monsieur Fr. a fait trouver bon à Sa Majesté que je n'aille jamais au Château, qu'aux heures qu'il lui plaira de me donner pour avoir l'honneur de lui parler ; ainsi je n'aurai pas beaucoup de peine à faire ma Cour, & cela s'accommode fort à mon humeur. Après tout neanmoins, encore que j'aye une très-grande veneration pour Sa Majesté, je ne crois pas que rien soit capable de me retenir en ce païs plus long-temps que jusques à l'Esté prochain : mais je ne puis absolument répondre de l'avenir. Je puis seulement vous assurer que je serai toute ma vie, &c.



A MADAME ELIZABETH, PRINCESSE PALATINE, &c.

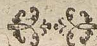
LETTRE LI.

MADAME,

La faveur que me fait Vôtre Altesse de n'avoir pas désagreable que j'aye osé témoigner en public combien je l'estime & je l'honore, est plus grande, & m'oblige plus qu'aucune que je pourrois recevoir d'ailleurs ; & je ne crains pas qu'on m'accuse d'avoir rien changé en la Morale, pour faire entendre mon sentiment sur ce sujet. Car ce que j'en ai écrit est si veritable & si clair, que je m'assure qu'il n'y aura point d'homme raisonnable qui ne l'avouë ; mais je crains que ce que j'ai mis au reste du livre ne soit plus douteux & plus obscur, puisque Vôtre Altesse y trouve des difficultez. Celle qui regarde la pesanteur de l'argent vif est fort considerable ; & j'eusse tâché de l'éclaircir, sinon que n'ayant pas assez examiné la nature de ce métail, j'ai eu peur de faire quelque chose contraire à ce que je

pourrai aprendre ci-après ; tout ce que j'en puis maintenant dire, est, que je me persuade que les petites parties de l'air, de l'eau, & de tous les autres corps terrestres ont plusieurs pores, par où la matiere très-subtile peut passer, & cela suit assez de la façon dont j'ai dit qu'elles sont formées ; or il suffit de dire que les parties du vif argent, & d'autres metaux, ont moins de tels pores, pour faire entendre pourquoi ces metaux sont plus pesans. Car par exemple, encore que nous avoüassions que les parties de l'eau & celles du vif argent fussent de même grosseur & figure, & que leurs mouvemens fussent semblables, si seulement nous suposons que chacune des parties de l'eau est comme une petite corde fort molle & fort lâche, mais que celles du vif argent ayant moins de pores, sont comme d'autres petites cordes beaucoup plus dures & plus serrées, cela suffit pour faire entendre que le vif argent doit beaucoup plus peser que l'eau. Pour les petites parties tournées en coquille, ce n'est pas merveille qu'elles ne soient point détruites par le feu qui est au centre de la terre ; car ce feu-là n'étant composé que de la matiere très-subtile toute seule, il peut bien les emporter fort vîte, mais non pas les faire choquer contre quelques autres corps

corps durs ; ce qui seroit requis pour les rompre ou diviser. Au reste, ces parties en coqüille ne prennent point un trop grand tour pour retourner d'un Pole à l'autre ; car je supose que la pluspart passe par le dedans de la terre ; en sorte qu'il n'y a que celles qui ne trouvent point de passage plus bas, qui retournent par nôtre air ; & c'est la raison que je donne, pourquoi la vertu de l'aimant ne nous paroît pas si forte en toute la masse de la terre, qu'en de petites pierres d'aimant ; mais je suplie très-humblement Vôtre Altesse de me pardonner, si je n'écris rien ici que fort confusément ; Je n'ai point encore le livre dont elle a daigné marquer les pages, & je suis en un voyage continu ; mais j'espere dans deux ou trois mois avoir l'honneur de lui faire la reverence à la Haye. Je suis, &c.



A UN SEIGNEUR.

LETTRE LII.

MONSEIGNEUR,

Si j'avois autant d'esprit & de sçavoir, que j'ai de zele pour le service de Vôtre Excellence, je ne manquerois pas de répondre exactement aux questions que vous m'avez fait l'houneur de me proposer ; & même encore que je craigne de n'avoir point assez d'esprit ni de connoissrnce pour cet effet, l'abondance du zele ne laisse pas de m'obliger à l'entreprendre. Mais avec vôtre permission je commencerai par la seconde difficulté, touchant la cause du chaud & du froid dans les animaux ; pour ce qu'après l'avoir examinée, & ensuite la troisiéme & la quatriéme, je pourrai plus commodément parler de la premiere. Il me semble que toute la chaleur des animaux consiste en ce qu'ils ont dans le cœur une espece de feu qui est sans lumiere, semblable à celui qui s'excite dans l'eau forte, lors qu'on met dedans assez grande quantité de poudre d'acier, & à celui de toutes les fermentations. Ce feu est entretenu par le sang qui coule à tous momens dans le cœur, suivant la circulation qu'Hervæus Medecin Anglois a très-heureusement découverte ; & après que ce sang s'est échaufé & rarefié dans le cœur, il court de là promptement par les arteres en toutes les autres parties du corps, lesquelles il échaufe par ce moyen. Or on peut dire en quelque sens que cette chaleur est plus grande l'Esté que l'Hyver, pour ce que sa cause n'est pas moindre dans le cœur, & que le sang qui s'y échaufe n'est pas tant refroidi par l'air de dehors. Mais on peut dire aussi qu'elle est plus grande en Hyver, ce qui fait qu'on a pour lors meilleur apetit, & qu'on digere mieux les viandes ; Et la raison en est, que les parties du sang qui ont le plus de chaleur, à sçavoir les plus subtiles & les plus agitées, ne s'évaporent pas si facilement en Hyver par les pores de la peau, qui sont alors resserrez par le froid, qu'elles font en Esté ; c'est pourquoi elles vont en plus grande abondance dans l'estomach, où elles aident à la coction des viandes.

La troisiéme question est touchant le froid de la fiévre, lequel je crois ne venir d'autre chose, sinon que la fiévre est

causée, de ce qu'il s'amasse une humeur corrompuë dans le mezentaire, ou en quelque autre partie du corps, laquelle humeur au bout d'un, ou deux, ou trois jours (qui est un temps dont elle a besoin pour la mûrir & rendre fluide, à raison de quoi la fiévre ou quotidienne, ou tierce, ou quarte) coule dans les veines, & ainsi se mêlant parmi le sang, & allant avec lui dans le cœur, elle empêche qu'il ne s'y puisse tant échaufer & dilater que de coûtume, ni par conséquent porter tant de chaleur au reste du corps; ce qui est cause du tremblement qu'on sent pour lors; mais celà n'arrive qu'au commencement de l'accez: car comme le bois verd qui éteint le feu lors que d'abord il y est mis, rend une flâme plus ardente que l'autre bois, après qu'il est bien embrazé; ainsi aprés que cette humeur corrompuë a été mêlée quelque temps parmi le sang, elle s'échaufe & se dilate davantage que lui dans le cœur; ce qui fait la chaleur de l'accez, lequel dure jusqu'à ce que toute cette humeur corrompuë soit évaporée, ou réduite à la constitution naturelle du sang. Or la fiévre cesseroit toûjours à la fin de l'accez, si on pouvoit empêcher qu'il ne revinst d'autre humeur en la place où s'est corrompuë la premiere; & pour ce qu'il peut y avoir

une infinité de divers moyens pour empêcher cela, mais qui ne réüssissent pas toûjours, cela fait que la fievre peut être guerie par une infinité de divers remedes, & que neanmoins tous les remedes sont incertains.

La quatriéme & derniere question est touchant les esprits animaux & vitaux, & ce qui s'évapore par transpiration; A quoi il m'est aisé de répondre, en suposant que le sang se dilate dans le cœur ainsi que je viens de dire, & que j'ai autrefois expliqué assez au long dans le discours de la Methode. Car ce que les Medecins nomment les esprits vitaux, n'est autre chose que le sang contenu dans les arteres, qui ne differe point de celui des veines, sinon en ce qu'il est plus rare & plus chaud, à cause qu'il vient d'être échaufé & dilaté dans le cœur. Et ce qu'ils nomment les esprits animaux, n'est autre chose que les plus vives & plus subtiles parties de ce sang, qui se sont separées des plus grossieres, en se criblant dans les petites branches des arteres carotides, & qui sont passées de là dans le cerveau, d'où elles se répandent par les nerfs en tous les muscles. Enfin tout ce qui sort du corps par transpiration insensible, n'est aussi autre chose que des parties du sang qui sont assez subtiles pour passer par les

pores du corps en s'évaporant ; & le même sang est échaufé & rarefié tant de fois en passant & repassant dans le cœur, suivant ce qu'enseigne la doctrine de la circulation, qu'il n'y a aucune de ses parties, qui ne soit enfin renduë assez subtile pour s'évaporer en cette façon.

Je reviens à la premiere question qui est cause du sommeil, laquelle je crois consister, en ce que tout de même que nous voyons quelquefois que les voiles des navires se rident, à cause que le vent n'a pas assez de force pour les remplir ; ainsi les esprits animaux qui viennent du cœur, ne sont pas toûjours assez abondans pour remplir la moële du cerveau, & tenir tous ses pores ouverts, ce qui fait alors le sommeil ; car les pores du cerveau étant fermez on n'a plus l'usage des sens, si ce n'est que quelque violente agitation excite les esprits à les ouvrir. Or l'opium, le pavot, & les autres drogues qui causent le sommeil, font que le cœur envoye moins d'esprits vers le cerveau ; Et l'on peut facilement ensuite de ceci, rendre raison de toutes les autres causes qu'on trouve par experience exciter ou empêcher le sommeil. Mais j'ai peur que la longueur de cette lettre ne l'excite ; c'est pourquoi je n'y ajouterai autre chose sinon que je ne serai jamais endor-

mi lors que je croirai pouvoir faire ou écrire quelque chose qui soit agreable à Vôtre Excellence, de laquelle je suis, &c.

A UN SEIGNEUR.

LETTRE LIII.

MONSEIGNEUR,

La lettre que Vôtre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 19. de Juin, a été quatre mois par les chemins, & le bonheur de la recevoir ne m'est arrivé qu'aujourd'hui, ce qui m'a empêché de pouvoir plûtôt prendre cette occasion, pour vous témoigner que j'ai tant de ressentiment des faveurs qu'il vous a plû me faire, sans que je les aye jamais pû meriter, & des preuves que j'ai euës de Vôtre bienveillance par le raport de Messieurs N. & M. & d'autres, que je n'aurai jamais rien de plus à cœur, que de tâcher à vous rendre service en tout ce dont je pourrai être capable. Et comme l'un des principaux fruits que j'ai reçûs des écrits que j'ai publiez, est que j'ai eu l'honneur d'être connu de Vôtre Excellence à leur

occasion ; aussi n'y a-t'il rien qui me puisse obliger davantage à en publier d'autres, que de sçavoir que cela vous seroit agreable. Mais pour ce que le traité des animaux auquel j'ai commencé à travailler il y a plus de quinze ans, présupose plusieurs experiences, sans lesquelles il m'est impossible de l'achever, & que je n'ai point encore eu la commodité de les faire, ni je ne sçai point quand je l'aurai, je n'ose me promettre de lui faire voir le jour de long-temps. Cependant je ne manquerai de vous obéïr en tout ce qu'il vous plaira me commander, & je tiens à très-grande faveur que vous ayez agreable de sçavoir mes opinions touchant quelques difficultez de Philosophie.

Je me persuade que la faim & la soif se sentant de la même façon que les couleurs, les sons, les odeurs, & generalement tous les objets des sens exterieurs, à sçavoir, par l'entremise des nerfs, qui sont étendus comme de petits filets depuis le cerveau jusques à toutes les autres parties du corps ; en sorte que lors que quelqu'une de ces deux parties est müë, l'endroit du cerveau duquel viennent ces nerfs se meut aussi, & son mouvement excite en l'ame le sentiment qu'on attribuë à cette partie. Ce que j'ai tâché d'expliquer bien au long en la Dioptrique ;

& comme j'ai dit là que ce sont les divers mouvemens du nerf optique, qui font sentir à l'ame toutes les diversitez des couleurs & de la lumiere, ainsi je crois que c'est un mouvement des nerfs qui vont vers le fonds de l'estomac, qui cause le sentiment de la faim, & un autre des mêmes nerfs, & aussi de ceux qui vont vers le gosier, qui cause celui de la soif. Mais pour sçavoir ce qui meut ainsi ces nerfs, je remarque, que tout de même qu'il vient de l'eau à la bouche, lors qu'on a bon apetit, & qu'on voit les viandes sur table, il en vient aussi ordinairement grande quantité dans l'estomac, où elle est portée par les arteres, pour ce que celles de leurs extremitez qui se vont rendre vers là, ont des ouvertures si étroites & de telle figure, qu'elles donnent bien passage à cette liqueur, mais non point aux autres parties du sang : Et elle est comme une espece d'eau forte, qui se glissant entre les petites parties des viandes qu'on a mangées, sert à les dissoudre, & en compose le chyle, puis retourne avec elles dans le sang par les veines. Mais si cette liqueur qui vient ainsi dans l'estomac, n'y trouve point de viandes à dissoudre, alors elle employe sa force contre les peaux dont il est composé, & par ce moyen agite les nerfs dont les extre-

mitez sont attachées à ces peaux, en la façon qui est requise pour faire avoir à l'ame le sentiment de la faim. Ainsi on ne peut manquer d'avoir ce sentiment, lors qu'il n'y a aucunes viandes dans l'estomac, si ce n'est qu'il y ait des obstructions qui empêchent cette liqueur d'y entrer, ou bien quelques humeurs froides & gluantes qui émoussent sa force; ou bien que le temperament du sang étant corrompu, la liqueur qu'il envoye en l'estomac soit d'autre nature qu'à l'ordinaire, (& c'est toujours quelqu'une de ces causes qui ôte l'apetit aux malades) ou bien aussi sans que le sang soit corrompu, il se peut faire qu'il ne contienne que peu ou point de telle liqueur, ce que je crois arriver à ceux qui ont été fort long-temps sans manger. Car on dit qu'ils cessent d'avoir faim après quelques jours; dont la raison est que toute cette liqueur peut être sortie hors du pur sang, & s'être exhalée en sueur, ou par transpiration insensible, ou en urine, pendant ce temps-là. Et cela confirme l'histoire d'un homme qu'on dit avoir conservé sa vie trois semaines sous terre sans rien manger, en beuvant seulement son urine: car étant ainsi enfermé sous terre, son sang ne se diminuoit pas tant par la transpiration insensible, qu'il eût fait en l'air libre.

Je crois aussi que la soif est causée, de ce que la serosité du sang, qui a coutume de venir par les arteres en forme d'eau vers l'estomac & vers le gosier, & ainsi de les humecter, y vient aussi quelquefois en forme de vapeur, laquelle le desseche, & par même moyen agite ses nerfs, en la façon qui est requise pour exciter en l'ame le desir de boire. De façon qu'il n'y a pas plus de difference entre cette vapeur qui excite la soif, & la liqueur qui cause la faim, qu'il y a entre la sueur, & ce qui s'exhale de tout le corps par transpiration insensible.

Pour la cause generale de tous les mouvemens qui sont dans le monde, je n'en conçois point d'autre que Dieu, lequel dès le premier instant qu'il a créé la matiere, a commencé à mouvoir diversement toutes ses parties; & maintenant par la même action qu'il conserve cette matiere, il conserve aussi en elle tout autant de mouvement qu'il y en a mis; ce que j'ai tâché d'expliquer en la seconde partie de mes Principes. Et en la troisiéme, j'ai décrit si particulierement de quelle matiere je me persuade que le soleil est composé; Puis en la quatriéme, de quelle nature est le feu, que je ne sçaurois rien ajoûter ici, qui ne fût moins intelligible. J'y ai aussi dit expressément au 18. article de la

seconde partie p. 82. que je crois qu'il implique contradiction qu'il y ait du vuide, à cause que nous avons la même idée de la matiere que de l'espace; Et pour ce que cette idée nous represente une chose réelle, nous nous contredirions nous-mêmes, & assurerions le contraire de ce que nous pensons, si nous disions que cet espace est vuide, c'est-à-dire, que ce que nous concevons comme une chose réelle, n'est rien de réel.

La conservation de la santé a été de tout temps le principal but de mes études, & je ne doute point qu'il n'y ait moyen d'acquerir beaucoup de connoissances touchant la Medecine, qui ont été ignorées jusqu'à present; mais le traité des animaux que je médite, & que je n'ai encore sçû achever, n'étant qu'une entrée pour parvenir à ces connoissances, je n'ai garde de me vanter de les avoir; Et tout ce que j'en puis dire à present, est que je suis de l'opinion de Tibere, qui vouloit que ceux qui ont atteint l'âge de trente ans, eussent assez d'experience des choses qui leur peuvent nuire ou profiter, pour être eux-mêmes leurs medecins. En effet il me semble qu'il n'y a personne qui ait un peu d'esprit, qui ne puisse mieux remarquer ce qui est utile à sa santé, pourvû qu'il y veüille un peu prendre garde,

que les plus sçavans docteurs ne lui sçauroient enseigner. Je prie Dieu de tout mon cœur pour la conservation de la vôtre, & de celle de M. vôtre frere, & suis, &c.

A UN SEIGNEUR.

LETTRE LIV.

MONSEIGNEUR,

Les faveurs que je reçois par les lettres qu'il a plû à Vôtre Excellence de m'écrire, & les marques qu'elles contiennent d'un esprit qui donne plus de lustre à sa très haute naissance, qu'il n'en reçoit d'elle, m'obligent de les estimer extrémement; mais il semble outre cela que la fortune veüille montrer qu'elle les met au rang des plus grands biens que je puis posseder, pour ce qu'elle les arrête par les chemins, & ne permet pas que je les reçoive, qu'après avoir fait tous ses efforts pour l'empêcher. Ainsi j'eus l'honneur d'en recevoir une l'année passée, qui avoit été quatre mois à venir de Paris ici, & celle que je reçois maintenant est du cinquiéme Janvier; mais parce que M. de

B. m'assure que vous avez déja été averti de leur retardement, je ne m'excuse point de n'y avoir pas plûtôt fait réponse. Et d'autant que les choses dont il vous a plu m'écrire sont seulement des considerations touchant les sciences, qui ne dépendent point des changemens du temps ni de la fortune, j'espere que ce que j'y pourrai maintenant répondre, ne vous sera pas moins agreable, que si vous l'aviez reçû il y a dix mois.

Je souscris en tout au jugement que Vôtre Excellence fait des Chymistes, & crois qu'ils ne font que dire des mots hors de l'usage commun, pour faire semblant de sçavoir ce qu'ils ignorent. Je crois aussi que ce qu'ils disent de la resurrection des fleurs par leur sel, n'est qu'une imagination sans fondement, & que leurs extraits ont d'autres vertus, que celles des plantes dont ils sont tirez; ce qu'on experimente bien clairement, en ce que le vin, le vinaigre, & l'eau de vie, qui sont trois divers extraits qu'on peut faire des mêmes raisins, ont des goûts & des vertus si diverses. Enfin selon mon opinion, leur sel, leur souffre, & leur mercure ne different pas plus entr'eux, que les quatre Elemens des Philosophes, ni gueres plus, que l'eau differe de la glace, de l'écume, & de la neige; car je pense

que tous les corps sont faits d'une même matiere, & qu'il n'y a rien qui fasse de la diversité entr'eux, sinon que les petites parties de cette matiere qui composent les uns, ont d'autres figures, ou sont autrement arrangées que celles qui composent les autres. Ce que j'espere que Vôtre Excellence pourra voir bien-tôt expliqué assez au long en mes Principes de Philosophie ', qu'on va imprimer en françois.

Je ne sçai rien de particulier touchant la generation des pierres, sinon que je les distingue des metaux, en ce que les petites parties qui composent les metaux sont notablement plus grosses que les leurs, & je les distingue des os, des bois durs, & autres parties des animaux ou vegetaux, en ce qu'elles ne croissent pas comme eux par le moyen de quelque suc qui coule par de petits canaux, en tous les endroits de leurs corps; mais seulement par l'addition de quelques parties, qui s'attachent à elles par dehors, ou bien s'engagent au dedans de leurs pores. Ainsi je ne m'étonne point, de ce qu'il y a des fontaines où il s'engendre des cailloux: car je crois que l'eau de ces fontaines entraîne avec soi de petites parties des rochers par où elle passe, lesquelles sont de telles figures, qu'elles s'attachent facilement les unes aux autres, lors qu'elles viennent à

se rencontrer, & que l'eau qui les améne étant moins vive & moins agitée, qu'elle n'a été dans les veines de ces rochers, les laisse tomber ; & il en est quasi de même de celles qui s'engendrent dans le corps des hommes. Je ne m'étonne pas aussi de la façon dont la brique se fait ; car je crois que sa dureté vient, de ce que l'action du feu faisant sortir d'entre ses parties, non-seulement les parties de l'eau, que j'imagine longues & glissantes, ainsi que de petites anguilles, qui coulent dans les pores des autres corps sans s'y attacher, & ausquelles seules consiste l'humidité ou la moiteur de ces corps, comme j'ai dit dans les Meteores, mais aussi toutes les autres parties de leur matiere, qui ne sont pas bien dures, & bien fermes, au moyen de quoi celles qui demeurent se joignent plus étroitement l'une à l'autre, & ainsi font que la brique est plus dure que l'argile, bien qu'elle ait des pores plus grands, dans lesquels il entre par après d'autres parties d'eau ou d'air, qui la peuvent rendre avec cela plus pesante.

Pour la nature de l'argent vif, je n'ai pas encore fait toutes les experiences dont j'ai besoin pour la connoître exactement ; mais je crois neanmoins pouvoir assurer que ce qui le rend si fluide qu'il est, c'est

que les petites parties dont il est composé, sont si unies & si glissantes, qu'elles ne se peuvent aucunement attacher l'une à l'autre, & qu'étant plus grosses que celles de l'eau, elles ne donnent gueres de passage parmi elles à la matiere subtile que j'ai nommée le second élement, mais seulement à celle qui est très-subtile, & que j'ai nommée le premier élement ; ce qui me semble suffire pour pouvoir rendre raison de toutes celles de ses proprietez qui m'ont été connuës jusques ici : car c'est l'absence de cette matiere du second élement, qui l'empêche d'être transparent, & qui le rend fort froid ; c'est l'activité du premier élement, avec la disproportion qui est entre ses parties & celles de l'air ou des autres corps, qui fait que ses petites goutes se relevent plus en rond sur une table, que celles de l'eau ; & c'est aussi la même disproportion qui est cause qu'il ne s'attache point à nos mains comme l'eau, qui a donné sujet de penser qu'il n'est pas humide comme elle ; mais il s'attache bien au plomb & à l'or, c'est pourquoi on peut dire à leur égard qu'il est humide.

J'ai bien du regret de ne pouvoir lire le livre de M. d'Igby, faute d'entendre l'Anglois ; je m'en suis fait interpreter quelque chose ; & pource que je suis en-

tierement disposé à obéïr à la raison, & que je sçais que son esprit est excellent, j'oserois esperer, si j'avois l'honneur de conferer avec lui, que mes opinions s'accorderoient aisément avec les siennes.

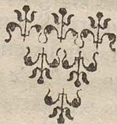
Pour ce qui est de l'entendement ou de la pensée que Montagne & quelques autres attribuent aux bêtes, je ne puis être de leur avis ; ce n'est pas que je m'arrête à ce qu'on dit, que les hommes ont un empire absolu sur tous les autres animaux ; car j'avoüe qu'il y en a de plus forts que nous, & crois qu'il y en peut aussi avoir, qui ayent des ruses naturelles, capables de tromper les hommes les plus fins : mais je considere qu'ils ne nous imitent ou surpassent, qu'en celle de nos actions qui ne sont point conduites par nôtre pensée ; car il arrive souvent que nous marchons, & que nous mangeons sans penser en aucune façon à ce que nous faisons ; & c'est tellement sans user de nôtre raison que nous repoussons les choses qui nous nuisent, & parons les coups que l'on nous porte, qu'encore que nous voulussions expressément ne point mettre nos mains devant nôtre tête, lorsqu'il arrive que nous tombons, nous ne pourrions nous en empêcher. Je crois aussi que nous mangerions comme les bêtes, sans l'avoir apris, si nous n'avions aucune pensée ; Et

l'on dit que ceux qui marchent en dormant passent quelquefois des rivieres à la nage, où ils se noyeroient étant éveillez. Pour les mouvemens de nos passions, bien qu'ils soient accompagnez en nous de pensée, à cause que nous avons la faculté de penser, il est neanmoins très-évident qu'ils ne dépendent pas d'elle, pour ce qu'ils se font souvent malgré nous, & que par conséquent ils peuvent être dans les bêtes, & même plus violens qu'ils ne sont dans les hommes, sans qu'on puisse pour cela conclure qu'elles ayent des pensées, Enfin il n'y a aucune de nos actions exterieures, qui puisse assurer ceux qui les examinent, que nôtre corps n'est pas seulement une machine qui se remuë de soi-même, mais qu'il y a aussi en lui une ame qui a des pensées, excepté les paroles, ou autres signes faits à propos des sujets qui se presentent, sans se raporter à aucune passion ; Je dis les paroles, ou autres signes, pour ce que les muets se servent de signes en même façon que nous de la voix, & que ces signes soient à propos, pour exclure le parler des perroquets, sans exclure celui des foux, qui ne laisse pas d'être à propos des sujets qui se presentent, bien qu'il ne suive pas la raison ; & j'ajoute que ces paroles ou signes ne se doivent raporter à aucune

passion, pour exclure non-seulement les cris de joye ou de tristesse, & semblables, mais aussi tout ce qui peut être enseigné par artifice aux animaux; car si on aprend à une pie à dire bon jour à sa maîtresse, lors qu'elle la voit arriver, ce ne peut être qu'en faisant que la prolation de cette parole, devienne le mouvement de quelqu'une de ses passions; à sçavoir, ce sera un mouvement de l'esperance qu'elle a de manger, si l'on a toujours accoûtumé de lui donner quelque friandise, lors qu'elle l'a dit; & ainsi toutes les choses qu'on fait faire aux chiens, aux chevaux, & aux singes, ne sont que des mouvemens de leur crainte, de leur esperance, ou de leur joye, ensorte qu'ils les peuvent faire sans aucune pensée. Or il est ce me semble fort remarquable, que la parole étant ainsi définie, ne convient qu'à l'homme seul; car bien que Montagne & Charon ayent dit qu'il y a plus de difference d'homme à homme, que d'homme à bête, il ne s'est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite, qu'elle ait usé de quelque signe, pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût point de raport à ses passions; Et il n'y a point d'homme si imparfait qu'il n'en use: en sorte que ceux qui sont sourds & muets inventent des signes par-

ticuliers par lesquels ils expriment leurs pensées. Ce qui me semble un très-fort argument, pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont aucune pensée, & non point que les organes leur manquent. Et on ne peut dire qu'elles parlent entr'elles, mais que nous ne les entendons pas; car comme les chiens, & quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeroient aussi bien leurs pensées, s'ils en avoient. Je sçai bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas; car cela même sert à prouver qu'elles agissent naturellement & par ressorts, ainsi qu'une horloge, laquelle montre bien mieux l'heure qu'il est, que nôtre jugement ne nous l'enseigne. Et sans doute que lors que les hirondelles viennent au Printems, elles agissent en cela comme des horloges. Tout ce que font les mouches à miel est de même nature, & l'ordre que tiennent les gruës en volant, & celui qu'observent les singes en se battant, s'il est vrai qu'ils en observent quelqu'un; & enfin l'instinct d'ensevelir leurs morts n'est pas plus étrange que celui des chiens & des chats, qui grattent la terre pour ensevelir leurs excremens, bien qu'ils ne les ensevelissent presque jamais: ce qui

montre bien qu'ils ne le font que par instinct, & sans y penser. On peut seulement dire que bien que les bêtes ne fassent aucune action qui nous assure qu'elles pensent, toutefois à cause que les organes de leurs corps ne sont pas fort differens des nôtres, on peut conjecturer qu'il y a quelque pensée jointe à ces organes, ainsi que nous experimentons en nous, bien que la leur soit beaucoup moins parfaite; à quoi je n'ai rien à répondre, sinon que si elles pensoient ainsi que nous, elles auroient une ame immortelle aussi-bien que nous; ce qui n'est pas vrai-semblable, à cause qu'il n'y a point de raison pour le croire de quelques animaux, sans le croire de tous, & qu'il y en a plusieurs trop imparfaits, pour pouvoir croire cela d'eux, comme sont les huîtres, les éponges, &c. Mais je crains de vous importuner par ces discours, & tout le desir que j'ai est de vous témoigner que je suis, &c.



EPISTOLA LV.

Celeberrimo viro RENATO DESCARTES.

Objectio contra ejus opinionem de productione colorum ex radiorum solarium motu.

Eruditissime Domine:

TRaditus est mihi liber Dominationis vestræ à Clariss. D. Plempio, quem totum subsecivis horis evolvi, si pauca demas quæ in Methodo continentur, de quo, quoniam, sicut ex ipso libro tuique perstudioso D. Plempio, intelligo, nihil gratius D. vestræ accidere potest, quam diversorum judicia percipere, non possum non hisce animi mei sensum indicare. Me amare, quod primum est, ingenium illud, quod, notis quasi littoribus relictis, novi orbis periculum facere audeat: proscriptis enim qualitatibus, abstrusissima quæque, per ea quæ oculis manibusque subjiciuntur, explicare, quid aliud est, quam novas terras detegere? Perpulchra certe habet quamplurima D. vestra, inter hæc tamen Geometrica non numero, quæ nullius laudis indiga, satis D. vestræ nomen, si hoc illis concredat, æternitati

consecratura sunt. Librum hæc merebantur singularem ; injuriæ est illis D. vestra, dum hæc ad libri calcem relegat. Mathematica tamen pura potius quam Geometrica dici mallem, quod non magis Geometriæ, quam Arithmeticæ, cæterisque omnibus scientiis Mathematicis communia sint. Cætera vero, quæ disputationibus magis opinionibusque subjacent, talia sunt, ut nulla non ab inventionis amœnitate commendationem mereantur singularem ; in multis tamen plus aliquid veritatis desiderari posse puto. Quæ singula hic prosequi longioris otii esset. Unum arripiam ex tractatu de Iride, qui plus cæteris ingenium redolet. Statuit itaque D. vestra tanquam totius istius capitis, seu discursus fundamentum, vitrum trigonum NMP, (*Fig.I. Tom. I. pag.* 284. *& seq.* meteor.) per quod labuntur radii DF, EH, quorum hic cæruleus, ille ruber est. Assignat autem tanti discriminis rationem, quod isti radii (quos ex diversis quasi rotundis corpusculis materiæ cælestis componit) diverso motu seu gyratione ad oculum allabantur, atque illud conformiter quam maxime suis Principiis, quibus sensationem per horum corpusculorum motum, aut inclinationem ad motum, fieri vult : cum igitur rubri & cærulei diversa sit sensatio, diversum quoque horum corpusculorum

culorum motum ibi reperiri necesse est. In hoc itaque merito tota est D. vestra, ut causam hujus tam diversi motus reperiat. Quare assumit globulum, (*V. fig.*2.*Tom.*1.) 1 2 3 4, (*pag.* 285. meteor.) qui ab aliis quatuor stipatus, cum illis eadem celeritate fertur, quosque in aquæ superficiem YY impingant. Certum itaque est, quod ibidem contendit, globulum medium rotaturum ; idque tum ratio evincit, tum etiam experientia commonstrari posset. Ex hoc ego duplex desumo argumentum ; cum enim novam Philosophiam faciat, vix nisi à se admissis oppugnari potest ; unum, quod contra naturam luminis vestri faciat, *Visionem* scilicet *non recte dici ab horum corpusculorum motu dependere.* Alterum, *non bene hinc inferri diversos in vitro trigono colores.*

Ad primum quod attinet, si corpusculum unum, eorum ex quibus D. vestra lumen componit, aliud obvium, aut ad latus positum corpusculum impellere, retinere, aut rotare possit, & si in horum corpusculorum rotatione color consistat ; dum ergo per unum eundemque aërem, à diversis partibus ad diversos oculos allabuntur diversorum colorum radii, qui sese in medio decussent, necessario mutuum in motu suo impedimentum sortientur. Corpuscula enim A, (*V. fig.* 3. *Tom. I.*) quæ se gyran-

tia ad oculum B veniunt (ſuppono autem A eſſe radios coloris rubri) impingent in alia D, (quæ etiam ſuppono eſſe radios alterius coloris) quando hæc corpuſcula tendent ad oculum conſtitutum in E, ſeſeque ambo reperient in puncto F; ideoque oculi E & B, quoniam hos globulos ſuo in motu perturbatos excipiunt, alios colores etiam percipient, quam ſi ſolum color unus hoc in aëre ab oculo uno videndus fuiſſet; qnod manifeſtiſſime experientiæ repugnat, nec à D. veſtra dici pnto. Dicet itaque, quod mihi intelligere viſus ſum, dum vas uvis plenum proponit (*Pag. 8. Diopt.*) hæc corpuſcula ultro citroque ſine offenſa commeare, quo illis, cum quaſi materiæ cœleſtis ſint, concedere inſolens non eſt. Sed tum ex horum corpuſculorum mutua colliſione in vitro trigono colores mutari nequaquam contendere poteſt, quandoquidem unum alteri injurium eſſe nequeat, atque hiſce argumentum concludo primum.

Quoniam tamen luminis veſtri naturam tangere incepi, habeo quod circa hoc inquiram. Quomodo corpuſcula hæc à Sole, aſtriſque, nec non aliis corporibus lucidis proſeminentur, an quodam ipſorum corpuſculorum profluvio, qualis ſudor in animalibus eſſe ſolet? Deinde quis hujus tandem profluvii fons? Vereor enim ut

omnes hic qualitates aut formas, à quibus D. veſtra tantopere abhorrere videtur, prorſus effuge e poſſit. Quomodo poſt tot annorum ſpatia, Solis corpus tot à ſe emiſſis corpuſculis non extenuatum? an forte, ut Philoſophorum antiquorum aliqui fabulantur, terræ vaporibus reficitur? Deinde, quomodo, quanam innata vi, per tanta itineris ſpatia, hæc corpuſcula, ſub certa quadam gyrationis ſpecie, ab ipſo ſummo cœlo ad nos uſque rapiuntur? Ut corpuſcula, quæ à ſiniſtro humero Orionis, qui ſubrufus apparet, gyrantia, certa ratione ad nos penetrant, (præcipue in ſententia Copernici, &, ut credo, veſtra) per tanta ætheris intervalla; quæ, ſi motus ſeu gyrationis, quam ab ipſa ſtella acceperunt, tam tenacia ſint, non eſt quod vereamur ne illam ad vitrum aut aquæ ſuperficiem immutent.

Ad alterum argumentum venio, & oſtendere conabor nihil hiſce ſphærulis in aquam impingentibus confici.

Faciamus enim globulos qui lumen repræſentent à Sole proficiſcentes A, B, C, (*V. f.4.t.1.*) &c. qui ſecundum lineam MO ferantur; hi pari omnes procident paſſu, quouſque eorum primus A, ultimam vitri ſuperficiem N P prætervectus, liberiorem quaſi campum nactus celerius rapitur in F; cui cum adjunctus globus

B, adhuc vitro implicitus, latere suo 32 resistat, vertetur globus A in gyrum ordine partium 1 2 3 4. Nec hoc tantum, sed etiam ad motum impellet vicinum globum B, secundum ordinem partium 3412, ut rotari incipiat. Si hunc jam globum B, vitrum etiam transgressum fingamus; ita ut infima vitri superficies consistat in OR. Similiter globus B à globo C impeditus, tantummodo (jam enim sese à vitro expedivisse supponitur) in orbem vertetur, majori tamen celeritate quam globus A, cum globus B insuper ad eamdem gyrationem jam ante à globo A incitatus fuerit. Atque hoc modo globus C, à vitro liber rotationem, eamque adhuc celeriorem, obtinebit. Ideoque habeo hic radios DF, SG, TV, EH, qui diversa omnes gyratione ad oculum aut parietem HF allabuntur. Huncque discursum me ex mente vestræ D. instituere puto; illa enim, quæ globulis ad aquæ superficiem allapsis (*fol.* 285. Meteor.) contingere dixerat, non enucleate vitro trigono applicat; quomodo vero concinnius applicare possit non video, etiamsi radius EH ruber appareret, aut si color cæruleus, qui ibidem apparet, crebriori horum corpusculorum agitatione fieri dicatur; ex hoc enim solo experimento, quod à vitro trigono habet, videtur D. vestra definire colorem rubrum in frequentiori agitatione consistere, cum hoc potius cæruleo colori tribuendum videatur, majorque quies corpusculis quæ colorem rubrum efficiunt; atque hic perpulchre explicatur, cur radio EH aliquis rubeus color adhæreat, quod circa umbra confinia, corpuscula aliqua à celeriori illa agitatione impediantur. Verum hoc adhuc posito, non satis ostenditur, horum ad colorum generationem, necessitas umbræ; hæc enim mutua colorum allisio, diversaque agitatio, nequaquam ab umbra descendet. Nec capio quid umbra conferre possit hac in sententia, quacumque tandem ratione horum globorum motus per extremam vitri superficiem alterari dicatur. Non secus enim procul ab umbra, quam circa illam, radii per refractionem alterantur. Deinde, ut demus aliquid, nempe, umbræ limites circa, motum corpusculorum perturbari; cur ad omnes refractiones, umbris terminatas, hos colores non habemus? Sed hæc sufficere arbitror; præcipue cum D. vestra non minus ea quæ à me allata sunt, quam quæ adferri possint, in considerationem advocatura sit. Hisce itaque Vale, novisque indies ingenii tui monumentis mundum illustra, meque ac scientiæ amatores oblecta, Dominationis vestræ studiis devotus, &c.

A MONSIEUR DESCARTES, PAR UN R. P. JESUITE.

LETTRE LV.

Version de la précedente.

MONSIEUR,

Un de mes amis, appellé Monsieur Plempius, homme d'une singuliere érudition, & qui vous a en très-grande estime, m'a fait la faveur de me prêter depuis peu de jours le livre que vous avez mis n'a gueres en lumiere, lequel je n'ay pû m'empêcher de lire d'un bout à l'autre, aux heures de mon loisir. Et pource que j'ai apris tant par la lecture que j'en ai faite que par le rapport de ce mien ami, qu'on ne sçauroit vous faire plus de plaisir que de vous dire librement ce qu'on en pense, pour apprendre par là les divers jugemens que l'on en fait, j'ai crû que vous n'auriez pas désagreable que je vous exposasse icy mes sentimens.

Je vous diray donc premierement que cette hardiesse me plaist, qui fait que vous écartant des chemins battus, & des routes ordinaires, vous avez l'assurance de chercher de nouvelles terres, & de faire de nouvelles découvertes. Car en effet n'est-ce pas découvrir un nouveau monde en philosophie, & tenter des routes inconnuës, que de rejetter comme vous faites toutes ces troupes de qualitez, pour expliquer sans elles, & par des choses qui sont sensibles & comme palpables, tout ce qu'il y a de plus caché dans la nature.

Veritablement vôtre livre contient un très-grand nombre de très-belles choses; entre lesquelles neanmoins je ne compte point ce qui appartient à la Geometrie; car ces choses sont telles, qu'elles se recommandent assez d'elles-mêmes, & n'ont pas besoin de l'approbation de personne pour être mises en estime, & pour éterniser le nom de leur auteur; le vôtre ne peut qu'il ne s'acquiere par là une gloire immortelle, pour l'excellence de cet ouvrage, qui méritoit d'être mis en un volume à part, & non pas d'être rejetté sur la fin d'un livre; en quoy certes vous ne luy avez pas rendu justice. Seulement aurois-je crû qu'il eût été mieux de luy faire porter le nom de *Mathematiques pures*,

que celuy de *Geometrie* que vous luy avez donné, à cause que les choses qu'il contient, n'appartiennent pas davantage à la Geometrie qu'à l'Arithmetique, & aux autres parties des Mathematiques.

Pour les autres matieres dont vous traitez dans vôtre livre, & qui sont sujettes à plus de dispute, & à une plus grande diversité d'opinions, il n'y en a pas une qui ne me semble digne d'une particuliere loüange, tant pour la beauté de l'invention, que pour la nouveauté des raisons dont vous vous servez pour les expliquer & éclaircir. Ce n'est pas qu'il n'y ait plusieurs endroits où j'aurois souhaité un peu plus de verité, ou du moins plus de lumiere pour la reconnoître; mais n'ayant pas maintenant assez de loisir pour vous les indiquer tous, j'en prendray seulement un, tiré du discours de l'arc-en-ciel, qui est un sujet où vous avez, ce me semble, fait paroître le plus d'esprit.

Dans tout ce discours, vous établissez pour principal fondement de toutes vos preuves, le triangle de verre NMP, (*V. f.* 1. *t.* 1. *p.*284. *& suiv*) au travers duquel passent les rayons DF, EH; avec cette difference que celui-ci, à sçavoir EH est bleu ou violet, & que l'autre, à sçavoir DF est rouge. Et la raison que vous en apportez est, que ces rayons, qui sont composez, dites-vous, d'une infinité de petits globes, viennent vers nos yeux avec des mouvemens ou plûtôt des circulations differentes, ce qui veritablement est très-conforme à vos principes, suivant quoi vous voulez que la vision dépende du mouvement, ou même de la seule inclination à se mouvoir de ces petits corps; car puisque la vision du bleu est differente de celle du rouge, il s'ensuit de vos principes que le mouvement de ces petits corps ne doit pas être semblable. C'est pourquoi je trouve que vous avez très-grande raison, de faire tout vôtre possible pour trouver la cause d'une si grande diversité. Et pour cela, en la p. 285. des Meteores, vous considerez la petite boule 1234 (*V. fig.* 2 *tom.* 1.) qui est entourée de quatre autres semblables, qui vont ensemble de même vitesse, jusqu'à ce qu'elles rencontrent la superficie de l'eau YY. Or cela posé, il est vrai comme vous dites que la petite boule du milieu 1234. commencera à tourner, ainsi que la raison & l'experience nous peuvent apprendre. Mais comme la Philosophie que vous cultivez est nouvelle, il est mal-aisé de la pouvoir combattre que par vos principes mêmes; c'est pourquoi je prens occasion de là de vous faire deux argumens: Par le premier, qui combat la

nature de vôtre lumiere, je prétens montrer, *Qu'il n'est pas vrai que la vision dépende du mouvement ou de l'inclination à se mouvoir de ces petits corps*; & par l'autre, *Qu'il ne s'ensuit pas de là qu'un triangle de verre doive avoir ou produire diverses couleurs.*

Pour le premier, je dis que si un de ces petits corps, ou de ces petits globes dont vous composez la lumiere, est capable de pousser, de retenir, ou de faire tourner un autre de ses semblables, qu'il rencontrera tout droit ou de côté en son chemin; & s'il est vrai que la couleur consiste dans le tournoyement de ces petits globes; quand des rayons de diverses couleurs viennent de divers endroits, vers les yeux de diverses personnes, par un même milieu, comme par l'air, & que ces rayons se croisent au milieu de leur chemin, c'est une necessité que les rayons s'empêchent l'un l'autre, & qu'ils apportent quelque changement au mouvement que chacun d'eux avoit en particulier. Par exemple, les petits globes A, (*V. fig 3. tom.* 1.) qui vont en tournoyant vers l'œil B (& que je suppose être des rayons de couleur rouge heurteront & choqueront ceux marquez D (que je suppose être d'une autre couleur) quand ceux-cy tendront vers l'œil E, & se rencontreront les uns

les autres au point F; & partant les deux yeux E & B ne recevant l'action de ces globes, qu'après avoir été troublez dans leur mouvement, n'auront pas le sentiment des mêmes couleurs qu'ils auroient eu, si un seul rayon teint d'une seule couleur, & passant par le même air, sans être interrompu ou troublé dans son cours par aucun autre rayon, eût été vû par l'un d'eux seulement: ce qui toutefois repugne manifestement à l'experience, & ce que je ne pense pas aussi que vous vouliez dire. Mais vous direz peut-être (ainsi que je me suis déja imaginé qu'on pouvoit répondre, quand j'ai consideré ce vous dites de cette cuve pleine de raisins foulez dans la *p.* 8. *fig.* 1. de vôtre dioptrique,) que ces petits globes vont & viennent librement, & sans aucun empêchement, de côté & d'autre; ce qu'on ne doit pas trouver étrange, & qu'on ne doit pas faire difficulté de leur accorder, puisqu'ils sont d'une matiere presque celeste: mais si cela est, vous ne pourrez pas dire alors, que dans un triangle de verre les couleurs se changent par le choc muteul de ces petits corps, puisqu'ils ne se nuisent point les uns aux autres; & c'est par où je finis mon premier argument.

Mais puisque j'ai commencé à vous proposer les difficultez que j'avois tou-

chant la nature de vôtre lumiere, vous trouverez bon que je vous faſſe encore icy quelques queſtions là-deſſus. Comment entendez-vous que ces petits corps ſortent ou s'écoulent du Soleil, des Aſtres, & de tous les autres corps lumineux ? Eſt-ce par un écoulement de ces petits corps, ainſi que la ſueur ſort du corps d'un cheval ? De plus, quelle pourroit être la ſource d'un ſi grand écoulement ? car c'eſt icy où je crains que vous ne puiſſiez tout à fait vous paſſer des *formes* ou des *qualitez* que vous avez ce ſemble tant en horreur. Comment le corps du ſoleil n'eſt-il point entierement épuiſé, depuis tant d'années qu'il s'écoule de luy une ſi grande quantité de ces petits corps ? Ne penſeriez-vous point qu'il eſt reparé par les vapeurs de la terre, ainſi que ſe ſont imaginés quelques anciens Philoſophes ? De plus, comment, & par quelle force narelle ces petits corps peuvent-ils conſerver, dans un ſi grand eſpace qu'il y a depuis les cieux juſques à nous, le même tournoyement avec lequel ils ſont pouſſez vers nous ? comme par exemple, comment eſt-il poſſible, principalement dans l'opinion de Copernic, qui eſt comme je crois auſſi la vôtre, que les petits corps qui ſortent de l'épaule gauche d'Orion, laquelle nous paroît d'une couleur rou-

geâtre, puiſſent conſerver dans un ſi long trajet le tournoyement qui eſt neceſſaire pour nous la faire voir de cette couleur. Et d'ailleurs, ſi ces petits corps peuvent bien avoir tant de force que de retenir ſi fermement le mouvement ou la circulation qu'ils ont une fois reçuë d'un Aſtre, il n'y a pas d'apparence que le verre, ou la ſuperficie de l'eau, la leur puiſſe faire changer.

Je viens à mon ſecond argument, par lequel je prétens faire voir que les petits globes qui tombent ſur la ſuperficie de l'eau ne ſervent de rien pour la formation des couleurs.

Par exemple, repreſentons-nous les petites boules ABC (*V. fig.* 4. *tom.* 1.) comme des corps de lumiere qui viennent du Soleil, & qui ſont mûs ſuivant la ligne MO; toutes ces petites boules iront d'une égale vîteſſe, & d'un même branle, juſqu'à ce que la premiere marquée A ayant traverſé la derniere ſuperficie du verre NP, & étant pour ainſi dire plus en liberté, commence à être emportée vers F, plus vîte qu'elle n'étoit auparavant : Et pource que le côté marqué 3. de la petite boule B, qui ſe trouve encore engagée dans le verre lui réſiſte, la boule A ſera contrainte de tourner ſelon l'ordre des chiffres 1234, & même pouſſera l'autre, & la contraindra auſſi de tourner ſelon l'or-

dre de ses parties 3412. Que si après cela nous supposons que la petite boule B ait aussi traversé le verre, ensorte que sa superficie la plus basse soit O R, il arrivera de même que la petite boule B étant empêchée par celle qui est marquée C, tournera aussi en rond comme auparavant (car nous la suposons tout à fait hors du verre) & même d'une vitesse plus grande que la boule A, à cause qu'elle a déja été disposée à tourner en ce sens là par la premiere. Et pareillement la petite boule C, étant une fois degagée du verre sera contrainte de tourner, & même de tourner plus viste que les autres. Cela étant ainsi, il sera vrai de dire que les rayons D F, SG, TV, & EH, tomberont sur l'œil, ou plûtôt sur la muraille HF avec un tournoyement different en vîtesse. Et je crois ne me pas éloigner en cela de vôtre pensée. Car quant à ce que vous avez dit (en la page 285. des Meteores) qui arrivoit à ces petites boules qui rencontrent la superficie de l'eau, je ne vois pas que vous l'ayez assez justement appliqué au triangle de verre; mais je ne pense pas qu'on en puisse faire une application plus juste que celle que je viens de faire, quand bien le rayon EH, qui sort d'un triangle de verre, au lieu de paroitre bleu comme il fait, paroîtroit rouge; où même quand on suppo-

seroit que le bleu qui a coûtume de paroître de ce côté-là, viendroit de la violente agitation de ces petits globes de lumiere. Car si je l'ai bien compris, je trouve que vous n'aportez point d'autre raison que celle que vous tirez de l'experience d'un verre triangulaire, pour assurer que la couleur rouge dépend de la violente agitation de ces petits globes; quoi que vous eussiez dû plûtôt inferer que c'est le bleu qui en dépend, & que le rouge est produit par celles qui sont le moins agitées, puisque le rouge paroît, ce me semble, où il y a moins d'agitation, & le bleu où il y en a davantage. Et par ce moyen l'on explique fort bien, pourquoi le rayon E H est teint d'un peu de rouge, & paroît violet, à sçavoir, à cause que sur les confins de l'ombre, il y a toûjours quelques rangées de ces petits corps dont l'agitation est retardée.

Mais neanmoins cela même supposé, on ne voit pas encore assez quelle peut être la necessité de l'ombre pour la generation de ces couleurs; car cette mutuelle collision de ces petits corps & leur diverse agitation, d'où procede selon vous la diversité des couleurs, ne sera jamais causée par l'ombre. Et je ne comprens pas, ce que dans vôtre opinion l'ombre peut contribuer à la production des cou-

leurs, de quelque façon que l'on suppose que le mouvement de ces petits globes soit alteré au sortir du verre; car il est certain que les rayons souffrent refraction loin de l'ombre, aussi-bien qu'aux bords de l'ombre. Mais je veux que sur les bords de l'ombre le mouvement de ces petits corps soit alteré & troublé; pourquoy donc ne voit-on pas de ces couleurs en toutes les refractions qui sont terminées par des ombres? Mais en voilà assez, ne doutant point que vous ne mettiez en consideration tout ce que j'ai dit, & tout ce que je pourrois dire sur ce sujet: je vous laisse donc y penser; & vous exhorte autant que je puis à ne vous point lasser de nous donner de temps en temps quelques nouveaux témoignages de la beauté de vôtre esprit; cela me donnera beaucoup de joye, & à tous ceux qui comme moy aiment les sciences, & qui font une particuliere profession de vous honorer. Je suis, &c.



EPISTOLA LVI.

Responsio Renati Descartes ad præcedentem Epistolam.

Eruditissime Domine:

Non aliter affectus sum legendo literas, quæ mihi à D. vestra per Clariss. D. Plempium transmissæ sunt, quam puto fuisse olim equites illos, qui proavorum temporibus orbem perrerasse dicuntur, quoties ipsis occurrebat alius eques armis tectus, & nomine non cognitus, ut fere tunc moris erat, in quo fortitudinem non vulgarem ex ipso incessu & primis congressibus deprehendebant. Quippe nihil ipsis optabilius poterat contingere, quam cum tali aliquo vires suas experiri: & quamvis tenuitatis conscientia non permittat, ut me generosis illis Heroibus ausim comparare, non possum tamen non fateri me admodum gaudere quod offeratur occasio cum eo congrediendi, quem talem esse suspicor, ut si vincere mihi arduum est, saltem vinci ab ipso non erit indecorum. Humanitatem profecto singularem, quæ generositatis & veræ fortitudinis nota esse solet, in D. vestra depre-

hendo; non modo ex iis verbis quibus mea qualiacunque inventa extollit; sed in hoc etiam quod ea pauca, quæ de Geometria scripsi, Mathematicæ puræ nomen mereri dicat: nihil enim ibi eorum, quæ ad Arithmeticam propriæ pertinent, explicui, nec ullam solvi ex iis quæstionibus in quibus ordo simul cum mensura spectatur, quarum exempla habentur in Diophanto: Sed præterea nihil etiam docui de motu, in quo tamen examinando Mathematica pura, ea saltem quam excolui, præcipue versatur.

Cum autem D. vestra ex multis mei scripti locis, in quibus plus aliquid veritatis desiderari posse putat, illum præ cæteris eligit, in quo per rotationem quorundam globulorum colores explicare sum conatus, ostendit profecto se in hoc certandi genere non mediocriter esse exercitatum. Nam si quæ pars sit in eo scripto parum munita, & adversariorum telis exposita, fateor hanc esse quam D. vestra oppugnat. Valde enim difficulter potest intelligi quo pacto ejusmodi globulorum rotationes sibi mutuo non obsint, cum diversos colores à diversis objectis ad diversos oculos per idem medium & eodem tempore decussatim deferre debent: & multa, quæ hanc difficultatem forte minuissent, vel consulto à me omissa sunt,

vel brevissime tantum perstricta: quoniam ea prius scripseram in eo tractatu, de quo in libello de Methodo loquutus sum. Ne tamen videar hæc mentiri, ut ab accurata responsione me excusem, ecce ad illam me accingo. Rogoque in primis D. vestram, ut advertat globulos illos, de quibus egi, non esse corpuscula, quæ ab astris proseminentur, vel exudent, sed particulas ejus materiæ, quam D. vestra vocat cælestem, omnia spatia translucida occupantes, & non aliter sibi mutuo incumbentes, quam partes vini in vase illo quod in pagina 8. Dioptr. proposui, & in quo videre licet, vinum quod est ad C. (*Vide fig. 5. tom. 1.*) tendere versus B, nec ideo impedire quo minus illud, quod est ad E, tendat versus A, singulasque ejus particulas propendere, ut descendant versus plurimas partes diversas, etsi non nisi unam versus eodem tempore possint moveri. Monui autem variis in locis me per lumen non tam motum ipsum, quam inclinationem sive propensionem ad motum intelligere; atque ea quæ de motu essem dicturus, ut sic facilius caperentur, ad hanc propensionem esse referenda: unde satis liquet per colores nihil etiam aliud ex mea sententia, quam propensionis istius varietates quasdam esse concipiendas. His autem diutius non inhæreo, quia D. vestra

prævidit me aliquid simile esse dicturum, quod concedere non ei videbatur esse insolens. At urget ex alia parte, siquidem diversi illi motus sibi mutuo non obsint, non igitur etiam ex horum corpusculorum mutua collisione in vitro trigono colores mutari posse. Ad quod respondeo esse distinguendum inter motus, sive potius inter propensiones ad motus, & notandum quasdam ex iis esse disparatas, hoc est, à se mutuo non pendentes, alias vero plane conjunctas. Ut in figura pag. 8. propensio quam habent omnes partes vini, quæ sunt in superficie C D E, ut descendant versus A, non auget nec minuit illam, quam eædem habent, ut descendant versus B. Itemque si fingamus huic vino pisciculos aliquos innatare, qui variis motibus ejus partes exagitent, non ideo antedictæ propensiones mutabuntur. Quæ proinde non male conferri possunt cum propensionibus, quas habent particulæ materiæ cœlestis ad eas rotationes per quas diversi colores sentiuntur. Ita enim fingere libet in locis A & B. (*V. fig. 5. tom. 1.*) esse diversos spectatores, & in locis CDE esse objecta diversimode colorata, & insuper loco pisciculorum in spatio intermedio esse ventos, qui totum aërem exagitent. Jam vero si ponamus pilam F impelli versus C, non quidem secundum lineam rectam CB,

sed prout exigit ejus refractio, ut cum ad vinum pervenerit recta tendat à C versus B, manifestum est eam vim, qua pila ista propellet partem vini C, non tantum augere posse propensionem quam habebat ad descendendum versus B, sed etiam modum, sive naturam istius propensionis immutare: pila enim partem vini C pellet versus B directe, vis autem gravitatis oblique tantum, quia nempe suppono lineam C B non recta tendere versus centrum terræ; atque hæ duæ propensiones simul junctæ rotationem illam, ex qua colores oriuntur, optime repræsentant, ut clarius ex sequentibus intelligetur.

Sed prius hic paucis ad quæsita D. vestræ respondebo, & quia jam supra satis monui, corpuscula, de quibus egi, cum nihil aliud sint quam particulæ ejus materiæ, qua spatia omnia translucida replentur, nequaquam ab astris proseminari, vel exudare: nullumque esse periculum ne Sol ideo extenuetur, vel ne ad ineptias fabularum confugere debeamus. Superest ut dicam, quantum attinet ad ipsam lucem, hoc est ad vim per quam lucida corpora materiam cœlestem circumquaque à se expellunt, me illam qualis sit nec in Dioptrica nec in Meteoris explicare voluisse, quoniam alium ei locum dedi; neque ob metum quem D. vestra se habere dicit,

ſcilicet ne qualitates omnes, & formas, à quibus abhorreo, non effugiam, ab inſtituto meo me dimoveri. Et quantum attinet ad colorem ſtellæ quæ eſt in ſiniſtro humero Orionis, vel aliarum, reſpondeo non eſſe ruborem ſimilem ei, qui per priſma vitreum apparet, ſed tantummodo fulgorem quemdam lucis denſiorem quam ſit ille qui in cæteris aſtris reperitur. Colores autem vere tinctos & ſaturos videmus nonnihil imminui ob longitudinem diſtantiæ, ſenſimque in dilutiores mutari, ut pictores omnes ſatis obſervant. Neque tamen ideo percipio rationem, cur particulæ materiæ cœleſtis D. veſtræ non videantur æque tenaces ejus gyrationis ex qua colores oriuntur, quam ipſius motus directi, in quo lumen conſiſtit; æque enim unum atque alterum poſſumus aſſequi cogitatione : nihil autem accuratius, ſive quod omnes numeros Mathematicæ ſcrupuloſitatis melius impleat, à nobis cogitari umquam poſſe, quam à natura fieri ſolere, mihi perſuadeo. Cur vero per vitri ſuperficiem gyratio hæc mutetur, jam in Meteoris explicui, & adhuc apertius infra dicam.

Venio nunc ad ultimum argumentum, quo probare intendit, me non enucleate vitro trigono applicare illa quæ globulis ad aquæ ſuperficiem allapſis contingere

dixeram. Ad quod faciliime reſpondeo ex pag. 27. Dioptrices, in qua perſpicue demonſtravi contrariam eſſe rationem corporum terreſtrium, quales ſunt globi illi de quibus in p. 285. Meteor. & particularum materiæ quæ lumen tranſmittit; quia nempe illa difficilius per aquam tranſeunt, quam per aërem, hæ contra facilius per aquam, & adhuc facilius per vitrum quam per aquam : inde enim patet, ut enucleate unum alteri applicaretur, globulos aquam ſubeuntes conferri debuiſſe cum radiis à vitro in aërem tranſeuntibus, quod à me factum eſt, &c.

Nolim autem Dominatio veſtra ſibi perſuadeat, me tam paucis vel tam levibus argumentis ad ea, quæ ſcripſi, affirmanda fuiſſe impulſum, ut ex uno ſolo experimento judicarim colorem rubrum, non dicam in frequentiori agitatione, hoc enim non ſentio, ſed in majori propenſione ad motum circularem quam ad rectum conſiſtere. Licet enim nullum aptius eo quod attuli eſſe putem ad iſtud demonſtrandum, ſexcenta tamen alia ſunt quibus idem confirmatur, quæque poſſem hic afferre, ſi partes illas Phyſicæ, à quibus pendent, exponendas ſuſcepiſſem; nempe dicerem cur ſanguis omnis ſit ruber, ſi de animalibus tractarem, cur argentum vivum aliaque innumera ſola ignis vi ru-

bescant, si de igne, istisque aliis, &c. Quinimo si vel unum quid in tota rerum natura invenirem, quod meæ hac de re opinioni non consentiret, eousque cohiberem assensionem, donec illa in parte mihi satisfecissem. Nunquid vero etiam sunt in ipsis meis Meteoris aliquot alia experimenta quæ illam confirmant, ut in Discursu nono Meteor. ubi egi de rubeo nubium colore, de cæruleo cœli & maris, &c.

Superest itaque ut nonnulla hic addam, quæ juvabunt ad intelligendum quid umbra & quid refractio conferre possent ad colorum productionem; licet enim hoc ipsum in Meteoris exponere conatus sim, forte tamen potuissem evidentius, si prolixior esse voluissem.

Primo igitur quamvis in fig. p. 285. Meteor. majoris perspicuitatis causa quinque tantum vel sex globulos pingi curarim, putandum tamen est omnia illa spatia, per quæ lumen proprie transmittitur, particulis materiæ cœlestis sibi mutuo incumbentibus plena esse, ut jam antedictum est, & videre licet in hac fig. 6. tom. 1. in qua suppono punctum V, ad Solem, & X, ad oculum pertingere, omnesque globulos in linea VX, constitutos, esse particulas materiæ cælestis, quæ nituntur recedere à centro Solis, eodem modo quo

quo arenulæ vasculis illis contentæ, quibus tanquam clepsydris uti solemus, nituntur accedere ad centrum terræ. Possumusque singulos ordines horum globulorum ab objectis ad oculos protendentes (saltem si Philosophice loqui libet) radios materiales appellare, ad distinctionem radiorum formalium, qui secundum lineas Mathematice rectas atque indivisibiles ferri intelliguntur, licet hi materiales vix umquam lineas plane rectas, & nunquam plane indivisibiles componant.

Secundo, cum aliquis ex istis globulis impellitur in unam partem, non sibi persuadendum est illum efficere ut alius globus, cui proxime incumbit, in contrariam se vertat, quemadmodum fit in rotis horologiorum. Sed, tanquam si loco istorum globulorum essent tessellæ, unæ aliis superpositæ, putandum est, cum unus in aliquam partem propendet, illum omnes alios sub se positos usque ad oculum in eandem plane partem impellere. Atque hoc ita fieri debere ex Mechanicæ principiis, & ea materiæ cœlestis natura, quam rationes innumeræ mihi persuadent, evidenter demonstratur. Si autem fingamus tot tessellas unas aliis incumbere, suprema 12. (*Fig. 7. tom. 1.*) ad sinistrum humerum Orionis, & infima 435, ad oculum pertingat, atque hanc supremam recta

quidem pelli ab 12, versus 43, sed præterea fortius premi in parte 2, quam in parte 1. facile intelligemus duplicem hanc impulsionem, sive pressionem, omnibus istis tessellis simul ita posse communicari, ut ipsam infimam 43, ad rotationem, quæ fiat in partes 1234, impellat.

Tertio notandum est, globulos istos, vitri, aëris, aliorumve corporum poris contentos, propendere semper, vel certe ut plurimum, ut in unam aliquam partem rotentur, & quidem ut rotentur eadem celeritate, qua secundum lineam rectam feruntur, quoties nulla peculiaris adest causa, quæ celeritatem istam augeat vel imminuat, ut monui in pag. 300. Meteor. Ac præterea quosdam ex iis in unam partem, alios in aliam propendere, prout hoc vel illo suo latere contingunt parietes pororum quibus insunt. Vim autem qua totus radius materialis oculum premit, ex omnibus istis propensionibus simul sumptis ita componi, ut illæ, quæ sibi mutuo adversantur, pro nihilo sint numerandæ. Sic, exempli causa, globulus B, (*V. fig. 6. tom. 1.*) quia pellitur ab V versus X, tangitque particulam aëris D, quæ cum ipso non pellitur, propendet ut gyretur secundum ordinem notarum 1234; globulus autem C, quantum in se est, in contrarias partes inclinat, quia tangit particulam G;

sed hæ duæ diversæ propensiones ab oculo in X, sentiri non possunt, quoniam una alteram prorsus elidit. Idemque de pluribus contrariis refractionibus est sentiendum, & de pluribus radiis materialibus alium intermedium tangentibus, &c.

Quarto notandum est, æquilibrii leges tam accurate observari à natura, ut ejusdem radii materialis omnes partes simul sumptæ, semper tantumdem præterpropter in unam partem, quam in contrariam impellantur, tam à contactu particularum aëris aliorumve corporum, quam ab occursu globulorum radios vicinos componentium, & ab aliis causis quibuslibet, quæ in plurimos ex istis globulis simul agunt; unde fit ut totus radius ob tales causas nunquam multo magis ad rotationem in unam partem quam in aliam inclinet. Quia tamen fieri vix potest, quin semper aliquantulum in unam aliquam magis inclinet, alii omnes vicini radii propendent in diversas, ut ita, quod deest singulis ad æquilibrii leges implendas, ab omnibus simul compensetur. Nullaque pars sensibilis in corpore diaphano dari potest, in qua non permulti tales radii, nempe ex globulis supra omnem cogitationem minutulis compositi, reperiantur.

Quinto denique notandum est, vitri alteriusve corporis superficiem, in qua tales

radii refranguntur, efficere ut illi non, sicut alias fieri solet, uni in unas, alii in contrarias partes ferantur, sed omnes concorditer in eamdem inclinent, modo tantum satis oblique in illam superficiem incidant, ut uniuscujusque radii globulum illum, à quo tangitur, magis impellat ad rotationem in eam partem, quam totus idem radius ab aliis causis simul sumptis in ullam aliam impellatur. Nam cum illæ aliæ omnes causæ propter æquilibrii leges vix quicquam possint, ut mox dictum est, facile ab hac unica superantur: & docet experientia, non quantulamcunque refractionem, sed eam duntaxat, quæ magna est, coloribus gignendis aptam esse.

Neque vero illos refractio sola unquam producit, nam sive globuli, ex quibus radii constant, in eandem omnes partem propendeant, sive in diversas, eodem plane modo ab oculo sentiuntur: Et sola non potest illos ad motum circularem fortius vel languidius quam ad rectum impellere. Sed si umbra illi adjuncta sit, hoc est, exempli causa, si radius VX, (*V. fig. 6. tom.* 1.) cujus globuli ob refractionem propendent, ut vertantur secundum ordinem notarum 1234, in illa crepera luce, quam pen-umbram appellant, ita versetur, ut fortius quidem pellatur ab V

versus X, quam radius LM, ei proximus à parte umbræ, languidius autem quam NP, quia nempe minus lucis habere supponitur, certum est vim, qua globuli, ex quibus constat, gyrare nituntur, augeri debere ab utroque radio LM & NP, quæ contra ab iisdem minueretur, si NP esset à parte umbræ, &c.

Ex quibus patet evidenter quid umbra conferat ad colorum productionem; nam absque ea non magis radius LM in unam partem traheret globulos radii VX, quam NP in contrariam, atque ita vis unius à vi alterius elideretur. Nec minus patet quid conferat refractio, nam absque ea globuli radii VX non magis propenderent ad rotationem secundum ordinem notarum 1 2 3 4, quam ad contrariam, ideoque illa propensio nec augeretur nec minueretur à radiis LM & NP; vel certe, si ponamus illam augeri, tunc propter leges æquilibrii est putandum aliam in vicinis radiis tantumdem imminui. Et quia sensus non movetur à singulis radiis separatim, sed tantum à pluribus simul, neutra ideo posset sentiri, &c.

Quæ si D. vestræ utcunque satisfaciant, spero me ab ipsa impetraturum, ut docere non gravetur quænam sint illa alia in quibus plus aliquid veritatis desiderari posse putat, & ad ea etiam respondendo, testabor quantum sim Dominationis vestræ studiis devotus.

RENATUS DESCARTES.

REPONSE DE MONSIEUR DESCARTES, AU R. P. JESUITE.

LETTRE LVI.

Version de la précedente.

MON REVEREND PERE,

J'ai été touché en lisant la lettre que Monsieur Plempius m'a envoyée de la part de vôtre Reverence, d'une émotion pareille à celle que je m'imagine que ressentoient autrefois ces chevaliers errants, toutes les fois que dans le cours de leurs voyages, ils faisoient rencontre de quelque chevalier inconnu, tout couvert d'armes (comme c'étoit alors la coutume) & de qui la contenance & la démarche sembloient promettre beaucoup de valeur. Car il ne leur pouvoit arriver rien de plus souhaitable, que de faire ainsi rencontre de quelque brave, avec lequel ils pussent faire épreuve de leur force. Et bien que je ne présume pas assez de moy, pour oser

me comparer à ces heros, il faut toutefois que je vous avoüe, que j'ai beaucoup de joye d'avoir occasion d'entrer aujourd'huy en lice, avec un homme qui me paroît être tel, que plus il me sera difficile de le vaincre, & moins il me sera honteux d'en être vaincu.

Il est vrai que j'ai vû dans la lettre que V. R. m'a fait l'honneur de m'écrire des effets de cette bonté singuliere, qui a toûjours été la marque de la generosité & de la veritable valeur; non-seulement par les loüanges que vous donnez à mes petites inventions; mais même en ce que vous dites que ce peu que j'ai écrit de Geometrie, mériteroit plûtôt de porter le nom de Mathematiques pures: car je n'ai expliqué en ce traité-là pas une des questions qui appartiennent proprement à l'Arithmetique, ni même aucune de celles où l'on considere l'ordre & la mesure, comme a fait Diophante, mais bien davantage je n'y ai point aussi traité du mouvement, quoique la Mathematique pure, (au moins celle que j'ai le plus cultivée) en fasse son principal objet.

Et lors qu'entre plusieurs endroits de mes écrits, qui vous semblent avoir besoin d'un peu plus d'éclaircissement que je n'en ai donné, vous choisissez celui où j'ai tâché d'expliquer les couleurs, par le

roulement ou tournoyement de certains petits globes, vous faites voir que vous n'êtes pas peu versé en ce genre d'escrime : car s'il y en a quelqu'un qui ne soit pas si bien muni que les autres, & qui par conséquent soit plus exposé aux attaques de mes adversaires, j'avouë que c'est celui que V. R. a choisi. Car à dire le vrai, il est assez difficile de comprendre, comment les tournoyemens de ces petits globes ne se nuïsent point les uns les autres, quand des rayons de diverses couleurs, viennent de divers objets, vers les yeux de diverses personnes, par un même milieu, & en même temps, & que ces rayons se croisent au milieu de leur chemin. J'aurois pû sans doute ajouter à ce traité plusieurs choses qui auroient peut-être de beaucoup diminué la difficulté que vous y trouvez; mais je les ai obmises la pluspart tout exprès; ou si j'en ai parlé, ce n'a été que fort legerement, & comme en passant, à cause que je les avois auparavant expliquées dans ce traité duquel j'ai fait mention au 5. chap. de ma methode. Et afin que vous ne pensiez pas que je veüille par là m'excuser, je m'en vais tout de bon tâcher à vous répondre.

Et premierement je vous prie de considerer que ces petits globes dont j'ai parlé, ne sont point des corps qui exha-

lent & qui s'écoulent des Astres jusqu'à nous; mais que ce sont des parcelles imperceptibles de cette matiere, que V.R. appelle elle-même celeste, qui occupent tous les intervalles que les parties des corps transparens laissent entr'elles, & qui ne sont point autrement appuyées les unes sur les autres, que le vin de cette cuve que j'ai pris pour exemple en la page 8. de ma Dioptrique. Où l'on peut voir que le vin qui est en C tend vers B, (*V. fig. 5. tom.1.*) & qu'il n'empêche point pour cela que celui qui est en E ne tende vers A; & que chacune de ses parties tend à descendre vers plusieurs divers endroits, quoi qu'elle ne se puisse mouvoir que vers un seul en même tems. Or j'ai souvent averti que par la lumiere je n'entendois pas tant le mouvement, que cette inclination ou propension que ces petits corps ont à se mouvoir, & que ce que je dirois du mouvement, pour être plus aisément entendu, se devoit raporter à cette propension. D'où il est manifeste que selon moy l'on ne doit entendre autre chose par les couleurs, que les differentes varietez qui arrivent en ces propensions. Mais je ne veux pas m'arrêter long-temps là-dessus, pour ce que V. R. a déja bien prévû & jugé que je pourrois répondre quelque chose de semblable,

& qu'on ne devoit pas faire difficulté de me l'accorder.

Mais d'un autre côté vous avez pris de là occasion de me faire une nouvelle difficulté ; car, dites-vous, s'il est vrai que les divers mouvemens de ces petits globes ne se nuisent point les uns les autres, les couleurs ne pourront donc pas se changer dans un triangle de verre, par leur mutuelle rencontre & collision.

A cela je répons, qu'il faut faire distinction entre les mouvemens, ou plûtôt entre les propensions aux mouvemens ; car il y en a quelques-unes qui sont separées, c'est-à-dire qui ne dépendent point les unes des autres, & d'autres qui sont conjointes, & qui en dépendent. Par exemple, l'inclination ou propension qu'ont toutes les parties du vin qui sont en la superficie C D E (*V. fig. 5. tom. 1.*) à descendre vers A, n'augmente ni ne diminuë en aucune façon celle que ces mêmes parties ont à descendre vers B. Et si avec cela nous feignons que dans cette cuve il y ait quelques poissons, qui nagent d'un côté & d'autre, & qui agitent diversement les parties de ce vin, les propensions qu'avoient auparavant ces parties ne seront point pour cela changées. Et il me semble que tout ceci se peut assez bien adapter aux propensions qu'ont les pe-

tites parties de la matiere celeste à ces differentes sortes de roulemens ou tournoyemens par lesquels les diverses couleurs se font sentir. Car à la place des trous A & B nous y pouvons mettre les yeux de divers spectateurs ; & au lieu du vin qui est en C D E, nous pouvons feindre qu'il y ait plusieurs objets diversement colorez ; & enfin au lieu des poissons, nous pouvons supposer des vents qui agitent l'air qui est entre deux.

Que si maintenant nous supposons que la bale F qui est dans l'air, soit poussée vers C, non pas selon la ligne droite C B, mais selon que l'éxige la nature de sa refraction, en telle sorte qu'étant parvenuë jusques au vin de cette cuve, elle tende après cela tout droit depuis C jusques à B, il est manifeste que la force dont cette balle poussera la partie du vin qui est en C, ne pourra pas seulement augmenter la propension qu'elle avoit à descendre vers B, mais même qu'elle apportera du changement en la maniere ou en la nature de cette propension : car cette bale poussera tout droit vers B le vin qui est en C, & la force de la gravité ne le poussera qu'obliquement, pour ce que je suppose que la ligne C B ne tend pas directement au centre de la Terre. Et ces deux propensions qu'ont ensem-

ble les parties du vin qui sont en C, à descendre vers B, representent fort bien ce roulement ou tournoyement des petits globes de la matiere celeste, qui cause en nous le sentiment des couleurs, comme on verra encore plus clairement par la suite.

Mais auparavant je répondrai icy en peu de mots aux demandes que vous me faites. Et d'autant que j'ai déja ci-dessus averti vôtre Reverence que ces petits globes dont j'ai parlé, n'étant rien autre chose que des particules de cette matiere dont tous les espaces transparens sont remplis, n'exhalent & ne s'écoulent point des Astres, & qu'il ne faut point apprehender que le soleil n'en soit extenué, ni avoir recours pour cela aux contes fabuleux de quelques rêveurs de Philosophes, Il ne me reste plus autre chose à lui dire, sinon que je n'ai point voulu expliquer dans les Meteores ni dans la Dioptrique ce que j'entens par la lumiere, c'est-à-dire par cette force qu'ont tous les corps lumineux de pousser de tous côtez la matiere celeste qui les environne, à cause que j'en ai traité ailleurs; & que la crainte qu'elle dit avoir que je ne puisse tout-à-fait me passer des formes & des qualitez (pour lesquelles j'avouë que j'ai de l'aversion) ne me fera point changer

de résolution ni de dessein.

Et pour ce qui est des couleurs qui paroissent aux étoiles, par exemple à l'étoile qui est à l'épaule gauche d'Orion, je répons que ce n'est pas une rougeur qui soit semblable à celle qui paroist au travers d'un prisme de cristal; mais que c'est seulement un éclat de lumiere plus dense & plus fort que n'est celui qui se trouve communément dans les autres Astres. Car pour les couleurs qui sont vrayement teintes & chargées, nous voyons qu'elles s'affoiblissent quelque peu par la grandeur de la distance, & qu'elles se changent peu à peu en de plus claires & moins chargées, comme le sçavent assez tous ceux qui se mêlent tant soit peu de la peinture.

Ce n'est pas pourtant que je comprenne la raison pourquoi les petites parties de la matiere celeste ne pourroient pas selon vous conserver aussi-bien cette disposition qu'elles ont au tournoyement qui cause les couleurs, que celles qu'elles ont au mouvement direct, dans lequel j'ai dit que consiste la lumiere: car l'un & l'autre se peut également concevoir; & cependant je ne doute point que ce que la nature fait tous les jours, ne soit plus exact & plus selon toutes les loix de la plus scrupuleuse Mathematique, que tout ce que nous

sçaurions jamais nous imaginer. Quant à ce qui fait que ce tournoyement varie & se change à la rencontre de la superficie d'un verre, il a déja été expliqué dans les Meteores, & il le sera encore plus clairement ci-après.

Je passe maintenant à vôtre second argument, par lequel V. R. prétend prouver que je n'applique pas assez justement aux petits globes de lumiere, qui entrent ou qui sortent d'un triangle de verre, le changement que j'ai dit qui arrive à des boules qui rencontrent obliquement la superficie de l'eau : mais il m'est facile d'y répondre par cela même que j'ai avancé dans la page 27. de la Dioptrique, où j'ai fait voir clairement qu'il n'en étoit pas de même des corps terrestres (tels que sont les boules dont j'ai parlé dans la page 285. des Meteores) que de ces petits globes par lesquels se transmet l'action de la lumiere, à cause que celles-là passent plus difficilement par l'eau que par l'air, & que ceux-cy au contraire passent plus facilement par l'eau, & encore plus facilement par le verre que par l'eau : car par là il est aisé à voir que pour en faire une juste application, il a fallu comparer ces petites boules, qui passant de l'air dans l'eau rencontrent obliquement la superficie de l'eau, avec les rayons qui passent du verre dans l'air, ainsi que j'ai fait.

Et je prie icy V. R. de ne pas croire que je me sois contenté de si peu d'argumens, ou même si legers, pour me confirmer dans la créance des choses que j'ai écrites, qu'une seule experience ait été suffisante pour me persuader que le rouge consiste, je ne dirai pas dans une plus violente agitation (car ce n'est pas là ma pensée) mais bien dans une plus grande propension de ces petits globes au mouvement circulaire qu'au mouvement direct. Car bien que je n'en sçache point de plus propre que celle que j'ai apportée pour en faire connoître la verité, il y en a neanmoins plusieurs autres qui confirment toutes la même chose ; & je pourrois icy les rapporter, si j'avois entrepris d'expliquer tous les points de Physique dont elles dépendent. Par exemple, je dirois d'où vient que le sang est rouge, si je traitois des animaux ; ou pourquoi le vif-argent, le fer, & plusieurs autres metaux rougissent par la seule action du feu, si je traitois de choses semblables. Bien davantage, si je trouvois une seule experience dans la nature qui ne s'accordât pas bien avec mon opinion, je suspendrois mon jugement, jusqu'à ce que je me fusse en cela pleinement satisfait. Mais n'avez-vous pas même remar-

qué dans mes Meteores plusieurs autres experiences que celles d'un verre triangulaire, qui confirment la pensée que j'ai là-dessus, si V. R. y a bien pris garde, tout le discours neuviéme des Meteores, où j'ai traité de la couleur des nuës, en est une confirmation manifeste.

Il me reste donc icy à ajouter certaines circonstances, qui pourront servir à vous faire connoître ce que l'ombre & la refraction peuvent contribuer à la production des couleurs : car bien que j'aye déja tâché d'expliquer cela dans les Meteores, j'aurois peut-être pû l'expliquer plus clairement que je n'ai fait, si j'eusse voulu m'étendre davantage.

Premierement donc, encore que dans la fig. de la p. 285. des Meteores je n'aye fait peindre que cinq ou six boules, pour être plus clair, il faut pourtant s'imaginer, que tous les espaces, au travers desquels se transmet proprement l'action de la lumiere, sont remplis de ces petites parties de la matiere celeste, appuyées les unes sur les autres, ainsi que j'ai déja dit auparavant, & comme l'on peut voir en cette figure 6. tome 1. où je suppose que le point V va jusqu'au soleil, & que le point X aboutit à l'œil, & que tous les petits globes qui sont en la ligne V X sont des particules de la matiere celeste, qui font

effort pour s'éloigner du centre du Soleil, en même façon que les petits grains de poussiere, qui sont renfermez dans un horloge de sable, font effort pour s'approcher du centre de la terre. Or, pour parler en termes de Philosophe, nous pouvons appeller chacun de ces rangs, qui s'étendent ainsi depuis les objets jusques à nos yeux, des rayons materiels ; à la difference des formels, qui sont concûs allersuivant des lignes toutes droites & indivisibles, quoi que les materiels ne composent que fort rarement des lignes droites, & qu'ils ne soient jamais entierement indivisibles.

Secondement, il ne faut pas s'imaginer, lors que quelqu'un de ces petits globes est poussé vers quelque côté, que celui sur lequel il est appuyé, soit disposé par lui à tourner de l'autre, ainsi qu'il arrive aux roües des horloges, mais comme si au lieu de ces petits globes, il y avoit de petits quadres qui fussent posez les uns sur les autres, il faut penser que lors que qnelqu'un d'eux panche vers quelque côté, il pousse vers le même côté tous ceux qui sont au dessous de lui jusques à l'œil. Et cela est si vrai, que les principes de la Mechanique, & la nature même de cette matiere celeste, dont je suis persuadé par une infinité de raisons, le font voir très-

clairement. Or si nous supposons qu'il y ait un si grand nombre de ces petits quadres les uns sur les autres, que le plus haut, marqué 12. (*V. fig. 7. tom. 1.*) aille jusqu'à l'épaule gauche du signe d'Orion, & que le plus bas marqué 43 parvienne jusques à l'œil, & que celui d'en-haut soit poussé directement de 12. vers 43. mais qu'avec cela il soit plus pressé en sa partie marquée 2. qu'en celle marquée 1. vous comprendrez aisément que cette double impulsion, ou pression, se peut tellement communiquer à tous ces quadres, qu'elle fasse que le dernier marqué 43. soit contraint de tourner suivant l'ordre des chiffres 1234.

En troisiéme lieu, il faut remarquer que tous ces petits globes contenus dans les pores du verre, de l'air, & des autres corps, ont toûjours, ou du moins le plus souvent, inclination ou propension à tourner vers quelque côté, & même à tourner d'une vîtesse égale à celle dont ils sont mûs en ligne droite, tandis qu'il ne se rencontre point de cause particuliere qui augmente ou qui diminuë cette vîtesse, ainsi que j'ai dit en la p. 300. & suiv. des Meteores; & de plus qu'ils ont la plus-part des inclinations différentes, selon qu'ils rencontrent diversement les parois des pores où ils sont; si bien que si quel-

ques-uns d'entr'eux inclinent à tourner d'un côté, d'autres en même temps inclinent à tourner d'un autre. Or la force qu'a tout un rayon pour presser l'œil, est tellement composée de toutes ces diverses inclinations ou propensions prises ensemble, que toutes celles qui s'opposent les unes aux autres ne doivent être comptées pour rien. Ainsi, par exemple, parce que le globe B (*Fig. 6. tom. 1.*) est poussé d'V vers X, & qu'il touche la particule de l'air D, laquelle n'est pas poussée avec lui, cela fait que le petit globe B tend à tourner selon l'ordre des chiffres 1234. Et tout au contraire le globe C tend autant qu'il peut à tourner à contre sens, à cause qu'il touche la particule de l'air G. Mais ces deux diverses propensious ne se font point sentir par l'œil au point X, à cause que l'une détruit entierement l'aurre. Et ce que je dis icy de ces deux petits globes, se doit entendre de même de plusieurs refractions, quand elles sont opposées, & de tous les differens efforts que font en même temps plusieurs rayons materiels sur un autre petit globe qni se trouve au milieu d'eux, & qui reçoit leur action.

En quatriéme lieu, il faut remarquer que la nature observe si exactement en tout ce qu'elle fait les loix de l'équilibre, que toutes les parties d'un rayon materiel

prises ensemble sont presque autant poussées d'un côté que d'un autre, tant par la résistance des particules de l'air ou des autres corps au travers desquels elles passent, que par l'effort des rayons voisins, & par toutes les autres diverses causes qui agissent en même temps sur plusieurs de ces petits globes. Ce qui fait que tout le rayon n'incline jamais pour de semblables causes à tourner beaucoup plus d'un côté que d'un autre : mais neanmoins comme il est difficile qu'il n'incline toûjours un peu vers quelque côté, tous les autres rayons voisins ont aussi des inclinations differentes, si bien que ce qui manque à chaque rayon en particulier pour observer les loix de l'équilibre, est recompensé par tous ensemble. Et l'on ne sçauroit assigner aucune partie sensible dans un corps diaphane, pour petite qu'elle soit, où il n'y ait plusieurs semblables rayons, c'est-à-dire, qui sont composez de globes d'une petitesse qui ne se peut concevoir.

Enfin, il faut remarquer que la superficie du verre, ou de tel autre corps que ce soit, où les rayons de la lumiere ont coutume de souffrir refraction, est cause qu'au lieu que pour l'ordinaire les uns inclinent d'un côté, & les autres d'un autre, elle les fait unanimement incliner tous vers un même côté, pourvû seulement

qu'ils tombent avec assez d'obliquité sur cette superficie, pour faire qu'elle ait plus de force pour faire tourner de ce côté-là le petit globe de chaque rayon qui la touche, que toutes les autres diverses causes prises ensemble, qui poussent tout le rayon, n'en ont pour le faire tourner d'un autre. Car comme toutes ces autres causes n'ont presque point de force, à cause des loix de l'équilibre que la nature observe, ainsi que j'ai remarqué, il arrive que celle-là seule les peut toutes aisément vaincre. Et l'experience nous fait voir que la moindre refraction n'est pas suffisante pour produire des couleurs, mais qu'il en est besoin d'une qui soit assez considerable.

Et même la refraction seule ne suffit pas pour les produire ; car soit que les petits globes dont les rayons sont composez inclinent tous vers un même côté, soit qu'ils inclinent vers plusieurs, il se voyent tous d'une même façon : Et s'il n'y a point d'autre cause qui les fasse ainsi incliner d'un même côté que la refraction, elle ne peut pas toute seule leur imprimer de mouvement circulaire qui soit plus fort ou plus foible que celui dont ils sont mûs en ligne droite. Mais si l'ombre s'y joint, c'est-à-dire par exemple, si le rayon VX (*V. fig. 6. tom. 1.*) (de qui les petits

globes tendent à tourner suivant l'ordre des chiffres 1234. à cause de la disposition qu'ils reçoivent par la refraction que cause le verre par où il passe) si, dis-je, le rayon VX est tellement situé dans cette fausse lumiere que les Opticiens appellent *presqu'ombre*, qui soit plus fortement poussé d'V vers X, que ne l'est le rayon L M, qui est le plus proche de lui du côté de l'ombre, & qu'il le soit moins fort que le rayon NP, que je supose être plus éclairé que luy ; il n'y a point de difficulté, que la force qui fait que tous les petits globes dont il est composé tendent à tourner comme j'ai dit suivant l'ordre des chiffres 1234. doit être augmentée par ces deux rayons LM, NP ; & qu'au contraire elle seroit diminuée par eux, si NP étoit du côté de l'ombre, ainsi qu'il est plus au long expliqué dans les Meteores, p. 284. & 285.

D'où l'on voit clairement ce que l'ombre contribuë à la production des couleurs ; car sans cela le rayon L M ne feroit pas plus incliner vers un côté les petits globes du rayon VX, que NP les feroit incliner au contraire ; & ainsi la force de l'un seroit entierement détruite par celle de l'autre. On voit aussi par là ce que la refraction y contribuë ; car sans elle les petits globes du rayon VX ne

seroient pas plus disposez à tourner suivant l'ordre des chiffres 1 2 3 4. que d'un autre sens ; & partant cette inclination qu'ils ont à tourner en ce sens là ne seroit ni augmentée ni diminuée par les rayons voisins LM, NP ; ou même si nous supposons qu'elle fût par eux augmentée, alors il faut croire qu'à cause des loix de l'équilibre une autre semblable seroit autant diminuée dans les rayons voisins ; Et pour ce que le sens de la vûë ne peut pas être mû par chaque rayon séparément, mais seulement par plusieurs ensemble, cela est cause que ni l'une ni l'autre ne pourroit être sentie.

Que si mon Reverend Pere, j'ai été si heureux que d'avoir apporté quelque sorte d'éclaircissement à vos doutes, j'espere que vous me ferez la grace de me dire quels sont ces autres points, où vous auriez desiré que j'eusse parlé avec un peu plus de verité ; Et je vous promets que tâchant de les expliquer & de vous répondre, je n'oublierai rien pour témoigner à vôtre Reverence combien je l'honore, & combien est grand le desir que j'ai de lui plaire. Je suis, &c.

A MONSIEUR MORIN.

LETTRE LVII.

MONSIEUR,

J'ai reçû le beau livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, & je pense avoir d'autant plus de sujet de vous en remercier, que je l'ai moins merité; car je n'ai jamais eu occasion de vous rendre aucun service qui vous dût convier à avoir cette souvenance de moy. Il est certain que la peine que vous avez prise pour trouver des longitudes ne merite rien moins qu'une recompense publique; mais pour ce que les inventions des sciences sont de si haut prix, qu'elles ne peuvent être assez payées avec de l'argent, il semble que Dieu ait tellement ordonné le monde, que cette sorte de recompense n'est communément reservée que pour des ouvrages méchaniques & grossiers, ou pour des actions basses & serviles. Ainsi je m'assure qu'un artisan qui auroit fait de bonnes lunettes en pourroit tirer beaucoup plus d'argent, que moy de toutes les réveries de ma Dioptrique; si j'avois dessein

dessein de les vendre. Ce qui n'empêche pas que je ne souhaite que vous receviez en cecy l'accomplissement de vos desirs; & si j'y pouvois contribuer quelque chose, vous connoîtriez en effet, que je suis, &c.

MONSIEUR MORIN A MONSIEUR DESCARTES.

LETTRE LVIII.

MONSIEUR,

Dès l'heure que j'eus l'honneur de vous voir, & de vous connoître à Paris, je jugeay que vous aviez un esprit capable de laisser quelque chose de rare & d'excellent à la posterité; & me suis grandement réjoüi d'avoir vû réüssir mon jugement par le beau livre que vous avez mis en lumiere sur des sujets de mathematique & de physique, qui sont aussi les deux principaux objets de mes speculations naturelles. Mais comme en ce qui est de la Mathematique, vous n'aurez que des gens

à admirer la ſublimité de vôtre eſprit; auſſi en ce qui eſt de la Phyſique, j'eſtime que vous ne ſerez pas étonné, s'il ſe trouve des perſonnes à vous contredire. Car vous étant reſervé la connoiſſance des principes & notions univerſelles de vôtre Phyſique nouvelle (dont la publication eſt paſſionnément deſirée de tous les doctes) & ne fondant vos raiſonnemens que ſur des comparaiſons, ou ſuppoſitions, de la verité deſquelles on eſt pour le moins en doute, ce ſeroit pécher contre le premier précepte de vôtre methode qui eſt très-bon, & qui m'eſt familier, que d'acquieſcer à vos raiſonnemens. Et bien que par la page 97. ligne 8. de vôtre Methode, l'experience rende trés-certains la plûpart des effets que vous traitez; neanmoins vous ſçavez très-bien que l'apparence des mouvemens celeſtes ſe tire auſſi certainement de la ſuppoſition de la ſtabilité de la terre, que de ſa ſupoſition de ſa mobilité: Et partant que l'experience d'icelle apparence n'eſt pas ſuffiſante, pour prouver laquelle des deux cauſes cy-deſſus eſt la vraye. Et s'il eſt vrai que prouver des effets par une cauſe poſée, puis prouver cette même cauſe par les mêmes effets, ne ſoit pas un cercle logique, Ariſtote l'a mal entendu, & on peut dire qu'il ne s'en peut faire aucun. Et pour les Aſtro-

nomes que vous vous propoſez à imiter en la page 4. ligne 13. de vôtre Dioptrique, je ne vous cacheray point mon ſentiment, qui eſt, Que qui ne fera de meilleures ſupoſitions que celles qu'ont fait juſques icy les Aſtronomes, ne fera pas mieux qu'eux dans les conſéquences ou concluſions: voire, pourra bien faire pis. Car eux ſuppoſans mal la *paralaxe du ſoleil*, ou *l'obliquité de l'Eclyptique*, ou *l'excentricité de l'Apogée*, le *moyen mouvement* ou *periode d'une planete*, &c. tant s'en faut qu'ils en tirent des conſéquences très-vrayes, & très-aſſurées, comme vous dites en ladite page 4. qu'au contraire ils faillent enſuite dans les mouvemens, ou lieux des planetes, à proportion de l'erreur de leurs fauſſes ſuppoſitions; comme le témoigne le raport de leurs Tables avec le Ciel. Et je crois avoir été le premier au monde, qui dans mon livre des Longitudes ait donné aux Aſtronomes les vrais moyens d'éviter dorénavant toutes ces fauſſes ſuppoſitions, & tous les Cercles Logiques qui ſe peuvent commettre en cela. Mais les Aſtronomes par leurs fauſſes ſuppoſitions ne faillent pour l'ordinaire que dans le plus ou dans le moins touchant le mouvement des planetes; Au lieu qu'un Phyſicien peut errer en la nature même de la choſe qu'il traite. Il n'y a rien de ſi aiſé

que d'ajuster quelque cause à un effet ; & vous sçavez que cela est familier aux Astronomes, qui par le moyen de diverses hypotheses de cercles ou ellypses, concourent à même but ; & le même vous est très-connu en vôtre Geometrie. Mais pour prouver que la cause d'un effet posé est sa vraye & unique cause, il faut pour le moins prouver qu'un tel effet ne peut être produit par aucune autre cause.

Or je croi qu'étant ce que vous êtes, vous n'aurez pas manqué selon la page 87. ligne 18, de vôtre Methode à bien prévoir tout ce qu'on vous pourroit objecter. Mais que vous reservant encore la connnoissance particuliere de vos Principes de Physique, dont tout le reste est déduit, vous vous êtes voulu égayer, non-seulement à faire souhaiter aux bons esprits la publication de vôtre Physique, mais encore à les exercer dnas les difficultez que vous avez laissées en vôtre nouvelle doctrine ; voire même vous les y conviez en la page *96*. ligne *6*. de vôtre Methode, jusques à les supplier de vous envoyer leurs objections, & c'est ce qui m'a donné le plus de sujet de vous écrire la presente.

Mais sçachant combien le tems vous est cher, aussi bien qu'à moy, je n'ai point voulu vous proposer diverses difficultez

sur diverses matieres ; je me suis contenté d'en choisir une des principales & des plus ingenieuses, qui est celle de la Lumiere, la nature de laquelle est à present si recherchée de tous ceux qui pensent voir plus clair dans la Physique. Nous avons icy deux personnages qui ont travaillé depuis peu sur le même sujet, & qui en ont publié leur sentiment. Mais moy qui y ai aussi travaillé de ma tête, sans toutefois rien publier encore, je trouve leur opinion bien plus aisée à détruire, que la vôtre: car avec vôtre esprit habitué aux plus subtiles & plus hautes speculations des Mathematiques, vous vous renfermez & barricadez en telle sorte dans vos termes & façons de parler, ou énoncer, qu'il semble d'abord que vous soyez imprenable. Mais n'y ayant que la seule verité, qui puisse résister à l'effort du raisonnement, & ne la pouvant reconnoître dans ce que vous nous avez donné de la Lumiere, j'ai crû être obligé par vous-même à vous y faire mes objections, non pas pour vous engager à un long discours, mais seulement afin qu'en peu de mots, vous me donniez un peu plus de lumiere de la nature de la Lumiere, comme je crois que vous le pouvez : Et je vous assure que je ne la cacherai pas sous le boisseau, mais que je la ferai paroître à vôtre honneur.

Je ne sçai pourtant ce que je dois attendre de vous ; car on m'a voulu faire accroire, que si je vous traitois tant soit peu en termes de l'école, vous me jugeriez à l'instant plus digne de mépris que de réponse. Mais par la lecture de vos discours, je ne vous reconnois point si ennemy de l'école que l'on vous fait, & ai cette bonne opinion de vôtre esprit, qu'il accordera facilement que toute verité bien démontrée, est à l'épreuve de tous les termes de l'école ; & que toute proposition qui n'est à cette épreuve, est pour le moins douteuse, si elle n'est fausse tout-à-fait. Car qui nous voudroit faire passer une fiction pour une verité, un accident pour une substance, un mouvement sans moteur, &c. Je vous fais juge vous-même de ce qu'il meriteroit. L'école ne me semble avoir failly, qu'en ce qu'elle s'est plus occupée par speculation à la recherche des termes dont il faut se servir pour traiter des choses, qu'à la recherche de la verité même des choses par de bonnes experiences ; Aussi est-elle pauvre en celle-cy, & riche en ceux-là ; c'est pourquoi j'en suis comme vous, je ne cherche la verité des choses que dans la nature, & ne m'en fie plus à l'école, qui ne me sert que pour les termes.

Or je commencerai par les sentimens

que vous avez de la nature de la Lumiere, afin qu'ils me servent de fondement, & qu'on voye s'ils sont par tous les mêmes, ou s'ils sont differens, & en quoy.

1. Donc, en la page 165. ligne 25. des Meteores, vous dites, Je suppose premierement que l'eau, la terre, l'air, & tous les autres tels corps qui nous environnent, sont composez de plusieurs petites parties de diverses figures & grosseurs, qui ne sont jamais si bien arangées, ni si justement jointes ensemble, qu'il ne reste plusieurs intervalles autour d'elles ; & que ces intervalles ne sont pas vuides, mais remplis de cette matiere fort subtile, par l'entremise de laquelle se communique l'action de la Lumiere.

2. En la page 5. lig. 10. de la Dioptrique, vous dites, Que la Lumiere n'est autre chose dans les corps qu'on nomme lumineux, qu'un certain mouvement ou une action fort prompte, qui passe vers nos yeux, par l'entremise de l'air & des autres corps transparens ; en même façon que le mouvement ou la résistance des corps que rencontre un aveugle avec son bâton, passe vers sa main par l'entremise de son bâton. D'où s'ensuit que comme ce mouvement est reçû dans le bâton, aussi l'autre ci-dessus sera reçû dans l'air.

3. Mais en la page 27. ligne 5. de la Dioptrique, vous dites autrement, à sçavoir, Que la Lumiere n'est autre chose qu'un certain mouvement ou action reçûë dans une matiere très-subtile, qui remplit les pores des autres corps. Et vous distinguez cette matiere d'avec l'air, & les autres corps transparens, ausquels page 127. ligne 6. vous donnez des pores.

4. Page 127. ligne 6. de la Dioptrique, vous dites, Qu'elle n'est autre chose que l'action ou l'inclination à se mouvoir d'une matiere très-subtile, &c. Mais ce qui n'est qu'inclination à se mouvoir n'est pas mouvement, & ces deux different, comme la puissance & l'acte. Et si l'action est de la matiere, donc elle n'est pas des corps lumineux qui meuvent cette matiere, ainsi que vous dites en la page 44. ligne 21. de la Dioptrique, ce qui est rapporté cy-dessous au nombre 10.

5. Voire même, page 284. lig. 19. des Meteores, vous ne dites pas que la Lumiere soit l'action ou le mouvement, mais comme l'action ou le mouvement d'une certaine matiere fort subtile, &c. Or toute comparaison est entre choses differentes; donc la Lumiere n'est pas selon vous l'action, ou le mouvement. Et quand on voudroit prendre le mot de *comme*, pour *quasi*, toujours y auroit-il à redire, & vous vous trouveriez court d'un point.

6. Page 54. ligne 10. de la Dioptrique, parlant encore de la nature ou de l'essence de la Lumiere, vous dites, Que la Lumiere n'est autre chose qu'un mouvement, ou une action qui tend à causer quelque mouvement, &c. D'où je conclus que si la Lumiere est l'action, & même l'action qui tend à causer le mouvement, donc la Lumiere sera premiere que le mouvement; car toute cause est premiere que son effet, & par conséquent la Lumiere ne sera pas le mouvement.

7. Finalement page 6. ligne 17. de la Dioptrique, vous dites, Qu'il n'est pas besoin de supposer qu'il passe quelque chose de materiel depuis les objets jusques à nos yeux, pour nous faire voir les couleurs, & la Lumiere, qui selon vous ne sont qu'une même nature. Mais puisque par ce que vous dites en la page 5. ligne 11. de la Dioptrique, la Lumiere n'est autre chose dans les corps qu'on nomme lumineux, qu'un certain mouvement qui passe vers nos yeux, & que le mouvement n'est jamais sans le mobile; il faut donc aussi par necessité, que comme la Lumiere des corps lumineux, c'est-à-dire le mouvement passe des corps lumineux vers nos yeux, aussi le mobile y passe qui n'est au-

tre selon vous, que la matiere subtile ; où est reçû ce mouvement.

8. Après avoir ci-dessus exposé vos sentimens sur la forme ou essence de la Lumiere, qui selon vous ne consiste qu'en une action, ou mouvement, ou inclination à se mouvoir, &c. de la matiere subtile, &c. Voyons maintenant ce que vous dites de sa matiere, qui est cette matiere subtile.

Donc, page 284. lig. 20. des Meteores, parlant de cette matiere subtile, vous dites qu'il en faut imaginer les parties ainsi que de petites boules qui roulent dans les pores des corps terrestres.

9. Mais page 165. ligne 27. & suiv. des mêmes Meteores, parlant des parties de l'air, de l'eau, de la terre, & des autres corps, & disant que leurs parties n'étant pas bien unies, les intervalles qu'elles laissent entr'elles sont remplis de cette matiere subtile ; vous dites ensuite, que les parties dont l'eau est composée sont longues, unies & glissantes, ainsi que de petites anguilles, qui quoi qu'elles se joignent & entrelacent, ne se noüent ni ne s'acrochent jamais de telle façon, qu'elles ne puissent aisément être séparées. Et au contraire que presque toutes celles, tant de la terre, que même de l'air, & de la plûpart des autres corps, ont des figures

fort irregulieres & inégales. Desquelles paroles il s'ensuit nettement, que puisque les espaces ou intervalles compris entre ces parties, dont les figures sont ainsi inégales & irregulieres, ne sçauroient être ronds, si ce n'est par hasard ; il s'ensuit, dis-je, que la matiere subtile qui remplit ces intervalles ou pores, ne sera pas ronde ainsi que des petites boules. Et quand vous voudriez dire que la matiere subtile contenuë en un de ces pores, ou intervales, seroit composée de parties rondes ainsi que de petites boules : puisque deux boules ne se touchent qu'en un point Mathematique, il s'ensuivroit qu'entre ces parties de la matiere subtile, contenuë en un pore de l'air, ou de la terre, il y auroit encore d'autres pores qui seroient vuides ; comme il paroît même en vôtre figure des petites boules p. 285. des Meteores ; & neanmoins il n'y a rien de vuide dans la nature.

Venons maintenant au moteur de vôtre matiere subtile.

10. En la page 44. ligne 21. de la Dioptrique, vous dites, la Lumiere, c'est-à-dire le mouvement ou l'action dont le soleil, ou quelque autre des corps qu'on nomme lumineux, pousse une certaine matiere fort subtile, qui se trouve en tous les corps transparens, &c. par lesquelles

paroles confirmées en la page 167. lig. 18. & p. 300. lig. 19. des Meteores, vous donnez clairement à entendre que cette matiere subtile n'a de soy aucun mouvement, mais seulement par les corps lumineux, qui l'agitent & la poussent.

11. Mais en la même page 167. lig. 6. des Meteores, vous dites, Que cette matiere subtile est de telle nature, qu'elle ne cesse jamais de se mouvoir çà & là grandement vîte : Par lesquelles paroles, il s'ensuit qu'il n'est aucunement besoin des corps lumineux pour mouvoir cette matiere, puisqu'elle se meut d'elle-même, étant de telle nature, qu'elle ne cesse jamais de se mouvoir.

Passons à la forme du mouvement de cette matiere subtile.

12. En la page 300. lig. 19. des Meteores, vous dites, Encore que l'action des corps lumineux ne soit que de pousser en ligne droite la matiere subtile qui touche nos yeux : Toutesfois le mouvement ordinaire des petites parties de cette matiere, au moins de celles qui sont en l'air autour de nous, est de rouler, en même façon qu'une bale roule étant à terre, encore qu'on ne l'ait poussée qu'en ligne droite, &c. Sur quoi il faut noter en passant, que si cette matiere, outre le mouvement rectiligne qu'elle reçoit du corps lumineux,

se meut de sa nature seulemeut en rond, par conséquent elle ne se meut pas çà & là comme vous dites en la page 167. ainsi que j'ai remarqué au nombre précedent ; ou si elle se meut çà & là, par conséquent elle ne se meut pas en ligne droite, comme vous dites en la p. 300. des Meteores, ainsi que j'ai icy remarqué.

13. Mais en la page 285. lig. 16. vous dites & demontrez tout le contraire de ce que dessus, par vôtre figure des petites boules, qui étant meuës en l'air viennent rencontrer en droite ligne la superficie de l'eau : car voici vos paroles, & vôtre figure. Pour mieux entendre cecy pensez que la boule (*V. fig. 2. tom. 1.*) 1 2 3 4 est poussée d'V, vers X, en telle sorte qu'elle ne va qu'en ligne droite, & que ses deux côtez 1. & 3. descendent également vîte (& par conséquent sans rouler) jusques à la superficie de l'eau Y Y, ou le mouvement du côté marqué 3. qui la rencontre le premier, est retardé, pendant que celui du côté marqué I. continuë encore ; ce qui est cause que la boule commence infailliblement à tournoyer suivant l'ordre des chiffres 123. Desquelles paroles il s'ensuit, que les petites parties, ou boules, ne roulent pas en l'air, comme vous disiez cidessus, mais seulement à la rencontre de quelque superficie plus solide.

Or, Monsieur, jugez maintenant vous-même par le premier précepte de vôtre methode, si cette doctrine doit être reçûë pour vraye, où il paroist tant de doutes & de contradictions. Et vous en ayant seulement representé une partie, je devrois en attendre vôtre éclaircissement sans passer plus outre. Mais croyant que vous serez même bien aise que je donne quelque attaque de raisonnement à vôtre doctrine, ainsi que feront plusieurs autres, vous qui présidez en la chaire de vos Principes, jugerez des coups, & comme je crois donnerez satisfaction à tout le monde.

1. J'attaquerois volontiers vôtre essence ou nature de la Lumiere, que vous dites être l'action, ou le mouvement, ou l'inclination à se mouvoir, ou comme l'action & le mouvement, &c. d'une matiere subtile, &c. Mais sur ce point je vous voi si peu constant à vous-même, & par cette inconstance, vous vous êtes aprêté tant d'échapatoires, que ce seroit perdre le temps, de vouloir vous arrêter, jusques à ce que vous vous soyez arrêté vous-même, comme bon Logicien, à une stable définition de la lumiere. Neanmoins il me semble par le nombre 10. cy-dessus, que vous entendez principalement que la Lumiere soit l'action ou le mouvement, dont

le Soleil ou autre corps lumineux pousse vôtre matiere subtile. Ce qu'étant supposé, puisque le Soleil est premier que ce mouvement, duquel il est la cause efficiente, il s'ensuivra que le Soleil de sa nature n'aura point de lumiere ; ou que sa lumiere n'étoit point comprise en vôtre définition, & qu'elle est premiere que celle que vous définissez : Mais l'école vous prouveroit que toute action est essentiellement un être relatif, & que tout mouvement dit en son essence un estre potentiel : mais que l'essence de la Lumiere n'a ni l'un ni l'autre, vû que de sa nature elle est un acte, ou une forme absoluë.

2. De plus, il ne suffit pas que la matiere subtile soit mûë par quelque cause que ce soit ; autrement durant les orages & les tempêtes d'une obscure nuit, excitées principalement par les vents, l'air & la mer paroîtroient tout en feu, & l'on verroit lors clair comme de jour : mais il faut qu'elle soit mûë par les corps lumineux, entant que lumineux. D'où s'ensuit que leur lumiere est premiere que celle que vous définissez, qui ne consiste qu'en l'action & mouvement dont les corps lumineux, par leur Lumiere, poussent vôtre matiere subtile : voire il s'ensuit que ce que vous définissez n'est point la Lumiere.

3. Le Soleil, & une étincelle de feu, ou un ver luisant, illuminent d'une même façon. Or une étincelle se peut voir la nuit de cinq cens pas sans lunettes ; & avec des lunettes de vôtre invention, elle se verroit peut-être de plus de cinquante lieuës en l'air : Doncques cette étincelle aura la force de faire mouvoir localement, & selon vous en ligne droite, toute la matiere subtile contenuë en un globe d'air de cinquante lieuës de demi-Diametre ; ce qu'aucun bon jugement n'admettra jamais, puis qu'on sçait que toute matiere a de soy resistance au mouvement local : Donc le Soleil n'illumine pas par le mouvement de la matiere subtile. Et la comparaison de vôtre aveugle avec son bâton ne convient point avec le mouvement de la matiere subtile : car un bâton est continu d'un bout à l'autre, & même dur & solide : c'est pourquoi au même instant qu'on pousse l'un de ses bouts, on pousse l'autre ; & la main qui est à l'un des bouts sent au même instant la rencontre que fait l'autre bout de quelque corps qui lui résiste. Mais la matiere subtile n'est pas continuë, autrement tous les pores des corps, depuis le Soleil jusques à nous, seroient continus, quelque agitation d'air qu'il y eust par les vents ; & de plus elle n'est pas dure & solide comme

un bâton : c'est pourquoi il ne s'ensuit pas que la matiere la plus prochaine du corps lumineux étant mûë, la plus éloignée le soit aussi, & au même instant. J'ajoute encore, qu'une étincelle ne pouvant selon vous mouvoir la matiere subtile, qu'en tant qu'elle est illuminée ; il faut de necessité que sa Lumiere soit devant le mouvement, & indépendante de lui ; voire même il faut qu'elle soit la principale cause du mouvement : Donc le mouvement de la matiere subtile n'est pas la Lumiere des corps lumineux ; & je ne pense pas qu'il soit possible de renverser cette raison.

4. Supposant le mouvement de la matiere subtile, & la continuité de ses parties, tout ce que vous pourriez prétendre seroit que ce mouvement nous fait sentir & appercevoir la Lumiere des corps lumineux, comme l'aveugle qui tient un bout de son bâton sent le heurt de la pierre qui est fait à l'autre bout : Et en ce sens, en la page 287. l. 6. des Meteores, vous dites, *les parties de la matiere subtile, qui transmet l'action de la lumiere, &c.* Mais il ne s'ensuivroit pas pour cela que ce mouvement fust la Lumiere, non plus que le heurt du bâton de l'aveugle n'est pas la pierre, bien qu'il en transmette l'action : Et si la pierre avoit du sentiment, elle sentiroit le mouvement du bâton de l'a-

veugle ; mais ce mouvement n'est pas l'aveugle qui meut, donc le mouvement de la matiere subtile n'est pas la lumiere qui la meut.

5. Mais qu'est-ce que cette matiere ; car elle n'est ni eau, ni air, ni Ether, puisque tous sont transparens, & par conséquent poreux, & remplis de cette matiere, comme même vous l'affirmez en la p. 127. lig. 6. des Meteores. Et puisque vous l'appellez subtile au regard de tous les corps, il faut que ce soit un corps simple plus subtil même que l'Ether: Et puis qu'en la nature nous voyons un si bel ordre des corps simples, & que les plus subtils se logent toujours au dessus des plus crasses, comme il est même évident par la Chymie; Pourquoi cette matiere, qui selon vous doit occuper la moitié du lieu des corps simples, n'aura-t'elle point de sphere propre ? Or soit que vous lui en donniez, ou que vous ne lui en donniez point, elle ne sera pas transparente ; autrement par la page 127. ci-dessus cottée elle auroit aussi des pores, qui seroient encore remplis d'une autre matiere subtile, & ainsi à l'infini ; Et si elle n'est point transparente, elle ne pourra donc point transmettre la Lumiere, comme vous disiez ci-dessus p. 287. Car il n'y a que les corps transparens qui la peuvent transmettre.

6. De plus quel mouvement attribuez-vous à cette matiere ; car c'est encore ici où je vois de la difficulté & contrarieté. Vû qu'aux nombres 12. & 13. ci-dessus, (*Fig.2.tom.1.*) & par vôtre figure des petites boules, qui de l'air viennent dans l'eau, il appert que ces petites boules descendent d'enhaut en ligne droite ; Et bien que par le nombre 12. avec le mouvement rectiligne causé par les corps lumineux, vous leur donniez le Circulaire, comme propre ; ensorte que même par l'air elles descendent en ligne droite, mais mûës circulairement à l'entour de leurs centres ; neanmoins au nombre 13. vous dites tout au contraire, que la boule commence seulement à tournoyer rencontrant la superficie de l'eau, ou de quelque autre corps plus dense que l'air. Mais en premier lieu donnant à vôtre matiere subtile ce mouvement rectiligne de l'air en l'eau, il faudra aussi que vous le donniez en l'air de plus haut, & ainsi à l'infini, si vous ne concedez que cette matiere sort même des corps lumineux : ce qui non-seulement est contre vôtre p.6. l. 17. de la Dioptrique, où vous dites qu'il n'est pas besoin de supposer qu'il passe quelque chose de materiel depuis les objets jusques à nos yeux, pour nous faire voir les couleurs, & la Lumiere, mais même répugne au sens & à la rai-

son. Car qui est l'homme de bon sens qui dira que d'un ver luisant, ou d'une étincelle de feu, il puisse sortir de la matiere pour remplir toute la sphere, dont l'un ou l'autre se peut voir avec d'excellentes lunettes de vôtre invention, sans la totale dissipation du ver luisant, quand même il seroit mille fois plus gros qu'il n'est, quelque subtile qu'en fust l'évaporation? Et neanmoins il ne se dissipe point, bien que de minute en minute d'heures, on le changeât en diverses spheres, lesquelles il rempliroit en même façon. En second lieu, si cette matiere subtile, ou ces petites boules, qui en sont les parties, avoient ce mouvement rectiligne, elles ne pourroient par leur mouvement transmettre l'action de la Lumiere du Soleil, & des étoiles, en un instant contre ce que vous-même assurez en la page 55. de votre methode; car aucun corps naturel ne peut traverser une espace que successivement une partie après l'autre. Voire la même chose se déduit necessairement de vôtre page 287. lig. 6. des Meteores, où vous dites que la nature des couleurs apparentes & causées par la Lumiere, ne consiste qu'en ce que les parties de la matiere subtile, qui transmet l'action de la lumiere, tendent à tournoyer avec plus de force, qu'à se mouvoir en ligne droite; ensorte que celles

qui tendent à tournoyer beaucoup plus fort, causent la couleur rouge, & celles qui ne tendent qu'un peu plus fort causent la jaune; car bien que le tournoyement d'une boule se fist en un instant (ce qui est faux, & contre vôtre page 285. ligne 16. où vous voulez que le point 2. de la boule marquée 1234. arrive plûtôt à la superficie de l'eau YY. que le point 1.) Neanmoins puisque selon vous le mouvement rectiligne de la boule est plus lent que son tournoyement, le mouvement rectiligne, qui est celui qui transmet l'action de la Lumiere, ne se fera pas en un instant.

Je serois trop long si je vous mettois icy toutes les autres difficultez que je vois en l'hypothese de vôtre matiere subtile, & de ses mouvemens en toute la nature; c'est pourquoi je veux finir par vôtre autre hypothese des pores en l'air, en l'eau, & dans les autres corps transparens.

7. Page 127. lig. 8. de la Dioptrique, vous dites, Que les pores de chacun des corps transparens sont si unis & si droits, que la matiere subtile, qui peut y entrer, coule facilement tout du long sans rien trouver qui l'arrête: mais que ceux de deux corps transparens de diverse nature, comme ceux de l'air, & ceux du verre ou du cristal, ne se rapportent jamais si justement les uns

aux autres, qu'il n'y ait toujours plusieurs des parties de la matiere subtile, qui, par exemple venant de l'air vers le verre, s'y refléchissent, à cause qu'elles rencontrent les parties solides de sa superficie, &c. Sur quoi je vous dirai que si l'air & l'eau étoient durs & solides comme le cristal, & immobiles, vous pourriez peut-être avoir quelque apparence de raison; mais étant de nature fluide & facile à mouvoir & agiter, lors qu'ils sont agitez par les vents, cette rectitude de pores ne peut pas subsister, mais il se fait confusion du solide de l'air, ou de celui de l'eau, avec ses pores. Et partant, la matiere subtile qui transmet la Lumiere trouvant de l'obstacle en tous les pores où elle entre, il s'ensuit qu'en plein midy, l'air étant fort serein, mais agité de vents, on ne verra goutte, ou au moins on verra plus obscurément & confusément, (qui sont deux conséquences contraires à l'experience,) ou enfin que vôtre hypothese des pores droits pour le passage de la matiere subtile, & trajet de la Lumiere, est superfluë. Cecy paroîtra peut-être plus clairement qar cette question que je vous fais. Supposons que de nuit vous soyez en rase en campagne, & qu'avec vos lunettes vous voyez à une lieuë de vous un ver luisant, ou une étincelle,

& que de vôtre côté vers l'étincelle il souffle un vent fort vehement, je vous demande qui pousse le plus la matiere subtile contenuë dans les pores de l'air qui est entre vous & l'étincelle, ou le vent, ou la Lumiere de l'étincelle? Et je croi que vous répondrez qu'il ne se fait aucun poussement de matiere, depuis l'étincelle vers vous; mais qu'au contraire tout l'air designé ci-dessus, ensemble ses pores, & toute la matiere y contenuë, sont poussez depuis vous vers l'étincelle, voire avec telle violence, que tant s'en faut qu'elle puisse surmonter le vent à pousser, qu'au contraire elle-même sera emportée par le poussement du vent. Donc j'estime que ce soit erreur de penser que les corps lumineux poussent contre nos yeux une matiere subtile contenuë dans les pores de l'air, par laquelle leur lumiere nous est transmise.

8. Finalement, si selon la page 127. ligne 8. de la Dioptrique, les pores de chacun des corps transparens sont si unis & si droits, que la matiere subtile qui peut y entrer, coule facilement tout du long, sans rien trouver qui l'arrête; il est certain que cela seroit principalement vrai du verre & du cristal, qui sont des corps durs & solides. Or cela étant supposé, il s'ensuivroit que le Soleil éclaireroit autant à

travers un verre de dix pieds d'épaiſſeur ; qu'à travers le même verre réduit à une ſeule ligne d'épaiſſeur : Car la matiere ſubtile venant de l'air , & étant pouſſée en ligne droite par le Soleil , rencontreroit les mêmes pores en l'une & en l'autre épaiſſeur , qui étant droits & unis , cette matiere y entreroit & couleroit ſans obſtacle avec même facilité. Or , qu'une differente épaiſſeur de même verre cauſe même Lumiere , c'eſt contre l'experience. Joint qu'en un même verre ſe pouvant prendre deux ſuperficies oppoſées & paraleles en cent mille differentes manieres, il s'enſuivroit que ſi ſelon une maniere la Lumiere paſſoit par les pores de la ſuperficie qui lui eſt oppoſée ſans rencontrer aucun obſtacle ſolide , elle ne le pourroit ſelon toutes les autres manieres ; Et par conſéquent la Lumiere ne pourroit penetrer le verre par quelques deux ſuperficies paralleles que ce fuſt ; ce qui repugne à l'experience. Et cela vous eſt bien aiſé à concevoir , ſuppoſant au verre des pores ouverts en ligne droite d'une de ſes ſuperficies à l'autre : car ils ne pourroient être ouverts en ligne droite de chaque ſuperficie à ſon oppoſée ; autrement il n'y auroit rien de ſolide dans le verre.

9. Si les corps lumineux pouſſent en ligne droite la matiere ſubtile qui tranſmet l'action de la Lumiere , ſuppoſons le globe Diaphane d'air ou d'eau ABCD (*V.f.3.t.1.*) dont le centre ſoit E , & en A , & B, mettons deux corps lumineux d'égale vertu , il arrivera l'une de ſes deux abſurditez , à ſçavoir , ou que ces corps lumineux ne ſeront point vûs des lieux diametralement oppoſez C & D , ce qui ſeroit contre l'experience , & que la matiere ſubtile contenuë au centre E , ſera au même inſtant en divers lieux , ce qui repugne à la nature des corps ; Et cela ſe prouve clairement , en ce que A , ne peut être vû de C , que la matiere ſubtile & centrale E, ne ſoit pouſſée vers C en ligne droite ; Et de même B , ne peut être vû de D, que la même matiere E , ne ſoit pouſſée vers D. Et ainſi d'une infinité de corps lumineux poſez à la ſuperficie d'icelui globe.

Je pourrois vous propoſer pluſieurs autres difficultez ſur divers points de vôtre Phyſique ; mais pour le preſent je me contenterai d'être par vous éclaircy ſur le ſujet de la Lumiere , ſi vous me jugez digne de cette faveur. Le R. P. Merſenne vous peut aſſurer que j'ai toûjours été l'un de vos partiſans ; & de mon naturel je haïs & je déteſte cette racaille d'eſprits malins, qui voyans paroître quelque eſprit relevé, comme un Aſtre nouveau , au lieu de lui ſçavoir bon gré de ſes labeurs , & nouvelles

inventions, s'enflent d'envie contre lui, & n'ont autre but que d'offusquer ou éteindre son nom, sa gloire & ses merites; bien qu'ils soient par lui tirez de l'ignorance des choses dont liberalement il leur donne la connoissance. J'ai passé par ces piques, & sçai ce qu'en vaut l'aulne. La posterité plaindra mon malheur, & parlant de ce siecle de fer dira avec verité, que la fortune n'étoit pas pour les hommes sçavans. Je souhaite neanmoins qu'elle vous soit plus favorable qu'à moy, afin que nous puissions voir vôtre nouvelle Physique, par les principes de laquelle je ne doute point que vous ne puissiez resoudre nettement toutes mes difficultez. C'est pourquoi attendant l'honneur de vôtre réponse, selon que le permettra vôtre loisir, je vous prie de croire qu'entre tous les hommes de lettres de ma connoissance, vous êtes celui que j'honore le plus, pour vôtre vertu & vos genereux desseins; & que je m'estimerai heureux toute ma vie, si vous m'accordez la qualité de, &c.

A Paris ce 22. Févr. 1638.



REPONSE DE MONSIEUR DESCARTES, A MONSIEUR MORIN.

LETTRE LIX.

MONSIEUR,

Les objections que vous avez pris la peine de m'envoyer, sont telles, que je les aurois reçûës en bonne part de qui que ce fust; mais le rang que vous tenez entre les doctes, & la réputation que vos écrits vous ont acquise, me les rend beaucoup plus agreables de vous que d'un autre. Ce que je crois ne pouvoir mieux vous témoigner, que par le soin que j'aurai icy d'y répondre exactement.

Vous commencez par mes suppositions, & vous dites que l'apparence des mouvemens celestes, se tire aussi certainement

de la supposition de la stabilité de la terre, que de celle de sa mobilité, ce que j'accorde très-volontiers ; & j'ai desiré qu'on reçût de même façon, ce que j'ai écrit en la Dioptrique de la nature de la Lumiere ; afin que la force des démonstrations Mathematiques, que j'ai tâché d'y mettre, ne dépendist d'aucune opinion Physique, comme j'ai assez declaré en la p.4. Et si l'on peut imaginer la Lumiere de quelque autre façon par laquelle on explique toutes celles de ses proprietez que l'experience fait connoître, on verra que tout ce que j'ai demontré des refractions, de la vision, & du reste, en pourra être tiré tout de même que de celle que j'ai proposée.

Vous dites aussi que prouver des effets par une cause, puis prouver cette cause par les mêmes effets est un cercle Logique, ce que j'avouë ; mais je n'avouë pas pour cela que c'en soit un, d'expliquer des effets par une cause, puis de la prouver par eux : car il y a grande difference entre *prouver* & *expliquer*. A quoi j'ajoute qu'on peut user du mot *démonstrer* pour signifier l'un & l'autre, au moins si on le prend selon l'usage commun, & non en la signification particuliere que les Philosophes lui donnent. J'ajoute aussi que ce n'est pas un cercle de prouver une cause par plusieurs effets qui sont connus d'ailleurs, puis reciproque-

ment de prouver quelques autres effets par cette cause : & j'ai compris ces deux sens ensemble en la page 97. ligne 2. de la Methode par ces mots. Comme les dernieres raisons sont démontrées par les premieres qui sont leurs causes, ces premieres le sont reciproquement par les dernieres qui sont leurs effets. Où je ne dois pas pour cela être accusé d'avoir parlé ambiguëment, à cause que je me suis expliqué incontinent après, en disant, Que l'experience rendant la plufpart de ces effets très-certains, les causes dont je les déduis ne servent pas tant à les prouver qu'à les expliquer, mais que ce sont elles qui sont prouvées par eux. Et je mets qu'elles ne servent pas tant à les prouver, au lieu de mettre qu'elles n'y servent point du tout; afin qu'on sçache que chacun de ces effets peut aussi être prouvé par cette cause, en cas qu'il soit mis en doute, & qu'elle ait déja été prouvée par d'autres effets ; En quoi je ne voi pas que j'eusse pû user d'autres termes que je n'ai fait, pour m'expliquer mieux.

Vous dites aussi que les Astronomes font souvent des suppositions qui sont cause qu'ils tombent dans de grandes fautes ; comme lors qu'ils supposent mal *la paralaxe*, *l'obliquité de l'Eclyptique*, &c. A quoi je répons que ces choses-là ne se comprennent jamais entre cette sorte de supposi-

tions, ou hypotheses dont j'ai parlé; Et que je les ai clairement designées, en disant qu'on en peut tirer des conséquences très-vrayes & très-assurées, encore qu'elles soient fausses ou incertaines, Car la paralaxe, ou l'obliquïté de l'Eclyptique, &c. ne peuvent être supposées comme fausses ou incertaines, mais seulement comme vrayes; Au lieu que l'Equateur, le Zodiaque, les Epicicles, & autres tels cercles sont ordinairement supposez comme faux, & la mobilité de la terre comme incertaine, & on ne laisse pas pour cela d'en déduire des choses très-vrayes.

Enfin vous dites qu'il n'y a rien de si aisé, que d'ajuster quelque cause à un effet: mais encore qu'il y ait veritablement plusieurs effets ausquels il est aisé d'ajuster diverses causes, une à chacun, il n'est pas toutefois si aisé d'en ajuster une même à plusieurs differens, si elle n'est la vraye dont ils procedent; même il y en a souvent qui sont tels, que c'est assez prouver qu'elle est leur vraye cause, que d'en donner une dont ils puissent clairement être déduits: & je prétens que tous ceux dont j'ai parlé sont de ce nombre. Car si l'on considere qu'en tout ce qu'on a fait jusqu'à present en la Physique, on a seulement tâché d'imaginer quelques causes par lesquelles on pust expliquer les Phenomenes de la

Nature, sans toutefois qu'on ait gueres pû y réüssir; Puis si on compare les suppositions des autres avec les miennes, c'est-à-dire, toutes leurs *qualitez réelles*, leurs *formes substantielles*, leurs *élemens* & choses semblables, dont le nombre est presque infiny, avec cela seul, que tous les corps sont composez de quelques parties, qui est une chose qu'on voit à l'œil en plusieurs, & qu'on peut prouver par une infinité de raisons dans les autres (car pour ce que je mets de plus, à sçavoir, que les parties de tel ou tel corps sont de telle figure, plûtôt que d'une autre, il est aisé de le démontrer à ceux qui avoüent qu'ils sont composez de parties.) Et enfin si on compare ce que j'ai déduit de mes suppositions, touchant la vision, le sel, le vent, les nuës, la neige, le tonnerre, l'arc-en-ciel, & choses semblables, avec ce que les autres ont tiré des leurs, touchant les mêmes matieres, j'espere que cela suffira pour persuader à ceux qui ne sont point trop preoccupez, que les effets que j'explique n'ont point d'autres causes que celles dont je les déduits; bien que je me réserve à le démontrer en un autre endroit.

Au reste je suis marry de ce que vous n'avez choisi pour former des objections que le sujet de la Lumiere; car je me suis expressément abstenu d'en dire mon opi-

nion ; & pource que je ne veux point ici contrevenir à la résolution que j'ai prise de ne mêler parmi mes réponses, aucune explication des matieres dont je n'ai pas eu dessein de traiter, je ne pourrai si parfaitement vous satisfaire que j'eusse desiré. Toutesfois, je vous prie de croire que je n'ai point tâché de me renfermer & barricader dans des termes obscurs, de crainte d'être surpris, comme il semble que vous avez crû, & que si j'ai quelque habitude aux démonstrations des Mathematiques, comme vous me faites l'honneur de m'écrire, il est plus probable qu'elles doivent m'avoir apris à découvrir la verité, qu'à la déguiser. Mais ce qui m'a empêché de parler de la Lumiere aussi ouvertement que du reste, c'est que je me suis étudié à ne pas mettre dans ces essais, ce que j'avois déja mis en un autre traité, où j'ai tâché très-particulierement de l'expliquer, comme j'ai écrit aux pages 52. & 53. du discours de la Methode. Il est vrai qu'on n'est pas obligé de rien croire de ce que j'ai écrit en cet endroit-là ; mais comme lors qu'on voit des fruits en un païs, où ils n'ont point été envoyez d'ailleurs, on juge plûtôt qu'il y a des plantes qui les y produisent, que non pas qu'ils y croissent d'eux-mêmes, je crois que les veritez particulieres que j'ai traitées en mes essais (au moins si ce sont des

veritez) donnent plus d'occasion de juger que je dois avoir quelque connoissance des causes generales dont elles dépendent, que non pas que j'aye pû sans cela les découvrir ; Et pour ce qu'il n'y a que les causes generales, qui soient le sujet de cet autre traité, je ne pense pas avoir rien avancé de fort incroyable, lors que j'ai écrit que je l'avois fait.

Quant au mépris qu'on vous a dit que je faisois de l'école, il ne peut avoir été imaginé que par des personnes, qui ne connoissent ni mes mœurs, ni mon humeur : Et bien que je ne me sois gueres servy en mes essais des termes qui ne sont connus que par les doctes, ce n'est pas à dire que je les désapprouve, mais seulement j'ai desiré de me faire entendre aussi par les autres. Puis au bout du compte, ce n'est point à moi à choisir les armes, avec lesquelles on doit m'attaquer, mais seulement à tâcher de me défendre : Et pour ce faire je répondrai ici à chacun de vos articles séparément.

OBJECTION I. *Donc*, en la page 165. lig. 25. des Meteores.

REP. Le même que j'ai mis touchant la Lumiere en cette page 165. est encore plus clairement en la page 7. ligne 17. de la Dioptrique, & ne me semble rien conte-

nir qui soit obscur, ou ambigu.

En la pag. 5 lig. 10. de la Dioptrique, &c.

Rep. En ce que j'ai dit ici que la Lumiere passe vers nos yeux par l'entremise de l'air, ou des autres corps transparens, on doit entendre par ces corps, ce que je nomme bien-tost après la matiere subtile qui est dans leurs pores.

Ainsi lors qu'on dit que quelqu'un se moüille les cheveux d'une éponge, ou qu'il se lave avec une serviette, on entend parler de la liqueur dont a été moüillée cette serviette, ou cette éponge, & non de leur propre matiere, ou forme, ou substance. En quoi toutefois on ne peut pas m'accuser d'avoir parlé improprement; car outre que j'ai dit en la page 204. ligne 2. des Meteores, que tout corps invisible & impalpable se nomme *air* (à sçavoir en sa plus ample signification) il faut remarquer que le passage que vous citez est tout au commencement du livre de la Dioptrique page 5. en un lieu où je n'avois encore eu aucune occasion de nommer la matiere subtile, ni aucune occasion de la distinguer de l'air, & des autres corps transparens qui la contiennent, & qui en effet ne sont transparens, qu'à cause qu'ils la contiennent. Et dans le même discours, avant de parler d'aucune autre chose, j'ai expressément

averti, page 7. lig. 28. de la Dioptrique, qu'il y avoit grande difference entre le bâton d'un aveugle & l'air, ou les autres corps transparens, par l'entremise desquels nous voyons; & qu'ensuite, en la 8. & 9. page j'ai expliqué ce que j'entendois par la matiere subtile.

3. *Mais en la p. 27. ligne 5. de la Dioptrique, vous dites*, &c.

Rep. Ce troisiéme article ne contient rien qui ne s'accorde parfaitement avec le premier, & que je n'aye aussi expliqué dés la page 7. & repeté en plusieurs autres endroits; ce qui me donne sujet de remarquer que vous avez mis le passage de la page 5. entre deux autres, qui en sont éloignez, bien qu'ils ne contiennent rien qui ne soit aussi tout proche en la page 7. Comme pour faire croire que je ne me suis pas souvenu en un lieu, de ce que j'avois écrit en l'autre; ce qui ne seroit pas de bonne guerre.

4. *Page 127. lig. 6. de la Dioptrique, vous dites*, &c.

Rep. Icy vous m'objectez deux choses. La premiere que si la Lumiere n'est qu'une action ou inclination à se mouvoir, elle n'a donc pas un mouvement; mais je voudrois vous prier de m'apprendre en quel endroit j'ai dit qu'elle fust un *mouve-*

ment, ſans y ajoûter au même lieu *ou une action*. Car je ne crois pas qu'il s'en trouve aucun en mes écrits, principalement quand j'ai parlé de la Lumiere qui eſt dans les corps tranſparens, à laquelle les Philoſophes attribuent le nom de *Lumen* en latin, pour la diſtinguer de celle qui eſt dans les corps lumineux, laquelle ils nomment *Lucem*. Or d'avoir dit generalement en pluſieurs endroits qu'elle eſt un mouvement ou une action, & en un autre d'avoir dit qu'elle n'eſt qu'une action, ce ne ſont point deux choſes qui ſe contrediſent. Outre qu'il faut remarquer que la ſignification du mot *action* eſt generale, & comprend non-ſeulement la puiſſance, ou l'inclination à ſe mouvoir, mais auſſi le mouvement même. Comme lors qu'on dit de quelqu'un qu'il eſt toûjours en action, cela veut dire qu'il ſe remuë toûjours : Et c'eſt ainſi que je le prens en cet endroit là, où il n'y a point pour cela d'ambiguité; car j'y avertis qu'il ſe faut ſouvenir de la façon dont j'ai auparavant expliqué la Lumiere; Ce qui montre aſſez que par les mots dont je me ſers, je veux entendre le même, que par ceux que j'ai mis aux autres lieux. La ſeconde choſe que vous m'objectez ici, à ſçavoir, que ſi l'action eſt de la matiere ſubtile, elle n'eſt donc pas des corps lumineux, n'eſt fondée que ſur une équivoque, touchant le mot de Lumiere. Car j'avouë bien que l'action de la matiere ſubtile, qui eſt *lumen*, n'eſt pas celle des corps lumineux, qui eſt *lux*, mais je n'avouë pas pour cela que j'aye parlé ambiguëment; car j'ai par tout très-ſoigneuſement diſtingué l'une de l'autre.

5. *Voire même, p. 284. ligne 19. des Meteores.*

REP. Icy vous retreciſſez merveilleuſement la ſignification du mot *Comme*, afin de me faire trouver court d'un point, & vous voulez qu'il ne ſerve qu'à joindre les termes d'une comparaiſon, qui eſt entre des choſes differentes. Mais ſi cela étoit vrai, lors qu'on dit qu'un tel a fait cela comme ſçavant, ce ſeroit à dire qu'il n'eſt pas ſçavant; & quand on dit qu'il tient tel rang dans les Etats, non comme Comte d'un tel lieu, mais comme Baron d'un tel, ce ſeroit à dire qu'il n'eſt ni Comte ni Baron. Et je ne ſçache en nôtre langue aucun mot que celui de *Comme*, dont j'euſſe pû uſer en l'endroit que vous citez, page 284. pour ſignifier l'identité, ou pour joindre *prædicatum cum ſubjecto*, (j'uſe icy librement des termes de l'école, afin que vous ne jugiez pas que je les mépriſe); mais vous n'avez

pas cité tout le passage, qui est tel; *Et concevant la nature de la Lumiere telle que je l'ai décrite en la Dioptrique, à sçavoir, comme l'action ou le mouvement*, &c. Ce qui signifie en bon françois, ce me semble, qu'il faut concevoir que la Lumiere est l'action ou le mouvement, & non *quasi l'action*, &c.

6. *Page* 54. *ligne* 10. *de la Dioptrique, parlant*, &c.

REP. La Lumiere, c'est-à-dire *lux*, est un mouvement ou une action dans le corps lumineux, & elle tend à causer quelque mouvement dans les corps transparens, à sçavoir, *lumen*: Donc, *lux* est premiere que *lumen*, *concedo totum*. Mais quand vous adjoûtez, & par conséquent la Lumiere ne sera pas le mouvement, encore que je ne dise point absolument qu'elle est le mouvement, toutefois, *nego consequentiam*; car un mouvement peut bien être causé par un autre, & il n'y a rien de plus ordinaire en la nature.

7. *Finalement*, *page* 6. *ligne* 17. *de la Dioptrique*, &c.

REP. J'admire que vous alleguiez les pages 5. & 6. afin de prouver que le mouvement des corps lumineux ne peut passer jusqu'à nos yeux, qu'il n'y passe quelque chose de materiel qui sorte de ces corps. Car je ne fais en ces deux pages qu'ex-

pliquer la comparaison d'un aveugle, laquelle j'ai principalement aportée pour faire voir en quelle sorte le mouvement peut passer sans le mobile; Et je ne crois pas que vous pensiez, lors que cet aveugle touche son chien de son bâton, qu'il faille que ce chien passe tout le long du bâton, jusques à sa main, afin qu'il en sente les mouvemens. Mais afin que je vous réponde *in forma*, quand vous dites que le mouvement n'est jamais sans le mobile, *distinguo*; car il ne peut veritablement être sans quelque corps; mais il peut bien être transmis d'un corps en un autre, & ainsi passer des corps lumineux vers nos yeux, par l'entremise d'un tiers, à sçavoir, comme je dis en la page 5. ligne 15. de la Dioptrique, par l'entremise de l'air & des autres corps transparens, ou comme j'explique plus distinctement en la p. 8. lig. 14. par l'entremise d'une matiere fort subtile, qui remplit les pores de ces corps, & s'étend sans interruption depuis les Astres, jusques à nous. Au reste, j'ai ici à vous avertir que vous m'attribuez souvent des opinions, ausquelles je n'ai jamais pensé, comme, lors que vous dites que les couleurs & la Lumiere ne sont selon moy qu'une même nature, & que le mobile, qui est dans les corps lumineux, n'est autre selon moy que la matiere subtile; Et

par-cy & par-là en d'autres endroits, que je laisse couler sans rien dire, afin de ne vous pas interrompre.

8. *Après avoir cy-dessus*, &c.

REP. On peut icy remarquer que je n'ai commencé à parler des parties rondes de la matiere subtile, que sur la fin des Meteores, discours huitiéme, page 278. & suiv. à l'occasion des couleurs de l'arc-en-ciel ; car n'ayant pas eu dessein en ces essais d'expliquer la nature de cette matiere subtile, je n'en ai rien dit de particulier, qu'à mesure que j'y ai été contraint, pour faire entendre ce qui étoit de mon sujet.

9. *Mais page 165. des Meteores ligne 17.* &c.

REP. Icy vous prouvez fort bien que les parties rondes de la matiere subtile ne peuvent remplir exactement tous les pores des corps terrestres, ce que j'avouë: mais si vous inferez de là que ce qu'elles ne remplissent pas soit donc vuide, vous me permettrez, s'il vous plaist, de dire en terme d'école, *nego consequentiam* ; car ils peuvent bien être remplis de quelque autre chose que je n'ai pas ici pour cela besoin d'expliquer.

10. *En la page 44. lig. 21. de la Dioptrique*, &c.

REP. Icy tout de même, de ce que je dis

en divers lieux que les corps lumineux meuvent ou poussent la matiere subtile, vous inferez que je donne clairement à entendre qu'elle n'a de soi aucun mouvement ; A quoi je répons en un mot, *nego consequentiam* ; car chaque corps peut avoir divers mouvemens, & être poussé par une infinité de diverses forces en même temps ; En prenant toutefois le mot d'infinité, *sincategorematice*, afin qu'on n'ait rien à l'école à y reprendre.

11. *Mais en la même p. 167. l. 6. des Meteores*, &c.

REP. J'avouë bien que cette matiere subtile se peut mouvoir çà & là sans les corps lumineux ; mais il ne suit pas de là qu'elle ait sans eux le mouvement ou l'action qui est requise pour nous donner le sentiment de la Lumiere ; car de cela seul que quelque corps lui donne ce mouvement, ou cette action, il est Lumineux.

12. *En la page 300. ligne 9. des Meteores*, &c.

REP. Vous dites que si cette matiere, outre le mouvement rectiligne, se meut de sa nature seulement en rond, &c. où le mot *seulement* est de trop, aussi n'est-il que de vous seul ; car je ne le mets en aucun lieu : & lors qu'il est ôté, tout le reste est clair ; car encore que les parties de la matiere subtile se meuvent en rond,

& en ligne droite, cela n'empêche pas qu'elles ne puissent aussi se mouvoir en d'autres façons.

13. *Mais en la p. 285. l. 16. ibid. vous dites*, &c.

REP. En l'endroit que vous citez icy, je ne parle nullement des parties de la matiere subtile, mais de quelques boules de bois, ou autre matiere visible, qui sont poussées vers de l'eau; comme il paroist évidemment, de ce que je les fais tournoyer tout au rebours des parties de la matiere subtile, & compare le tournoyement qu'elles acquierent en sortant de l'air, & entrant dans l'eau, à celui que ces parties de la matiere subtile acquierent en sortant de l'eau ou du verre, & entrant dans l'air. Et je n'ai point dû attribuer à ces boules d'autres mouvemens que ceux qui servoient à mon sujet, ni n'ai pour cela donné à entendre que la matiere subtile n'en eust point d'autres.

Or Monsieur jugez, &c.

REP. Or je vous assure, Monsieur, que j'admire que vous ayez pû imaginer quelque apparence de contradiction dans les passages que vous avez alleguez, & bien que je n'aye pas eu fort grande peine à y répondre, je ne laisse pas d'accepter la chaire que vous m'offrez en cet endroit, *quia forte plus sapio sedens*; & afin que je

puisse écouter vos autres objections plus à mon aise.

1. *J'attaquerois volontiers*, &c.

REP. Je croi m'être déja ci-devant assez purgé de l'inconstance dont vous m'accusez. Et pour vôtre argument je n'en comprens ni la matiere ni la forme; car pour la matiere vous le fondez sur une définition de la Lumiere que vous supposez que j'ai donnée, bien qu'il soit très-vrai, que je n'ai eu intention d'en donner aucune, comme j'ai assez témoigné dès la page 4. ligne 4. de la Dioptrique, & vous l'avez aussi assez reconnu. Puis pour la forme, vous le commencez par une conséquence, en disant, puisque le Soleil est premier que ce mouvement duquel il est la cause efficiente, je ne vois point d'antecedent; car si la Lumiere, c'est-à-dire, *lux*, est l'action ou le mouvement dont le Soleil pousse la matiere subtile qui l'environne, comme vous voulez avec moy supposer, il ne suit pas de là qu'il soit premier que cette action, ni qu'il en soit la cause efficiente, & l'on peut dire qu'elle est en lui de sa nature. Ou si vous voulez qu'il soit premier qu'elle, ce sera seulement en même façon que l'homme est premier que sa raison, en tant qu'il doit être ou exister avant qu'il puisse en user. Et ainsi vôtre seconde conséquence, qui est que le So-

leil de sa nature n'aura donc point de Lumiere, ou que sa Lumiere n'est pas comprise en ma définition, & qu'elle est premiere que celle que je définis, me semble être de même nature, que si de ce qu'on auroit dit que l'homme par sa raison découvre beaucoup de veritez, vous inferiez qu'il n'a donc point de raison de sa nature, ou que sa raison n'est pas comprise en cette définition, &c. Mais pour nous accorder, je veux bien vous dire que je n'ai ni défini, ni même parlé en aucune façon de ce je ne sçai quoi que vous nommez peut-être du nom de Lumiere, & que vous supposez être dans le Soleil outre son mouvement ou son action; car pouvant démontrer par cette action tous les phénomenes de la nature touchant la Lumiere, je n'ai pas besoin d'y rien considerer davantage: Et je ne veux point aussi m'amuser à refuter ce que les autres y supposent de plus, suivant ce que j'ai dit à la fin du premier Discours des Meteores. Quant à ce qne vous adjoutez *d'un estre relatif, d'un estre potentiel, & d'un acte ou forme absoluë*, je sçai bien qu'on me dira dans l'école que la Lumiere est un estre plus réel que l'action ou le mouvement, mais je mériterois d'être envoyé à l'école, comme ceux qui faillent en joüant au triquetrac, si j'avoüois qu'on pût le prouver.

2. *De plus il ne suffit pas*, &c.

REP. Il faut, dites vous, *Que la matiere subtile soit mûë par les corps lumineux, en tant que Lumineux*, c'est-à-dire, selon moi, en tant qu'ils ont en eux quelque action ou mouvement. *D'où s'ensuit*, &c. *Nego consequentiam*, tout de même qu'en l'article précedent.

3. *Le Soleil & une étincelle*, &c.

REP. Afin que je renverse mieux tout ce qui est en cet article, je commenceray à y répondre par la fin, où vous dites, Donc le mouvement de la matiere subtile, c'est-à-dire, *Lumen quod est in aëre*, n'est pas la Lumiere des corps lumineux, c'est-à-dire, *non est lux quæ est in Sole*, grande merveille; Et vous dites un peu plus haut, *il faut de necessité que la Lumiere soit devant le mouvement*, &c. à sçavoir, *lux ante Lumen cujus est causa*, & qui en doute? Pour ce qui precede, à sçavoir, que la matiere subtile n'est pas dure, ni semblable à un bâton, c'est le même que ce que j'ai mis en la page 7. de la Dioptrique citée ci-dessus, ou ensuite par la comparaison du vin qui est dans une cuve, montrant que les plus hautes parties de ce vin pressent, & par conséquent aident à mouvoir celles qui sortent par le trou qui est au bas, au même instant qu'il est ouvert; j'ai expliqué comment la ma-

tiere la plus prochaine du corps lumineux étant mûë peut faire mouvoir la plus éloignée au même instant ; & en ajoutant que les grappes qui sont en cette cuve peuvent cependant être agitées en plusieurs diverses façons par ceux qui les foulent, j'ai satisfait à ce que vous dites des vents un peu devant. Et enfin pour ce que vous dites au commencement qu'aucun bon jugement n'admettra jamais qu'une étincelle ait la force de faire mouvoir localement, & selon moy en ligne droite (ce qui n'est pas pourtant du tout selon moy, page 9. lig. 30. de la Dioptrique) toute la matiere subtile contenuë en un globe d'air de 50. lieuës de demy-diametre, je prétens de vous le faire admettre à vous-même, si vous prenez comme moy cette matiere subtile pour une liqueur très-fluide.

Car sans aller plus loin, encore que la cuve dont nous venons de parler, auroit cent lieuës de hauteur, chaque goute de vin qui seroit au haut, n'augmenteroit-elle pas la vîtesse de celui qui s'écouleroit par les trous qui sont au bas? Et afin que vous ne disiez pas qu'il est plus aisé d'augmenter le mouvement d'un corps qui se meut, que d'en remuer un qui se repose, imaginez-vous un tuyau replié, comme ABC (*V. fig. 4. tom. 1.*) qui s'étende, si vous voulez, depuis icy jusques au centre de la

terre, & de là remonte jusques icy, & qui soit presque plein d'eau des deux côtez, & que pendant que cette eau est aussi calme & aussi peu agitée qu'elle peut être, on verse une goute d'autre eau dans celuy de ses deux côtez qui est marqué A ; car je ne crois pas que vous fassiez difficulté d'accorder que la pesanteur de cette goutte sera suffisante pour faire hausser toute l'eau qui est vers C, & par conséquent aussi pour mouvoir toute celle qui est dans le tuyau ABC. Et ensuite vous ne pourrez nier qu'une étincelle de feu ne soit capable de mouvoir la matiere subtile qui est contenuë en un très-grand espace, pourvû que vous remarquiez que l'action du feu est incomparablement plus forte que celle de la pesanteur, & que la matiere subtile étant contenuë dans les pores de l'eau, & même aussi en ceux de l'air, doit être incomparablement plus fluide que lui ni elle. Car vous ne voudrez pas rejetter les regles des Mechaniques, & de la vraye Physique, pour alleguer icy que toute la matiere a de soy resistance au mouvement local, qui n'est qu'une maxime fondée sur la préoccupation de nos sens, & qui vient de ce que n'ayant essayé dès nôtre enfance à remuer que des corps qui étoient durs & pesans, & y ayant toujours rencontré de la difficulté, nous nous sommes dès lors

persuadez, que cette difficulté procedoit de la matiere, & par conséquent étoit commune à tous les corps; cela nous ayant été plus aisé à supposer, qu'à prendre garde que ce n'étoit rien que la pesanteur des corps que nous tâchions de remuer, qui nous empêchoit de les lever, & leur dureté avec l'inégalité de leurs parties, qui nous empêchoit de la traîner. Et ainsi qu'il ne s'ensuit pas de là, que le même doive arriver, touchant les corps qui n'ont ni dureté ni pesanteur, Or la pluspart des opinions tant du peuple, que de la mauvaise Philosophie, sont nées de cette sorte; mais quelque apparence qu'elles ayent, & quoi que plusieurs y applaudissent, les personnes de bon jugement ne doivent jamais s'y arrêter.

4. *Supposant le mouvement*, &c.

Rep. Je ne vois en tout cet article sinon que *Lumen non est lux*, ou bien que l'action, qui nous fait avoir le sentiment de la Lumiere n'est pas cette qualité réelle que vous appellez du nom de Lumiere, & que vous supposez estre dans les corps lumineux autre que le mouvement qui cause cette action, & je l'accorde.

5. *Mais qu'est-ce que cette matiere subtile*, &c.

Rep. Je ne trouve rien icy qu'un équivoque du mot *Transparent*, qui s'attribuë en un sens à l'air, au verre, & aux autres tels corps, entant qu'ils ont des pores, &c. & à la matiere subtile entant qu'elle est dans ces pores. Car, pource que vous dites, que vû le bel ordre qui est en la nature, cette matiere subtile doit avoir quelque sphere au dessus des autres corps, & ainsi n'être point dans leurs pores; il m'est aisé de répondre que ce bel ordre montre aussi, qu'y ayant des pores dans les corps terrestres, ils doivent être remplis de quelque matiere plus subtile, comme on voit qu'encore que l'eau se place naturellement au dessus de la terre, elle ne laisse pas pour cela de se placer aussi au dessous en tous ses pores; Et je ne dis en aucun lieu que la matiere subtile n'occupe point de sphere plus haute que celle de l'air; car au contraire je la fais étendre depuis les Astres jusques à nous.

6. *De plus quel mouvement*, &c.

Rep. Vous imaginez toujours des contrarietez où il n'y en a point; & j'ai assez fait entendre en plusieurs endroits, que la matiere subtile peut être agitée en plusieurs façons; mais qu'il n'y a que la seule façon de se mouvoir, ou de tendre à se mouvoir, qu'elle reçoit des corps

lumineux, & qu'elle transmet de tous côtez en ligne droite, depuis ces corps jusques aux objets qui en sont illuminez qui nous donnent le sentiment de la Lumiere; & que pour l'action ou l'inclination au mouvement circulaire, qui est en ces parties, elle cause le sentiment des couleurs. Quant à ce que vous citez du nombre 13. que la boule commence seulement à tournoyer rencontrant la superficie de l'eau, je répons que ce mot *seulement* ne se peut rapporter à aucun endroit de mes écrits, sinon à celui de la page 285. des Meteores, où je n'ai point entendu parler des parties de la matiere subtile. Puis, à ce que vous dites, que donnant à cette matiere le mouvement rectiligne de l'air en l'eau, il faudroit aussi le lui donner en l'air de plus haut, & ainsi à l'infiny, ou bien conceder qu'elle sort des corps lumineux, je répons que son action ne doit point venir de plus haut à l'infini, & qu'elle commence aux corps lumineux, desquels toutefois cette matiere ne sort non plus, que le bâton d'un aveugle sort des objets dont il lui fait avoir le sentiment. Et tout ce que vous disputez ensuite fait pour moi, excepté seulement ce que vous semblez vouloir dire à la fin, que si la Lumiere est un mouvement, elle ne se peut donc

transmettre en un instant; A quoi je répons que bien qu'il soit certain qu'aucun mouvement ne se peut faire en un instant, on peut dire toutefois qu'il se transmet en un instant, lors que chacune de ses parties est aussi-tost en un lieu qu'en l'autre, comme lors que les deux bouts d'un bâton se meuvent ensemble.

Je serois trop long si, &c.

7. *Pag.* 127. *ligne* 8. *de la Dioptrique*, &c.

REP. Ce que vous objectez icy a grande apparence de verité, pour ceux qui ne regardent qu'autour d'eux, & qui n'étendent jamais leur pensée par l'univers; car il semble à tels esprits, que les vents, la foudre & les canons, causent les plus impetueux mouvemens qui puissent être. Mais pour vous, qui étant très-sçavant en Astronomie, êtes accoutumé à considerer l'extrême rapidité des corps celestes, & qui l'étant aussi aux Méchaniques, comprendrez aisément les raisons qui en dépendent, vous ne pouvez ce me semble trouver étrange, qu'après avoir dit que la matiere s'étend sans interruption depuis les astres jusques à nous (comme il faut de necessité qu'elle fasse, pour transferer l'action de la Lumiere) & avec cela qu'elle est très-fluide, & composée de parties très-petites, j'ajoute que la vitesse

dont elle se meut est en quelque façon proportionnée à celle des cieux, & par conséquent beaucoup plus grande que celle des vents. Outre que vous pouvez avoir assez reconnu par mes Meteores, que selon moi, c'est principalement l'agitation de cette matiere subtile, qui cause & entretient l'agitation que j'ai attribuée aux parties tant de l'air, que de l'eau, & de toutes les autres liqueurs. Car il suit de là très-clairement, que tant s'en faut que les pores des corps liquides doivent être moins droits & unis que les autres, au contraire ces corps ne peuvent être entierement liquides, si leurs pores ne donnent libre passage de tous côtez à la matiere subtile; Comme nous voyons aussi par experience que toutes, ou du moins presque toutes les liqueurs qui sont pures sont transparentes: Et même qu'il n'y a gueres de corps durs qui soient transparens, sinon à cause qu'ayant été liquides auparavant, leurs parties retiennent encore la situation que la matiere subtile leur a donnée. Puis, pour ce qui est des vents, outre que leur mouvement est beaucoup plus lent que celuy par lequel la matiere subtile rend droits & unis tous les pores des corps liquides, ils n'agitent quasi point chacune des parties de l'air séparément de ses voisines, ainsi que fait la ma-

tiere subtile, mais seulement tout son corps ensemble; d'où vient que nous pouvons beaucoup mieux le sentir, que celui de cette matiere, auquel neanmoins ils ne peuvent préjudicier. Et pource que vous demandez à la fin, si la force dont une étincelle de feu, ou un ver luisant, doit selon moy pousser de nuit la matiere subtile vers nos yeux, pour nous faire sentir la Lumiere, ne peut être empêchée par celle du vent, lors qu'il souffle fort impetueusement à l'encontre, c'est quasi le même que si en la cuve dont nous avons parlé ci-dessus, on suppose que les grappes qui sont parmi le vin étant attachées à des filets, ou enveloppées dans un rets, soient tirées de bas en haut fort promptement, & qu'on demande si le mouvement de ces grapes, étant tout contraire à celui dont le vin tend à descendre, ne l'empêche point. A quoi je répons, que si le mouvement avec lequel on les tire en haut, est plus lent que celuy dont les parties du vin tendent à descendre, il n'empêchera point que ce vin ne coule par les trous qui sont au dessous de la cuve; Et qu'encore même qu'il fût beaucoup plus prompt & plus fort, si on suppose que ces trous soient bouchez, ensorte qu'il ne puisse rien du tout succeder que du vin en la place que laissent ces grappes, ainsi

qu'il ne peut rien ſucceder que de la matiere ſubtile en la place des parties de l'air dont le vent eſt composé, on peut par les regles des méchaniques démontrer que ce vin ne preſſera pas moins le fond de la cuve, que ſi ces grappes étoient ſans aucune agitation; & tout de même, il eſt très-certain, au moins ſelon moy, que l'agitation d'aucun vent ne peut empêcher l'action de la Lumiere; excepté ſeulement en tant que cette agitation peut devenir ſi violente qu'elle enflamme l'air, auquel cas la Lumiere qu'elle cauſe peut effacer celle d'une étincelle de feu, ſi tant eſt qu'elle ſoit beaucoup plus forte.

8. *Finalement, ſi ſelon la page 127. de la Dioptrique*, &c.

REP. La cauſe qui empêche que le verre étant fort épais, ne ſoit auſſi tranſparent que le même étant moins épais, n'eſt autre, ſinon qu'il contient toujours beaucoup d'impuretez, de nuages, & de petites bulles ou boüillons, qui étant en plus grande quantité dans une grande épaiſſeur, que dans une moindre, en empêchent davantage la tranſparence. Et qu'ainſi ne ſoit, il y a des lacs & des endroits de la mer, où l'eau eſt ſi claire étant calme, qu'on peut voir diſtinctement ce qui eſt au fonds, encore qu'elle ait deux ou trois piques de profon-

deur; & en cette eau toutefois, ſi on l'examine, on trouvera toujours quelque choſe d'impur.

Mais celle de vos objections, qui eſt à mon avis la principale, & que vous aurez peut-être à ce ſujet voulu reſerver pour la fin, conſiſte en ce que ſi les pores des corps tranſparens doivent être droits, il ne ſemble pas qu'ils puiſſent donner paſſage à la matiere ſubtile en tous ſens, à cauſe qu'il eſt impoſſible qu'il ſe trouve en tous ſens des pores droits dans un corps ſolide. Toutefois, pourvû qu'on ne prenne point le mot de *droit* plus à la rigueur que j'ai témoigné que je le prenois, comme on peut voir en la page 9. lig. 30. de la Diopt. & même auſſi en l'endroit que vous citez page 127. *ibid.* où je ne dis pas que ces pores doivent être parfaitement droits, mais ſeulement autant qu'il eſt requis pour faire que la matiere ſubtile coule tout du long ſans rien trouver qui l'arrête, je crois le pouvoir aſſez éclaircir par une ſeule comparaiſon. Enfermez des pommes ou des balles dans un rets, & les y preſſez en telle ſorte, que ſe tenant jointes les unes aux autres, elles ſemblent compoſer un corps dur, puis verſez ſur ce corps du ſable fort menu, tel que celuy dont on fait des horloges, & vous verrez qu'en quelque façon qu'on le

mette, ce sable passera toujours au travers, sans rien rencontrer qui l'en empêche. Il est vrai que les parties de tous les corps durs ne sont pas rondes comme des pommes, mais on les peut imaginer d'une infinité d'autres figures, sans que cela empêche qu'elles donnent aussi libre passage aux parties de la matiere subtile, que ces pommes le donnent aux parties de ce sable.

9. *Si les corps lumineux*, &c.

REP. La coutume qu'on a de remarquer que lors qu'un corps dur se meut vers quelque côté, il ne peut pas au même temps se mouvoir aussi vers un autre, est cause qu'on a un peu de peine à concevoir, en quelle façon les parties des corps liquides reçoivent plusieurs actions, & transmettent plusieurs mouvemens contraires en même temps. Mais il est neanmoins certain qu'elles le font; & il n'est pas mal-aisé de l'éprouver par le moyen de trois, ou plusieurs tuyaux, comme A C, B D, F G, (*V. fig. 3. tom. 1.*) que je suppose de même largeur, & qui se croisent en telle sorte, que l'esprit du milieu E sert à tous trois, sans toutefois être plus grand que s'il ne servoit qu'à un seul: car si on souffle par leurs trois bouts, A, B, & F, l'air qui sera dans ce milieu E, sera poussé en même temps vers C, vers D, & vers G. Non pas qu'il soit besoin pour cela, ni aussi qu'il soit possible que chacune de ses parties se meuve en même temps vers ces trois côtez; mais il suffit que quelques-unes se meuvent vers C, & d'autres vers D, & d'autres vers F, & qu'elles se meuvent trois fois aussi vîte que celles qui remplissent les autres endroits de ces tuyaux; ce qu'on peut bien croire qu'elles font, vû qu'elles sont poussées trois fois aussi fort. Et il est aisé, appliquant cecy à la matiere subtile, d'entendre comment elle transmet en même temps les diverses actions de divers corps lumineux, vers divers côtez.

Je pourrois vous proposer, &c.

REP. Au reste, Monsieur, il m'est plus difficile de répondre à vôtre conclusion qu'à tout le reste; car je ne prétens nullement meriter les honnêtes paroles dont vous y usez, & je n'aurois neanmoins pas de grace à les refuter. C'est pourquoi je puis seulement dire que je plains avec vous l'erreur de la fortune, en ce qu'elle ne reconnoît pas assez vôtre mérite. Mais pour mon particulier, graces à Dieu, elle ne m'a encore jamais fait ni bien ni mal; & je ne sçai pas même pour l'avenir, si je dois plûtôt desirer ses faveurs, que de les craindre; car ne me semblant pas être honnête de rien em-

prunter de personne, qu'on ne puisse rendre avec usure, ce me seroit une grande charge, que de me sentir redevable au public. Et enfin pour les esprits malins dont vous parlez, je crois qu'il y en a eu autant ou plus aux autres siecles qu'en celui-ci ; & les comparant aux mouches ou aux oiseaux qui ne choisissent que les meilleurs fruits pour les picoter, je suis d'autant plus satisfait de mes essais, que je les vois être plus attaquez par eux. Mais je ne laisse pas d'avoir beaucoup à vous remercier du bonheur que vous me souhaitez, comme aussi de la peine que vous avez prise de m'écrire, & je suis, &c.

A MONSIEUR MORIN.

LETTRE LX.

MONSIEUR,

J'aurois usé de la permission que vous m'avez fait l'honneur de me donner, de faire imprimer ma réponse à vos objections avant que vous l'eussiez vûë, si j'en avois autant hâté l'impression que je m'étois proposé de faire quand je les reçûs; mais

ayant eu depuis quelque autre consideration qui m'empêche de rien publier si-tost, je croirois manquer à mon devoir si je differois plus long-temps à vous l'envoyer ; c'est pourquoi je la mets icy entre vos mains, & vous supplie s'il y a quelque chose qui ne soit pas à vôtre gré, ou bien qui requiere plus ample explication, de me faire la faveur de m'en avertir, & je tâcherai en tout de vous témoigner que je suis, &c.

Du 13. Juillet 1638.

REPLIQUE DE MONSIEUR MORIN A LA REPONSE DE MONSIEUR DESCARTES.

LETTRE LXI.

MONSIEUR,

J'ai lû vos réponses à mes objections, sur vôtre nouvelle doctrine de la Lumiere,

avec toute l'attention qu'il m'a été possible, tant pour le merite du sujet, que pour rendre l'honneur qui est dû à tout ce qui part de vôtre esprit, le plus subtil & le plus fécond qu'aucun autre de ce siecle. Mais je remarque d'abord que vous êtes marry que je n'aye pris un autre sujet que celui de la Lumiere pour former des objections, vû que vous n'avez point eu dessein de traiter encore cette matiere, & vous en ouvrir au public; & ne voulant point contrevenir à cette resolution, vous dites que vous ne pourrez si parfaitement me satisfaire que vous eussiez desiré. Sur quoi je répons que j'ai choisi ce sujet pour trois raisons; La premiere, parce que j'étois occupé sur la même speculation à cause de mon *Astrologia Gallica*, où ayant à traiter *de modis agendi corporum cœlestium in hæc inferiora*, je me vois obligé à bien déterminer ce que c'est que la Lumiere, comme elle agit, & quels effets elle produit. La seconde, parce que vôtre opinion de la Lumiere étant grandement nouvelle, & ce que vous en avez dit en plusieurs endroits de vos livres étant suffisant pour émouvoir des difficultez & des objections, j'ai desiré d'être mieux éclairci de vous sur cette matiere, sur laquelle je travaillois. Et la troisiéme, parce que j'ai reconnu que la Lumiere, & sa matiere subtile, étoient deux des principaux fondemens de vôtre Physique; c'est pourquoi j'ai voulu par mes objections éprouver la fermeté de ses fondemens. Or si je ne suis pas entierement satisfait par vos réponses, je vous prie de croire, que je n'en estime de rien moins ni vôtre doctrine ni vôtre esprit, qui me sont d'ailleurs suffisamment connus pour les reverer. Vous parlerez plus ouvertement quand il vous plaira; on auroit mauvaise grace de vouloir vous y forcer; c'est une obligation publique, laquelle il faut attendre avec vœux, prieres, & patience. Outre le desir que j'ai eu d'aprendre de vous, j'ai vû que les choses Physiques souffrent bien plus de difficultez que les Mathematiques; ce que vous-même reconnoissant avez invité les hommes sçavans à vous faire des objections, à dessein, comme je crois, de mieux reconnoître par l'épreuve la force de vos principes & de vos raisonnemens, afin de les mieux établir contre toutes sortes d'attaques. Comme donc j'ai ci-devant contribué de mon petit pouvoir à vos loüables intentions, aussi je continuë encore à present dans la même devotion, par quelques repliques à vos réponses, ainsi que par vôtre lettre vous m'avez témoigné le desirer.

Et afin de couper court, laissant à part

tout préambule, & même vos réponses à mes trois premieres objections du premier ordre, je commencerai par vôtre réponse à la quatriéme.

Sur le quatriéme article. *Outre qu'il faut remarquer*, &c.

REPLIQUE. Que le mot *action*, signifie proprement inclination à se mouvoir, difficilement trouverez-vous quelqu'un qui vous l'accorde : mais que l'inclination à se mouvoir soit un mouvement actuel (ce qui étoit le fort de mon argument) personne ne vous l'accordera ; aussi different-ils comme la puissance & l'acte.

Sur le 5. *Lors qu'on dit qu'un tel a fait cela comme sçavant*, &c.

REPL. Les difficultez Physiques se peuvent rarement vuider par des comparaisons, il y a presque toûjours de la difference, ou de l'ambiguité, ou de l'*obscurum per obscurius*. Quand on dit que quelqu'un tient un tel rang dans les Etats, comme Baron d'un tel lieu, le mot *Comme*, signifie *entant que*, & partant suppose que tel est Baron : mais quand on dit d'un Gouverneur, qu'il est comme Roy dans son Gouvernement, le mot *Comme* ne signifie pas qu'il soit Roy. Or en vôtre page 284. ligne 19. des Meteor. le mot *Comme* sera plûtôt pris en cette seconde sorte, qu'en la premiere.

Sur le 6. *La Lumiere, c'est-à-dire, lux*, &c.

REPL. Que *lux*, soit selon vôtre réponse, le mouvement dans les corps lumineux, & *Lumen* le mouvement dans les corps transparens, & *lux* premiere que *Lumen*, comme la cause est premiere que l'effet ; neanmoins pour ne point abuser du mot de *mouvement*, & n'en pas faire un équivoque, il faut en tout mouvement admettre quatre choses ; à sçavoir, le mobile, le moteur, le mouvement, & la force acquise par le mouvement, qui est la derniere des quatre, & qui ne peut être que *lux* dans les corps lumineux : d'où s'ensuit, que formellement elle n'est aucune des trois autres ; Aussi confessez-vous ne point dire absolument qu'elle est le mouvement : ce qui satisfait à mon objection, que l'essence de la Lumiere ne consiste pas dans le mouvement.

Sur le 7. *Mais il peut bien être transmis*, &c.

REPL. Je l'accorde, mais non pas sans le mouvement local de quelque mobile ; aussi ne le niez vous pas dans vôtre réponse : & tant en la page 300. des Meteores, qu'en vôtre réponse à mes objections nombre 10. & 12. vous confessez que les corps lumineux poussent la matiere subtile en li-

gne droite vers nos yeux, qui étoit ce que je prétendois. Au reste, je ne vois pas sur ma copie que j'aye dit, que le mobile qui est dans les corps lumineux n'est autre chose selon vous que la matiere subtile; J'attens que vous nous l'enseigniez.

Sur le 8. & 9. article.

REPL. Nous aurons donc patience attendant la solution de ces deux objections, jusques à ce que vous donniez au public ce que vous vous reservez encore.

Sur le 10. *Car chaque Corps*, &c.

REPL. Donnez donc autant de mouvement a la matiere subtile, qu'il vous plaira, quand vous aurez prouvé qu'elle est; & ensuite donnez les causes & les effets de chaque mouvement.

Sur le 11. *J'avouë bien que cette matiere subtile*, &c.

REPL. Vous nous dites icy une chose laquelle je ne sçai comme vous prouverez, quand il vous plaira de le faire. Car si un corps est dit Lumineux, de cela seul (*quod notandum*) qu'il donne à la matiere subtile le mouvement ou l'action qui est requise, pour causer en nous le sentiment de la Lumiere, il s'en ensuivra deux choses qui paroissent entierement contraires à la raison. La premiere, que le sentiment de la Lumiere sera premier que les corps lumineux; La seconde, qu'il n'y auroit point de corps lumineux au monde, s'il n'y avoit point d'animal pour voir la Lumiere, ou pour la sentir.

Sur le 12. *Ou le mot* seulement *est de trop*, &c.

REPL. J'ai eu raison d'ajouter le mot *seulement*, parce que vous ne faites mention que de deux mouvemens de la matiere subtile, l'un en rond, & l'autre en ligne droite; si vous lui en donnez encore d'autres, ce sera à vous à les prouver, ensemble leurs causes & leurs effets. Mais donnez-luy tant de mouvemens que vous voudrez, la question est de sçavoir si la matiere subtile a ces deux mouvemens ensemble, à sçavoir çà & là de sa nature, & en ligne droite par les corps lumineux, qui étoit le but de mon objection, à quoi vous ne répondez point.

Sur le 13. *En l'endroit que vous dites, je ne parle nullement*, &c.

REPL. Vôtre texte vous condamnera devant tous. Car en la page 284. ligne 23. des Meteores, parlant des petites boules de la matiere subtile, qui roulent, vous dites, j'ai connu que ces boules peuvent rouler en diverses façons (*V. fig. 2. tom. 1.*) &c. leur donnant le mouvement en rond, & en ligne droite. Et pour vous expliquer en la page 285. lig. 16. *ibid.* sans quitter les petites boules de la matiere subtile, vous dites, Pour mieux entendre cecy, pensez que la boule

1.2.3.4. est poussée, &c. sans parler de boules de bois ou autre matiere, ni là, ni ailleurs. Joint que ce seroit chose superfluë de supposer que les boules de vôtre figure fussent de bois, pour expliquer les mouvemens des boules de la matiere subtile; vû qu'ils se peuvent pour le moins aussi bien expliquer, supposant les boules de la figure être les boules mêmes de la matiere subtile.

Après avoir repliqué au premier ordre d'objections, qui contenoit les difficultez qui me paroissent en vôtre doctrine, pour la contrarieté qu'elle semble avoir; je viens maintenant au second ordre, qui est celuy de mes propres objections.

Sur le premier article. *Car pour la matiere, vous le fondez*, &c.

REPL. Quand vous dites en la page 5. ligne 11. de la Dioptrique, que la Lumiere n'est autre chose dans les corps qu'on nomme lumineux, qu'un certain mouvement, &c. Et en la page 127. ligne 4. de la Dioptrique, que la Lumiere n'est autre chose dans les corps transparens, que l'action, &c. Vous devez avoir donné les définitions vrayes de *lux*, & de *Lumen*; ou bien *lux* & *Lumen* seroient quelque autre chose que ce que vous avez dit dans les susdites pages, & ainsi vous vous contrediriez. Or si à present vous dites que vous n'avez eu inten-

tion d'en donner aucune définition, donc vous n'avez pas vrayement dit ce que c'est; car il n'y a que la définition qui le puisse; & partant *lux* & *Lumen* sont autre chose que ce que vous avez dit, ce qui est toujours une contradiction.

Puis pour la forme, &c. L'antecedent que vous ne voyez point est bien évident en mon texte; par ces mots, *duquel il est la cause efficiente*. Car ne pouvant y avoir de mouvement sans moteur, qui en est la cause efficiente; & le moteur selon vous même étant le Soleil; De cet antecedent je conclus que le Soleil est premier que le mouvement; car toute cause efficiente est premiere que son action, ou motion: Et enfin vous êtes contraint de l'accorder; mais seulement dites-vous comme l'homme est premier que sa raison. Sur quoi je vous replique; Que si vous prenez la raison pour une partie essentielle de l'homme, & qui lui donne l'être d'homme, il est certain que l'homme n'est pas premier que sa raison: mais si vous prenez la raison, pour l'action ou l'usage que fait l'homme de sa raison, l'homme est premier que sa raison; Et la raison en ce sens ne fait pas l'homme raisonnable, mais le suppose tel. Tout de même donc, pour ne pas changer vôtre comparaison, si *lux* n'est autre chose que l'action du soleil, ou le soleil de sa nature

n'a point de Lumiere, ou sa Lumiere n'est pas formellement l'action du soleil.

Mais pour nous accorder, &c. Bien qu'il semble icy que vous leviez un peu le masque, si confesse-je que je ne vous puis encore bien reconnoistre. Car vous & moy demeurons d'accord qu'il y a de la Lumiere dans le soleil; & nous ne pouvons differer qu'en sa définition, ou à dire au vrai ce que c'est que la Lumiere en son essence & en sa nature; Et neanmoins vous dites, je n'ai ni défini ni même parlé en aucune façon de ce je ne sçai quoy que vous nommez peut-être du nom de Lumiere, & que vous supposez dans le Soleil, outre son mouvement & son action. Mais je vous répons, que je ne suppose point dans le Soleil d'autre Lumiere que celle qui y est; & je crois que vous en faites de même. Tellement qu'il faut toûjours retomber sur le premier & principal different, à sçavoir ce que c'est que cette Lumiere. Et puisque vous dites ne l'avoir définy, ni eu intention de la définir; Donc, quand vous avez dit, la Lumiere dans les corps lumineux & transparens, n'est autre chose que, &c. vous n'avez pas dit au vrai ce qu'elle est. Et je ne pense pas que vous la puissiez définir par ces mots d'action ou de mouvement, tant pour les raisons cy-devant déduites, qu'à cause que la Lumiere, bien qu'elle ne soit

pas un estre plus réel que l'action ou le mouvement, si est-ce qu'elle est un estre plus actuel & absolu, vû que l'action & le mouvement tiennent de la puissance & de la relation, mais non pas la Lumiere, comme j'ai déja dit. Finalement le Soleil n'agit pas par son essence: car cela ne convient qu'à Dieu seul; Donc il agit par quelque qualité ou faculté; Et partant, puisque le Soleil illumine, qui est une action, donc c'est par sa faculté d'illuminer, laquelle n'est autre que sa Lumiere: Donc la Lumiere n'est pas l'action, mais la puissance ou faculté d'agir, & par conséquent elle est premiere que l'action. Et m'arrestant là, je ne passe point plus outre à vous demander quelle est cette action ou mouvement du soleil que vous appellez *Lucem*, si c'est un mouvement rectiligne ou circulaire, &c. Et comme il est produit par le soleil, qui sont des cas à vous reservez: mais vous voyez bien les difficultez qu'il y aura à combattre.

Sur le 2. *Nego consequentiam*; tout de même qu'en l'article précedent.

REPL. *Probatur consequentia*; tout de même qu'en l'article précedent.

Sur le 3. *Il faut de necessité que la Lumiere*, &c.

REPL. J'accepte vôtre division de la Lumiere, *in lucem* pour les corps lumineux, &

Lumen pour les corps transparens ; Et aussi ce que vous accordez, que *lux sit causa Luminis*. Mais en ce que pour renverser ce que je vous objecte d'une étincelle de feu, vous me répondez seulement par des comparaisons, je vous ay déja averti que rarement elles sont propres à bien terminer une difficulté ; Et en effet, comme tant les goutes de vin qui sont au bas de la cuve, que celles qui sont au haut, tendent toutes à sortir par le trou, & s'y meuvent d'elles-mêmes par leur pesanteur en même instant sans aucun moteur externe ; de même aussi la goute d'eau ajoûtée de surcroît au tuyau ABC, (*V. fig.* 4. *tom.* 1.) ne fait que rompre l'équilibre de la premiere eau ; quoi fait, la pesanteur de l'agregé de l'eau, favorisée de la fluidité, remuë toute cette eau pour la remettre en équilibre ; Et partant le mouvement est toûjours causé par un principe interne, avec inclination du mobile, & non par un moteur, ou cause efficiente externe. Mais toute la matiere subtile contenuë en une sphere de 50. lieuës de demy diametre, n'a de soy aucun mouvement vers l'œil, & doit être mûë par une cause externe, à sçavoir, par la Lumiere de l'étincelle. Voilà donc bien de la difference en ces comparaisons ; d'où je concluray toûjours que la matiere subtile n'étant pas dure comme un bâton, ni encline à se mouvoir à droite plûtôt

qu'à gauche, il ne s'ensuit pas que la plus proche du corps lumineux étant mûë localement en ligne droite, la plus éloignée le soit aussi, & en même instant. Quant à ce que vous dites, que ce n'est qu'une maxime fondée sur la préoccupation de nos sens, d'assurer que toute matiere a resistance au mouvement local, je vous replique que pour l'eau & l'air dont nous parlons, cela est aussi notoire que le nager des poissons, & le vol des oiseaux, qui ne se pourroient faire sans cette resistance. Et pour vôtre matiere subtile, laquelle vous faites plus fluide incomparablement que l'air, & sans résistance au mouvement local, lors que vous aurez prouvé qu'elle est, & telle que vous dites, & même qu'elle peut être muë, l'air qui la contient demeurant immobile, j'avoüerai nonobstant tout ce qu'on me pourroit objecter ; Que si le mobile n'a point de résistance au mouvement, il ne faut point de force pour le moteur.

Sur le 4. *Je ne voy rien*, &c.

REPL. Et je ne voy point aussi le different entre nous sur cet article, sinon que je veux que *lux* soit une qualité du Soleil, & vous voulez que ce soit un mouvement ; à quoi j'ai répondu ci-dessus.

Sur le 5. *Je ne trouve icy qu'un équivoque*, &c.

REPL. A la verité vous faites la nature

de la transparence grandement équivoque, l'établissant d'un côté à avoir des pores, & de l'autre à remplir les pores. Mais quand vous dites que l'air est transparent, entant qu'il a des pores, puis qu'avoir des pores n'est qu'un accident à l'air, donc il ne sera transparent que par accident, & non de soy; donc de soy il sera opaque : car tout corps est de soy ou lumineux, ou transparent, ou opaque; & l'air n'étant de soy ni lumineux, ni transparent, il sera donc opaque. Et le même se prouve encore ainsi; chacune des parties substantielles de l'air, qui bornent les pores, n'ont pas d'autres pores, autrement tout l'air ne seroit que pores sans substance; donc aucune de ses parties, c'est-à-dire, toute la substance de l'air ne sera point transparente de sa nature, mais opaque. Tout de même, si la matiere subtile est transparente selon vous, en tant qu'elle est dans les pores de l'air, puis que cela ne lui est qu'un accident local; donc elle ne sera point de soy transparente, donc elle sera opaque, comme dessus. Or l'air étant opaque de sa nature, & ses pores remplis d'une matiere aussi opaque, tout le composé ne peut êre qu'opaque, & partant incapable de transmettre la Lumiere des corps lumineux.

Et je ne dis en aucun lieu, &c.

J'ai dit que la matiere subtile devroit en l'ordre

l'ordre de l'univers avoir sa propre sphere, comme l'air, & l'eau; qui bien qu'ils s'insinuent dans les pores de la terre, ne laissent pas d'avoir leur propre sphere au dessus de la terre. A quoi vous ne répondez point, & mettez seulement cette matiere dans les pores des autres corps, peut-être pour éviter qu'elle ne nous empêchât la Lumiere, si vous lui donniez une propre sphere, où elle fût pure: puisque comme j'ai remarqué cy-dessus, selon vous, elle n'est transparente, qu'entant qu'elle est dans les pores de l'air, de l'eau, &c.

Sur le 6. *Vous imaginez toujours des contrarietez*, &c.

REPL. J'ay répondu cy-dessus à ce que vous dites des boules de bois, & ne serai pas seul à reconnoître la contrarieté que j'ai alleguée. Or je voi par vôtre réponse que la matiere subtile s'étend depuis le soleil jusqu'à l'œil, & que son action ou mouvement commence au Soleil; & que bien que ce mouvement ne se puisse faire en un instant, neanmoins il peut être transmis en un instant. A quoi je vous répons que je l'accorderois, si la matiere subtile contenuë entre le Soleil étoit dure & continuë comme un bâton : mais elle n'est pas dure selon vous, ni même continuë ou contiguë en toutes ses parties; car bien que les boules 1.2.3. (*V. fig. 5. tom. 1.*) soient conti-

guës, neanmoins les boules 4. 2. 5. ne le sont pas : Et partant, si le rayon tend de 4. à 5. le mouvement sera interrompu, ou ne sera pas rectiligne, mais se continuera par les boules contiguës. Or si chaque boule meut sa contiguë, & que tel mouvement suffise pour le sentiment de la Lumiere, on pourra voir le Soleil en pleine nuit ; vû même que vous supposez la matiere subtile sans resistance au mouvement.

Sur le 7. *Ce que vous objectez*, &c.

Repl. Icy vous avancez tant de nouvelles difficultez, au moins pour mon esprit qui ne voit pas vos fondemens, que ce seroit tirer en l'air que de m'amuser a y répondre. Seulement pour ce qui est du vin & des grappes de la cuve, je vous diray toûjours comme devant, que le vin a inclination naturelle à descendre vers les trous sans y être mû par une cause externe ; mais que la matiere subtile n'a de soi aucun mouvement rectiligne à droite plûtôt qu'à gauche, & qu'elle le doit prendre de la cause la plus forte ; Vous tenez que la Lumiere d'une étincelle soit plus forte qu'un grand vent pour cet effet ; & moi je tiens le contraire, puisque vous voulez que le mouvement de la matiere soit réel & local, lors que vous dites que la matiere subtile entre de l'air dans le verre, & en sort.

Sur le 8. *La cause qui empêche le verre*, &c.

Repl. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, vous ne répondez-pas à ma difficulté, laquelle n'a point d'égard à l'impureté du verre, mais seulement à ses pores. Car je dis que la matiere subtile rencontre les mêmes pores en la superficie du verre épais d'une ligne, qu'elle rencontreroit en la même superficie, si le verre étoit épais de 10. pieds : & que selon vous les pores étant droits & unis, & la matiere subtile y coulant sans obstacle, il doit passer autant de matiere subtile à travers l'épaisseur de 10. pieds de verre, qu'à travers l'épaisseur d'une ligne, & par conséquent autant de Lumiere ; Ce qui neanmoins est contre l'experience.

Mais celle de vos objections qui est à mon avis la principale, &c.

Repl. Je ne vois point que vôtre réponse y satisfasse pour deux raisons ; la premiere, parce que tenant des balles ou des pommes encloses dans un rets (qui est vôtre comparaison) les espaces vuides qui se trouvent entre les pommes ou les balles sont fort grands ; & de plus le sable que vous supposez estre jetté sur ces pommes étant très-delié & pesant, il passe librement à travers, coulant en bas par sa subtilité & pesanteur d'un espace en l'au-

tre sans être arresté. Mais si ce sable étoit jetté sur un boisseau de millet, il n'entreroit pas un demi doigt d'épais dans ce millet; bien qu'un grain de sable ne soit pas la centiéme partie d'un grain de millet. La seconde, parce qu'encore qu'on ne prenne point le mot de *droit*, plus à la rigueur que vous le prenez en la page 9. ligne 30. de la Dioptrique, toûjours n'y trouverez-vous pas vôtre compte : car voici ce que vous dites un peu plus bas en la page 10. ligne 20. Au reste, ces rayons doivent être ainsi toûjours imaginez exactement droits, lors qu'ils ne passent que par un seul corps transparent qui est par tout égal à soi-même; mais lors qu'ils rencontrent quelques autres corps, ils sont sujets d'être détournez par eux. Sur quoi je dis que nous pouvons supposer un verre ou cristal si pur, qu'il soit par tout égal à lui-même, ou bien quelque partie de l'ether, ou de l'air très-pur. Et sur cette hypothese, laquelle ne se peut refuser, les pores, selon vous, seront exactement droits, & par conséquent ma conclusion tiendra, à sçavoir, qu'ils ne pourront être droits en tous sens, ou qu'il n'y aura rien de solide dans le verre, dans l'air, ou dans l'ether. C'est pourquoi il me semble que cette seule objection détruit entierement l'hypothese de la matiere subtile, &

de ses pores; bien que la suivante ne lui soit gueres plus favorable.

Sur le 9. *La coutume qu'on a de remarquer*, &c.

REPL. Bien qu'il semble que par les trous de divers tuyaux en la boule AGB, (*V. fig. 3. tom. 1.*) on se peut sauver de mon objection, parce que la matiere qui est au centre E, est liquide & divisible en parties : neanmoins il y a une certaine partie d'icelles, laquelle est en telle égalité au respect des trois tuyaux AC, BD, FG, & des trois souffleurs, que je suppose souffler également par les trous A, B, F, qu'il n'y aura aucune raison qu'elle soit plus divisée, étant poussée également par chaque tuyau, ni qu'elle soit mûë plûtôt vers D, que vers G, ou vers C. Mais pour vuider la difficulté plus clairement, ne supposons qu'un seul tuyau A C, & deux souffleurs égaux, l'un en A, & l'autre en C, il est certain que la matiere centrale E, ne bougera de sa place, ou qu'en même tems elle sera en divers lieux; Et neanmoins si A & C estoient deux corps lucides, C devroit pousser E vers A, & A le devroit aussi en même instant pousser vers C, selon vôtre doctrine; car si en A & C étoient appliquez deux yeux de deux chats, qui sont lucides, l'œil C verroit l'œil A, & l'œil A verroit l'œil

C en même instant ; Et par conséquent la même matiere subtile seroit mûë en même instant vers deux côtez opposez ; ce que toutefois vous confessez impossible par vôtre réponse.

Je pourrois encore vous proposer plusieurs autres belles difficultez sur ce sujet, lesquelles repugnent grandement, ce me semble, à l'hypothese de la matiere subtile : mais en voilà assez pour moi, jusques à ce que vôtre Lumiere me paroisse plus claire : Peut-être que d'autres vous les proposeront ; & tout cela ne peut que servir à la perfection de vôtre dessein, & à bien établir les principes de vôtre nouvelle Physique. Au reste, je plains grandement le temps que vous avez employé à répondre à toutes mes objections; ni elles ni leur auteur ne meriteroient pas cet honneur, d'une personne de si grand mérite que vous : c'est pourquoi je serois bien marri d'en plus abuser, & vous importuner d'une seconde réponse à mes repliques, mon dessein n'ayant été que de servir par ma déroute à un plus grand éclaircissement de vôtre doctrine de la Lumiere. Si donc vous êtes en dessein de faire imprimer vôtre réponse à mes objections, usez-en tout ainsi qu'il vous plaira. Vous ne manquez ni d'esprit ni de courage pour reconnoître celles qui

sont les plus fortes, & pour les attaquer même jusques dans les retranchemens qu'elles se sont faites dans mes repliques; D'où si vous les pouvez débusquer, je serai le premier à m'en réjoüir, vous desirant une victoire qui me rende vainqueur de mon ignorance, & qui m'oblige ainsi à confirmer les vœux que je fais d'être toute ma vie, &c.

J'ai oublié à vous dire que je pense avoir découvert par hazard vôtre matiere subtile, & son mouvement, par le trou & la fente d'une fenêtre exposée au Soleil, à l'entour desquels se fait un certain boüillonement lumineux d'air, où vous voyez voltiger une matiere subtile : mais je crois pouvoir rendre bonne raison de cet effet par mes hypotheses de la Lumiere, & que cela n'arriveroit pas en un air pur. Je suis, &c.

A Paris ce 12. Aoust 1638.



REPONSE DE MONSIEUR DESCARTES, A LA REPLIQUE DE MONSIEUR MORIN.

LETTRE LXII.

MONSIEUR,

Vos intentions paroissent si justes, & vôtre courtoisie si grande, que je pense être obligé de faire mon mieux, pour satisfaire à tout ce qu'il vous a plû derechef me proposer.

1. Vous commencez par le quatriéme article de mes réponses, où je ne nie pas que le mot *d'action* ne se prenne pour le mouvement, mais je dis que sa signification est plus generale, & qu'il se prend aussi pour l'inclination à se mouvoir ; car, par

par exemple, si deux aveugles tenans un même bâton, le poussent si également l'un à l'encontre de l'autre, que ce bâton ne se meuve point du tout, & aussi-tôt après qu'ils le tirent si également, qu'ils ne le remuent non plus qu'auparavant ; & ainsi que l'un faisant divers efforts, l'autre en fasse en même temps de contraires, qui leur soient si justement égaux que le bâton demeure toûjours immobile ; il est certain que chacun de ces aveugles, par cela seul que ce bâton est sans mouvement, peut sentir que l'autre aveugle le pousse, ou le tire avec une pareille force que luy ; & ce qu'il sent ainsi en ce bâton, à sçavoir sa privation de mouvement en tels & tels divers cas, se peut nommer les diverses actions qui sont imprimées en luy, par les differens efforts de l'autre aveugle. Car lors que ce dernier le tire, il ne fait pas sentir au premier la même action que lors qu'il le pousse, &c.

5. Encore que le mot de *comme* pût être pris en quelque autre sens, on ne doit pas, ce me semble, me refuser de l'entendre au sens que j'ai expliqué, car il est entierement selon l'usage.

6. Le mobile dans les corps lumineux est leur propre matiere ; le moteur est le même qui meut tous les Cieux ; le mouvement est l'action par laquelle les par-

ties de cette matiere changent de place : mais pour la forme acquiſe par luy, ſi ce n'eſt que vous nommiez ainſi ce changement de place, elle eſt un eſtre philoſophique qui m'eſt inconnu.

7. Un corps en peut bien pouſſer un autre en ligne droite ſans ſe mouvoir pour cela en ligne droite ; comme on voit qu'une pierre qui tourne en rond dans une fronde, pouſſe le milieu de cette fronde, & par même moyen tire la corde ſuivant les lignes droites, qui tendent de tous côtez du centre de ſon mouvement vers ſa circonference. Or afin que je me declare icy un peu davantage que je n'ay ci-devant voulu faire, je vous diray que pour la Lumiere du Soleil, je ne conçois autre choſe ſinon qu'il eſt composé d'une matiere très-fluide, laquelle tourne continuellement en rond autour de ſon centre avec une très-grande vîteſſe, au moyen de quoi elle preſſe de tous côtez la matiere dont le Ciel eſt composé, laquelle n'eſt autre choſe que cette matiere ſubtile qui s'étend ſans interruption depuis les aſtres juſques à nos yeux ; & ainſi par ſon entremiſe nous fait ſentir cette preſſion du Soleil, qui s'appelle Lumiere : ce qui doit, ce me ſemble, faire ceſſer la pluſpart des difficultez que vous propoſez. Je ſçai bien que vous en pouvez tirer

derechef pluſieurs autres de ceci, mais j'aurois auſſi pluſieurs réponſes à y faire, qui ſont déja toutes preſtes, & nous n'aurions jamais achevé, ſi je n'expliquois toute ma Phyſique.

8. 9. & 10. Je n'ai beſoin pour prouver l'exiſtence de cette matiere, que de faire conſiderer qu'il y a des pores en tous les corps ſenſibles, ou du moins en pluſieurs, comme on voit à l'œil dans le bois, dans le cuir, dans le papier, &c. Et que ces pores étant ſi étroits que l'air ne les peut penetrer, ils ne doivent pas pour cela être vuides ; d'où il ſuit qu'ils doivent être remplis d'une matiere plus ſubtile que n'eſt celle dont ces corps ſont composez, à ſçavoir, de celle dont je parle. Et pour les divers mouvemens de cette matiere ſubtile, ils ſe démontrent aſſez par ceux des corps dans les pores deſquels elle paſſe ; car étant très-fluide comme elle eſt, il faudroit des miracles pour empêcher qu'elle ne ſe mût en toutes les diverſes façons qu'elle peut être pouſſée par eux.

11. Vous pourriez ainſi objecter à ceux qui diſent que le ſon n'eſt autre choſe hors de nous, qu'un certain tremblement d'air qui frappe nos oreilles, que ce ſentiment du ſon eſt donc premier que les corps ſonnants, & qu'il n'y auroit point

de tels corps au monde, s'il n'y avoit point d'animal pour oüir les sons, &c. Et il me suffit de répondre, que les corps lumineux ont en eux tout ce pourquoi on les nomme lumineux, c'est-à-dire, tout ce qu'ils doivent avoir pour nous faire sentir la Lumiere, avant qu'ils nous la fassent sentir; Et qu'ils ne laisseroient pas d'avoir en eux la même chose, encore qu'il n'y eust point d'animal au monde qui eust des yeux.

12. Le mouvement, ou plûtôt l'inclination à se mouvoir en ligne droite, que j'attribuë à la matiere subtile, se prouve assez par cela seul que les rayons de la Lumiere s'étendent en ligne droite; Et je démontre son mouvement circulaire en la p.285. des Meteor. (*V. fig.2.t.1.*) avec les suivantes; Et enfin les autres suivent tous de cela seul qu'elle est très-fluide.

13. Il me semble que mon texte montre bien clairement qu'en la page 285. (*V. fig.2.tom.1.*) par les boules que j'y fais entrer dans l'eau, & être détournées par la résistance de cette eau suivant l'ordre des chiffres 1. 2. 3. 4. j'entens parler de boules qui sont de quelque matiere sensible, & non point des petites parties de la matiere subtile; car en ce même lieu p. 286. je les fais tourner tout au rebours, en disant que lors que les boules Q, & R

vont plus viste que les autres, cela explique l'action du rayon DF (*V. fig.1.t.1.*) &c. Et j'ai dû me servir de ces boules sensibles, pour expliquer leur tournoyement, plûtôt que des parties de la matiere subtile qui sont insensibles, afin de se soumettre par mes raisons à l'examen des sens, ainsi que je tâche toûjours de faire.

Je passe icy aux articles du second ordre.

1. & 2. Je puis bien avoir donné diverses descriptions ou explications de la Lumiere qui soient vrayes, sans en avoir donné pour cela aucune exacte definition au sens de l'école, *per genus & differentiam*, qui est ce que je dis n'avoir point eu dessein de faire, afin d'éviter par ce moyen les difficultez superfluës qui en pouvoient naître, ausquelles sont fort semblables celles qui suivent. Car de dire que si *lux* n'est autre chose que l'action du Soleil, il n'a donc point de Lumiere de sa nature; & que la Lumiere est un être plus actuel & plus absolu que le mouvement; & qu'il n'y a que Dieu seul qui agisse par son essence, &c. C'est former des difficultez en paroles, où il n'y en a point du tout en effet: Non plus que si je disois qu'un horloge à roües ne montre les heures que par le mouvement de son aiguil-

le, & que sa qualité de montrer les heures n'est point un être plus actuel & plus absolu que son mouvement, & que ce mouvement est en elle de sa nature & de son essence, à cause qu'elle cesseroit d'être horloge si elle ne l'avoit point, &c. Je scai bien que vous direz que la forme de cette horloge n'est qu'artificielle, au lieu que celle du Soleil est naturelle & substantielle; mais je répons que cette distinction ne regarde que la cause de ces formes, & non point du tout leur nature, ou du moins que cette forme substantielle du Soleil, entant qu'elle differe des qualitez qui se trouvent en sa matiere, est derechef un estre philosophique qui m'est inconnu.

3. Il est vrai que les comparaisons dont on a coûtume d'user dans l'école, expliquant les choses intellectuelles par les corporelles, les substances par des accidens, ou du moins une qualité par une autre espece, n'instruisent que fort peu; mais pource qu'en celles dont je me sers, je ne compare que des mouvemens à des mouvemens, ou des figures à d'autres figures, &c. C'est-à-dire, que des choses qui à cause de leur petitesse ne peuvent tomber sous nos sens à d'autres qui y tombent, & qui d'ailleurs ne different pas davantage d'elles qu'un grand cercle differe d'un petit cercle, je prétens qu'elles

sont le moyen le plus propre pour expliquer la verité des questions Physiques, que l'esprit humain puisse avoir; jusques là que lors qu'on assure quelque chose touchant la nature, qui ne peut être expliquée par aucune telle comparaison, je pense sçavoir par démonstration qu'elle est fausse. Et pour la comparaison d'un tuyau recourbé que j'ai mise icy, je prétens qu'elle montre très-clairement qu'une puissance fort petite est suffisante pour mouvoir une fort grande quantité d'une matiere qui est très-fluide: car la pesanteur de l'eau contenuë en ce tuyau ne sert point du tout pour la mouvoir, vû qu'elle ne pese point davantage d'un côté que d'autre. Et afin qu'on n'en puisse douter, faisons que ce tuyau ABC (*Fig. 6. tom. 1.*) soit courbé en rond tout autour de la terre D, ensorte qu'aucune de ses parties ne soit plus haute que l'autre, excepté seulement un peu aux deux bouts, en autant d'espace qu'il en faut pour contenir tant soit peu d'eau; car en versant une seule goute en l'un de ses bouts, cela suffira pour mouvoir toute celle qui est dans ce tuyau, nonobstant qu'elle ne soit d'ailleurs pas plus encline à se remuer d'un côté que d'autre, & qu'elle soit en aussi grande quantité qu'est la matiere subtile que meut une étincelle. Au reste, le

nager des poissons, & le vol des oiseaux ne prouvent point qu'une matiere ait de soi resistance au mouvement local, mais seulement que les parties de l'eau & de l'air se tiennent en quelque façon les unes aux autres, & ne peuvent être separées fort promptement sans une force assez notable.

4. & 5. Il importe fort peu de penser que l'air soit transparent par sa nature, ou par accident; Et à ce propos je vous dirai qu'une personne digne de foy m'a dit avoir vû de l'air tellement pressé & condensé dans un tuyau de verre, qu'il y estoit devenu opaque. Pour la matiere subtile, quand je dis que le mot de Transparent s'attribuë à elle, entant qu'elle est dans les pores de l'air, & des autres tels corps, je ne dis pas pour cela qu'il ne se peut attribuer aussi à elle, lors qu'elle est toute pure: car au contraire il est très-évident qu'elle doit être d'autant plus transparente, qu'elle est plus pure; Et il me semble que vous argumentez icy, tout de même que si de ce que j'aurois dit, que le Roy a de grands revenus entant qu'il est Duc de Bretagne, vous en tiriez cette consequence, que s'il n'étoit point Duc de Bretagne, il n'auroit donc aucun revenu. Puis à cause que vous dites que je n'ai peut-être point attribué de sphere particuliere à cette matiere subtile, depeur qu'elle ne nous empêchast la Lumiere, je vous demande si après avoir dit qu'elle s'étend sans interruption depuis les astres jusques à nous, il est possible de luy attribuer quelque autre lieu, ou cela fust à craindre, encore même qu'elle fust un corps opaque.

6. J'ai assez expliqué dès le commencement de la Dioptrique page 8. comment un corps fluide peut transmettre une action en un instant, aussi bien qu'un corps dur comme un bâton. Et pour vôtre instance des boules qui ne sont pas contiguës, je vous dirai qu'il suffit qu'elles se touchent par l'entremise de quelques autres, comme en vôtre figure (*V. fig. 5. tom. 1.*) celles qui sont marquées 4. & 2. s'entretouchent par l'entremise de celle qui est marquée 1, & de sa compagne. Et afin que vous ne doutiez pas que cela ne suffise pour transmettre une action, & même pour la transmettre en ligne droite, voyez ces boules enfermées dans un tuyau (*Voyez figure 7. tom. 1.*) ou pressant la premiere marquée 1, on presse par même moyen les suivantes 2 & 3, par l'entremise des collaterales 4, 5, & 6, 7; Et même l'action dont on les presse s'étend en ligne droite du point 1, vers le point 8, nonobstant que ces boules ne soient pas arrangées en ligne droite. Or lors qu'elles ne sont point ainsi contiguës en quelque corps, il ne peut être transparent; &

&par cela seul vous pouvez entendre pourquoy il y en a plusieurs qui sont opaques. Au reste, ces boules ainsi contiguës, ne transmettent la Lumiere qu'en lignes droites, ou équivalentes aux droites, ce qui est cause qu'on ne peut voir le Soleil en pleine nuit.

7. Icy vous dites que j'avance beaucoup de nouvelles difficultez ; mais pource que vous n'en désignez aucune en particulier, vous ne me donnez point occasion d'y satisfaire.

8. Si je n'ai pas ici assez répondu à vôtre difficulté, en disant que ce sont les seules impuretez du verre, qui empêchent qu'il ne soit transparent en une grande épaisseur qu'en une moindre, il n'y a qu'un mot de plus à y ajoûter, qui est que je nie qu'il fust moins transparent, s'il n'avoit point du tout d'impuretez, encore même que son épaisseur s'étendist depuis le soleil jusqu'à nous. Et je m'étonne de ce que vous dites que cela est encore contre l'experience ; car il ne se trouva jamais aucun verre sans impuretez. Je m'étonne aussi de ce que vous dites que je n'ai pas satisfait au reste de cet article ; à cause, dites-vous, que les espaces qui sont entre des balles ou des pommes sont fort grands à comparaison des grains de sable, &c. Car pourquoi ne voulez-vous pas

qu'il puisse y avoir autant d'inégalité, entre les parties des corps terrestres & celles de la matiere subtile; Pour moi je crois qu'il y en a beaucoup davantage ; & puisque vous ne donnez aucune raison pour rendre le contraire plus vrai-semblable, je ne vois point pourquoi vous l'alleguez. Je ne vois point aussi que j'aye rien obmis, lors que j'ai cité la page 9. ligne 30. de la Dioptrique, où disant que les parties du vin ne se peuvent mouvoir exactement en ligne droite, j'ai fait entendre le même des parties de la matiere subtile ; Et j'ai distingué le rayon *materialiter sumptum*, qui ne peut presque jamais être exactement droit, du rayon *formaliter sumptum*, qui ne peut jamais manquer de l'être. Mais au lieu de la ligne 30. p. 9. vous avez pris la ligne 20. de la p. 10. & citez des mots où je ne parle que des rayons formels, lesquels je dis devoir être imaginez exactement droits. Au reste, pour faire qu'un corps transparent soit par tout aussi égal à soi-même qu'il le sçauroit être, on ne doit point supposer que ses parties soient arrangées d'autre façon, que comme les pommes ou les balles dont j'avois parlé ; & ainsi j'avois, ce me semble, entierement satisfait à vôtre objection.

9. Vôtre instance de deux hommes qui

soufflent à l'encontre l'un de l'autre dans un même tuyau, ou de deux yeux qui se regardent, est ce me semble assez expliquée, par ce que j'ai dit au commencement de cet écrit, touchant un bâton qui est poussé par deux aveugles; car il faut, s'il vous plaist, vous souvenir, que j'ai fait entendre en divers endroits que l'action ou l'inclination à se mouvoir est suffisante sans le mouvement, pour nous faire sentir la Lumiere.

Mais ce que je vois tout au bas de vôtre Lettre, à sçavoir, que vous pensez avoir découvert ce que je prens pour la matiere subtile, en voyant voltiger la poussiere qui paroît en l'air vis-à-vis de la fente d'une fenêtre exposée au soleil, me fait remarquer que vos pensées & les miennes sont en ceci fort differentes: car les moindres parties de cette poussiere sont beaucoup plus grosses que celles de l'air pur, & les moindres de l'air pur sont beaucoup plus grosses que celles que j'attribuë à la matiere subtile, laquelle je conçois comme une liqueur continuë qui remplit tous les espaces que les corps plus grossiers n'occupent point, & non pas comme étant composée de parties disjointes, ainsi que sont celles de cette poussiere. Voilà ce que j'ai crû devoir repondre à vos dernieres, afin de vous témoigner le desir que j'ai de vous satisfaire, & que je suis, &c.

REPLIQUE DE MONSIEUR MORIN AUX II. REPONSES DE MONSIEUR DESCARTES.

LETTRE LXIII.

MONSIEUR,

Je ne m'attendois pas à l'honneur que vous m'avez fait d'une seconde réponse, tant parce que je m'estois efforcé de vous divertir de cette peine, que parce que je vois bien que je ne sçaurois bien voir vôtre Lumiere, que vous ne l'exposiez bien assise sur tous ses fondemens. Et encore que vous vous declariez un peu davantage que vous n'avez fait ci-devant, par la declaration que vous m'avez faite de vôtre conception de la Lumiere du Soleil; Toutefois comme vous dites vous-même, on en peut tirer plusieurs autres difficultez que celles que j'ai touchées jusques

ici, dont vous m'écrivez avoir les réponses toutes prêtes, qui ne se peuvent donner qu'en expliquant vôtre Physique. C'est donc jusques à ce temps-là que je veux reserver mon esprit, sans le plus travailler ni le vôtre aussi par des objections tirées en l'air. Neanmoins je ne laisseray pas encore pour ce coup de faire comme en passant quelques remarques sur vôtre réponse à ma derniere, pour vôtre plus grande précaution.

4. Bien que le mouvement actuel & l'inclination à se mouvoir different comme l'acte & la puissance, vous voulez neanmoins que le mot d'*action* soit pris non-seulement pour le mouvement actuel, mais qu'en une signification plus generale & plus étenduë, il signifie aussi l'inclination à se mouvoir. Or il est certain que comme la puissance ne peut s'étendre jusques à être acte, (car alors elle ne seroit plus puissance) aussi l'acte ne se peut étendre, ou pour mieux dire rétrecir, jusques à être puissance à soi-même, & l'un est incompatible avec l'autre. Et pour la comparaison que vous apportez de deux aveugles qui tirent & poussent un bâton d'égale force, il est bien vrai que la privation de son mouvement en tels & tels divers cas se peut nommer, comme vous dites, les diverses actions qui sont imprimées en lui par les divers efforts

de ces aveugles; mais de là vous ne concluez pas que le mouvement soit l'inclination à se mouvoir, qui est le nœud de l'affaire, & je ne vois pas que vous le puissiez conclure par là.

6. Si le mouvement dans les corps lumineux est l'action par laquelle les parties de leur matiere subtile changent de place, ainsi que vous dites; Donc la Lumiere dans les corps lumineux, qui est ce mouvement, sera l'action par laquelle les parties de leur matiere subtile changent de place, & non autre chose; Sur quoi il y aura bien à contester, si vous n'y pourvoyez en vôtre Physique.

8. 9. 10. Si pour prouver l'existence de vôtre matiere subtile, vous n'avez point d'autre fondement que celui qne vous alleguez, à sçavoir que les pores du bois, du cuir, du papier, &c. étant si étroits que l'air ne les peut penetrer, ils ne doivent pas pour cela être vuides, d'où il suit qu'ils doivent être remplis d'une matiere plus subtile que n'est celle dont ces corps sont composez, à sçavoir d'une matiere subtile, il me semble voir bien clairement qu'elle est très-mal fondée. Car si l'eau même penetre toutes ces choses, comme l'on peut aisément reconnoître par le bois flotté, qui est tout moüillé interieurement au sortir de l'eau, & dont même le sel est

entierement dissous par l'eau qui le penetre ; d'où vient que ses cendres ne valent rien à faire lessives, faute de sel : Combien plus facilement seront-elles penetrées par l'air, qui est incomparablement plus subtil, & plus fluide que l'eau ; & combien clairement se voit-il par là, que vôtre matiere subtile est superfluë à remplir les pores des corps.

Articles du second ordre.

1. & 2. Quand dans vôtre premiere réponse vous disiez n'avoir eu intention de donner aucune définition de la Lumiere, vous étant contenté d'en donner quelques vrayes descriptions ou explications, je croyois que vous ne vouliez point encore publier vôtre définition de la Lumiere, & que vous la reserviez pour vôtre Physique : mais disant à present que vous n'avez point eu dessein d'en donner l'exacte définition par *genre & difference*, afin d'éviter les difficultez superfluës qui en pourroient naître, on prendra cela à mauvais augure ; Et vous ne deviez donc point non plus donner vos descriptions ou explications, puis qu'elles ne peuvent manquer à fournir plus de difficultez que ne feroit une exacte définition, qui dit clairement ce que c'est que la chose définie, ainsi que vous pouvez juger par mes objections, sur lesquelles d'autres meilleurs esprits

esprits pourront beaucoup encherir ; Et au fonds vôtre presente réponse ne touche en rien la contradiction que je vous ai objectée, mais la confirme plûtôt.

3. Je m'étonne que vous fassiez tant d'état des comparaisons pour prouver les choses physiques, jusques à dire que lors qu'on assûre quelque chose touchant la nature, qui ne peut être expliqué par aucune comparaison, vous pensez sçavoir par démonstration que telle chose est fausse ; vû qu'en la nature il se peut trouver tant d'effets qui n'ont point de semblables, comme entre autres ceux de l'aiman ; Et si je vous disois ce que je sçai des influences celestes, c'est bien encore toute autre chose, vû qu'elles ne reçoivent en leur maniere d'agir autre comparaison que Dieu même. Je ne nie pas qu'on ne puisse presque toûjours trouver des comparaisons pour les expliquer tellement quellement ; mais il est question de les si bien expliquer, qu'on engendre une science claire de la chose qu'on traite. Et pour celles dont jusques icy vous vous êtes servi avec moi, je ne vois pas qu'elles fassent cet effet ni en moi, ni en autrui : même celle que vous prenez icy d'un tuyau plein d'eau, & courbé circulairement autour de la terre ne resout du tout point ma difficulté de l'étincelle de feu, non plus que vôtre precedent

tuyau : car au lieu que vous faites les deux bouts A & C (*V. fig. 6. tom. 1.*) fort petits, faites-en un fort grand, pour rendre la chose plus sensible ; il est certain que si vous l'emplissez d'eau fermant l'autre bout de peur que l'eau n'en sorte, les deux eaux ne font plus qu'un corps & une pesanteur ; & que si vous venez à ouvrir le bout qui étoit fermé, ce corps ne peut plus demeurer en cet état, à sçavoir, partie dans le tuyau, partie dans le grand bout, n'étant pas en son assiette & équilibre à l'entour du centre de la terre : c'est pourquoi tout ce corps, par son interne pesanteur & fluidité, se mouvera pour se remettre en l'équilibre auquel il tend par inclination ; & le mouvement commencera aussi-tôt à un bout de l'eau qu'à l'autre : Or tout le même arrive, n'y ayant que les deux petits bouts de tuyau A & C ; Vous voyez donc que ce tuyau ne resout non plus ma difficulté que le précedent. A quoi j'ajoute que l'étincelle qui meut sa matiere subtile qui est autour d'elle, ne se fait pas un même corps avec elle, & demeure immobile, tandis qu'elle meut effectivement & extrinsequement cette matiere subtile ; mais en la comparaison du tuyau l'on voit tout le contraire.

4. & 5. Je ne sçai pas à qui vous persuaderez, qu'il importe fort peu de penser que

l'air soit transparent de sa nature ou par accident ; mais je suis fort assuré que cela n'est pas bien connoître la nature de l'air. Et sur ce que ayant été dit par vous en vôtre premiere réponse, que la matiere subtile est transparente entant qu'elle est dans les pores de l'air, je concluois que cela ne lui étant qu'un accident local, elle n'estoit donc pas transparente de soi ; Vous dites à present que je conclus tout de même, que si de ce que vous auriez dit que le Roy a de grands revenus, en tant qu'il est Duc de Bretagne, je tirois cette conséquence, que s'il n'estoit point Duc de Bretagne, il n'auroit donc point de revenu. Je vous répons que le revenu du Roy lui est un accident divisible & externe, qu'il tire de plusieurs lieux de son Etat : mais la transparence est naturelle à la matiere subtile, comme vous accordez icy, & par conséquent elle ne la tire d'aucun lieu, ou chose externe, comme vous aviez dit en vôtre premiere réponse : c'est pourquoi la comparaison cloche fort, & contient même le sophisme de la partie au tout ; d'où vient que la conséquence est fausse. Mais si j'avois dit Loüis XIII. est souverain de Bretagne entant que Roy de France, il s'ensuivroit que s'il n'étoit Roy de France, il ne seroit point aussi Souverain de Bretagne : car ici le mot *entant*

que, est accompagné de la dépendance essentielle ou necessaire, qui lui est propre, quand il est bien appliqué. Mais pour revenir à nôtre matiere subtile, puisque vous accordez maintenant qu'elle est transparente de sa nature, ou en sa pureté, & qu'elle est du nombre des corps qui nous environnent, vû que selon vous elle s'étend sans interruption depuis les astres jusques à nos yeux, je conclus qu'elle a donc des pores ou intervalles, qui doivent être remplis d'une autre matiere plus subtile, & ainsi à l'infini. Et ma conclusion est fondée sur ce que vous dites dans les pages 27. 44. & 127. de vôtre Dioptrique, & dans la page 165. des Meteores; lesquelles vous verrez, s'il vous plaist, & vous trouverez que j'ai raison.

6. Icy vous mettez pour vôtre demonstration vos petites boules de matiere subtile dans un tuyau ABCD (*V. fig. 7. tom. 1.*) mais en l'air elles ne sont pas resserrées & contraintes comme dans les tuyaux: neanmoins vôtre tuyau servira à mon dessein. Supposons que B A soit l'horison, & le soleil en E sous l'horison, poussant la boule 1, & par les centres des boules 1. & 4. & aussi par ceux des boules 5, 2, 6, tirons des lignes droites qui passent sous l'horison, il est certain que la boule marquée 1, ne peut être mûë vers 8 en ligne droi-

te, qu'elle ne meuve celle qui est marquée 4, & celle-cy ne peut être mûë qu'elle ne meuve sa contiguë & suivante en la ligne qui passe sur l'horison, & le même se dira des boules 5, 2, 6. Donc par ces lignes droites qui passent sur l'horison, on pourra selon vôtre doctrine voir le soleil qui est sous l'horison, même en pleine nuit; vû que toutes les boules de chacune de ces lignes sont mûës par le soleil jusques à l'œil, & que cela suffit pour le sentiment de la Lumiere; où vous serez contraint de reformer les descriptions que vous en avez données.

8. Puisque l'opacité vient de la matiere, quelque pure qu'elle soit imaginée, il est certain que là où il y aura plus de matiere, *cæteris paribus*, là aussi il y aura plus de densité & d'opacité. C'est pourquoi prenez de l'eau & de l'air purifiez en perfection, l'eau sera toujours plus opaque que l'air en égale épaisseur, & doublant l'épaisseur de l'eau, elle sera encore plus opaque en apparence au respect du même air: donc le double de l'épaisseur de l'eau est plus opaque que le simple; Et ainsi en est-il du verre; car le double de l'épaisseur de l'eau ou du verre fera le même effet, que le même double réduit au simple par condensation; mais la densité seroit double, & par conséquent l'opacité double. Et l'ex-

perience de cecy se voit dans les essences, huiles, & esprits purifiez par la Chymie jusqu'à telle perfection, qu'ils ne laissent plus aucunes feces ou impuretez. Au reste, je ne vois pas que les lignes 30. p. 9. & 20. de la page. 10. de vôtre Dioptrique parlent de divers rayons, mais seulement du rayon *materialiter sumptum*; Et le formel n'étant qu'imaginaire ne seroit pas propre à vuider nôtre difficulté, car il n'est pas sujet à être detourné par aucune rencontre, étant toûjours imaginé droit à travers tous les obstacles.

9. Vous ayant proposé deux yeux luisans, comme ceux des chats, se regardans par les deux bouts d'un même tuyau, & vous ayant objecté que la matiere subtile contenuë dans l'air du tuyau ne pouvant être muë plûtôt par l'un des yeux lumineux que par l'autre, elle demeureroit immobile, & par conséquent un œil ne pourroit voir l'autre, puisque la vision ne se fait que par le mouvement de la matiere subtile vers l'œil qui voit; vous me répondez ici que l'inclination de la matiere subtile à se mouvoir est suffisante sans le mouvement pour nous faire sentir la Lumiere. Et par l'inclination vous n'entendez pas comme je crois la simple aptitude à être muë: car cette aptitude est perpetuelle en la matiere & indeterminée,

mais vous entendez l'impression faite par le moteur Lumineux, & reçûë dans la matiere subtile, laquelle impression incline la matiere, & la determine plûtôt d'un côté que d'autre; Et voilà qui est fort subtil, puisque chaque œil incline la matiere subtile vers son opposé. Mais je vous répons en premier lieu que ou la seule inclination de la matiere subtile est necessaire pour nous faire sentir la Lumiere, & ainsi le mouvement sera superflu; ou que le mouvement est encore necessaire, & ainsi l'inclination seule ne suffira point. Secondement, que selon vous la Lumiere ne pourroit être vûë dans le vuide, où il n'y a ni matiere subtile, ni aucune autre chose; lequel vuide s'il ne se donne en la nature, au moins on le peut imaginer, même au dessus du premier Ciel: Or quand je l'entreprendray, il me sera fort aisé de prouver que *Dato oculo & corpore Luminoso in congrua distantia, non potest non videri lux etiam in vacuo.* Finalement je vous supplie de croire que je n'ai point fait si pauvre jugement de vôtre esprit, que de penser que vous ayez pris la poussiere ou les atomes qui paroissent aux rayons du soleil dans une chambre close, pour la matiere subtile dont vous traitez. Et que moimême je ne la prens pas pour telle, comme vous pensez; ma conception est d'un

ton plus haut ; vous sçavez que l'atmosphere ou inferieure region de l'air, qui finit à la hauteur du crepuscule, est plus dense que la superieure, tant à cause des esprits & vapeurs qui s'élevent du globe terrestre, & se condensent en cette region, qu'à cause que le plus crasse de chaque élement s'efface & subside toûjours en bas ; d'où vient que cette region cause les refractions des astres, & reflechit la Lumiere du Soleil au crepuscule ; & même que les Chymistes avec le seul tartre calciné, & par d'autres voyes, corporifient ou rendent sensible cet air, & en tirent une liqueur visible, qu'ils nomment esprit universel. Et peut-être est-il arrivé quelque chose de semblable, à celui que vous dites avoir vû de l'air opaque dans un tuyau. Et vous sçavez aussi que c'est le propre de la chaleur de rarefier & faire boüillir l'eau ; Or l'air est encore bien plus susceptible de rarefaction & d'ébullition que n'est l'eau ; c'est pourquoi le soleil par sa chaleur rarefie & fait boüillir l'air, & cette ébullition ou mouvement paroist en la basse region de l'air, principalement en Esté, à cause qu'elle est plus dense ; ainsi même que l'on peut observer sur les charbons qui ne jetteront ni flamme ni fumée. Mais cela ne paroissant qu'en presence de la Lumiere, j'ai pensé, & peut-être

être avec raison, que ce mouvement de l'air en presence de la Lumiere avoit donné lieu à vos conceptions de la matiere subtile. Quoi qu'il en soit ; je finis mes objections, jusques à ce que vôtre Physique soit en Lumiere, & cependant je veux demeurer à perpetuité.

Relisant la presente réponse, j'ai vû qu'il étoit besoin d'y ajouter encore ce qui suit, afin que vous y preniez garde.

13. Du premier ordre.

Vous voulez que vos boules de la p. 285. des Meteores (*Voy. fig. 2. tom. 1.*) soient des boules de bois ou autre matiere, & non des boules de vôtre matiere subtile, comme tout le monde le croira, si vous n'y pourvoyez ; Et pour vôtre raison, vous dites que vous avez voulu donner à entendre vôtre conception par quelque chose de plus sensible, que ne sont les boules de la matiere subtile, & ainsi soumettre vos raisons au jugement de l'experience. Mais en premier lieu il n'y a homme au monde qui puisse faire l'experience que vous dites sur des boules de bois ; Secondement pourquoy faites-vous la boule V mobile en l'air seulement en ligne droite, & les autres encore en rond, vû que toutes les boules de la matiere subtile se meuvent en l'air circulairement & en ligne droite tout ensemble, selon ce que vous dites en la page

300 des mêmes Meteores. En troisiéme lieu, pourquoi n'avez-vous pas expliqué les propres mouvemens des boules de vôtre matiere subtile, & les effets qu'elles font quand elles viennent à rencontrer quelque superficie plus solide, sans emprunter des boules, lesquelles vous supposez ne se pas mouvoir comme la matiere subtile; vous eussiez mieux contenté les esprits, puisque ni les unes ni les autres de ces boules ne se peuvent experimenter. De plus, quand en la page 286. vous dites *ce qui explique l'action du rayon DF* (*V. fig* 1. *tom.* 1.) *& EH*, je ne sçai pas qui verra clair dans vôtre explication; mais pour moy je confesse franchement en cela mon ignorance.

8. Du second ordre.

Vous voulez qu'il puisse y avoir même proportion entre la matiere subtile & les pores à travers lesquels elle passe, comme entre les grains de sable & les trous qui se trouvent dans un tas de balles ou de pommes; voilà qui va bien. Mais je vous ai objecté que le sable couloit à travers ces trous par sa pesanteur ou inclination qui le porte en bas, & que la matiere subtile n'a de soy ni pesanteur, ni aucune inclination plûtôt d'un côté que d'autre, & partant que la comparaison est nulle, qui est le principal point de mon objection, auquel vous ne répondez point. Je suis, &c.

CLARISSIMO VIRO HENRICO MORO NOBILI ANGLO.

LETTRE LXIV.

Legi, vir eximie, & perlegi summa cum voluptate tuas ad D. Cartesium difficultates, quas ei tertio Idus Decembris 1648. tertio nonas Martii. 10. Calendas Augusti, & duodecimo Calendas Novembris 1649. proposuisti; Miratusque sum ingenium tuum, & summam humanitatem, qua fretus ausus sum hæc ad te confidenter rescribere, ut de iis quæ facere instituo te certiorem faciam; & à te impetrem ea quæ mihi necessaria sunt, ut opus quod suscepi ad finem perducam. Scies igitur me habere præ manibus præcipua Autographa, quæ incomparabilis Philosophus D. Cartesius, D. Chanuto, olim apud Serenissimam Sueciæ Reginam, nunc vero apud Batavos legato meritissimo; affini meo, apud quem Sueciæ vita functus est, reliquit; Inter quæ sunt & illa litterarum quas pluribus ex amicis suis rescripsit, ex quibus præcipuas colligo, quæ, vel Phi-

losophiam suam tangunt, vel ea quæ perficienda susceperat respiciunt, vel difficultates à plærisque summis viris, inter quos non minimum tenes locum, ipsi propositas solvunt, ut eas omnes publici juris faciam, quod spero me brevi peracturum. Sed quia litteræ illæ, quæ difficultatibus respondent, vix possunt intelligi, nisi etiam eæ, quæ occasionem ipsi dederunt tale quid respondendi, simul in lucem edantur, nec tamen mihi honestum visum fuerit hoc exe-qui absque venia & licentia eorum qui ipsi rescripserunt, à quibusdam petii, & impetravi, ut illud mihi concederent, quod etiam spero à te, pro summa tua humanitate, & incredibili erga Cartesium studio, mihi concessum iri. Sed præterea cuperem ut mihi exemplaria mitteres earum omnium quas à D. Cartesio accepisti epistolarum; duas enim tantum præ manibus habeo, quarum prior respondet tuis tertio Idus Decembris datis; Altera, iisque tertio nonas Martii scriptæ sunt, superest igitur tertia, quæ mihi deest, quæque tuis 10. Calendas Augusti, & 12. Calendas Novembris datis satisfacere debet; quæ profecto non potest non esse pulcherrima, & continere plura scitu dignissima, cum tot tuis tantisque difficultatibus & quæstionibus, cum ex principiis Philosophiæ, tum ex Dioptrice excerptis respondere debeat, cujus tamen duas

duntaxat paginas inveni; quæ tantum instantiis tuis satisfacere tentant, nec ullum verbum ad quæsita tua super Principiis & Dioptrice continent. Quare summopere exopto, & enixè precor, ut & mihi licentiam concedas litteras tuas simul cum responsis imprimendi, & ut simul ad me mittas, quas habes à D. Cartesio, ut & posteritatis utilitati, & amici nostri famæ ac memoriæ consulamus. Præter hæc autem litterarum Autographa, plura adhuc habeo celeberrimi viri præclara monumenta, quæ singula suo tempore lucem videbunt, & quæ non parum jucunditatis puto tibi fore allatura, ut pote qui in evolvendis Cartesianis scriptis tam impiger videris. Si mihi vernacula lingua uti licuisset, aptius atque ornatius sententiam meam explicuissem; sed ne in varios errores inciderem, stylum contraxi, & ut potui, non ut volui, mentem meam tibi aperui; quod rogo ut mihi condones, & scias me tuæ semper humanitatis & sapientiæ laudatorem & cultorem fore.

CLAUDIUS CLERSELIER.

Parisiis 12 Dec.
1654.

LETTRE DE MONSIEUR CLERSELIER A MONSIEUR HENRY MORUS GENTILHOMME ANGLOIS.

LETTRE LXIV.

Version nouvelle.

MONSIEUR,

J'ai lû & relû avec un extrême plaisir les difficultez que vous proposâtes à Monsieur Descartes le 11 Decembre 1648. le 5. Mars, 23. Juillet, & 21. Octobre 1649. dans lesquelles j'ai trouvé tant d'esprit, & en même temps tant de bonté, que cela me donne la hardiesse de vous écrire, pour vous instruire du dessein que je médite, & vous prier de m'accorder ce dont j'ai besoin pour achever mon ouvrage. J'ai entre les mains les principaux manuscrits, que

M. Descartes, ce Philosophe incomparable, laissa à son parent M. Chanut cy-devant Ambassadeur auprès de la Reine de Suede, & presentement auprès des Etats de Hollande, & chez lequel il mourut en Suede. J'ai trouvé entre autres, les originaux des lettres qu'il écrivit en réponse à plusieurs de ses amis. Je fais choix des principales, qui concernent, les unes sa Philosophie, d'autres quelques ouvrages, qu'il n'avoit qu'ébauchez; d'autres enfin qui contiennent la solution des difficultez qui lui avoient été proposées par plusieurs grands hommes, parmi lesquels vous tenez une place si distinguée. Mon dessein est de les faire toutes imprimer au premier jour, comme je l'espere: mais comme on auroit de la peine à entendre les réponses aux difficultez, si on n'imprime en même temps les difficultez mêmes, & que je n'ai pas crû pouvoir executer ce dessein sans la permission de ceux qui ont esté en commerce de lettres avec lui; j'ai déja obtenu de quelques-uns la grace que je vous demande, & que j'attens de vôtre honnêteté, & de ce zele incroyable que je vous connois pour M. Descartes. Je voudrois vous supplier en même temps de m'envoyer les originaux de toutes celles qu'il vous a écrites; car je n'en trouve que deux icy, l'une en réponse de la vôtre du 11. Decembre, & l'autre à

celle du 5. Mars. Il me manque donc la troisiéme, qui doit être en réponse des vôtres du 23. Juillet & du 21. Octobre, laquelle doit être très-belle & très-curieuse, ayant à répondre à tant de questions importantes, que vous luy avec faites sur ces principes de Philosophie, & sur la Dioptrique, dont je n'ai trouvé que deux pages, où il tâche de répondre à vos instances, sans qu'il s'y trouve un seul mot de vos questions, sur ses principes, & sur sa Dioptrique : ainsi je vous prie donc instamment de m'accorder la grace de faire imprimer vos lettres avec ses réponses ; & de m'envoyer aussi toutes celles que vous avez de M. Descartes, afin que nous concourions ensemble à l'utilité du public, & à la memoire de nôtre ami. Outre ces lettres j'ai encore plusieurs beaux monumens de ce grand homme, qui verront le jour, chacun en son temps, & qui, je m'assure, ne vous feront pas peu de plaisir un jour, connoissant vôtre zele & vôtre amour pour les écrits de M. Descartes. Si j'eusse pû vous écrire dans ma langue naturelle, je vous aurois expliqué ma pensée en termes plus clairs & meilleurs : mais de peur de tomber en diverses fautes, j'ai serré mon stile, & je vous ai découvert ma pensée comme j'ai pû, & non pas comme j'ai voulu. Je vous prie de me le pardonner, & d'être

bien persuadé, que je suis avec toute l'estime & la veneration possible,

Votre très-humble &c.

CLAUDE CLERSELIER.

A Paris ce 12.
Dec. 1654.

RESPONSIO

HENRICI MORI

LETTRE LXV.

Litteræ tuæ, vir clarissime, datæ Lutetiæ Parisiorum, pridie Idus Decembris, anno 1654. non pervenerunt ad manus meas ante decimum septimum Calendarum Maii. Miror tantum temporis interfluisse. Granthamiæ tunc agebam in agro Lincolniensi. Rus enim concesseram, cùm aliis de causis, tum ad confirmandam valetudinem. Vehementer equidem gaudebam, postquam intellexi præclarum tuum institutum edendi omnia Cartesii scripta quæ apud te sunt, quo non solùm nobilissimi Philosophi famæ ac memoriæ, verum etiam communi omnium litteratorum utilitati optimè consules. In neminem enim aptiùs

quadrat, quàm in divinum illum virum, Horatianum illud.

QUI NIL MOLITUR INEPTE.

Quam ob causam si ego tibi à consiliis essem, nihil quicquam eorum supprimeretur, quæ vel ille tentavit ullo modo in rebus Philosophicis, vel feliciter ad exitum perduxit; Sed lucem viderent omnia, in majus Reipub. Litterariæ commodum. Ac proinde ut nullum impedimentum esset, tam utili ac generoso proposito, vel ultro tibi concederem copiam edendi primas meas secundasque litteras ad Cartesium conscriptas; quippe quod absque eis, ut rectè mones responsa ejus tam commodè intelligi non possint; nec multùm ab re fore diffiteor, si tertias meas simul edideris, cum per eas responsum sit alteris illis Cartesianis. Sed cum quartæ meæ nullis illis litteris respondeant, nec illis ab ipso responsum sit quicquam, ut pote inopinatâ morte prærepto, de iis aliquantùm hæsito an publici juris facerem. Cæterum omnem scrupulum eximeret, si quis ex amicis ipsius aut familiaribus qui frequentius eum inviserunt, & collocuti sunt, vel cum eo vixerunt conjunctiùs, respondendi vices suppleret; tunc enim parùm dubito, quin operæ esset pretium illas etiam in lucem dare.

Quod si hoc in præsens impetrari non possit, modò probabile esset, quod litteræ illæ meæ; tertiæ quartæque editæ, allicerent aliquem ex peritioribus Philosophiæ Cartesianæ sectatoribus, ad respondendum omnibus difficultatibus Inibi Cartesio ipsi propositis, ex illa saltem spe faciliùs animum inducerem, ut jus tibi concedam eas in publicum proferendi. Quid autem futurum sit in hâc re ipse forsan oportuniùs quam ego conjecturam capies, ne multis igitur te morer, totum hoc negotium judicio tuo ac candori permitto, ut, quod facto opus sit, facias.

Incredibile est quanto mœrore sum affectus, audito præmaturo Cartesii fato, quippe qui ingenium virtutesque incomparabilis viri impensè amavi, & miratus sum; præterea accessit ingens desiderium perlegendi responsa ejus, quæ expectavi, ad tertias quartasque meas litteras, quæ universam illius Philosophiam percurrunt. Inchoasse integrum responsum ad meas datas 10. Cal. Aug. ex te intelligo. Quod fragmentum scripsisse eum conjicio, cum Egmundæ esset in Hollandiâ. Destitit autem, ut per amicos suos certiorem me fecit, ab incepto, quod animus occupatissimus paratu ad iter Suevicum non potuit vacare tam subtilibus tantisque, uti ipse dixit, momenti difficultatibus & disquisitio-

nibus, sed constanter pollicitus est suis, se proximo vere reversurum, & tunc mihi copiosè & perspicuè omnia explicaturum. Sed cum invida mors cætera nobis præripuerit, nollem vel illud fragmentum duarum paginarum, quarum mentionem facis, interire.

Quod ad solidiora illa Cartesii monumenta attinet, quæ profiteris te habere, quæque uti promittis, lucem visura sunt suo tempore, gestit profectò animus ad tam lætum gratumque nuncium; avidéque interim cupio, si tibi non sit molestum, ut argumenta titulosvè singulorum librorum recenseas in proximis tuis litteris. Revixit enim in me, ex quo nuperas tuas accepi, pristinus ille ardor erga Philosophiam Cartesianam, qui aliquantulùm ab obitu desideratissimi nostri amici deferbuerat, cùm nova legendi materies non suppeteret; Sed, ut ingenuè fatear quod res est, illud solùm in causâ non fuit, sed peculiaria quædam studia quæ aliò animum avocârunt. Est enim illud rerum pondus, veritatis pulchritudo, amplitudo ingenii & acumen, Theorematum denique omnium admirabilis ille ordo & consensus in scriptis Cartesianis, ut vel millies lecta non sordescant. Non magis quam lux solis, cujus ortum singulis diebus aves, pecudes, ipsique adeo homines gratulabundi contemplantur.

Nec certè solùm lectu, jucunda est hæc Cartesiana Philosophia, sed apprimè utilis, quicquid aut musirent, aut deblaterent alii, ad summum illum omnis Philosophiæ finem, puta Religionem. Cum enim Peripatetici formas quasdam contendunt esse substantiales, quæ è potentiâ materiæ oriuntur, quæque cum materiâ ita coalescunt, ut absque illâ subsistere non possint, ac proinde necessariò demum redeunt in potentiam materiæ (cui ordini accensent viventium ferè omnium animas, etiam eas quibus sensum cogitationemque tribuunt;) Epicurei autem explosis illis substantialibus formis, ipsi materiæ vim sentiendi cogitandique inesse statuunt; solus, quod scio, inter Physiologos extitit Cartesius, qui substantiales illas formas animasvè materiâ exortas è Philosophia sustulit, materiamque ipsam omni sentiendi cogitandique facultate planè spoliavit. Unde si principiis staretur Cartesianis, certissima esset ratio ac Methodus demonstrandi, & quod Deus esset, & quod anima humana mortalis esse non possit. Quæ sunt illa duo solidissima fundamenta, ac fulcra omnis veræ Religionis. Hæc breviter noto, cum possim & alia benè multa huc adjicere, quæ eodem spectant. Sed summatim dicam nullam extare Philosophiam, nisi Platonicam fortè exceperis,

quæ tam firmiter Atheis viam præcludit ad perversas istas cavillas & subterfugia, quò se solent recipere, quam hæc Cartesiana si penitiùs intelligatur. Unde spero, quòd omnes boni clementiùs ferent amplissimas illas laudes, quibus incomparabilem virum tumulo, in iis quas ad eum scripsi litteris; Credoque quicquid hæc præsens ætas senserit de Cartesio (nam ut nunquam vivis, ita raro recenti defunctorum memoriæ parcit invidia) quòd posteritas eum omni cum laude & veneratione sit exceptura, optimumque illius Philosophiæ usum sit agnitura. Quod lubentiùs prædico, ut majorem in modum tibi animos accendam ad pergendum in nobili illo instituto edendi omnia quæ habes Cartesii scripta Philosophica; quo pacto, cùm alios multos tum me præter cæteros devincies, qui in illis evolvendis tantam percipere soleo voluptatem.

Si tibi visum fuerit meas ad Cartesium litteras publicare, vehementer hoc abs te efflagito, ut ne fiat juxta illa exemplaria quæ jam habes, quia multò correctiora tibi paro. Deprehendi enim postquam attentiùs legeram, non pauca corrigenda, quæ imprudenti mihi exciderunt præ nimio animi fervore ac festinatione, cùm ad Cartesium scriberem. Expunxi etiam quædam ex quæsitis, in tertiis quartisque meis litteris, sed primæ secundæque integræ sunt.

Quòd mensis ferè jam elapsus est, ex quo tuas accepi litteras, nec tamen ad te rescripsi, id profectò factum est per nullam negligentiam aut incuriam. Non possum enim non magni te æstimare tùm propter eximium tuum ingenium, ad omnem, quod satis ex litteris tuis perspexi, æquitatem & humanitatem compositum ac conformatum, tum propter honorificam clarissimi fratris tui Chanuti, olim apud Suevos, nunc verò, uti narras, apud Batavos legati meritissimi in Cartesium defunctum pietatem. Sed totum id temporis quod effluxit, partim negociis, quibus eram ruri districtus, partim meis ad Cartesium litteris castigandis transcribendisque, postquam ad Academiam rediissem, impensum est; nec putabam fore operæ pretium ad te rescribere, prius quàm ista perfecissem, jam verò in parato sunt omnia, tam mearum quàm Cartesianarum litterarum exemplaria: neutra tamen ad te mitto hac vice; quippe quod experiendum putavi priùs, quam tutò hæ quas jam scripsi litteræ, ad manus tuas pervenerint, postquam id intellexerim mittam ad te continuò. Perlubenter interim ex te audire vellem, quò usque deveneris in nobili illo negotio quod scribis te suscepisse. Rem sanè

mihi pergratam præstabis, si per proximas tuas litteras eâ de re certiorem me feceris. Vale vir clarissime, & generosum illud opus quod moliris feliciter exequere. Sic optat tibi Cartesianisque omnibus addictissimus Henricus Morus.

Cantabrigiæ è Collegio Christi
pridie Idus Maii 1655.

REPONSE
DE MONSIEUR MORUS
A
MONSIEUR CLERSELIER.
LETTRE LXV.

Version nouvelle.

MONSIEUR,

Je n'ai reçû que le 15. Avril, celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Paris le 12. Decembre 1654. je suis surpris de ce retardement. J'étois alors à Grantham aux environs de Lincoln : je m'étois retiré à

à la campagne, en partie pour rétablir ma santé. J'ai eu une veritable joye d'aprendre le loüable dessein que vous avez de mettre au jour tous les écrits de M. Descartes, qui sont entre vos mains : en quoy vous travaillez non-seulement pour le nom & la memoire de cet excellent Philosophe, mais encore pour l'utilité de tous les gens de lettres ; car il n'y a personne à qui on puisse appliquer plus heureusement, qu'à cet homme divin le passage d'Horace:

Il n'entreprend rien que d'utile.

C'est pourquoi si j'avois un conseil à vous donner, ce seroit de ne rien supprimer de ses ouvrages, tant de ceux qu'il n'a fait qu'ébaucher, que de ceux ausquels il a donné la derniere main : ce qui ne peut tourner qu'au bien de la republique des lettres. Ainsi pour ne mettre aucun obstacle à un dessein si utile, j'y donne les mains de bon cœur, & je vous promets de faire imprimer la premiere & la seconde Lettre que j'ai écrites à M. Descartes ; parce que sans elles, comme vous dites fort bien, on n'est pas en état d'entendre si facilement ses réponses ; je crois même qu'il ne seroit pas inutile de faire imprimer aussi ma troisiéme, puisqu'elle est la réponse aux précedentes de M. Descartes : mais

comme ma quatriéme n'a rapport à aucune des siennes, & que la mort inopinée l'a empêché d'y faire réponse, je ferois difficulté de luy faire voir le jour : si neanmoins quelques-uns de ses amis, ou de ceux qui vivoient, & conferoient plus fréquemment avec luy, vouloient y suppléer par une réponse, je crois qu'alors il ne seroit pas inutile de la joindre aux autres ; & quand même cela ne pourroit se faire à present, s'il y avoit apparence que l'impression de la troisiéme & de la quatriéme Lettre engageât quelqu'un des plus habiles disciples de M. Descartes, à répondre à toutes les difficultez que je propose à ce grand Philosophe, cette seule esperance me porteroit plus facilement à vous accorder toute liberté de les mettre au jour avec les autres. Vous trouverez peut-être vous-même quelque expedient là-dessus meilleur que le mien ; mais pour ne pas vous arrêter davantage, je m'en remets entierement sur toute cette affaire à vôtre prudence & à vôtre équité.

Je ne sçaurois vous exprimer la douleur que j'ai ressentie à la nouvelle de la mort prématurée de M. Descartes. J'étois zelé admirateur de l'esprit & des vertus de cet homme incomparable, & je desirois passionément de lire sa réponse que j'atten-

dois à ma troisiéme & quatriéme lettre, qui parcourent toute sa Philosophie. Vous m'apprenez, Monsieur, qu'il avoit commencé une réponse à ma Lettre du 23. Juillet. Je conjecture qu'il a écrit ce fragment, étant encore à Egmond en Hollande ; & il la discontinua (comme il me le fit sçavoir par ses amis) parce qu'ayant l'esprit occupé de son départ pour la Suede, il ne put vaquer en même temps, selon ses termes, à tant de difficultez si subtiles, & à des disquisitions de si grande importance : mais il promit bien sûrement à ses amis de retourner le printems suivant, & de m'y faire alors une ample réponse, capable de lever tous mes doutes : mais puisque la cruelle mort nous a enlevé tout le reste, je ne voudrois pas que ce fragment de deux pages dont vous parlez, vint à perir.

Quant à ces autres monumens plus précieux & plus importans, que vous dites avoir entre les mains, & à qui vous promettez de faire voir le jour en leur tems, je m'en forme d'avance une joye infinie, & je vous aurois toute l'obligation possible si vous vouliez bien me faire la grace de marquer seulement dans vôtre premiere lettre le sujet & le titre de chacun de ses Livres. Vôtre derniere lettre fait renaître en moi cette ardeur que j'avois

autrefois pour la Philosophie de M. Descartes, & qui s'étoit un peu rallentie par la mort de cet illustre ami, faute de nouveaux sujets de lecture, ou plûtôt pour vous dire les choses comme elles sont, ce n'étoit pas l'unique cause: d'autres occupations avoient détourné mon esprit sur des études tout-à-fait differentes.

Car le poids des raisonnemens, la beauté sensible de la verité, la grandeur & la sublimité du genie, le bel ordre, l'enchaînement & la correspondance universelle de tous les écrits de M. Descartes, font qu'après les avoir lûs mille fois, on les trouve toujours nouveaux, toujours pleins de charmes qui les font relire avec plaisir : de même que la lumiere du Soleil qu'on voit tous les jours sans se lasser, & dont le levé est attendu, souhaité & reçû tous les matins, avec de nouvelles démonstrations de joye par les hommes, les oiseaux, & le reste des animaux. Dailleurs la Philosophie Cartesienne, (malgré les murmures secrets des uns, & les déchaînemens emportez des autres) est non-seulement agreable à lire, mais elle est principalement utile pour la Religion, qui est la fin principale de toute la Philosophie ; car les Peripateticiens prétendent, qu'il y a certaines formes substantielles, qui sortent de la puissance de la matiere,

& qui lui sont tellement unies, qu'elles ne peuvent subsister sans elle, & que par conséquent elles retournent enfin de necessité dans la puissance de la matiere ; ces Philosophes rapportant à cet ordre, les ames de presque tous les êtres vivans, & celles-là même, à qui ils donnent du sentiment & de la pensée. Les Epicuriens qui d'un autre côté se mocquent des formes substantielles, attribuant à la matiere même le sentiment & la pensée, il n'y a que M. Descartes, entre tous les Philosophes, qui ait banni de la Philosophie toutes les formes substantielles, ou ces ames sorties de la matiere ; & qui ait entierement dépoüillé la matiere de la faculté de sentir & de penser ; de sorte que si l'on suivoit les principes de M. Descartes, on auroit une methode très-certaine & un moyen très-facile pour démontrer l'existence de Dieu, & l'immortalité de l'ame, qui sont les deux fondemens les plus solides, & les uniques soutiens de la vraye Religion. Je remarque ces choses en deux mots, parmi plusieurs autres que je pourrois ajoûter, & qui se rapportent au même sujet : mais je dirai en gros qu'il n'y a aucune Philosophie qui combatte si fortement les athées, jusqu'au fond de leurs retranchemens, & qui détruise si heureusement tous leurs réduits,

que la Philosophie Cartesienne bien entenduë, à laquelle on pourroit joindre celle de Platon pour ce point. Ce qui me fait esperer que tous les gens de bien, me pardonneront les grandes loüanges que j'ai données à cet homme incomparable dans les lettres que je lui ai écrites; & je crois (quel que puisse être le sentiment de nôtre siecle pour M. Descartes, dont la memoire est encore trop récente pour pouvoir ensevelir si-tôt tous ses envieux) je crois, dis-je, que la posterité embrassera sa Philosophie avec honneur, & qu'elle reconnoîtra le bon usage qu'on en peut faire.

Je prédis volontiers ces choses pour vous encourager le plus qu'il m'est possible, à poursuivre le noble dessein que vous avez de faire imprimer tous les écrits qui sont entre vos mains. Vous obligerez par là bien des personnes, & moi sur tout qui trouve un extrême plaisir dans cette lecture.

Si vous jugez à propos de faire imprimer mes lettres, je vous prie de ne pas le faire sur les exemplaires que vous avez déja, parce que je vous en prépare de plus corrects; ayant donné plus d'attention à cette lecture, j'ai trouvé à corriger quelques endroits qui m'étoient échapez dans la précipitation & l'ardeur avec laquelle

j'écrivis à M. Descartes. J'ai aussi effacé quelques-unes de mes questions sur la troisiéme & quatriéme lettre, la premiere & la seconde sont entieres.

Au reste, n'attribuez ni à négligence, ni à mépris de ce qu'il s'est écoulé un mois depuis que j'ai reçû vôtre lettre, sans vous faire réponse. J'ai pour vous toute l'estime & la consideration possibles, tant à cause de l'excellent esprit que j'ai reconnu en vous par vos lettres, qu'en consideration des devoirs de pieté dont M. vôtre frere usa lors de son ambassade en Suede, envers M. Descartes après sa mort. Tout le temps qui s'est écoulé depuis que j'ai reçû vôtre lettre, s'est passé en partie à terminer les affaires qui me retenoient à la campagne, & en partie à corriger & à transcrire mes lettres à M. Descartes; depuis mon retour dans nôtre Academie, je n'ai pas crû devoir vous répondre avant que tout fût achevé : aujourd'hui tout est prest, les lettres de M. Descartes & les miennes : je ne vous les envoye pas cependant par ce courier, j'ai voulu sçavoir auparavant, si cette lettre vous seroit renduë sûrement. Dès que vous me l'aurez fait sçavoir je les ferai toutes partir. Vous me ferez plaisir de me marquer dans la premiere où vous en êtes de vôtre projet. Je souhaite de tout mon cœur qu'il

réüssisse. Ce sont les vœux que forme pour vous, & pour tous, Messieurs les Cartesiens,

Vôtre très-humble, &c.
HENRI MORUS.

A Cambrige du College de Christ le 14. May 1655.

CLARISSIMO VIRO
RENATO DESCARTES.
HENRICUS MORUS
ANGLUS.

LETTRE LXVI.

QUanta voluptate perfusus est animus meus, vir Clarissime, in scriptis tuis legendis, nemo quisquam præter te unum potest conjectare.

Equidem ausim asseverare me haud minùs exultâsse in recognoscendis intelligendisque præclaris tuis Theorematis, quàm ipse in inveniendis; æqueque charos habere, atqu deamare pulcherrimos illos ingenii tui fœtus, ac si proprius eos enixus

xus esset animus. Quod & certè fecisse aliquo modo mihi videtur, exerendo sese atque expediendo in eosdem sensus ac cogitationes, quos generosa tua mens præconcepit & præmonstravit. Qui sanè istiusmodi sunt, ut, cum intellectui judicioque meo adeò sint congeneres, ut non sperem fore ut incidam in quicquam conjunctum magis ac consanguineum; ita sanè à nullius ingenio alieni esse possint, cujus itidem ingenium non sit à rectâ ratione alienum.

Liberè dicamquod sentio: Omnes quotquot extiterunt, aut etiamnum existunt, Arcanorum Naturæ Antistites, si ad magnificam tuam indolem comparentur, Pumilos planè videri, ac Pygmeos: meque, cum vel unicâ vice evolvissem, lucubrationes tuas Philosophicas, suspicatum esse, illustrissimam tuam discipulam, Serenissimam Principem Elizabetham, universis Europæis, non fœminis solùm, sed viris etiam Philosophis longè evasisse sapientiorem. Quod mox evidentiùs deprehendi, cùm inceperim scripta tua paulò penitiùs rimari, & intelligere.

Tandem enim clarè mihi affulsit Cartesiana Lux, id est, libera, distincta, sibique constans ratio, quæ naturam pariter ac paginas tuas mirificè collustravit; ita ut aut nullæ aut paucissimæ supersint latebræ, & loci, quos non patefecit nobi-

lis illa fax, aut ſaltem vel leviſſimo negotio, mihi cùm libitum fuerit, mox ſit patefactura. Omnia profectò tam concinna in tuis Philoſophiæ Principiis, Dioptricis & Meteoris, tamque pulchrè ſibi ipſis Naturæque conſona ſunt, ut mens Ratioque humana jucundius vix optaret lætiuſve ſpectaculum.

In Methodo tua, luſorio quodam, ſed eleganti ſane modeſtiæ genere talem te exhibes virum, ut nihil indole genioque tuo ſuavius & amabilius, nihil excelſius & generoſius vel fingi poſſit, vel experi.

Quorſum autem hæc? Non quod putarem, vir Clariſſime, aut tuâ intereſſe aut Reipublicæ Litterariæ, ut hæc conſciberem; ſed quod mirabilis illius voluptatis ac fructûs, quem ex ſcriptis tuis percepi, conſcientia, extorqueret hoc qualecunque eſt animi in te grati teſtimonium. Præterea ut certum te facerem, eos etiam apud Anglos eſſe, qui te tuaque magni æſtimant, diviaſque animi tui dotes vehementer ſuſpiciunt, & admirantur: Neminem autem hominem me ipſo impenſius te amare poſſe, eximiamque tuam Philoſophiam arctius amplexari.

Sed revera, illuſtriſſime Carteſi, ut nihil diſſimulem, quamvis pulcherrimum illud Philoſophiæ tuæ corpus ac eſſentiam valdè depeream; fateor tamen paucula excidiſſe in ſecunda Principiorum parte, quæ certè animus meus aut paulò hebetior eſt quam ut capiat, aut ut admittat adverſatior.

Sed præclaræ tuæ Philoſophiæ Summa nihil inde periclitatur, cùm hujuſmodi iſta ſint, ut cum aut falſa meritò aut incerta judicari poſſint, ita nihil ad eſſentiam Philoſophiæ tuæ ac fundamenta pertinere, illaque ſine iſtis optimè poſſit conſtare. Quæ vero ea ſint, ſi tibi non ſit tædio, breviter nunc exponam.

Primò definitionem materiæ ſeu corporis inſtituis multò quàm par eſt latiorem. Res enim extenſa Deus videtur eſſe, atque Angelus: imò verò res quælibet per ſe ſubſiſtens, ita ut eiſdem finibus claudi videatur extenſio, atque eſſentia rerum abſoluta, quæ tamen variari poteſt, pro eſſentiarum ipſarum varietate. Atque equidem quod Deus extenditur ſuo modo, hinc arbitror patere, nempe quod ſit omni præſens, & univerſam mundi machinam ſingulaſque ejus particulas intimè occupet. Quomodo enim motum imprimeret materiæ, quod feciſſe aliquando, & etiamnum facere ipſe fateris, niſi proximè quaſi attingeret materiam univerſi, aut ſaltem aliquando attigiſſet. Quod certè nunquam feciſſet niſi adfuiſſet ubique, ſingulaſque plagas occupaviſſet. Deus igitur ſuo modo

extenditur, atque expanditur; ac proinde est res extensa.

Neque tamen ille corpus istud est, sive materia, quàm ingeniosa illa Artifex, mens scilicet tua, in globulos, striatasque particulas tam affabre tornavit. Quamobrem res extensa latior corpore est.

Animumque mihi ulterius addit, ut à te hac in re dissentiam, quod ad confirmationem hujusce tuæ definitionis, tàm scævum adhibes argumentum, & ferme Sophisticum. Quod utique corpus possit esse corpus sine mollitie, vel duritie, vel pondere, vel levitate, &c. illis enim, aliisque omnibus qualitatibus quæ in materia corporeâ sentiuntur ex eâ sublatis, ipsam integram remanere. Quod perinde est ac si dixeris, libram Ceræ, cum possit esse libra ceræ, quamvis spolietur figurâ sphæricâ, vel cubicâ, vel pyramidali, &c. sub nullâ figurâ posse remanere integram ceræ libram. Quod tamen impossibile est. Quamvis enim hæc vel illa figura non tam arctè cohæreat cum cera, quin illam exuere possit, ut tamen cera semper sit figurata, necessitas summa est, & arctissima. Ita quamvis materia non sit necessario mollis, nec dura, nec calida, nec frigida, ut tamen sit sensibilis est summè necessarium; vel si malles tangibilis, prout optime definit Lucretius.

Tangere enim, & tangi, nisi corpus nulla
potest res.

Quæ certè notio minùs debet à tua mente abhorrere, cùm Philosophia tua omnem sensum cum antiquis illis apud Theophrastum περὶ αἰσθήσεως, tactum planissimè constituat. Quod vero verius esse ipse facillimè admittam. Sed si minus placet corpus definire ab habitudine ad sensus nostros: Tangibilitas hæc latior sit ac diffusior, & significet mutuum illum contactum, tangendique potentiam, inter corpora quælibet sive animata sive inanimata fuerint, estoque superficierum duorum pluriumve corporum immediata juxta positio. Quod & aliam innuit materiæ sive corporis conditionem, quam appellare poteris impenetrabilitatem; nempe quod nec penetrare alia corpora, nec ab illis penetrari possit. Unde manifestissimum est discrimen inter Naturam divinam ac corpoream, cum illa hanc, hæc verò seipsam penetrare non possit. Unde sanè felicius mihi videtur cum Platonicis suis Virgilius philosophari, quàm Cartesius ipse, cùm ex illorum sententiâ sic cecinerit.

———Totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore
miscet.

Mitto alias insigniores Divinæ extensionis conditiones cùm non opus sit hoc loco expli-

care. Vel hæc pauca ſuffecerint ad demonſtrandum multò tutius fuiſſe materiam definiviſſe ſubſtantiam tangibilem, vel modo ſupra explicato impenetrabilem, quàm rem extenſam. Dicta enim vel Tangibilitas, vel impenetrabilitas, competit corpori adæquatè; tua autem definitio peccat in legem, καθόλου πρῶτον, neque enim eſt reciproca cum definito.

Secundò, quando innuis ne virtute quidem divina fieri poſſe ut propriè dictum exiſtat vacuum: & ſi omne corpus ex vaſe tolleretur, quod latera neceſſariò coirent, iſta profectò mihi videntur non ſolùm falſa, ſed minus conſona antecedentibus. Si enim Deus motum materiæ imprimit, quod ſupra docuiſti, annon ille poteſt contra obniti, & inhibere ne coëant vaſis latera. Sed contradictio eſt diſtare vaſis latera, & tamen nihil interjacere. Idem non ſenſit litterata Antiquitas, Epicurus, Democritus, Lucretius, aliique. Sed ut leviuſculum illud argumenti genus miſſum faciam; divinam contendo interjacere extenſionem, tuumque hic ſuppoſitum eſſe infirmum, materiam ſolummodò extendi. Latera tamen ut anteà coitura non neceſſitate Logicâ ſed naturali; Deumque ſolum hanc coitionem inhibere poſſe. Cùm enim particulæ primi præſertim, ſecundique Elementi, tam furibundo motu agitentur, neceſſe eſt quà ceditur, eò ruant præcipites, aliaſque ſibi contiguas ſecum abripiant.

Infeliciter igitur ſucceſſit, quod tam bellum Theorema, de modo Rarefactionis & Condenſationis, quod certè ego aliis de cauſis veriſſimum eſſe cenſeo, tam lubrico ſuſfulcias fundamento.

Tertiò, ſingularem illam ſubtilitatem non capio, quâ atomos, id eſt particulas ſuâ naturâ indiviſibiles, non dari evincas. Ut enim inquis effecerit Deus eas particulas à nullis creaturis dividi poſſe, non certè ſibi ipſi eaſdem dividendi facultatem potuit adimere, quia fieri non poteſt ut propriam ſuam potentiam imminuat. Eodem argumento probaveris, Deum numquam feciſſe, ut heſternus oriretur ſol, quoniam potentia ejus jam efficere non poteſt, ut Sol heſternus non eſſet ortus; nec viliſſimam poſſe muſcam occidere;

Si modo qui periit, non periiſſe poteſt.

Quod ſcitè de ſeipſo Ovidius. Aut materiam non creaſſe, cùm ſit diviſibilis in ſemper diviſibilia, ac proindè Deus nunquam poſſet abſolvere ac perficere hanc diviſionem. Pars enim ſemper reſtat indiviſa, quamvis diviſibilis, atque ita perpetuò eluditur potentia divina, nec plenè ſe exerere poteſt, finemque ſortiri.

Quartò. Indefinitam tuam mundi ex-

tensionem non intelligo. Extensio enim illa indefinita, vel simpliciter infinita est, vel tantùm quoad nos. Si intelligis extensionem infinitam simpliciter, cur mentem tuam obscuras vocabulis nimium suppressis ac modestis. Si tantùm quoad nos infinitam: Revera erit finita extensio. Neque enim mens nostra aut rerum aut veritatis mensura est. Ac proinde, cum alia sit simpliciter infinita expansio, divinæ utique essentiæ, materia tuorum vorticum à centris suis recedet, totaque mundi machina in dissipatas atomos vagosque abibit pulvisculos.

Atque sane eo magis hic admiror modestiam tuam, atque metum, quod adeo tibi caves à materiæ infinitudine, cùm particulas actu & infinitas & divisas ipse agnoveris art. 34. & 35. p. 98. & 99. Quod certè si non fecisses, extorqueri tamen posse videtur hoc modo. Nam cum quantum sit in infinitum divisibile, partes actu infinitas habere oportet. Ut enim cultello aliove quovis instrumento, corpus in partes palpabiles, quæ non actu sunt tales, mechanicè dissecare prorsus ἀμήχανον, sive impossibile; ita vel mente quantitatem dividere in partes toti realiter actuque non inexistentes, planè ἄλογον est ac rationi absonum.

Quibus insuper adjungi potest, hypothesin hanc, quod mundus simpliciter ac

revera sit infinitus, æqualem vim habere, ad explicandam juxta ac confirmandam rationem rarefactionis & condensationisquam supra proposuisti Art. 6. 7. p. 70. atque istud principium, *solius corporis esse extensionem*, & *nihilum non posse extendi*. Quod enim ibi præstat Logica, seu contradictoria necessitas, idem hic necessitas Physica vel mechanica certissimè præstabit.

Cum enim omnia in infinitum usque materia seu corporibus sint plena ac referta, penetrationis lex impediet, ne fiat ulla distantia in rarefactione corporibus nuda, aut accessio partium ad se invicem in condensatione, sine interjacentium particularum expulsione.

Atque hactenus quæ à me dicta sunt rationi mentique meæ maxime videntur perspicua, tuisque placitis longe longeque certiora.

Cæterum à nullâ tuarum opinionum animus meus, pro eâ qua est mollitie ac teneritudine, æque abhorret, ac ab internecina illa & jugulatrice sententia, quam in Methodo tulisti, brutis omnibus vitam sensumque eripiens, dicam an potius præripiens; neque enim vixisse unquam pateris. Hic non tàm suspicio rutilantem tui ingenii aciem, quam reformido, utpote de animantium fato sollicitus, acumenque

tuum non ſubtile ſolùm agnoſco, ſed chalybis inſtar rigidum ac crudele, quod uno quaſi ictu univerſum fermè animantium genus vitâ auſit ſenſuque ſpoliare, in marmora & machinas vertendo.

Sed videamus obſecro quid in cauſa eſt, quod in brutas animantes quicquam tàm ſeveriter ſtatuas. Loqui utique non poſſunt, cauſamque ſuam apud judicem dicere, & quod crimen aggravat, cùm ad loquelam organis ſatis ſint inſtructæ, uti patet in picis & pſittacis. Hinc vitâ ſenſuque mulctandæ ſunt.

Verùm enim verò quomodo fieri poſſit, ut aut pſittaci aut picæ voces noſtras imitentur; niſi audirent, ſenſuque perciperent quid loquimur. Sed non intelligunt, inquis, quid ſibi volunt iſtæ voces quas effutiunt imitando. Quidni tamen ipſi quid volunt ſatis intelligant, cibum ſcilicet quem à Dominis hoc artificio acquirunt; putant igitur ſe cibum mendicare, quod iſtâ loquacitate toties voti compotes fiunt. Et quorſum quæſo illa attentio eſt, & auſcultatio in avibus cantatoriis, quam præ ſe ferunt, ſi nullus ſit in ipſis ſenſus, nec animadverſio? Unde illa vulpium canumque aſtutia & ſagacitas? Quî fit ut minæ & verba ferocientes cohibeant belluas? Canis famelicus cum furtim quid abſtulit, cur quaſi facti conſcius

clàm ſe ſurripit, & meticuloſe ac diffidenter incedens nemini occurſanti gratulatur, ſed averſo pronoque roſtro ſuam ad diſtans pergit viam, ſuſpitioſè cautus, ne ob patratum ſcelus pœnas luat. Quomodo iſta fieri poſſunt ſine internâ facti conſcientiâ? copioſa iſta hiſtoriolarum congeries, quibus nonnulli conantur demonſtrare rationem, ineſſe animalibus brutis, hoc ſaltem evincet, ſenſum ipſis memoriamque ineſſe. Sed infinitum eſſet tales narratiunculas hic attexere. E quibus ſcio benè multas iſtius modi eſſe, ut earum vim, vel ſubtiliſſimum acumen haud poſſit eludere.

Sed video planè quid te huc adegit, ut bruta pro machinis habeas: Immortalitatis utique animarum noſtrarum demonſtrandæ ratio, quæ cum ſupponat corpus nullo modo cogitare poſſe, concludit, ubicumque eſt cogitatio, ſubſtantiam à corpore realiter diſtinctam adeſſe oportere, adeoque immortalem. Unde ſequitur bruta ſi cogitent, ſubſtantias immortales ſibi annexas habere.

Atque obſecro te, vir perſpicaciſſime, cùm ex iſta demonſtrandi ratione neceſſe eſſet bruta animantia aut ſenſu ſpoliare, aut donare immortalitate, cur ipſa malles inanimes machinas ſtatuere, quam corpora animabus immortalibus actuata; præſertim cum illud ut naturæ phænomenis mi-

nimè consonum, ita planè sit inauditum hactenus; hoc verò apud sapientissimos veterum ratum sit ac comprobatum, Phytagoram puta, Platonem, aliosque. Et certè animos hoc adderet Platonicis omnibus persistendi in suâ de brutorum immortalitate sententiâ cum tàm insigne ingenium eò angustiarum redactum sit, ut si animas brutorum immortales non concedatur universa bruta insensatas machinas necessariò statuat.

Hæc sunt paucula illa (magne Cartesi) in quibus mihi fas esse putabam à te dissentire. Cætera mihi adeò arrident, atque abblandiuntur, ut nihil habeam magis in deliciis; adeoque intimis animi mei sensibus consona sunt atque cognata, ut non solùm tardioribus commodè explicare, sed etiam contra pugnacissimos quosque fœliciter, si opus esset, defendere me posse confidam.

Quod reliquum est, exorandus es, vir illustrissime, ut hæc nostra boni consulas, nec me ullius levitatis vanæque ambitionis suspectum habeas, quasi affectarem Clarissimorum virorum familiaritates ac amicitias, cum & ipse si possem, haud cuperem inclarescere, rem turbulentam famam judicans, privatoque otio valdè inimicam.

Neque profectò quamvis animo sim in

te admodum prono ac proclivi, id unquam tibi significassem, nisi ab aliis instigatus, sed te tuaque, amore latenti tacitaque veneratione prosequi contentus fuissem.

Nec obnixè à te efflagito ut rescribas, ut pote quem contemplationibus summè arduis, vel experimentis faciundis maximè utilibus pariter ac difficilibus occupatissimum autumo.

Permitto igitur hîc tibi tuo jure uti, ne sim in publicum injuriosus. Quod si tamen hæc nostra, qualia fuerint, responsione qualibetcunque cohonestare dignatus fueris, rem sane non ingratam præstabis singularis tuæ sapientiæ cultori devotissimo, Henrico Moro.

Cantabrigiæ è Collegio Christi
30. Idus Decembris anno 1648.



LETTRE
DE MONSIEUR MORUS
A MONSIEUR
DESCARTES.

LETTRE LXVI.

Version nouvelle.

MONSIEUR,

Il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez juger du plaiſir que j'ai eû en liſant vos ouvrages. Je puis bien vous aſſurer que j'ai reſſenti la même joye à comprendre & à adopter vos theoremes, où je trouve une beauté merveilleuſe, que vous en avez eu vous-même à les inventer, & que ces ſçavantes productions de vôtre eſprit me ſont auſſi cheres, que ſi c'étoient les miennes propres. Je vous dirai même que je m'imagine en eſtre en quelque façon l'auteur: car toutes vos penſées ſe trouvent tellement conformes à mon en-

tendement, que je ne crois pas que mon eſprit puiſſe jamais rencontrer rien qui lui convienne mieux, & qui lui ſoit plus naturel, étant perſuadé qu'elles ſont de la même ſubſtance & d'une union eſſentielle & neceſſaire; & que tout eſprit, qui ne penſe pas comme vous, ne peut ne pas s'écarter de la droite raiſon. Et pour vous dire naturellement ma penſée, tout ce qu'il y a jamais eu de grands Philoſophes, & d'intimes confidens des ſecrets de la nature n'étoient que des Nains & des Pygmées auprès de vous: dès la premiere lecture que je fis de vos ouvrages, je conjecturay que vôtre illuſtre diſciple, la Princeſſe Eliſabeth, pour être entrée parfaitement dans l'intelligence de vôtre Philoſophie, étoit infiniment plus ſage & plus Philoſophe, que tous les ſages & les Philoſophes de l'Europe. Je reconnus, que je ne m'étois pas trompé, lorſque j'eus une plus parfaite connoiſſance de vos écrits. Enfin la lumiere Carteſienne s'eſt montrée de toutes parts à mon eſprit. Le raiſonnement y eſt par tout ſi libre, ſi naturel, ſi net, ſi uniforme & ſi bien ſuivi, qu'il a percé & diſſipé avec un ſuccez merveilleux, les tenebres répanduës ſur les abîmes de la nature, & a porté une clarté merveilleuſe ſur vos écrits; de ſorte qu'il ne reſte que peu ou point

d'endroits tenebreux, que ce flambeau lumineux n'éclaire, ou qu'il ne soit en état d'éclairer, avec trés-peu de travail de ma part ; car tout ce que vous avez écrit dans vôtre Livre des Principes, & dans vos autres Ouvrages, est d'une si grande justesse, d'une beauté si bien proportionnée, & d'une conformité si parfaite avec la nature, qu'il n'est pas possible de procurer un spectacle plus agreable à l'esprit & à la raison humaine.

On voit dans vôtre methode, une espece de jeu d'esprit, mais qui dans le fond, est une modestie ingenieuse qui nous represente comme dans un fidele tableau le caractere le plus doux, & l'esprit le plus aimable du monde, & en même temps le genie le plus noble & le plus élevé, qu'on sçauroit s'imaginer ou souhaiter. Je ne dis point ceci dans la vûë d'augmenter vôtre gloire, ou celle de la republique des Lettres : mais 1. Parce que je ne puis me refuser de rendre hautement ce témoignage pour le plaisir & le fruit que j'ai trouvé dans la lecture de vos ouvrages. En second lieu, pour vous faire connoître qu'il y a des Anglois qui sçavent estimer tout leur prix vôtre personne & vos productions, & qui sont remplis d'admiration pour vos divines qualitez : qu'il n'y a même personne au monde

monde, qui ait pour vous un amour plus sincere & plus effectif, & qui embrasse de meilleur cœur les sentimens de vôtre excellente Philosophie ; cependant pour ne vous rien dissimuler, Monsieur, bien que je sois éperduëment amoureux de votre systeme, & de tout le corps de votre Philosophie, je vous avoüeray qu'il vous est échapé quelque chose dans la seconde partie de vos Principes, ou que mon esprit n'a pas assez de lumieres pour penetrer, ou trop de répugnance pour admettre ; mais ces difficultez ne portent point coup au fond de vôtre Philosophie ; car quand ce qui m'embarasse seroit ou faux, ou incertain, cela ne seroit rien à l'essence ou au fond de cette science qui à cela prés subsisteroit toûjours très-bien.

Je vais donc vous proposer en deux mots mes doutes si vous le trouvez bon.

1. Vous définissez la matiere ou le corps, d'une maniere trop generale ; car il semble que non-seulement Dieu, mais les Anges mêmes, & toute chose qui existe par soi-même, est une chose étenduë ; ensorte que l'étenduë paroît être enfermée dans les mêmes bornes que l'essence absoluë des choses, qui peut neanmoins être diversifiée selon la varieté des essences mêmes. Or la raison qui me fait

croire que Dieu est étendu à sa maniere, c'est qu'il est present par tout, & qu'il remplit intimement tout l'univers & chacune de ses parties; car comment communiqueroit-il le mouvement à la matiere, comme il a fait autrefois, & qu'il le fait actuellement selon vous, s'il ne touchoit pour ainsi dire précisément la matiere, ou du moins s'il ne l'avoit autrefois touchée; ce qu'il n'auroit certainement jamais fait s'il ne se fût trouvé present par tout, & s'il n'avoit rempli chaque lieu & chaque contrée. Dieu est donc étendu & répandu à sa maniere, par conséquent Dieu est une chose étenduë.

Il ne s'ensuit pourtant pas de là, qu'il soit ce corps ou cette matiere, que vôtre esprit comme un habile ouvrier à sçû si bien figurer en globules & en parties canelées; c'est pourquoy la substance étenduë, est quelque chose de plus general que le corps. Cette preuve louche, ou plûtôt cet espece de sophisme dont vous vous servez pour confirmer vôtre definition, me donne encore du courage pour vous combattre sur cet article. Le corps, dites-vous, peut être sans mollesse, sans dureté, sans poids, sans legereté, &c. & la matiere subsister en son entier sans ces qualitez, & les autres que les sens apperçoivent en elles; c'est comme si vous

disiez qu'une livre de cire pourroit être ce qu'elle est, quoi qu'elle ne fût ni ronde, ni cubique, ni piramidale, & demeurer livre de cire, sans avoir aucune figure, ce qui ne se peut pas; car bien qu'une telle ou telle figure, ne soit pas tellement adherente à la cire qu'elle ne puisse s'en dépoüiller, cependant il est d'une necessité indispensable que la cire ait une figure; ainsi quoi que la matiere ne soit necessairement ni molle, ni dure, ni chaude, ni froide, il est cependant absolument necessaire qu'elle soit sensible, ou si vous voulez tactile, comme l'a très-bien défini Lucrece.

Toucher, être touché n'appartient qu'au seul corps.

Cette notion doit être d'autant moins éloignée de vôtre maniere de penser, que vôtre Philosophie d'accord avec celle des anciens, dont parle Theophraste, place tout sentiment dans le toucher: ce que je crois la chose du monde la plus veritable. Que si vous ne voulez pas définir le corps par le rapport qu'il a à nos sentimens, je veux bien que le toucher soit pris d'une maniere plus generale & plus diffuse, & qu'il signifie le contact mutuel & ce pouvoir de toucher; soit que ces corps soient animez, ou inanimez, & que ce soit la position immediate de

deux superficies ou de plusieurs corps.

Ce qui nous découvre une autre proprieté de la matiere ou du corps, que vous pourrez appeller impenetrabilité, laquelle consiste à ne pouvoir penetrer les autres corps, ni à en être penetré: de là cette difference manifeste entre la nature corporelle & la nature divine. Celle-cy peut penetrer les corps, & l'autre ne se peut penetrer soi-même; d'où je vois que Virgile a mieux rencontré en Philosophie avec ses Platoniciens, que Descartes lui-même, lorsque ce Poëte fait dire à Anchise selon leurs principes:

Par le vaste univers cette ame répanduë
De ces immenses corps anime l'étenduë.

Je passe sous silence plusieurs autres qualitez plus remarquables de l'étenduë divine qu'il n'est pas besoin d'expliquer icy. En voilà assez pour démontrer qu'il auroit mieux valu définir le corps une substance tactile, ou, comme j'ai dit ci-dessus, une substance impenetrable, qu'une chose étenduë; car le toucher ou l'impenetrabilité conviennent totalement au corps; au lieu que vôtre définition peche contre les regles, & ne convient point au seul défini.

2. Quand vous insinuez que Dieu même

me ne sçauroit faire qu'il y ait veritablement du vuide dans la nature, & que si par exemple on ôtoit d'un vase tout l'air qu'il contient, ou tout autre corps, ses côtez se joindroient necessairement, ce sentiment me paroît non-seulement faux, mais contraire à ce que vous avez dit auparavant; car si c'est Dieu qui imprime le mouvement à la matiere, comme vous l'avez avancé, ne peut-il pas imprimer un mouvement contraire, qui empêche que les côtez du vase ne s'aprochent, mais il y a de la contradiction, dites-vous, qu'il y ait une distance entre les côtez du vase, & qu'il n'y ait rien cependant au milieu. La sçavante antiquité, Epicure, Democrite, Lucrece, & les autres Philosophes ne le croyoient pas.

Mais laissons cette preuve, qui n'est pas assez considerable pour nous arrêter. Je soutiens que l'extension divine remplit cet espace, & que vôtre Principe, qu'il n'y a que la matiere qui soit étenduë, est un faux Principe; qu'à la verité ces côtez ne s'approcheroient pas l'un de l'autre par une necessité absoluë, mais par une necessité naturelle, & que Dieu seul peut empêcher cette réünion: car comme les parties du premier & du second élement sont agitées par un mouvement violent & rapide, il est necessaire qu'elles se jet-

tent avec impetuosité dans l'endroit qui cede, & qu'elles entraînent même avec elles les parties voisines. Il est donc fâcheux pour vous que vous appuyez sur un fondement si peu solide vôtre beau theoreme de la maniere dont se font la rarefaction & la condensation, lequel je crois très-vrai d'ailleurs.

3. Je ne comprens pas la subtilité du raisonnement dont vous vous servez pour prouver qu'il n'y a point d'atomes, ou de parties de matiere indivisibles de leur nature ; car quoi que Dieu ait fait, dites-vous, ces parties telles que nulle creature ne sçauroit les diviser, il n'a pû s'ôter ce pouvoir à lui-même sans diminuer sa puissance ; or on pourroit prouver par la même raison, que Dieu ne fit pas lever hier le soleil, puisque sa puissance ne sçauroit faire que le soleil d'hier ne soit pas levé, & que le plus vil insecte ne peut pas même mourir.

S'il est vrai qu'étant déja mort,
On ne puisse subir ce sort.

Comme le dit élegamment Ovide de soi-même, ou que Dieu n'a pas créé la matiere, puisqu'elle est divisible en des parties, qui peuvent toûjours se diviser, division qui épuiseroit enfin la puissance

divine ; car il resteroit toûjours une partie non divisée, quoique divisible : ainsi la puissance divine seroit sans effet, & Dieu ne pourroit exercer tout son pouvoir & parvenir à sa fin.

4. Je ne comprens pas mieux cette étenduë indéfinie du monde ; car ou elle est infinie en elle-même, ou par rapport à nous. Si vous l'entendez dans le premier sens, pourquoi vous envelopper dans des mots obscurs & affectez. Si elle n'est infinie que par rapport à nous, cette étenduë est réellement finie ; car nôtre esprit n'est ni la mesure, ni la regle des choses & de la verité ; ainsi comme il y a une autre étenduë absolument infinie qui appartient à l'essence divine, la matiere de vos tourbillons s'éloignera de leurs centres, & toute la machine du monde se perdra en atomes, & en petites parties qui se dissiperont çà & là dans cette vaste immensité de Dieu.

Au reste j'admire icy vôtre retenuë, & vôtre crainte, de prendre tant de précautions, pour ne pas admettre une matiere infinie, tandis que vous reconnoissez des parties actuellement infinies & divisées dans l'art. 34. & 35. p. 98. & 99. & quand vous ne l'avoüeriez pas, on pourroit vous contraindre de le faire en cette maniere. La quantité étant divisible à l'infini, elle doit

avoir des parties actuellement infinies ; car comme il eſt abſolument impoſſible de ſéparer réellement avec un coûteau, ou tout autre inſtrument que vous voudrez, un corps en parties ſenſibles & palpables, & qui ne ſoient point actuellement telles ; de même il eſt contre toute raiſon de diviſer par la penſée une quantité en des parties qui n'exiſtent point réellement & actuellement dans le tout.

A quoi on peut ajoûter qu'en ſuppoſant le monde réellement & ſimplement infini, il ſera auſſi aiſé d'expliquer, & de prouver par cette hypotheſe la rarefaction & la condenſation des corps dont vous parlez aux art. 6. & 7. p. 70. qu'en établiſſant vôtre Principe, que *le ſeul corps eſt étendu, & que le rien ne peut avoir de l'étenduë* ; car ce que vous y établiſſez par une ſuite neceſſaire de raiſonnement, ſe fera de même par la neceſſité des operations Phyſiques & Metaphyſiques.

Car tout eſtant rempli à l'infini de matiere ou de corps, la loy de la penetration empêchera, ou qu'il ne ſe rencontre une eſpace entierement vuide de corps dans la rarefaction, ou que dans la condenſation les parties ne puiſſent s'unir ſans chaſſer les petits corps qui eſtoient auparavant entr'elles.

Ce que j'ai dit juſqu'icy paroît extrêmement

mement clair à mon eſprit, & même beaucoup plus certain que vôtre ſentiment. Au reſte de toutes vos opinions ſur leſquelles je penſe differemment de vous, je ne ſens pas une plus grande revolte dans mon eſprit, ſoit moleſſe ou douceur de temperament, que ſur le ſentiment meurtrier & barbare que vous avancez dans vôtre methode, & par lequel vous arrachez la vie & le ſentiment à tous les animaux ; ou plûtôt vous ſoutenez qu'ils n'en ont jamais joüi ; car vous ne ſçauriez ſouffrir qu'ils ayent jamais vêcu. Ici les lumieres penetrantes de vôtre eſprit, ne me cauſent pas tant d'admiration que d'épouvante : allarmé du deſtin des animaux, je conſidere moins en vous cette ſubtilité ingenieuſe, que ce fer cruel & tranchant dont vous paroiſſez armé pour ôter comme d'un ſeul coup la vie & le ſentiment à tout ce qui eſt preſque animé dans la nature, & pour les metamorphoſer en marbres & en machines. Mais voyons, je vous prie, le motif qui vous porte à prononcer un Edit ſi ſévere ſur toutes les bêtes. Elles ne ſçauroient parler, ni plaider leur cauſe devant leur Juge ; quoi qu'elles ayent (ce qui aggrave leur crime) tous les organes neceſſaires pour uſer de la parole, comme on le remarque aux pies & aux perroquets, vous

prenez de là un ſujet de les priver du ſentiment & de la vie.

Mais de bonne foy eſt-il poſſible que les perroquets ou les pies pûſſent imiter nos ſons, s'ils n'entendoient, & s'ils n'appercevoient par leurs organes, ce que nous diſons: mais ils ne comprennent pas, dites-vous, ce que ſignifient les paroles qu'ils prononcent par imitation : mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'ils prononcent ce qu'ils deſirent, ſçavoir leur nourriture qu'ils viennent à bout d'obtenir de leur maiſtre par ce moyen. Donc ils croyent demander comme par charité leur nourriture, puis qu'à force de parler, ils obtiennent ſi ſouvent ce qu'ils deſiroient; & ſans cela les oiſeaux qui peuvent chanter apporteroient-ils tant d'attention à écouter ce qu'on leur dit, s'ils n'avoient ni ſentiment ni reflexion ? D'où pourroit venir ſans cela cette fineſſe & cette ſagacité des renards & des chiens ? d'où vient que les menaces & les paroles repriment les bêtes quand elles donnent des marques de leur ferocité ? Pourquoi lors qu'un chien preſſé par la faim a volé quelque choſe, s'enfuit-il, & ſe cache-t'il comme ſçachant qu'il a mal fait, & marchant avec crainte & défiance, ne flatte perſonne en paſſant, mais ſe détournant de leur chemin, cherche la tête baiſſée un

lieu écarté, uſant d'une ſage précaution, pour n'être pas puni de ſon crime ? Comment expliquer tout cela ſans un ſentiment interieur ? Le nombre infini de petits contes qu'on fait pour prouver qu'il y a de la raiſon dans les animaux, ne doivent-ils pas du moins prouver qu'il y a en eux du ſentiment & de la memoire ? On n'auroit jamais fait de rapporter icy tout ce qu'on dit là-deſſus : mais je ſçai bien qu'il y a tels faits qui dénotent en eux une force & une ſubtilité d'eſprit qui eſt au deſſus de la matiere, & qu'on ne ſçauroit éluder. Je vois bien que le motif qui vous a porté à regarder les brutes comme des machines, eſt l'immortalité de l'ame, que vous avez voulu établir. Ayant donc ſuppoſé que le corps étoit incapable de penſer, vous avez conclu, que par tout où ſe trouvoit la penſée, là devoit être une ſubſtance réellement diſtincte du corps, & par conſéquent immortelle; d'où il s'enſuit que ſi les bêtes penſoient, elles auroient des ames qui ſeroient des ſubſtances immortelles.

Mais dites-moy, je vous prie, Monſieur, puiſque vôtre démonſtration vous conduit neceſſairement, ou à priver les bêtes de tout ſentiment, ou à leur donner l'immortalité, pourquoy aimez-vous mieux en faire des machines inanimées, que des

corps remuez par des ames immortelles ; d'autant plus que le premier sentiment est absolument contraire aux Phenomenes de la nature, & entierement inoüi jusqu'ici, au lieu que l'autre a été suivi par les plus sçavans Philosophes de l'antiquité, Pithagore, Platon & tant d'autres ; d'ailleurs il n'y a rien qui puisse confirmer davantage tous les Platoniciens dans leur sentiment sur l'immortalité de l'ame des bêtes, que de voir un aussi grand genie que le vôtre réduit à n'en faire que des machines insensibles, de peur de les rendre immortelles.

Voilà, Monsieur, les seuls endroits de vôtre Philosophie sur lesquels je n'ai pas crû devoir être de vôtre sentiment ; tout le reste est tellement de mon goût, & me plaît si fort, que j'en fais mes delices ; & ces sentimens se rapportent si intimement aux miens, & me sont si propres, que je me sens la force & le courage, non-seulement de les expliquer facilement à ceux qui auroient de la peine à les entendre, mais encore de les défendre hardiment contre ceux qui seroient les plus aguerris à la dispute sur ces matieres, & qui oseroient les attaquer.

Je n'ai plus qu'une priere à vous faire, Monsieur, c'est de prendre en bonne part ce que j'ai pris la liberté de vous propo-

ser, & de ne pas croire que je l'aye entrepris ou par legereté ou par vaine gloire, & pour ambitionner la connoissance & l'amitié des hommes illustres, puisque s'il dépendoit de moi, je tâcherois de ne pas me faire connoître : regardant le nom & la reputation comme sujet à l'orage, & ennemi du loisir d'un particulier.

Au reste, quelque penchant que je sente en moi pour vôtre personne, je ne vous eusse jamais découvert mes pensées, si je n'y avois été poussé par d'autres ; je me serois contenté d'aimer vôtre personne & vos ouvrages en secret, & de vous honorer dans le silence.

Je n'ose pas même vous demander avec empressement une réponse, parce que je vous crois occupé à des méditations très-profondes, & à des experiences aussi utiles que difficiles. Je vous permets donc d'user de vôtre droit, afin de ne point pécher contre le public. Que si vous voulez pourtant honorer mes petites questions d'une réponse telle que vous le jugerez à propos, vous vous acquererez une éternelle reconnoissance sur le plus humble & le plus obéissant de vos serviteurs,

HENRI MORUS.

A Cambrige du College de Christ
le 11. Dec. 1648

DOCTISSIMO ET HUMANISSIMO VIRO HENRICO MORO RENATUS DESCARTES.

RESPONSIO AD PRÆCEDENTEM.

LETTRE LXVII.

Laudes, quas in me congeris, vir humanissime, non tam ullius mei meriti, utpote quod eas æquare nullum potest, quàm tuæ erga me benevolentiæ testes sunt. Benevolentia autem, ex solâ scriptorum meorum lectione contracta, candorem & generositatem animi tui tàm apertè ostendit, ut totum me tibi, quamvis ante hac non noto, devinciat. Ideoque perlibenter iis quæ ex me quæris, respondebo.

1. Primum est cur ad corpus definiendum dicam illud esse substantiam extensam potiùs quàm sensibilem, tangibilem,

vel impenetrabilem. At res te monet, si dicatur substantia sensibilis, tunc definiri ab habitudine ad sensus nostros, quâ ratione quædam ejus proprietas duntaxat explicatur, non integra natura, quæ cùm possit existere, quamvis nulli homines existant, certè à sensibus nostris non pendet. Nec proinde video, cur dicas, esse summè necessarium, ut omnis materia sit sensibilis. Nam contra nulla est quæ non sit planè insensibilis, si tantùm in partes nervorum nostrorum particulis multò minores, & singulas seorsim satis celeriter agitatas sit divisa.

Meumque illud argumentum quod scævum & fermè Sophisticum appellas, adhibui tantùm ad eorum opinionem refutandam, qui tecum existimant, omne corpus esse sensibile, quam meo judicio apertè & demonstrativè refutavit. Potest enim corpus retinere omnem suam corporis naturam, quamvis non sit ad sensum molle, nec durum, nec frigidum, nec calidum, nec denique habeat ullam sensibilem qualitatem.

Ut verò inciderem in eum errorem, quem videris mihi velle tribuere, per comparationem ceræ; quæ quamvis possit non esse quadrata, nec rotunda, non potest tamen non habere aliquam figuram, debuissem, ex eo quod juxta mea princi-

pia omnes ſenſibiles qualitates in eo ſolo conſiſtant, quod particulæ corporis certis modis moveantur vel quieſcant, debuiſſem inquam concludere, corpus poſſe exiſtere, quamvis nullæ ejus particulæ moveantur, nec quieſcant; quod mihi nunquam in mentem venit. Corpus itaque non rectè definitur ſubſtantia ſenſibilis.

Videamus nunc an fortè aptiùs dici poſſit ſubſtantia impenetrabilis, vel tangibilis, eo ſenſu quem explicuiſti.

Sed rurſus iſta tangibilitas & impenetrabilitas in corpore, eſt tantùm, ut in homine riſibilitas, proprium quarto modo, juxta vulgares logicæ leges, non vera & eſſentialis differentia, quam in extenſione conſiſtere contendo; atque idcircò, ut homo non definitur animal riſibile, ſed rationale, ita corpus non definiri per impenetrabilitatem, ſed per extenſionem. Quod confirmatur, ex eo quod tangibilitas & impenetrabilitas habeant relationem ad partes, & præſupponant conceptum diviſionis vel terminationis; poſſumus autem concipere corpus continuum indeterminatæ magnitudinis, ſive indefinitum, in quo nihil præter extenſionem conſideretur.

Sed, inquis, Deus etiam & Angelus, reſque alia quælibet per ſe ſubſiſtens eſt extenſa, ideoque latiùs patet definitio tua

quam definitum. Ego vero non ſoleo quidem de nominibus diſputare, atque ideò ſi ex eo quod Deus ſit ubique, dicat aliquis eum eſſe quodammodo extenſum, per me licet; atqui nego veram extenſionem, qualis ab omnibus vulgò concipitur, vel in Deo, vel in Angelis, vel in mente noſtrâ, vel denique in ulla ſubſtantia quæ non ſit corpus, reperiri; Quippe per ens extenſum communiter omnes intelligunt aliquid imaginabile, (ſive ſit ens rationis, ſive reale, hoc enim jam in medium relinquo) atque in hoc ente varias partes determinatæ magnitudinis & figuræ, quarum una nullo modo alia ſit, poſſunt imaginatione diſtinguere, unaſque in locum aliarum poſſunt etiam imaginatione transferre, ſed non duas ſimul in uno & eodem loco imaginari; Atqui de Deo, ac etiam de mente noſtrâ nihil tale dicere licet; neque enim eſt imaginabilis, ſed intelligibilis duntaxat, nec etiam in partes diſtinguibilis; præſertim in partes quæ habeant determinatas magnitudines & figuras. Denique facilè intelligimus, & mentem humanam, & Deum, & ſimul plures Angelos, in uno & eodem loco eſſe poſſe. Unde manifeſtè concluditur, nullas ſubſtantias incorporeas propriè eſſe extenſas. Sed intelligo tanquam virtutes aut vires quaſdam, quæ quamvis ſe ap-

plicent rebus extensis, non idcircò sunt extensæ; ut quamvis in ferro candenti sit ignis, non ideò ignis ille est ferrum. Quod vero nonnulli substantiæ notionem cum rei extensæ notione confundant, hoc fit ex falso præjudicio, quia nihil putant existere, vel esse intelligibile, nisi sit etiam imaginabile, ac reverà nihil sub imaginationem cadit, quod non sit aliquo modo extensum. Jam verò quemadmodum dicere licet sanitatem soli homini competere, quamvis per analogiam & Medicina, & aër temperatus, & alia multa dicantur etiam sana; ita illud solum quod est imaginabile, ut habens partes extra partes, quæ sint determinatæ magnitudinis & figuræ, dico esse extensum, quamvis alia per analogiam etiam extensa dicantur.

2. Ut autem transeamus ad secundam tuam difficultatem; si examinemus quòd nam sit illud ens extensum à me descriptum, inveniemus planè idem esse cum spatio, quod vulgus aliquandò plenum, aliquandò vacuum, aliquandò reale, aliquandò imaginarium esse putat: In spatio enim quantumvis imaginario & vacuo, facile omnes imaginantur varias partes determinatæ magnitudinis & figuræ, possuntque unas in locum aliarum imaginatione transferre, sed nullomodò duas simul se mutuò penetrantes in uno & eo-

dem loco concipere: Quoniam implicat contradictionem, ut hoc fiat, & spatii pars nulla tollatur. Cum autem ego considerarem tam reales proprietates, non nisi in reali corpore esse posse, ausus sum affirmare, nullum dari spatium prorsus vacuum, atque omne ens extensum esse verum corpus 1. Nec dubitavi à magnis viris Epicuro, Democrito, Lucretio hâc in re dissentire; vidi enim illos non firmam aliquam rationem esse secutos, sed falsum præjudicium, quo omnes ab ineunte ætate fuimus imbuti. Quippe, quamvis sensus nostri non semper nobis exhibeant corpora externa, qualia sunt omni ex parte, sed tantùm quatenus ad nos referuntur, & prodesse possunt, aut nocere; ut in Art.3. partis 2. p. 67. præmonui: Judicavimus tamen omnes, cùm essemus adhuc pueri, nihil áliud in mundo esse, quàm quòd à sensibus exhibebatur, ac proinde nullum esse corpus nisi sensibile, locaque omnia in quibus nihil sentiebamus vacua esse. Quod præjudicium cum ab Epicuro, Democrito, Lucretio non fuerit unquam rejectum, illorum auctoritatem sequi non debeo.

Miror autem virum cæterà perspicacissimum, cum videat, se negare non posse quin aliqua in omni spatio substantia sit, quoniam in eo omnes proprieta-

tes extensionis reverà reperiuntur ; malle tamen dicere divinam extensionem implere spatium in quo nullum est corpus, quàm fateri nullum omnino spatium sine corpore esse posse.

Etenim, ut jam dixi, prætensa illa Dei extensio nullomodò subjectum esse potest verarum proprietatum quas in omni spatio distinctissimè percipimus. Neque enim Deus est imaginabilis, nec in partes distinguibilis, quæ sint mensurabiles & figuratæ. Sed facilè admittis nullum vacuum naturaliter dari. Sollicitus es de potentiâ divinâ, quam putas tollere posse id omne quod est in aliquo vase, simulque impedire ne coëant vasis latera.

Ego verò cum sciam meum intellectum esse finitum, & Dei potentiam infinitam, nihil unquam de hac determino ; sed considero duntaxat quid possit à me percipi, vel non percipi, & caveo diligenter ne judicium ullum meum à perceptione dissentiat. Quapropter audacter affirmo Deum posse id omne quod possibile esse percipio, non autem è contra audacter nego illum posse id, quod conceptui meo repugnat, sed dico tantùm implicare contradictionem. Sic quia video conceptui meo repugnare, ut omne corpus ex aliquo vase tollatur, & in ipso remaneat extensio, non aliter à me concepta, quàm

prius concipiebatur corpus in eo contentum ; dico implicare contradictionem, ut talis extensio ibi remaneat post sublatum corpus, ideoque debere vasis latera coire ; Quod omninò consonum est meis cæteris opinionibus : dico enim alibi, nullum motum dari nisi quodammodo circularem, unde sequitur non intelligi distinctè, Deum aliquod corpus ex vase tollere, quin simul intelligatur in ejus locum aliud corpus, vel ipsa vasis latera, motu circulari succedere.

3. Eodem modo etiam dico implicare contradictionem, ut aliquæ dentur atomi, quæ concipiantur extensæ ac simul indivisibiles ; quia quamvis Deus eas tales efficere potuerit, ut à nullâ creaturâ dividantur, certè non possumus intelligere ipsum se facultate eas dividendi privare potuisse. Nec valet tua comparatio de iis quæ facta sunt quod nequeant infecta esse. Neque enim pro notâ impotentiæ sumimus, quod quis non possit facere id quod non intelligimus esse possibile, sed tantum quod non possit aliquid facere ex iis, quæ tanquam possibilia dinstinctè percipimus. At sanè percipimus esse possibile ut atomus dividatur, quandoquidem eam extensam esse supponimus ; atque ideò si judicemus eam à Deo dividi non posse, judicabimus Deum aliquid non posse facere,

quod tamen possibile esse percipimus. Non autem eodem modo percipimus fieri posse, ut quod factum est sit infectum, sed è contra percipimus hoc fieri planè non posse; Ac proinde non esse ullum potentiæ defectum in Deo, quod istud non faciat. Quantùm autem ad divisibilitatem materiæ, non eadem ratio est; etsi enim non possim numerare omnes partes, in quas est divisibilis, earumque idcirco numerum dicam esse indefinitum, non tamen possum affirmare illarum divisionem à Deo nunquam absolvi, quia scio Deum plura posse facere, quàm ego cogitatione meâ complecti; atque istam indefinitam quarundam partium materiæ divisionem reverâ fieri solere in artic. 34. part. 2. p. 98. concessi.

4. Neque verò affectatæ modestiæ est, sed cautelæ meo judicio necessariæ, quod quædam dicam esse indefinita potius quàm infinita; solus enim Deus est, quem positivè intelligo esse infinitum de reliquis, ut de mundi extensione, de numero partium in quas materia est divisibilis, & similibus, an sint simpliciter infinita nec ne, profiteor me nescire; sciò tantùm me in illis nullum finem agnoscere, atque idcircò respectu mei dico esse indefinita.

Et quamvis mens nostra non sit rerum, vel veritatis mensura, certè debet esse

mensura eorum quæ affirmamus, aut negamus. Quid enim est absurdius, quid inconsiderantius, quam velle judicium ferre de iis ad quorum perceptionem mentem nostram attingere non posse confitemur?

Miror autem te non modo id velle facere videri, cùm ais, si tantùm quoad nos sit infinita, reverâ erit finita extensio, &c. Sed præterea etiam divinam quandam extensionem imaginari, quæ latiùs pateat quàm corporum extensio, atque ita supponere Deum partes habere extra partes, & esse divisibilem, omnemque prorsus rei corporeæ essentiam illi tribuere.

Ne verò quis scrupulus hic supersit: Cum dico extensionem materiæ esse indefinitam, sufficere hoc puto ad impediendum ne quis extra illam locus fingi queat, in quem meorum vorticum particulæ abire possint; ubicumque enim locus ille concipiatur, ibi jam juxta meam opinionem aliqua materia est; quia dicendo eam esse indefinitè extensam, dico ipsam latiùs extendi, quam omne id quod ab homine concipi potest.

Sed nihilominus existimo maximam esse differentiam, inter amplitudinem istius corporeæ extensionis, & amplitudinem divinæ, non dicam extensionis, ut pote quæ

propriè loquendo nulla est, sed substantiæ vel essentiæ, ideoque hanc simpliciter infinitam, illam autem indefinitam appello.

Cæterum non admitto quod pro singulari tua humanitate concedis, nempe reliquas meas opiniones posse constare, quamvis id quod de materiæ extensione scripsi refutetur; unum enim est ex præcipuis, meoque judicio certissimis Physicæ meæ fundamentis, profiteorque mihi nullas rationes satisfacere in ipsâ Physicâ, nisi quæ necessitatem illam, quam vocas Logicam sive contradictoriam, involvant; modò tantùm ea excipias, quæ per solam experientiam cognosci possunt, ut quod circa hanc terram unicus sit Sol, vel unica Luna, & similia. Cumque in reliquis à meo sensu non abhorreas, spero etiam his te facilè assensurum, si modo consideres præjudicium esse, quod multi existiment ens extensum, in quo nihil est quod moveat sensus, non esse veram substantiam corpoream, sed spatium vacuum duntaxat; Quodque nullum sit corpus nisi sensibile; atque nulla substantia, nisi quæ sub imaginationem cadat, ac proinde sit extensa.

5. Sed nulli præjudicio magis omnes assuevimus, quam ei, quod nobis ab ineunte ætate persuasit bruta animantia cogitare. Quippe nulla ratio nos movit ad hoc credendum, nisi quod videntes pleraque brutorum membra, in figurâ externâ & motibus, à nostris non multùm differre, unicumque in nobis esse credentes istorum motuum principium, animam scilicet, quæ eadem moveret corpus, & cogitaret, non dubitavimus quin alia talis anima in illis reperiretur.

Postquam autem ego advertissem, distinguenda esse duo diversa motuum nostrorum principia, unum scilicet planè mechanicum & corporeum, quod à sola spirituum vi, & membrorum conformatione dependet, potestque Anima corporea appellari; Aliud incorporeum mentem scilicet, sive Animam illam quam definis substantiam cogitantem, quæsivi diligentiùs an ab his duobus principiis orirentur animalium motus, an ab uno duntaxat. Cumque clarè perspexerim posse omnes oriri ab eo solo quod corporeum est & mechanicum, pro certo ac demonstrato habui, nullo pacto à nobis probari posse, aliquam esse in brutis Animam cogitantem. Nec moror astutias & sagacitates canum & vulpium, nec quæcunque alia quæ propter cibum, venerem, vel metum à brutis fiunt. Profiteor enim me posse perfacilè illa omnia, ut à solâ membrorum conformatione profecta, explicare.

Quamvis autem pro demonſtrato habeam, probari non poſſe aliquam eſſe in brutis cogitationem, non ideò puto poſſe demonſtrari nullam eſſe, quia mens humana illorum corda non pervadit. Sed examinando quidnam ſit hac de re maximè probabile, nullam video rationem pro brutorum cogitatione militare præter hanc unam, quod cum habeant oculos, aures, linguam, & reliqua ſenſuum organa ſicut nos, viriſimile ſit illa ſentire ſicut nos; & quia in noſtro ſentiendi modo cogitatio includitur, ſimilem etiam illis cógitationem eſſe tribuendam. Quæ ratio cum ſit maximè obvia, mentes omnium hominum à prima ætate occupavit. Sunt autem aliæ rationes multò plures & fortiores, ſed non omnibus ita obviæ, quæ contrarium planè perſuadent. Inter quas ſuos quidem locum obtinet, quod non ſit tàm probabile omnes vermes, culices, erucas, & reliqua animalia immortali Anima prædita eſſe, quàm machinarum inſtar ſe movere.

Primo, quia certum eſt in corporibus animalium, ut etiam in noſtris, eſſe oſſa, nervos, muſculos, ſanguinem, ſpiritus animales, & reliqua organa ita diſpoſita, ut ſe ſolis, abſque ullâ cogitatione, omnes motus, quos in brutis obſervamus, ciere poſſint. Quod patet in convulſionibus, cum mente invitâ machinamentum corporis, vehementiùs ſæpè ac magis diverſis modis ſolum ſe movet, quàm ope voluntatis ſoleat moveri. Deinde quia rationi conſentaneum videtur, cum ars ſit naturæ imitatrix, poſſintque homines varia fabricare automata, in quibus ſine ullâ cogitatione eſt motus, ut natura etiam ſua automata, ſed arte-factis longæ præſtantiora, nempe bruta omnia, producat; præſertim cùm nullam agnoſcamus rationem, propter quam, ubi eſt talis membrorum conformatio, qualem in animalibus videmus, cogitatio etiam debeat adeſſe; atque ideo majori admiratione dignum ſit, quod mens aliqua reperiatur in unoquoque humano corpore, quàm quod nulla ſit in ullis brutis.

Sed rationum omnium quæ beſtias cogitatione deſtitutas eſſe perſuadent, meo judicio præcipua eſt, quod quamvis inter illas unæ aliis ejuſdem ſpeciei ſint perfectiores, non ſecus quàm inter homines, ut videre licet in equis & canibus, quorum aliqui cæteris multò feliciùs quæ docentur, addiſcunt. Et quamvis omnes perfacilè nobis impetus ſuos naturales, ut iras, metus, famem, & ſimilia, voce vel aliis corporis motibus ſignificent, numquam tamen hactenus fuerit obſervatum, ullum brutum animal eò perfectionis de-

venisse, ut verâ loquelâ uteretur, hoc est, ut aliquid vel voce vel nutibus indicaret quod ad solam cogitationem, non autem ad impetum naturalem posset referri. Hæc enim loquela unicum est cogitationis in corpore latentis signum certum, atque ipsâ utuntur omnes homines, etiam quam maximè stupidi & mente capti, & linguâ vocisque organis destituti, non autem ullum brutum, eamque idcirco, pro verâ inter homines & bruta differentiâ, sumere licet.

Reliquas rationes cogitationem brutis adimentes brevitatis causâ hic omitto, velim tamen notari me loqui de cogitatione, non de vitâ, vel sensu, vitam enim nulli animali denego, ut pote quam in solo cordis calore consistere statuo; nec denego etiam sensum quatenus ab organo corporeo dependet. Sicque hæc mea opinio non tàm crudelis est erga belluas, quàm pia erga homines, Pythagoreorum superstitioni non addictos, quos nempe à criminis suspicione absolvit, quoties animalia comedunt, vel occidunt. Hæc autem omnia fortasse prolixiùs scripsi, quàm acumen ingenii tui requirebat; volui enim hoc pacto testari paucissimorum objectiones mihi hactenus æquè gratas fuisse ac tuas, humanitatemque & candorem tuum maximè tibi devinxisse omnium veræ

sapientiæ studiosorum cultorem observantissimum

RENATUM DESCARTES.

Egmondæ propè alchmariam
nonis Februarii 1649.

REPONSE DE MONSIEUR DESCARTES A MONSIEUR MORUS.

LETTRE LXVII.

Version nouvelle.

MONSIEUR,

Les loüanges dont vous me comblez sont plûtôt des marques de vôtre bonté qu'un effet de mon merite, qui ne sçauroit jamais les égaler.

Cette bienveillance que vous m'accordez, & que je dois à la lecture que vous

avez faite de mes écrits, me découvre si à plein la candeur & la generosité de vôtre ame, qu'elle vous a gagné toute mon amitié, quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoître d'ailleurs ; c'est pourquoi je me feray un veritable plaisir de répondre à vos questions. Vôtre premiere difficulté est sur la définition du corps que j'appelle une substance étenduë, & que vous aimeriez mieux nommer une substance sensible, tactile, ou impenetrable. Mais prenez garde, s'il vous plaist, qu'en disant une substance sensible, vous ne la définissez que par le rapport qu'elle a à nos sens, ce qui n'en explique qu'une proprieté, au lieu de comprendre l'essence entiere des corps, qui peuvent exister, quand il n'y auroit point d'hommes, ne dépend pas par conséquent de nos sens. Je ne vois donc pas pourquoy vous dites, qu'il est absolument necessaire que toute matiere soit sensible ; au contraire, il n'y en a point qui ne soit entierement insensible, si elle est divisée en parties beaucoup plus petites que celles de nos nerfs, & si elles ont d'ailleurs chacune en particulier un mouvement assez rapide.

A l'égard de ma preuve que vous appellez louche & presque sophistique, je ne l'ay employée que pour refuter la proposition de ceux qui croyent avec vous

que tout corps est sensible, ce que je fais à mon avis d'une maniere claire & demonstrative ; car un corps peut conserver toute sa nature corporelle, bien que les sens n'y apperçoivent ni mollesse, ni dureté, ni froideur, ni chaleur, ni enfin aucune autre qualité sensible.

A l'égard de l'erreur que vous semblez vouloir m'attribuer par la comparaison que vous faites de la cire, qui peut bien à la verité n'être ni quarrée, ni ronde, mais qui ne peut pas absolument n'avoir point de figure, faites s'il vous plaist attention au principe que j'ai établi, que toutes les qualitez sensibles du corps consistent dans le seul mouvement, ou le seul repos de ces petites parties ; ainsi pour tomber dans l'erreur dont vous parlez, j'aurois dû soutenir que le corps peut exister, sans que ses petites parties se meuvent ou soient en repos : c'est ce qui ne m'est jamais venu dans l'esprit ; donc on ne définit pas bien le corps une substance sensible.

Voyons presentement si on ne pourroit pas mieux la définir une substance impenetrable ou tactile dans le sens que vous l'expliquez : mais encore un coup, ce pouvoir d'être touché, ou cette impenetrabilité dans le corps, est seulement comme la faculté de rire dans l'homme, le

proprium quarto modo des regles communes de la Logique : mais ce n'eſt pas ſa difference veritable & eſſentielle, qui ſelon moy conſiſte dans l'étenduë ; & par conſéquent comme on ne définit point l'homme un animal riſible, mais raiſonnable, on ne doit pas auſſi définir le corps par ſon impenetrabilité, mais par l'étenduë, d'autant plus que la faculté de toucher & l'impenetrabilité ont relation à des parties, & préſuppoſent dans nôtre eſprit, l'idée d'un corps diviſé ou terminé, au lieu que nous pouvons fort bien concevoir un corps continu d'une grandeur indeterminée ou indefinie, dans lequel on ne conſidere que l'étenduë : mais Dieu, dites-vous, un Ange, & tout ce qui ſubſiſte par ſoi-même eſt étendu, ainſi vôtre définition eſt plus étenduë que le défini. Je n'ai pas coûtume de diſputer ſur les mots ; c'eſt pourquoy ſi l'on veut que Dieu ſoit en un ſens étendu, parce qu'il eſt par tout, je le veux bien : mais je nie qu'en Dieu, dans les Anges, dans nôtre ame ; enfin en toute autre ſubſtance qui n'eſt pas corps, il y ait une vraye étenduë, & telle que tout le monde la conçoit ; car par un être étendu, on entend communément quelque choſe qui tombe ſous l'imagination, que ce ſoit un eſtre de raiſon ou un eſtre réel, cela n'importe. Dans cet eſtre

eſtre on peut diſtinguer par l'imagination pluſieurs parties d'une grandeur determinée & figurée, dont l'une n'eſt point l'autre ; enſorte que l'imagination peut en transferer l'une en la place de l'autre ſans qu'on en puiſſe pourtant imaginer deux à la fois dans le même lieu. On n'en ſçauroit dire autant de Dieu, ni de nôtre ame, car ni l'un ni l'autre n'eſt du reſſort de l'imagination, mais ſimplement de l'intellection, & on ne ſçauroit les ſeparer par parties, ſur tout en parties qui ayent des grandeurs & des figures determinées. Enfin nous comprenons aiſément que l'Ame, Dieu, & pluſieurs Anges enſemble, peuvent eſtre en même temps dans le même lieu ; d'où l'on conclut viſiblement que nulles ſubſtances incorporelles ne ſçauroient être proprement étenduës, & qu'on ne peut les concevoir que comme une certaine vertu ou force, qui bien qu'apliquée à des choſes étenduës, ne ſont pas pour cela étenduës : comme le feu eſt dans le fer rouge, ſans qu'on puiſſe dire pour cela que le feu eſt fer. Si quelques-uns confondent l'idée de la ſubſtance avec la choſe étenduë, cela vient du préjugé où ils ſont que tout ce qui exiſte, ou eſt intelligible, eſt en même temps imaginable : en effet, rien ne tombe ſous l'imagination, qui ne ſoit en

quelque maniere étendu ; & comme on peut dire que la santé ne convient qu'à l'homme seul, quoi qu'on puisse dire par analogie que la Medecine, l'air temperé, & plusieurs autres choses sont saines ; ainsi je dis qu'il n'y a d'étenduë que dans les choses qui tombent sous l'imagination, comme ayant des parties distinctes les unes des autres, & qui sont d'une grandeur & d'une figure déterminée, quoy qu'on nomme aussi d'autres choses étenduës, mais seulement par analogie.

A l'égard de vôtre seconde difficulté, si nous examinons ce que c'est que cet estre étendu que j'ay écrit, nous trouverons que ce n'est autre chose que l'espace que le vulgaire croit être quelquefois plein, quelquefois vuide, quelquefois réel, d'autres fois imaginaire ; car dans un espace, quelque vuide qu'on se l'imagine, on se figure aisément differentes parties de grandeur, & de figures déterminées, & on les peut transferer par un effet de la même imagination les unes dans le lieu des autres, mais on n'en sçauroit concevoir en aucune maniere deux se penetrer mutuellement ensemble dans le même lieu.

Parce qu'il répugne au bon sens que cela arrive, & qu'aucune partie de l'espace ne soit ôtée ; or comme je faisois at-

tention que des proprietez si réelles ne pouvoient se trouver que dans un corps réel, j'ai osé assurer qu'il n'y avoit aucun espace absolument vuide, & que tout estre étendu étoit veritablement corps ; en quoy je n'ay pas fait difficulté d'être d'un sentiment contraire à celuy de ces grands hommes dont vous parlez : je veux dire, Epicure, Democrite & Lucrece ; car j'ai vû que bien loin de s'attacher à une raison solide, ils se sont laissez entraîner aux préjugez communs de l'enfance ; car bien que nos sens ne nous representent pas toujours les corps qui sont hors de nous, tels qu'ils sont absolument selon le rapport qu'ils ont avec nous, & qu'ils peuvent nous être utiles ou nuisibles (comme j'ay dit dans l'art.3. de la seconde partie p.67.) nous avons cependant porté ce jugement dans nôtre enfance, qu'il n'y a dans le monde, que ce que les sens nous representent ; qu'ainsi il n'y avoit point de corps qui ne fût sensible, & que tout lieu où nous ne sentons rien étoit vuide. Puis qu'Epicure, Democrite & Lucrece ont donné dans ce préjugé comme les autres, je ne dois rien à leur autorité.

Mais je suis surpris qu'avec toute vôtre penetration, & voyant d'ailleurs que vous ne sçauriez nier, que tout espace ne soit rempli de quelque substance, puis-

qu'il a réellement toutes les proprietez de l'étenduë, vous aimiez mieux dire que l'étenduë divine remplit l'espace où il n'y a nul corps, que d'avoüer qu'il ne peut y avoir absolûment d'espace sans corps : car comme j'ai dit ci-dessus, cette prétenduë extension de Dieu ne sçauroit être en aucune maniere le sujet des proprietez veritables que nous appercevons distinctement en tout espace ; car enfin Dieu ne peut tomber sous l'imagination, on ne peut distinguer en luy des parties qui soient figurées, & qu'on puisse mesurer. Vous n'avez point de peine, dites-vous, à croire qu'il n'y a pas naturellement de vuide, mais vous voudriez sauver la puissance divine, qui en ôtant tout ce qui est dans un vase, peut selon vous empêcher que ses côtez ne se réünissent.

Je sçai que mon intelligence est finie, & que le pouvoir de Dieu est infini, ainsi je n'y prétens pas mettre des bornes ; mais je me contente d'examiner ce que je puis concevoir ou non, & je me garde bien de porter aucun jugement contraire à ma perception ; c'est pourquoy j'assure hardiment que Dieu peut faire tout ce que je conçois possible, sans avoir la temerité de dire, qu'il ne peut pas faire ce qui repugne à ma maniere de concevoir : je dis seulement, cela im-

plique contradiction ; ainsi voyant qu'il repugne à ma maniere de concevoir, qu'on oste tout corps d'un vase, & qu'il y reste cependant une étenduë que je ne conçois pas autrement que je concevois auparavant le corps qui y estoit contenu, je dis qu'il implique contradiction, qu'une telle étenduë y reste après que le corps en a été osté, & que par conséquent les costez d'un vase doivent se raprocher, ce qui s'accorde avec mes autres opinions ; car je dis ailleurs que tout mouvement est en quelque façon circulaire ; d'où il s'ensuit qu'on ne comprend pas bien distinctement que Dieu oste toute la matiere d'un vase, sans qu'un autre corps, ou du moins les costez du vase prennent sa place par un mouvement circulaire.

3. C'est dans le même sens que je dis aussi qu'il y a de la contradiction à dire qu'il y ait des atomes que l'on conçoive étenduës, & en même temps indivisibles, parce que bien que Dieu ait pû les former telles qu'aucune creature ne peut les diviser certainement, nous ne pouvons comprendre qu'il ait pû se priver de la faculté de les diviser lui-même. Pour vôtre comparaison, que ce qui est fait ne sçauroit ne pas l'être, elle n'est point du tout juste. Nous ne prenons pas pour marque d'impuissance, quand quelqu'un ne peut

pas faire ce que nous ne comprenons pas être possible, mais seulement lors qu'il ne peut pas faire quelque chose que nous concevons clairement être possible. Or nous concevons que la division d'une atome est une chose possible, puisque nous la concevons étenduë ; ainsi si nous jugeons que Dieu ne peut pas faire ce que nous concevons pourtant être possible : nous ne concevons pas de la même maniere, qu'il puisse se faire, que ce qui a été fait, ne le soit pas ; au contraire, nous concevons bien clairement que cela est impossible, & qu'ainsi il n'y a aucun défaut de puissance en Dieu de ce qu'il ne le fait pas. A l'égard de la divisibilité de la matiere, ce n'est pas la même chose ; car bien que je ne puisse pas compter toutes les parties en quoi elle est divisible, & que par conséquent je dise que leur nombre est indéfini, cependant je ne sçaurois assurer que Dieu ne puisse jamais terminer cette division, parce que je sçai que Dieu peut faire plus que je ne sçaurois comprendre, & j'ai même avoüé dans l'article 34. page 98. que cette division indefinie de certaines parties de la matiere devoit arriver.

4. Ne regardez point comme une modestie affectée, mais comme une sage précaution, à mon avis, lors que je dis

qu'il y a certaines choses plûtôt indefinies qu'infinies ; car il n'y a que Dieu seul que je conçoive positivement infini. Pour le reste, comme l'étenduë du monde, le nombre des parties divisibles de la matiere, & autres semblables, j'avoue ingenument, que je ne sçai point si elles sont absolument infinies ou non. Ce que je sçai, c'est que je n'y connois aucune fin, & à cet égard je les appelle indefinies.

Et bien que nôtre esprit ne soit ni la regle des choses, ni celle de la verité, du moins doit-il l'être de ce que nous affirmons ou nions : en effet, rien de plus absurde & de plus inconsideré, que de vouloir porter un jugement sur des choses ausquelles de nôtre propre aveu nos perceptions ne sçauroient atteindre.

Or je suis surpris que non-seulement vous sembliez vouloir le faire, puisque vous dites, si l'étenduë est seulement infinie par rapport à nous, elle sera veritablement finie, &c. mais que vous imaginiez encore une étenduë divine qui aille au-delà de celle des corps ; car c'est supposer que Dieu a des parties separées les unes des autres, qu'il est divisible, & que toute l'essence des corps luy convient entierement.

Mais pour lever tous vos doutes, lors que je dis que l'étendue de la matiere

est infinie, je crois que cela suffit pour empêcher qu'on ne s'imagine un lieu au-delà d'elle, où les petites parties de mes tourbi lons puissent s'échapper ; car quelque part où l'on conçoive ce lieu-là, il y a selon moy quelque matiere, parce qu'en disant qu'elle est étenduë d'une maniere indefinie, je dis qu'elle s'étend au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir.

Cependant je crois qu'il y a une grande difference entre l'amplitude ou la grandeur de cette étenduë corporelle & celle de Dieu que je ne nomme point étenduë, parce qu'à proprement parler il n'y en a point en luy, mais seulement immensité de substance ou d'essence, c'est pourquoi j'appelle celle-ci simplement infinie, & l'autre indefinie.

Au reste je n'admets point ce que vous m'accordez honnestement, que mes autres opinions peuvent subsister indépendamment de l'étenduë de la matiere ; car selon moy, c'est là un des principaux fondemens de ma Physique, & j'ajoute que rien ne me sçauroit satisfaire dans cette science, que ce qui comprend cette necessité logique, ou contradictoire, comme vous l'appellez, c'est-à-dire necessité où nous conduit nôtre raisonnement, pourvû que vous en exceptiez ce que l'on ne peut connoître que par la seu-

le experience, comme qu'il n'y a qu'un Soleil, qu'une Lune autour de cette terre, &c.

Et comme vous n'estes pas éloigné de mes sentimens pour le reste, j'espere que vous admettrez facilement ceux-ci, si vous considerez que c'est un préjugé de ne pas regarder comme vraye substance corporelle tout estre étendu qui n'a rien qui frappe les sens, & de luy donner seulement le nom de vuide ; enfin qu'il n'y a aucun corps qui ne soit sensible, & qu'il n'y a aucune substance qui ne tombe sous l'imagination, & qui par conséquent ne soit étenduë.

Mais le plus grand de tous les préjugez que nous ayons retenu de nôtre enfance, est celuy de croire que les bêtes pensent. La source de nôtre erreur vient d'avoir vû que plusieurs membres des bêtes n'étoient pas bien differens des nôtres pour la figure & les mouvemens, & d'avoir crû que nôtre ame étoit le principe de tous les mouvemens qui sont en nous, qu'elle donnoit le mouvement au corps, & qu'elle étoit la cause de nos pensées. Cela supposé, nous n'avons point fait de difficulté de croire qu'il y eût dans les bêtes quelque ame semblable à la nôtre : mais ayant pris garde après y avoir bien pensé, qu'il faut distinguer deux differens

principes de nos mouvemens ; l'un tout-à-fait mechanique & corporel, qui ne dépend que de la seule force des esprits animaux, & de la configuration des parties, & que l'on pourroit appeller ame corporelle, & l'autre incorporelle, c'est-à-dire, l'esprit ou l'ame que vous définissez une substance qui pense, j'ai cherché avec grand soin si les mouvemens des animaux provenoient de ces deux principes ou d'un seul. Or ayant connu clairement qu'ils pouvoient venir d'un seul, c'est-à-dire du corporel & du mechanique, j'ai tenu pour démontré que nous ne pouvions prouver en aucune maniere qu'il y eût dans les animaux une ame qui pensât. Je ne m'arrête point à ces tours & finesses des chiens & des renards, ni à toutes les choses que les bêtes font, ou par crainte, ou pour attraper à manger, ou enfin pour le plaisir. Je m'engage à expliquer tout cela très-facilement par la seule conformation des membres des animaux ; cependant quoi que je regarde comme une chose demontrée, qu'on ne sçauroit prouver qu'il y ait des pensées dans les bêtes, je ne crois pas qu'on puisse démontrer que le contraire ne soit pas, parce que l'esprit humain ne peut penetrer dans le cœur pour sçavoir ce qui s'y passe : mais en examinant ce qu'il y a de plus probable là-dessus, je ne vois aucune raison qui prouve que les bêtes pensent, si ce n'est qu'ayant des yeux, des oreilles, une langue, & les autres organes des sens tels que nous, il est vrai-semblable qu'elles ont du sentiment comme nous, & que comme la pensée est enfermée dans le sentiment que nous avons, il faut attribuer au leur une pareille pensée. Or comme cette raison est à la portée de tout le monde, elle a prévenu tous les esprits de l'enfance. Mais il y en a d'autres plus fortes, & en plus grand nombre, pour le sentiment contraire, qui ne se presentent pas si facilement à l'esprit de tout le monde ; comme par exemple, qu'il est plus probable de faire mouvoir comme des machines, les vers de terre, les moucherons, les chenilles, & le reste des animaux, que de leur donner une ame immortelle.

1. Parce qu'il est certain que dans le corps des animaux, ainsi que dans les nôtres, il y a des os, des nerfs, des muscles, du sang, des esprits animaux, & autres organes disposez de telle sorte qu'ils peuvent produire par eux-mêmes, sans le secours d'aucune pensée, tous les mouvemens que nous observons dans les animaux, ce qui paroît dans les mouvemens convulsifs, lorsque malgré l'ame même, la machine du corps se meut souvent

avec plus de violence & en plus de differentes manieres qu'il n'a coûtume de le faire avec le secours de la volonté : d'ailleurs, parce qu'il est conforme à la raison que l'art imitant la nature, & les hommes pouvant construire divers automates, où il se trouve du mouvement sans aucune pensée, la nature puisse de son côté produire ses automates, & bien plus excellens, comme les brutes, que ceux qui viennent de main d'homme, sur tout ne voyant aucune raison pour laquelle la pensée doive se trouver par tout où nous voyons une conformation de membres telle que celle des animaux, & qu'il est plus surprenant qu'il y ait une ame dans chaque corps humain, que de n'en point trouver dans les bêtes.

Mais la principale raison, selon moy, qui peut nous persuader que les bêtes sont privées de raison, est que, bien que parmy celles d'une même espece, les unes soient plus parfaites que les autres, comme dans les hommes, ce qui se remarque particulierement dans les chevaux & dans les chiens, dont les uns ont plus de disposition que les autres à retenir ce qu'on leur apprend, & bien qu'elles nous fassent toutes connoître clairement leurs mouvemens naturels de colere, de crainte, de faim, & d'autres semblables, ou

par la voix, ou par d'autres mouvemens du corps, on n'a point cependant encore observé qu'aucun animal fût parvenu à ce degré de perfection d'user d'un veritable langage, c'est-à-dire qui nous marquât par la voix, ou par d'autres signes, quelque chose qui pût se rapporter plûtôt à la seule pensée, qu'à un mouvement naturel ; car la parole est l'unique signe & la seule marque assurée de la pensée cachée & renfermée dans le corps ; or tous les hommes les plus stupides & les plus insensez, ceux même qui sont privez des organes de la langue & de la parole, se servent de signes, au lieu que les bêtes ne font rien de semblable, ce que l'on peut prendre pour la veritable difference entre l'homme & la bête.

Je passe pour abreger les autres raisons qui ôtent la pensée aux bêtes. Il faut pourtant remarquer, que je parle de la pensée, non de la vie, ou du sentiment ; car je n'ôte la vie à aucun animal, ne la faisant consister que dans la seule chaleur du cœur. Je ne leur refuse pas même le sentiment autant qu'il dépend des organes du corps. Ainsi mon opinion n'est pas si cruelle aux animaux, qu'elle est favorable aux hommes : je dis, à ceux qui ne sont point attachez aux réveries de Pi-

thagore, puisqu'elle les garantit du soupçon même de crime, quand ils mangent ou tuent les animaux.

Je me suis peut-être plus étendu qu'il ne falloit, & que la vivacité de mon esprit ne le demandoit : mais j'ai voulu vous montrer par là que de toutes les objections qu'on m'a faites jusques icy, il n'y en a aucunes qui m'ayent été aussi agreables que les vôtres, & que vos manieres honnêtes, & vôtre candeur vous ont entierement gagné celuy qui a un attachement inviolable pour tous les amateurs de la veritable Philosophie. Je suis, &c.

Votre très-humble &c.
RENE' DESCARTES.

A Egmont près d'Almarc le 5. Févr. 1649.



CLARISSIMO VIRO NOBILISSIMOQUE PHILOSOPHO RENATO DESCARTES. HENRICUS MORUS ANGLUS.

REPLICATIO.

LETTRE LXVIII.

OPinionis quam de te concepi, nuperisque meis litteris apud te testatus sum, quanta quanta sit (vir illustrissime) me non pœnitet, nec unquam, sat scio, poterit pœnitere. Quin & adauget plurimùm tui apud me existimationem, quod ad stupendam illam mentis tuæ amplitudinem, divinumque acumen, suavitas tanta morum accesserit & humanitas. Quam certè ut nunquam suspectam habui, ita nunc sanè eruditissimas tuas litteras habeo pro certissimo illius argumento. Cæterum ne tanti favoris te pœniteat, quasi in servum caput collati, neve vilescat meum erga te

ſtudium, atque amor, tanquam ab abjecto jacentique animo profectus, quo tandem modo reſponſa tua mihi ſatisfecerint, palam, uti hominem liberum decet, aperteque profitebor. Quod tamen ne nimium tibi vel mihi ipſi negotium faceſſat, fuſiores orationis texturas miſſas faciens, rem totam in inſtantias quaſdam breves, aut ſaltem notatiunculas ſuper ſingulis reſponſorum tuorum periculis compingam.

Ad reſponſum circa primam difficultatem inſtantia.

I.

Definiri ab habitudine ad ſenſus noſtros, &c.

Hîc regeri poteſt; cum radix rerum omnium ac eſſentia, in æternas defoſſa lateat tenebras, rem quamlibet neceſſariò definiri ab habitudine aliquâ. Quæ habitudo proprietas dici poteſt in ſubſtantiis, cum non ſit ſubſtantia, quamvis agnoſcam libenter proprietates alias aliis eſſe priores. Hoc autem tantum me voluiſſe, ſatiùs nimirum eſſe per adæquatam quamlibet proprietatem, quàm per formam, quam vocant, definito latiorem, rem definiviſſe. Porrò cum ipſe corpus definis rem extenſam, ipſam illam extenſionem inſuper adnoto conſiſtere in habitudine quâdam partium ad ſe invicem, quatenus aliæ

aliæ extra alias productæ ſunt; Quam habitudinem non eſſe rem abſolutam, manifeſtum eſt.

II.

Quamvis nulli homines exiſtant.

Si omnes mortales conniverent, ſol tamen non exueret ſuam videndi aptitudinem, quamprimum oculos aperuerint denuò, ut neque ſecuris, ſecandi, quamprimum ligna aut lapides oblati fuerint.

III.

Nervorum noſtrorum particulis multò minores.

Deum tamen artificem adaptare poſſe credo nervos ſatis exiguos exiguis iſtis materiæ particulis, ac proindè ſenſibilitatem materiæ, hoc modo comminutæ, integram manere. Porrò hæ particulæ à motu ceſſare poſſunt, atque coaleſcere, noſtriſque hoc modo nervis ſenſibiles denuò evadere; quod de ſubſtantiâ incorporeâ nullo modo verum eſt.

IV.

Quamvis non ſit ad ſenſum molle, &c.

Certum eſt aut ad nervos noſtros ſenſorios durum fore vel molle, &c. aut ſaltem ad iſtiuſmodi nervos, quales, ſi vellet, Deus fabricare poterit, ut modò monuimus, atque hoc ſatis eſt, quamvis Deus numquam fabricaturus ſit iſtiuſmodi nervos. Ut reverâ partes terræ verſus centrum ſunt

ex ſe viſibiles, quamvis numquam extrahendæ ſint in Solis conſpectum, nec eò deſcenſurus ſit quiſquam cum lychno, vel lampade.

V.

Eſt tantùm, ut in homine riſibilitas, proprium quarto modo

Quod ſi ratio etiam aliis competeret animalibus, rectiùs definiretur homo animal riſibile, quàm rationale. Nondum autem à quopiam demonſtratum eſt, tangibilitatem aut impenetrabilitatem proprias eſſe ſubſtantiæ extenſæ affectiones, quamvis corporis eſſe meritò quivis agnoverit. Equidem poſſum clarè concipere ſubſtantiam extenſam, quæ nullam ullo modo habeat tangibilitatem, vel impenetrabilitatem. Igitur tangibilitas vel impenetrabilitas non immediatè ſubſtantiam extenſam conſequitur, quatenus extenſa eſt.

V I.

Atqui nego veram extenſionem, &c.

Per veram extenſionem intelligis quam tangibilitas & impenetrabilitas comitatur. Hanc ipſe etiam nego in Deo, nudiſve mente vel Angelo reperiri. Interea tamen aſſero aliam eſſe extenſionem æquè veram, quamvis non æquè vulgarem, Scholiſque tritam, quæ in Angelis menteque humana, ut terminos, ita & figuram habet, ſed pro imperio Angeli

mentiſque variabilem. Menteſque ſive animas noſtras atque Angelos, eâdem prorſus manente ſubſtantiâ, contrahere ſe poſſe, & certos denuò ad limites ſe expandere.

V I I.

Nihil eſſe intelligibile niſi quod ſit imaginabile, &c.

Equidem aliquanto ſum pronior in illam Ariſtotelis ſententiam ὅτι ἄνευ τῶν φαντασμάτων οὐκ ἔςι νοῆσαι. Sed hîc quiſque mentis ſuæ vires experiatur.

Ad reſponſum circa ſecundam difficultatem.

Inſtantia I.

Unas in locum aliarum imaginatione transferre.

Mea quidem imaginatio non poteſt; nec concipere, ſi transferantur, quin unæ vacui ſpatii partes abſorbeant alteras, penituſque coincidant, & penetrent ſe invicem.

I I.

Nec dubitavi à magnis viris Epicuro, Democrito, &c.

Nullus dubito, quin optimo jure diſſentias, cum non ſolùm iſtis, ſed univerſis Naturæ interpretibus longè major ſis (meâ ſententiâ) longeque auguſtior.

III.

Quin aliqua in omni spatio substantia sit, &c.

Id sanè concessi pacis ergo. Sed clarè mihi non constat. Nam si Deus hanc mundi universitatem annihilaret, & multò post aliam crearet de nihilo; intermodium illud, seu absentia mundi, suam haberet durationem quam tot dies, anni, vel sæcula mensurassent. Non existentis igitur est duratio, quæ extensio quædam est. Ac proinde Amplitudo Nihili, puta vacui, per ulnas vel orgyas mensurari potest; ut non existentis, in suâ non existentiâ, duratio, per horas, dies, mensesque mensuratur. Sed concedo, quamvis nondum vi coactus, in omni spatio aliquam substantiam inesse; neque tamen corpoream; cum extensio, sive præsentia divina, possit esse subjectum mensurabilitatis. V. g. præsentiam, sive extensionem divinam, occupare assero unam alteramque orgyam, in hoc vel illo vacuo, nec tamen omninò sequi Deum esse corporeum, ut patet ex supra dictis, instantiâ 5. Sed super hâc re est agendum alibi.

IV.

Dico implicare contradictionem, ut talis extensio, &c.

Sed hîc libenter quærerem, numquid necesse sit, ut aut talis extensio sit, qualem in corpore concipis, aut nulla. Deinde, cum & alias res præter corpora extendi suo modo concesseris, annon analogica illa extensio, quam vocas, vices obeat extensionis corporeæ, atque ita illam vim contradictoriam retundat. Præsertim cùm analogica hac extensio ad propriè dictam tàm propè accedat, ut sit mensurabilis, certosque pedum ulnarumve numeros occupet.

V.

Nullum motum dari, nisi quodammodo circularem.

Hoc necessario consequi concedo, necessitate puta Physicà, supponendo duntaxat, omnia corporibus plena, nullamque extensionem aliam integram mundi extensionem excedere, quâ in parte ego satis sum securus; sed inexpugnabilem hanc contradictionis vim fateor me nondum satis deprehendisse.

Ad responsum circa tertiam difficultatem.

Quæ concipiantur extensæ ac simul indivisibiles.

Cùm mentem tuam sic explicueris, nulla inter nos est controversia.

Ad responsum circa quartam difficultatem.

Instantia I.

An sint simpliciter infinita, nec ne, profiteor me nescire.

Haud tamen latere te potest, quin sint vel simpliciter infinita, vel reverà finita; quamvis utrum horum sint, tàm facile statuere non possis. Quod autem vortices tui non disrumpantur & fatiscant, non obscurum videatur judicium, mundum reverà esse infinitum. Ipse tamen intereà liberè profiteor, quamvis audacter possim assentire huic axiomati. *Mundus finitus est, aut non finitus*, vel, quod idem hic est, *infinitus*, me tamen non posse plenè animo complecti rei cujusvis infinitudinem. Sed illud imaginationi meæ hic accidere, quod Julius Scaliger alicubi scribit de dilatatione & contractione Angelorum, non posse scilicet se in infinitum extendere, nec in puncti ἐς δεγότητα coangustare. Qui autem Deum positivè infinitum agnoscit (i. e.) ubique existentem, quod tu meritò facis, non video, si liberæ rationi permittatur quod hæsitet, quin continuò etiam admittat nullibi otiosum, sed eodem jure, eâdemque facilitate, qua hanc nostram ubi nos degimus, vel quousque oculi, animusque noster pervadit, materiam ubique produxisse. Sed fusiùs acturus eram quà institui, hunc impetum supprimo ne tibi sim molestior.

I I.

Cùm ais, si tantùm quoad nos sit infinita, revera erit finita.

Aio; addoque insuper consequentiam esse manifestissimam, quoniam particula (*tantùm*) planè excludit omnem infinitatem à re, quæ tantùm quoad nos dicitur infinita, ac proindè revera erit finita extensio. Mentem autem meam hic attingere ea de quibus pronuncio, cum planissimè mihi constet, mundum aut finitum esse, aut infinitum, ut paulò ante insinuavi.

III.

Atque ita supponere Deum habere partes extra partes, & esse divisibilem, omnemque prorsus rei corporeæ essentiam illi tribuere.

Nullam tribuo. Nego enim extensionem corpori competere, quatenus corpus est, sed quatenus ens, aut saltem substantia est: Præterea cum Deus, quantum mens humana Deum capit, si totus ubique, integrâque suâ essentiâ omnibus locis sive spatiis spatiorumque punctis, adsit, non sequitur quod partes haberet extra partes, aut quod consequens est, quod sit divisibilis, quamvis arctè confertimque loca omnia occupet, nullis relictis intervallis. Unde præsentiam, seu amplitudinem, ut ipse vocas divinam, mensurabilem agnoscam; Deum autem ipsum divisibilem, nullo modo.

Quod autem Deus singula mundi pun-

cta occupet, fatentur ad unum omnes tàm Idiotæ quàm Philosophi, ipseque clarè & dictinctè animo percipio, & complector. Jam verò eodem modo se habet essentia divina, intra atque extra mundum, ita ut si fingamus mundum claudi cœlo stellato visibili, centrum divinæ essentiæ, totalisque ejus præsentia, eodem modo repeteretur extra cœlum stellatum, quo intra clarè concipimus repeti, atque reiterari. Hanc autem repetitionem centri divini, quæ mundum occupat, ulterius productam, infinita par est extra cœlum visibile spatia secum expandere, quam nisi comitetur materia tua indefinita, actum erit de tuis vorticibus. Atque ut hæc molliora videantur, experiamur assensus nostros in successivâ Dei duratione.

Deus est æternus, h. e. vita divina omnes sæculorum evolutiones, rerumque rationes, præteritarum, futurarum, & præsentium simul comprehendit. Hæc tamen vita æterna singulis etiam temporis insidet quasi, atque inequitat momentis; ita ut rectè vereque dicamus Deum per tot dies, menses, horasve suâ æternitate fretum. Exempli causâ, si supponamus mundum ante centum annos conditum, annon integra illa, omniaque complectens Dei æternitas per horas, dies, menses & annos (puta centum) succedentes ad hunc usque

usque diem duravit? At verò nihilo aliter est Deus à mundo condito, ac fuit ante mundum conditum.

Manifestum igitur est præter æternitatem infinitam, in Deum etiam cadere durationis successionem. Quod si admittimus, cur non extensionem etiam infinita spatia adimplentem pariter ac infinitam durationis successionem illi tribuamus?

Imò verò quoties altiùs & antiquisitius istis de rebus mecum cogito, eâ sum in sententiâ, quod utraque extensio tàm spatii quàm temporis, non entibus juxta atque entibus competere posset. Suspicorque æque ex præjudicio fieri posse, cum omnia ea quæ sensu manibusque usurpamus, utpote crassa & corporea, semper sint extensa, quod è contra omnia extensa protinus concludimus corporea, quàm quod ullum sensus præjudicium facit, ut putemus aliqua, quæ non sunt corporea, extendi.

Quod autem extensio cadat in non ens, ex eo conjecturam capimus, quod extendi, nihil aliud innuit, nisi partes extare extra partes. *Pars* autem & *totum*, *subjectum* & *adjunctum*, *causa* & *effectum*, *adversa* & *relata*, *contradicentia* & *privantia*, & id genus universa notiones Logicæ sunt, easque tam non entibus quam entibus applicamus: Unde non sequitur, quod quic-

quid concipimus partes habere extra partes, ens sit reale concipiendum.

Sed quoties hic colluctantur mentes humanæ cum propriis umbris, aut lascivientium catulorum instar propriis ludunt cum caudis? Nam istiusmodi profectò pugnæ atque lusus sibi instituuntur à mente nostrâ, dum rationes modosque Logicos, juxta quos res externas considerat, non advertit, suos duntaxat esse cogitandi modos, sed putans eos esse aliquid in rebus ipsis à se dictinctum, suam captando quasi caudam ad lassitudinem usque luditur, miseréque illaqueatur. Sed plura quam vellem imprudens hic effutii: Ad reliqua propero.

IV.

Vbicumque enim locus ille concipiatur, ibi ad aliqua materia est.

Næ tu hîc cautus homo es, & eleganter modestus, admittis tamen tandum mundum esse infinitum, si Aristoteles infinitum rectè definivit. Phys. lib. 3. οὐ ἀεὶ τι ἔξω ἐστιν, cujus aliquid semper est extra. Nihil nunc est ulteriùs, quod dissideamus.

V.

Sed nihiolminus existimo maximam esse differentiam, Inter amplitudinem istius corporeæ extensionis, &c.

Et ipse pariter existimo immane quantum differre divinam amplitudinem & corpoream. Primò, quod illa sub sensum cadere non possit, hæc possit sub sensum cadere. Deinde, quod illa sit increata & independens, hæc dependens & creata. Illa porrò penetrabilis, per omnia pervadens, hæc crassa & impenetrabilis. Denique, quod quod illa ex totalis & integræ essentiæ repetitione ubiquitariâ, hæc ab externâ; sed immediatâ partium applicatione & juxta positione orta sit; ita ut nemo nisi plumbeus planè sit, atque insigniter hebes, suspicari possit,

Impia nos rationis inire elementa, viamque
Indogredi sceleris, (ut & ille loquitur.)

Præsertim cùm ex Theologis sint, iisque aliàs fortasse sat scrupulosis, qui tamen agnoscunt Deum, si voluisset, potuisse mundum ab æterno creare; Et tamen æque absurdum videtur infinitam durationem, ac magnitudinem infinitam mundo tribuere.

VI.

Vnum enim est ex præcipuis meoque judicio certissimis Physicæ meæ fundamentis.

Quod sit materia indefinitè saltem extensa, nullumque vacuum fundamentum esse Physicæ tuæ apprimè necessarium sat intelligo; & certè nullus dubito, quin verum sit; sed an veram demonstrandi rationem insequutus sis, id equidem ambi-

go ; cum principium illius demonſtrationis ſit, *omne extenſum eſſe reale, ac corporeum* : Quod mihi fateor nondum conſtare, ob rationes à me ſupra datas. Imò verò ut ingenuè fatear, quod mihi jam in mentem venit, ſi neque nudum ſpatium, prout poſtulat tua demonſtratio, nec Deus omninò extenditur, ne indefinitâ quidem materiâ opus eſt tuæ Philoſophiæ, certus finituſque ſtadiorum numerus ſuffecerit. Mundi enim hujus finiti latera non habebunt quò recedant, nec dehiſcere poterunt medii vortices, ne intermedium ſpatium extendatur, novaſque non ens induat dimenſiones. Sed tamen naturalis impetus aliò me præcipitat, in hanc utique fidem, fœcunditatem nempe divinam, cum nullibi ſit otioſa, ubique locorum materiàm produxiſſe, nullis vel anguſtiſſimis prætermiſſis intervallis.

Quæ tam facilè cum admitto, Philoſophia tua apud me non corruet ob defectum dicti fundamenti. Planéque video Phyſices tuæ veritatem non tam apertè & oſtenſivè ſe exerere, in hoc vel illo articulo, quàm ex univerſo omnium filo, & texturâ eluceſcere, ut ipſe rectiſſimè mones Part. 4. artic. 125. Quòd ſi quis integram tuæ Philoſophiæ faciem ſimul contuetur, tàm concinna eſt, ſibique juxta ac rerum phænomenis conſona, ut meritò imaginetur, ſe naturam ipſam opificem vidiſſe ab hoc polito ſpeculo enitentem.

Ad reſponſum circa difficultatem ultimam.

Inſtantia I.

Sed nulli præjudicio magis omnes aſſuevimus, &c.

Quod mihi de me ipſo conſtat plus quam ſatis ; ab hujuſce enim præjudicii laqueis ſentio me expediri non poſſe ullo modo.

I I.

Profiteor enim me poſſe perfacilè illa omnia, ut à ſolâ membrorum conformatione profecta, explicare.

Læta ſanè & jucunda Provincia, hoc ſi præſtiteris ; & credo quantum ingenium humanum poterit, te hâc in re præſtiturum (in quintâ ſextave parte Phyſices tuæ, quas ut audio ferè à te perfectas jam eſſe & abſolutas, ita avidè expecto, efflictimque rogo, ut quamprimum poſſit fieri, lucem videant, vel potius ut nos in ipſis ulteriorem naturæ lucem videamus) ſed ad rem redeo ; Hoc inquam ſi præſtiteris, agnoſco te demonſtraſſe, in brutis amantibus ineſſe animam neminem demonſtrare poſſe. Sed interea loci, quod & ipſe ſubmones, quod non ſit anima in brutis, te necdum demonſtraſſe, nec demonſtrare poſſe ullo modo.

III.

Præter hanc unam, quod cum habeant oculos, aures, &c.

Maximum meo judicio argumentum est, quod tàm subtiliter sibi præcaveant & prospiciant, ut narratiunculis veris pariter ac mirandis, si otium esset demonstrare possem. Sed credo te in consimiles historias incidisse, meæ autem in nullis extant libris.

IV.

Quod non sit tàm probabile omnes vermes, culices, erucas, &c.

Nisi fortè imaginemur istiusmodi animas, vitæ mundi, ut appellat Ficinus, arenam quasi esse ac pulverem; & infinita ferè ex isto penario animarum agmina, fatali quodam impetu in præparatam materiam semper prolabi. Sed concedo hæc citiùs dici posse quàm demonstrari.

V.

Ut aliquid voce vel nutibus indicaret, &c.

Annon canes annuunt caudis ut nos capitibus? annon brevibus latratibus cibum sæpius ad mensam mendicant. Imò verò aliquando Domini cubitum pede, quâ possunt cum reverentiâ tangentes, quasi sui oblitum, blando hoc eum signo commonefaciunt.

VI.

Quàm maximè stupidi ac mente capti, &c. non autem ullum brutum, &c.

Nec infantes ulli, per aliquàm multa saltem mensium spatia, quamvis plorent, rideant, irascantur, &c. Nec diffidis tamen, opinor, quin infantes sint animati, animamque habeant cogitantem.

Responsa hæc sunt (vir illustrissime) quæ tuis præclaris responsis mihi visum est reponere. Quæ an æquè grata futura sint, ac nuperæ meæ objectiones, sanè præsagire non possum.

Humanitas tua quam versus istas perspexi, & diuturnior cum scriptis tuis consuetudo, audentiorem me fecerunt; vereor ne fuerim prolixus nimiùm ac molestus.

Equidem fermè oblitus eram potissimi mei instituti, quod non fuit æternas tecum altercationes reciprocare; sed cum hanc oportunitatem sim nactus, tanti viri de rebus quæ se obtulerint Philosophicis judicium placidè experiri, & præcipuè si quas difficultas emerserit inter legendos tuos libros, teipsum audire interpretantem. Quam profectò gratiam si lubens facilisque concesseris, summoperè me tibi devincies.

Et sanè quam lubenter eximiæ tuæ artis ac peritiæ mihi copiam feceris, certum

est jam nunc in paucis quibusdam periculum facere.

Primò igitur quæro : An à Deo ita statui, aut alio quovis modo fieri potuisset, ut mundus esset finitus, id est certo aliquo milliarum numero circumscriptus. Non leve enim argumentum videtur mundum posse esse finitum, quod plerique omnes impossibile putent esse infinitum.

Secundò, si quis mundi hujus finibus propè assideret, quæro an possit gladium per mundi latera ad capulum usque transmittere, ita ut totus ferè gladius extra mundi mœnia emineret. Quod enim nihil extra mundum sit quod resistat, videtur factu facile ; quod autem nihil extensum sit extra mundum quod recipiat, videtur ex eâ parte impossibile.

Tertiò (ad art. 29. part. 2. p. 90.) si AB corpus transferatur à corpore CD, quæro quî constat translationem esse reciprocam. Putemus enim CD turrim esse, & AB ventum occidentalem per latera turris transeuntem. Turris CD autem quiescit, aut saltem non recedit à vento AB. Si recedit, vel, quod ais, motu transfertur, utique versus occidentem movetur. Sed non fertur versus occidentem, cùm & terra & ventus ferantur versus orientem. Videtur igitur respectu venti quiescere, cùm nullum motum ab ipso suscipiat. Dicis tamen translationem

(quæ quidem translatio motus est) ipsius turris & venti esse reciprocam. Turris igitur respectu ejusdem venti & moveretur & quiesceret, quod proximè abest à contradictione. Signum autem est, cùm ille qui à me sedente recessit ambulando, puta mille passus, rubuerit vel lassus fuerit, ego verò sedens nec ruborem contraxerim nec lassitudinem, illum solum motum fuisse, me verò per id temporis quievisse. Notionalem igitur duntaxat variatæ distantiæ respectum, illius motu suscipio, nullum motum realem & Physicum.

Quartò. Art. 149. P. 3. p. 299. Sicque etiam efficiet, ut terra circa suum axem gyret, &c. Quomodo efficiet Luna, ut terra uno die gyros suos absolvat, cum ipsa 30. ferè dies in suas absumat periodos. Quæ verò scribuntur Art. 151. p. 301. hanc quæstionem, opinor, non attingunt.

Quintò, de particulis istis contortis, quas striatas vocas ; quomodo ita contorqueri potuerunt, & eo ipso in infinita fragmina & atomos non disjungi ? quem lentorem, quam tenacitatem in primâ illâ materiâ, sibi ubique simili & homogeneâ, imaginari possumus ? Unde mollescebant istæ particulæ primum, undeque obduruerunt ?

Sextò, Art. 189. Part. 4. p. 503. animam sive mentem intimè cerebro conjunctam. Per-

lubenter equidem hic audirem sententiam tuam de conjunctione animæ cum corpore. An cum toto corpore conjungatur, an cum cerebro solo, an verò in solum conarium, tanquam in parvulum aliquod ergastulum, compingatur. Id enim sedem sensus communem, animæque ἀκρόπολιν à te monitus, agnosco. Dubito tamen annon per universum corpus anima pervadat. Deinde quæro ex te, cum anima nullas habeat nec ramosas nec hamatas particulas, quomodo tam arctè unitur cum corpore. Sciscitorque subinde, an non aliquid exerit se in natura, cujus nulla ratio Mechanica reddi potest. Illud αὐτεξούσιον, cujus in nobis conscii sumus quo oritur modo? Et ratio imperii animæ nostræ in spiritus animales, quomodo potest eos amandare in quamlibet corporis partem? quomodo sagarum spiritus, quos vocant familiares, materiam tàm aptè sibi adaptant atque constringunt, ut visibiles & palpabiles se exhibeant execrandis vetulis. Hoc autem fieri non solùm vetulæ, sed juvenes sagæ nullâ vi coactæ, sponte mihi fassæ sunt non paucæ.

Porrò, annon & ipsi hoc ipsum aliquo modo in animalibus nostris experimur, dum pro arbitrio nostro spiritus nostros animales ciere & sistere, exerere & revocare possumus. Quæro igitur, nunquid dedeceret

hominem Philosophum in rerum universitate substantiam aliquam agnoscere incorpoream, quæ tamen possit aut omnes aut saltem plurimas affectiones corporeas, non secus ac ipsa corpora in se mutuò, in corpus aliquod imprimere, quales sunt motus, figura, situs partium &c. Imò verò, cum fermè constet de motu, sive morâ, superaddere etiam quæ motus consequentia sunt, ut dividere, conjungere, dissipare, vincire, figurare particulas, figuratas disponere, dispositas rotare, vel quovis modo movere, rotatas continere, & id genus alia; unde lumen, colores, & reliqua sensus objecta prodire necesse est, juxta eximiam tuam Philosophiam.

Præterea cum nihil nec corporeum neque incorporeum potest agere in aliud, nisi per applicationem suæ essentiæ, necesse insuper ducere, ut sive Angelus, ut sive Dæmon, sive anima, sive Deus, qui agat prædictis modis in materiam, ut essentia cujuslibet inequitet quasi illis materiæ partibus in quas agit, aut aliquibus aliis, quæ in has ipsas agant per motus transmissionem, imò ut integræ aliquando adsit materiæ quam gubernat & modificat; ut constat in Geniis sive bonis sive malignis, qui se humanis oculis patefecerunt: Aliter enim quî poterant constringere materiam, & in hâc vel illâ figurâ continere?

Postremò, cum tam stupendam virtutem habeat substantia incorporea, ut per nudam sui applicationem, sine funiculis aut uncis, sine fundis aut cuneis, materiam constringat, explicet, dividat, projiciat, & simul retineat, annon verisimile videatur, ut in seipsam se possit colligere, cum nulla obstet impenetrabilitas, & diffundere se denuò, & similia?

Hæc abs te peto, vir doctissime, quantum per otium licebit, ut digneris exponere, utpote quem scio tàm intima quàm extima Naturæ mysteria rimatum esse, commodéque interpretari posse.

Septimò, de globulis æthereis; Quæro, si Deus mundum ab æterno condidisset, annon multis abhinc annis comminuti & confracti fuissent isti globuli, in partes indefinitè subtiles, mutuis collisionibus vel attritionibus, primique Elementi faciem jam olim induissent, ita ut universus mundus in unam immensam flammam multa ante sæcula abiisset?

Octavò, de particulis tuis aqueis, longis, teretibus, & flexibilibus. Numquid habent poros? Id sanè mihi non videtur probabile, cùm sint simplicia corpora, particulæque primæ ex nullis aliis particulis complicatæ, sed fragmina ex integrâ primâque materiâ elisa, ac proinde

planè homogenea. Hinc dubito, quî poterunt flecti sine penetratione dimensionum. Putemus enim aliquando ad annulli instar incurvari. Superficies concava minor erit convexâ, &c. Rem probè tenes. Non est quod hic immorer.

Nec tamen si poros habere contenderes, quod nunquam opinor facies, difficultatem tollet. Quippe quod quæstio tunc instituetur de pororum labris vel lateribus: Necessario enim aliquid flectetur, quod non habet poros.

Atque hæc difficultas pertinet non solùm ad oblongas tuas particulas, sed etiam ad ramosas illas aliasque fermè omnes, quas flecti necesse est, & tamen non disrumpi.

Nonò, & ultimò, utrum materia, sive æternam fingamus, sive hesterno die creatam, sibi liberè permissa, nullumque aliunde impulsum suscipiens, moveretur, an quiesceret. Deinde an quies sit modus corporis privativus, an vero positivus. Et sive positivum malles, sive privativum, unde constet utrumlibet? An denique ulla res affectionem ullam habere possit naturaliter, & à se, quâ penitus potest destitui, vel quam aliundè potest adsciscere?

Hactenus ferè circa generalia præclaræ tuæ Physices fundamenta lusi, dicam, an

potius laboravi, progressurus posthac ad specialiora, si facilitas tua atque comitas eò me invitaverit, aut saltem permiserit. Et æquiori sanè animo feres, cum hic de primis agatur principiis, si superstitiosè omnia examinavi, viamque quasi palpando, singulaque curiosiùs contrectando, lente me promovi, & testudineo gradu video. Video enim ingenium humanum ita comparatum esse, ut faciliùs longè quid consequens sit dispiciat, quam quid in naturâ primo verum; nostramque omnium conditionem non multum abludere ab illâ Archimedis δός ποῦ στῶ, καὶ κινήσω τὴν γῆν. Ubi primùm figamus pedem, invenire multò magis satagimus, quàm ubi invenimus ulteriùs progredi.

Quod ad mirificas illas structuras attinet, quas ex illis principiis generalibus erexisti, quamvis prima fronte adeò sublimes, & ab aspectu nostro remotæ viderentur, ut omnia apparerent nubibus tenebrisque obvoluta, dies tamen difficultates comminuit, paulatimque evanuerunt istæ obscuritates, adeò ut perpaucæ, præ quod tum factum est, in conspectum jam veniant.

Hoc autem necesse duxi, ut profiterer, ne æternum à me expectes tibi creatum iri negotium, sed lubentiùs mihi rescribas, parique humanitate hasce sciscitationes meas accipias, quâ primas quas misi objectiones. Quod si feceris (clarissime Cartesi) supra quàm dici potest, tibi obstrictum dabis, Humanitatis tuæ ac sapientiæ admiratorem Religiosissimum Henricum Morum.

Cantabrigiæ è Collegio Christi
3. Nonarum Martii 1649.

REPLIQUE
DE
MONSIEUR MORUS
A
MONSIEUR DESCARTES.

LETTRE LXVIII.

Version nouvelle.

MONSIEUR,

Je ne diminuë rien dans mon esprit de la haute idée que je me suis formé de vôtre merite; & mon jugement est si constant là-

dessus, que je penseray toûjours, ce que je vous en ay écrit dans ma précedente: ce qui augmente même beaucoup l'estime que j'ai conçûë de vous, ce sont ces manieres honnêtes, & cette bonté qui se réünissent si heureusement à une grandeur étonnante de genie, & une divine penetration d'esprit. Comme je n'en ai jamais douté auparavant, j'en ai aujourd'hui une preuve convaincante dans vos sçavantes lettres. Au reste, afin que vous n'ayez pas lieu de vous repentir d'une faveur si considerable, & que vous ne la regardiez pas comme placée sur la tête d'un esclave; & de peur que le zele & l'amour que j'ai pour vous ne deviennent une chose vile, comme provenant d'un esprit bas & rampant, je vais vous dire avec toute la confiance qui convient à un homme libre, de quelle sorte vos réponses m'ont satisfait: mais pour ne pas vous multiplier la peine, & à moy aussi, je retrancheray toutes les liaisons du discours, & tout ce qui pourroit le rendre trop long; & je me contenteray de renfermer tout mon sujet en des courtes instances, ou du moins en des petites notes sur chacune de vos réponses.

Instance

Instance à la réponse sur la premiere difficulté.

I.

Vous ne la définissez que par le rapport qu'elle a avec nos sens, &c.

On pourroit repliquer, comme la racine & l'essence des choses sont cachées & ensevelies dans des tenebres éternelles, il faut de necessité definir chaque chose par le rapport qu'elle peut avoir à d'autres; ce rapport se peut appeller proprieté dans les substances, puisqu'il n'est pas lui-même substance, quoi que je reconnoisse d'ailleurs qu'il y a des proprietez, que l'on conçoit les unes avant les autres; j'ai voulu dire seulement qu'il valoit mieux definir une chose par une proprieté, qui la comprit entierement, que parce qu'on appelle la forme qui est plus étenduë que le défini: de plus, quand vous définissez le corps une chose étenduë, je remarque que cette même étenduë consiste dans un rapport des parties les unes aux autres, entant que les unes ont été produites des autres, rapport qui ne convient pas absolument à la chose.

II.

Quand il n'y auroit point d'hommes.

Quand tous les hommes fermeroient les yeux, le soleil n'en perdroit pas pour cela la faculté d'être vû aussi-tôt qu'il plairoit aux hommes de les ouvrir: comme

une coignée ne perdroit pas la faculté de couper du bois, ou autre chose semblable, lors qu'on l'y appliqueroit.

III.

Si elle est divisée en parties beaucoup plus petites, que celles de nos nerfs.

Je crois cependant que Dieu est un assez excellent ouvrier pour proportionner des nerfs à ces petites parties de matiere; & que dans une telle proportion la matiere deviendroit sensible; or ces petites parties peuvent cesser de se mouvoir, & se réünir, & de cette maniere devenir derechef sensibles à nos nerfs; ce qui ne sçauroit convenir en aucune façon à la substance incorporelle.

IV.

Bien que les sens n'y apperçoivent ni mollesse, &c.

Il est certain, ou que le corps sera dur ou mol, &c. à nos nerfs, tels qu'ils sont aujourd'hui, ou du moins à ceux que Dieu pourroit lui proportionner, comme nous avons dit ci-dessus, ce qui suffit, quand même Dieu n'en feroit jamais de pareils: comme les parties, qui sont au centre de la terre, sont visibles par elles-mêmes; quoi qu'elles ne doivent jamais paroître à la lumiere du soleil, & que jamais personne n'y descende avec un flambeau.

V.

Est seulement comme la faculté de rire dans l'homme: Le proprium quarto modo *de Logique.*

Si la raison convenoit aussi aux autres animaux, il seroit mieux de définir l'homme un animal risible, qu'un animal raisonnable; mais personne n'a encore demontré que la faculté d'être touché, ou l'impenetrabilité, soient des proprietez qui conviennent à la substance étenduë; quoi que tous les Philosophes avoüent avec raison qu'elles sont les proprietez du corps, je puis bien à la verité concevoir une substance étenduë, qui ne soit en aucune façon tactile ou impenetrable; donc la faculté d'être touché, ou l'impenetrabilité ne suivent pas immediatement la substance étenduë en tant qu'elle est étenduë.

VI.

Mais je nie qu'en Dieu il y ait une veritable étenduë, &c.

Par veritable étenduë, vous entendez celle qui est accompagnée de la faculté d'être touchée & de l'impenetrabilité. Je conviens avec vous qu'elle ne se trouve pas en Dieu, dans un Ange, & dans l'ame, qui sont dépoüillez de matiere; mais je soutiens qu'il se trouve dans les Anges & dans les ames, une étenduë aussi veritable, quoique moins connuë du vulgaire de l'école;

que cette étenduë a ses termes comme sa figure sujette à varier suivant la volonté de l'Ange ou de l'ame, & que nos ames & les Anges peuvent se resserrer ou s'étendre en conservant toûjours neanmoins leur même substance.

VII.

Que toute idée de pure intellection vient des images sensibles, &c.

Je me sens quelque penchant pour cet exiome d'Aristote, *il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait passé par les sens*; mais là-dessus que chacun consulte les forces de son esprit.

Premiere instance sur la réponse à la seconde difficulté.

I.

Ensorte que l'imagination peut en transferer l'une de la place de l'autre.

C'est ce que mon imagination ne peut faire ni concevoir dans un tel transport, que les parties de l'espace vuide n'absorbent les autres, qu'elles ne tombent les unes dans les autres, & qu'elles ne se penetrent mutuellement.

II.

En quoy je n'ay pas fait difficulté de m'éloigner du sentiment de ces grands hommes, Epicure, Democrite, &c.

Je ne doute point que vous n'ayez toutes les raisons du monde de le faire; car je

vous regarde bien au dessus, non-seulement de tous ces Philosophes, mais encore de tous ceux qui ont expliqué les secrets de la nature.

III.

On ne sçauroit nier que tout espace ne soit remply de quelque substance.

Je l'ay accordé pour le bien de la paix, mais je n'en ai pas une idée bien claire; car si Dieu aneantissoit l'univers, & qu'il en créât un autre de rien long-tems après, cet intermonde, ou cette privation du monde auroit sa durée, dont la mesure seroit un certain nombre de jours, d'années, ou de siecles. Il y a donc la durée d'une chose qui n'existe point, laquelle durée est une espece d'extension, & par conséquent l'étenduë du néant, c'est-à-dire du vuide, peut être mesurée par aulnes ou par lieuës; comme la durée de ce qui n'existe point peut être mesurée dans son inexistence par heures, par jours & par mois; mais je vous passe, sans y être neanmoins forcé, qu'en tout espace il y a quelque substance; je ne la ferai pas neanmoins corporelle, puisque l'extension ou la presence divine peut être le sujet de ce qui peut être mesuré; je dirai, par exemple, que la presence ou l'extension divine occupe une ou deux lieuës dans un tel ou tel vuide, sans qu'il s'ensuive que Dieu

soit corporel, comme nous avons dit cy-dessus dans l'instance cinquiéme, mais nous traiterons ailleurs cette question.

IV.

Je dis qu'il implique contradiction qu'une telle étenduë, &c.

Je demanderois icy volontiers s'il est necessaire, ou qu'il y ait une étenduë telle que vous la concevez dans le corps, ou qu'il n'y en ait aucune : en second lieu, puisque vous convenez qu'il y a d'autres choses que le corps qui sont étenduës à leur maniere, cette étenduë d'analogie ou de rapport, comme vous l'appellez, ne peut-elle pas tenir la place de l'étenduë corporelle, sans que cela implique contradiction, sur tout cette extension d'analogie ayant tant de rapport à la veritable étenduë, qu'elle est capable d'être mesurée, & qu'elle remplit un certain nombre de pieds ou d'aulnes?

V.

Que tout mouvement est en quelque façon circulaire.

J'avouë que c'est une conséquence necessaire de necessité physique, en supposant seulement que tout est rempli de corps, & qu'aucune étenduë n'excede l'étenduë entiere du monde, & je n'en doute point ; mais je vous avouë que je n'ai pû encore comprendre comme il faut

cette contradiction insurmontable dont vous parlez.

A la réponse sur la troisiéme difficulté.

Que l'on conçoit étenduës & en même temps indivisibles.

Aprés l'explication que vous venez de donner, il n'y a plus de differens entre nous.

Premiere Instance.

Sur la réponse à la quatriéme difficulté.

J'avouë que je ne sçay point si elles sont absolument infinies ou non.

Vous ne pouvez pourtant pas ignorer qu'elles sont ou absolument infinies, ou veritablement finies, quoi qu'il ne vous soit pas si facile de déterminer, si c'est l'un ou l'autre : toutefois ce pourroit être pour vous un signe assez certain de l'infinité du monde, que vos tourbillons qui ne se rompent point, & ausquels il ne se fait pas la moindre fente. Pour moi en mon particulier, je declare librement, que bien que je puisse souscrire hardiment à cet axiome, *le monde est fini, ou non fini*; ou ce qui est ici la même chose, *le monde est infini*, mon esprit ne sçauroit pourtant comprendre comme il faut l'infinité de quelque chose que ce soit : mais il arrive ici à mon imagination, ce que Jules Scaliger dit quelque part de la dilatation & de la contraction des Anges, qu'ils ne peuvent

s'étendre à l'infini, ni se réduire à un point imperceptible ; cependant quand on reconnoît Dieu positivement infini, c'est-à-dire existant par tout, comme vous faites avec raison, je ne vois pas qu'on puisse hesiter raisonnablement d'admettre sur le champ, qu'il n'est oisif nulle part, mais qu'il a produit par tout de la matiere avec la même puissance & la même facilité qu'il a créé dans celle laquelle nous vivons, ou bien celle jusqu'où nos yeux & nôtre esprit peuvent s'étendre ; mais je m'aperçois que je m'étends plus loin que je ne m'étois proposé, j'arrête cette ardeur de mon esprit de peur de vous déplaire.

II.

Lors que vous dites, si elle est seulement infinie par rapport à nous, elle sera réellement finie.

Cela est vrai, & j'ajoute de plus que c'est une conséquence très-claire & très-certaine, parce que la particule *seulement* exclut entierement toute infinité de la chose, qui est dite infinie seulement par rapport à nous, & par conséquent ce sera une extension réellement finie, & que mon esprit comprend parfaitement, puisque je suis évidemment certain, que le monde est ou fini ou infini, comme je l'ai dit ci-dessus.

III.

III.

Car c'est supposer que Dieu a des parties separées les unes des autres, qu'il est divisible, & c'est luy attribuer l'essence des corps.

Non ce n'est pas lui en attribuer ; car je nie, que l'étenduë convienne au corps en tant que corps, mais seulement en tant qu'être, ou du moins en tant que substance ; outre cela, puisque Dieu, autant que nôtre esprit peut le comprendre, est tout entier par tout, & que son essence entiere se trouve presente dans tous les lieux, ou dans tous les espaces, & dans chaque point de ces espaces ; il ne s'ensuit point qu'il auroit des parties séparées les unes des autres ; ou ce qui en est une conséquence, qu'il seroit divisible ; quoi qu'il occupe entierement & précisément tous les lieux, sans laisser aucun intervalle vuide, ce qui fait que je reconnois la presence de Dieu, ou la grandeur divine comme vous l'appellez, capables d'être mesurées, sans que Dieu soit pour cela en aucune façon divisible. Que Dieu occupe & remplisse chaque point du monde ; c'est ce que tous les Philosophes & les ignorans avouënt également, & dont j'ai une idée claire & distincte, & que mon esprit embrasse sans peine : son essence divine est la même au dedans & au

dehors du monde ; ensorte que si nous supposons le monde enfermé ou terminé par le ciel visible des étoiles, le centre de l'essence divine & sa presence totale se réïterera hors du ciel étoilé, de la même maniere que nous la concevons clairement au dedans. Or cette réïteration du centre divin qui occupe le monde, continuée plus loin, doit développer avec soy hors du ciel visible des espaces infinis, & si elle n'est accompagnée de vôtre matiere indefinie, adieu vos tourbillons ; mais afin que ceci se fasse mieux admettre à l'esprit, essayons ce raisonnement sur la durée successive de Dieu.

Dieu est éternel, c'est-à-dire la vie divine embrasse les révolutions de tous les siecles, & l'ordre des choses passées, futures & presentes ; cependant cette vie éternelle est presente à tous les instans du temps, & les suit pas à pas, ensorte qu'on peut dire avec justice & verité, que Dieu joüit de son éternité depuis tant de jours, de mois & d'heures. Par exemple, si nous supposons que le monde a été créé depuis cent ans, cette éternité de Dieu entiere, & qui embrasse tout, n'aura-t'elle pas duré jusqu'à ce jour par des heures, des jours, des mois & des années, c'est-à-dire cent ans qui se seront succedez jusqu'à ce jour ; or Dieu n'est point autre de-

puis la creation du monde, qu'il a été auparavant.

Il est donc manifeste, qu'outre l'éternité infinie, la succession de durée convient encore à Dieu. Cela supposé, pourquoy ferons-nous difficulté de lui attribuer une extension qui remplisse des espaces infinis, aussi-bien qu'une succession infinie de durée.

Bien plus, toutes les fois que je reprens de plus haut, & plus originairement ces choses, je suis dans ce sentiment que l'une & l'autre extension tant de l'espace que du temps, conviennent également aux non êtres & aux êtres ; & je me doute qu'on peut également se former un préjugé, que toutes les choses étenduës sont corporelles, sur ce que tout ce que nous manions, & ce que nous sentons, qui est solide & corporel, est étendu, que cet autre préjugé, qu'il y a des choses non corporelles étenduës.

Et ce qui me fait conjecturer que l'étenduë tombe aussi sur le non être ; c'est qu'être étendu ne denote autre chose que des parties qui existent hors d'autres parties ; or *la partie & le tout, le sujet & l'adjoint, la cause & l'effet, les contraires & les relatifs, les contradictoires & les privatifs*, & autres semblables, ne sont que termes de Logique, & nous les appliquons également aux non

êtres, comme aux autres; d'où il ne suit pas, que tout ce que nous concevons avoir des parties existantes les unes hors des autres, doive être conçû comme un être réel.

Mais combien de fois l'esprit humain lute ici avec son ombre, semblable à ces petits chiens qui courent après leur queuë; car nôtre esprit se forge de tels combats ou de tels jeux, lorsque considerant les raisons & les modes de Logique sur le pied des choses exterieures, il ne fait pas reflexion que ce sont seulement des manieres de penser: mais croyant, que c'est quelque chose de distinct dans les choses mêmes, il se jouë jusqu'à se fatiguer en tâchant d'attraper, pour ainsi dire, sa propre queuë, & se trouve comme pris dans des filets; mais j'ai discouru ici imprudemment plus que je ne voulois; je passe à ce qui reste.

IV.

Car quelque part où l'on conçoive ce lieu-là, il y a selon moy quelque matiere.

Vous êtes ici un homme de grande précaution, & d'une retenuë bien fine: mais avec tous ces raisonnemens vous admettez le monde infini avec Aristote, si ce Philosophe a donné une bonne définition de l'infini, qu'il appelle dans son troisiéme livre de Physique *ce dont quelque partie*

est toujours par delà, nous voilà parfaitement d'accord.

V.

Cependant je crois qu'il y a une grande difference entre l'immensité, ou la grandeur de cette étenduë corporelle, &c.

J'admets aussi une difference infinie entre la grandeur ou l'immensité divine & la corporelle. 1. En ce que celle-là ne peut tomber sous les sens, à la difference de celle-ci. 2. En ce que celle-là est incréée & indépendante, & celle-ci dépendante & créée. La premiere, penetrable & penetrant tout. La seconde, solide & impenetrable; enfin, en ce que celle-là naît de la reproduction continuelle de l'essence divine en tous lieux, & celle-cy de l'application exterieure & immediate des parties les unes aux autres; de sorte qu'à moins d'être stupide & souverainement bête, on ne sçauroit seulement soupçonner.

Que ces raisonnemens nous conduisent au crime, en nous insinuant quelque horrible maxime.

Comme dit Lucrece, sur tout, puis qu'il y a des Theologiens, & des plus scrupuleux, qui reconnoissent, que si Dieu eût voulu, il auroit pû créer le monde dès l'éternité; & cependant il paroît aussi absurde de donner au monde une durée infinie qu'une étenduë infinie.

VI.

Car selon moy, c'est là un des principaux fondemens de ma Physique.

Je n'ai pas de peine à comprendre que ce ne soit le fondement de vôtre Physique, de dire que la matiere est au moins indéfiniment étenduë, qu'il n'y a point de vuide dans la nature. Je ne doute point même que ce principe ne soit vrai:mais je ne sçai pas trop bien si vous avez trouvé la vraye maniere de le montrer; puisque le principe de vôtre demonstration est que *tout ce qui est étendu est réel, & corporel*: ce dont je ne suis pas encore pleinement convaincu, pour les raisons que j'ai dites ci-dessus; au contraire, pour vous avoüer ingenûment ce qui me vient presentement dans la pensée, si ni l'espace prive de tout corps, tel qu'est celui de vôtre démonstration, ni Dieu ne sont point du tout étendus, vôtre Philosophie n'aura pas besoin de cette matiere indefinie, il vous suffira d'avoir un nombre certain & défini de stades, car les côtez de ce monde fini ne trouveront point de lieu où se retirer, & les tourbillons qui seront au milieu ne pourront s'entr'ouvrir, pour donner une étenduë à l'espace du milieu, & afin que le non être ait de nouvelles dimensions: mais mon ardeur naturelle me jette d'un autre côté, c'est-à-dire dans la croyance que cette fécondité divine, qui n'est jamais oisive en quelque endroit que ce soit, a créé de la matiere en tous lieux sans laisser le moindre petit espace vuide en admettant ce systeme; je ne trouve point que vôtre Philosophie se soutienne moins bien faute d'admettre ce que vous lui donnez pour fondement: & je vois clairement que la verité de vôtre Physique ne se découvre pas si ouvertement & si manifestement par tel & tel article, qu'elle brille par cette tissure universelle, & ce fil continu qui lie toutes ses parties, comme vous faites très-bien remarquer à l'article 125. de la quatriéme partie p.425. De sorte que si quelqu'un envisageoit la face entiere de vôtre Philosophie, il verroit qu'elle est si reguliere & si proportionnée en elle-même & aux phenomenes de la nature, qu'il pourroit s'imaginer voir comme dans une glace polie la nature, cette habile ouvriere, parée de tous ses ornemens.

PREMIERE INSTANCE *à la réponse sur la derniere difficulté.*

Mais le plus grand de tous les préjugez que nous ayons retenu de nôtre enfance, &c.

J'éprouve en moy la force de ce préjugé au-delà de tout ce que je puis vous dire, & je me sens tellement pris & arrêté dans-

ses filets, qu'il m'est impossible de m'en débarasser jamais.

II.

Je m'engage à expliquer tout cela très-facilement par la seule conformation des membres des animaux.

Si vous nous tenez parole là-dessus, vous allez nous procurer une joye bien ravissante; j'ai même une si haute idée de vous, que je crois que vous ferez là-dessus, tout ce que l'esprit humain est capable de faire ; ce sera dans la cinquiéme ou sixiéme partie de vôtre Physique, qu'on dit être presque achevée, & que j'attens avec grande impatience ; je vous prie même instamment qu'elles voyent le jour le plûtôt qu'il se pourra, ou pour mieux dire, afin que par leur moyen vous nous fassiez voir la nature dans ses plus brillantes clartez.

Mais pour revenir à nôtre sujet, si vous tenez, dis-je, parole là-dessus, j'avouë que vous aurez démontré que personne ne peut prouver qu'il y ait une ame dans les bêtes : mais en attendant, il faut convenir que vous ne l'avez pas encore demontré comme vous le dites vous-même, & même que vous ne le pouvez faire en aucune maniere.

III.

Si ce n'est qu'ayant des yeux, des oreilles, &c.

La plus grande preuve selon moy, est qu'elles évitent avec tant de soin, ce qui leur est contraire, & qu'elles songent à leur conservation comme je pourrois vous le montrer, si j'avois le temps, par des petites histoires, aussi veritables que merveilleuses : mais je crois que vous en avez lû quantité de pareilles, & les miennes ne sont dans aucun livre.

IV.

Qu'il est plus probable de faire mouvoir comme des machines les vers de terre, les moucherons, les chenilles.

A moins que nous ne nous imaginions peut-être ces sortes d'ames comme une espece de sable & de poussiere de la vie du monde, selon que Ficin les appelle ; & que ces escadrons presque infinis d'ames sortans tous les jours de cette pepiniere, retombent incessamment par un mouvement impetueux, & dirigé par le destin dans cette matiere qui est preparée pour de semblables generations : mais j'avouë qu'il est plus facile d'avancer ces choses que de les démontrer.

V.

Qui nous marquât par la voix ou par d'autres signes quelque chose, &c.

Est-ce que les chiens ne nous font point

certains signes avec leur queuë, comme nous faisons avec la tête ? Est-ce que par leurs petits abboyemens ils ne nous demandent point comme par charité leur nourriture à table ? bien plus, ils poussent quelquefois avec leur pate le bras de leur maître avec une retenuë admirable, pour le faire souvenir par ce signe flateur qu'il les a oubliez.

VI.

Or tous les hommes les plus stupides & les insensez, &c. au lieu que les brutes ne font rien de semblable, &c.

Vous pourriez dire la même chose des enfans, du moins durant l'espace de plusieurs mois ; quoi qu'ils pleurent, qu'ils rient, & se mettent en colere, &c. vous êtes pourtant persuadé qu'ils ont une ame & une ame qui pense. Voilà, Monsieur, quelles sont les instances que j'ai pris la liberté de faire à vos excellentes réponses ; je ne sçai si elles vous seront aussi agreables que mes dernieres objections. La bonté que vous avez marqué pour les premieres, & la longue habitude que j'ai contractée avec vos écrits, m'ont rendu plus hardi : mais je crains d'avoir été trop long, & de vous avoir été à charge.

Car j'ai presque oublié mon dessein principal, de ne pas multiplier à l'infini les objections & les réponses : mais ayant

trouvé l'occasion favorable d'avoir vôtre décision, sur les matieres qui se sont presentées, & sur tout de vous avoir vous-même pour interprete des difficultez que je pourrois rencontrer dans la lecture de vos ouvrages, je me suis flatté, Monsieur, que vous m'accorderiez cette faveur ; le plaisir que vous m'avez fait de me dévoiler les secrets de vôtre art, m'engage à vous demander la même grace pour quelques objections que je vais vous faire. Je demande donc, 1. S'il auroit pû arriver, ou par les decrets divins, ou par quelque autre maniere que le monde fût fini, c'est-à-dire borné par un nombre determiné de millions de lieuës ; car il me semble que ce n'est pas un foible argument que le monde puisse être fini, en ce que presque tout le monde croit qu'il est impossible qu'il soit infini.

2. Je suppose que quelqu'un fût assis aux extremitez de ce monde, & je demande s'il pourroit enfoncer son épée jusques à la garde au travers les bornes du monde, ensorte que toute la lame de l'épée fût hors des confins du monde ; d'un côté la chose paroît facile à faire, puisqu'il n'y auroit rien hors du monde qui résistât, & de l'autre la chose paroît impossible, parce qu'il n'y auroit rien d'étendu hors du monde, qui pût recevoir la lame de l'épée.

3. A l'art. 29. de la seconde partie p. 91, si le corps A B transporté du voisinage du corps C D, je demande comment il est certain que le transport soit reciproque; car supposons que le corps CD est une tour, & AB un vent d'Occident qui passe par le côté de la tour: or la tour CD est en repos, ou du moins ne s'éloigne point devant A B: si elle s'en éloigne; ou comme vous dites, si elle est transportée par le mouvement, elle est donc mûë vers l'Occident; mais elle n'est point transportée vers l'Occident, puisque la terre & les vents sont portez vers l'Orient. Elle paroît donc en repos par rapport au vent, puisqu'elle ne reçoit aucun mouvement de lui; cependant vous dites que le transport de cette tour & du vent (lequel transport est un mouvement) est reciproque; ainsi la tour seroit en mouvement & en repos par rapport à ce même vent. Ce qui n'est pas bien loin de la contradiction. Lors que celui qui en se promenant s'éloigne de moi qui suis assis, de l'espace de mille pas par exemple, & s'est échauffé & fatigué, & que je ne le suis pas, c'est là un signe qu'il s'est mû, & que je me suis tenu en repos pendant ce temps-là. Dans le mouvement de cet homme qui marche, je ne remarque qu'un rapport que ma pensée y fait des differentes distances où nous nous trouvons, & aucun mouvement réel & physique.

4. A l'art. 149. de la troisiéme partie p. 300. *Et ainsi elle fera que la terre tournera sur son axe*, &c. comment fera la lune, afin que la terre acheve dans un jour son tour sur son propre centre, puisqu'elle-même employe 30 jours pour achever le sien; ce qui est dit à l'article 151. p. 301. ne touche point, selon moy cette question.

5. A l'égard de ces petites parties tournées, que vous appellez canelées, comment ont-elles pû être ainsi tournées? Ne devoient-elles pas plûtôt être brisées & rompuës en une infinité de petites parties reduites en atomes? Quelle lenteur & qu'elle consistance pourrons-nous imaginer dans cette premiere matiere, dont toutes les parties sont homogenes, & entierement semblables en elles-mêmes; d'où vient que ces petites parties étoient d'ailleurs molles, & comment se sont-elles dans la suite endurcies.

6. A l'art. 189. de la quatriéme partie p. 503. *nôtre ame est étroitement jointe & unie au cerveau*; vous me ferez bien plaisir de m'apprendre ce que vous pensez de l'union de l'ame avec le corps. Si elle est unie à tout le corps, ou seulement au cerveau, ou si elle est seulement renfermée dans la glande pineale comme dans une espece de pe-

tire prison ; car je regarde cette glande, selon vos Principes, comme le siege du sens commun, & comme la forteresse de l'ame. Je doute pourtant si l'ame n'occupe pas tout le corps. Outre cela, je vous prie, comment se peut-il faire que l'ame n'ayant ni parties crochuës ni branchuës, puisse s'unir si étroitement au corps ; je vous demande encore, n'y a-t'il pas des effets dans la nature, dont on ne sçauroit rendre aucune raison méchanique. Ce sentiment naturel que nous avons de nôtre propre existance, d'où naît-il ? Et cet empire, que nôtre ame a sur les esprits animaux, d'où vient-il aussi ? Comment s'y prend-elle pour les faire couler dans toutes les parties du corps ? Comment les esprits de ces sorciers, qu'on nomme familiers, sçavent-ils si bien disposer la matiere & la combiner, pour se rendre visibles & palpables à ces détestables vieilles ; c'est une verité que j'ai apprise, non-seulement de plusieurs de ces veilles sorcieres, mais encore de plusieurs jeunes, qui me l'ont avoüé sans aucune contrainte.

Or n'éprouvons-nous pas nous-mêmes en quelque façon la même chose dans nos ames, lors que nous pouvons à nôtre gré pousser ou arrêter nos esprits animaux ; les envoyer ou les rappeller, comme il nous

plaît. Je demande donc s'il seroit indigne d'un Philosophe, de reconnoître dans la nature une substance incorporelle, qui peut cependant imprimer dans quelque corps toutes les proprietez du corps, ou du moins la plûpart, tels que sont le mouvement, la figure, la situation des parties, &c. comme les corps peuvent le faire les uns à l'égard des autres : mais de plus, comme il est presque certain que cette substance remuë & arrête les corps, ne pourroit-elle pas y ajouter aussi ce qui est une suite du mouvement, comme diviser, unir, dissiper, lier, figurer des petites parties, disposer les figures, faire circuler icelles qui sont ainsi disposées, ou les mouvoir en quelque sens que ce soit, arrêter leur mouvement circulaire, & autres choses semblables qui produisent necessairement la lumiere, les couleurs, & les autres objets sensibles selon vos principes.

Outre cela, comme rien de corporel ni d'incorporel, ne peut agir sur une autre chose que par l'application de son essence, ce même Philosophe ne pourroit-il pas en conclure necessairement, que soit que ce soit un bon ou mauvais Ange, nôtre esprit ou Dieu qui agisse sur la matiere de la maniere que nous l'avons dit, il faut que l'essence de cette chose, quelle qu'elle soit, se promene pour ainsi dire sur ces

parties de matiere sur lesquelles elle agit, ou sur quelques autres qui agissent sur elles, en leur transmettant leur mouvement. Bien plus, qu'elle se trouve quelquefois presente à toute cette matiere, qu'elle dirige & modifie : comme cela est constant des Anges bons & mauvais qui se sont montrez à nos yeux ; car autrement comment auroient-ils pû resserrer la matiere, & la contenir sous une telle ou telle figure.

Enfin la substance incorporelle ayant une vertu si merveilleuse que par sa simple application sans liens, sans crochets, sans coins, & autres instrumens, elle embrasse & resserre la matiere, la développe, la divise, la rejette, & en même tems la retienne. Ne paroît-il pas vrai-semblable, qu'elle puisse rentrer en elle-même, puisqu'il n'y a point d'impenetrabilité qui s'y oppose, & se répandre derechef, & autres semblables ? Je vous prie, Monsieur, si vos occupations vous le permettent, de me faire la grace de m'expliquer ces choses, sçachant que vous avez penetré tous les mysteres de la nature, tant les exterieurs que les interieurs, & que vous pouvez m'en donner facilement la solution.

7. Sur les globules du second élement, ou la matiere etherée, je demande si Dieu eût créé la matiere de toute éternité, ces globules

globules n'auroient-ils pas été diminuez & brisez depuis plusieurs années, & réduit en parties subtiles à l'indefini, à force de se rencontrer & de se heurter, pour prendre la force du premier élement ; ensorte que l'univers entier auroit été réduit en une flâme universelle depuis plusieurs siecles.

8. Pour ce qui regarde vos petites parties d'eau, longues, polies & flexibles, ont-elles des pores ? Cela ne me paroît pas probable, puisqu'elles sont des corps simples, & les premieres parties qui ne sont composées d'aucunes autres : mais des fragmens de la premiere matiere qui s'est brisée, & par conséquent entierement homogene ; Ce qui me fait douter qu'elles se puissent plier sans penetration de leurs dimensions ; car supposons qu'elles se courbent en forme d'anneau, la superficie concave sera moindre que la convexe, &c. vous entendez parfaitement cela, je ne m'y arrête pas davantage.

Et quand même vous vous efforceriez de prouver qu'elles ont des pores, ce que je ne crois pas que vous fassiez jamais, vous n'ôteriez pas pour cela la difficulté, car ce seroient alors nouvelles difficultez sur les bords & les côtez de ces pores, car il y aura toûjours alors quelque chose qui n'aura point de pores, & qui ne laissera pas de se plier.

Cette difficulté tombe non-seulement sur ces parties oblongues, mais encore sur les rameuses & branchuës, & presque sur toutes les autres qui doivent se plier sans casser.

Neuviéme & derniere difficulté. Je demande si la matiere, soit que nous la supposions éternelle, ou créée d'hier, laissée à elle-même, & ne recevant aucune impulsion étrangere, seroit en mouvement ou en repos : ensuite si le repos est un mode privatif ou positif du corps, & dans l'une ou l'autre supposition, comment on pourroit le prouver. Enfin si une chose quelle qu'elle soit, peut avoir quelque proprieté naturelle par elle-même dont elle puisse être privée, ou qu'elle puisse recevoir ; d'ailleurs jusques ici mon esprit s'est comme joüé sur presque tous les principes de vôtre excellente Philosophie, ou plûtôt il s'est donné là-dessus une veritable occupation. Je descendray au particulier si vous avez la bonté de m'y inviter, ou du moins de me le permettre. J'espere que vous me ferez la grace de m'excuser, si s'agissant des premiers principes j'ai examiné les choses un peu scrupuleusement, & si en sondant le gué, & ne marchant qu'avec reserve, j'ai avancé lentement, & pour ainsi dire à pas de tortuë ; car je vois que tel est le caractere de

l'esprit humain, qui voit mieux dans les consequences, que dans les premiers principes de la nature, & que nôtre condition n'est pas bien differente de celle d'Archimede, qui demandoit qu'on luy donnât un point fixe, & qu'il ébranleroit la terre. Il nous est plus difficile de trouver un endroit où placer le pied, que d'avancer quand nous l'avons trouvé.

Pour ce qui regarde ces magnifiques bâtimens, que vous avez élevez sur vos principes generaux, quoi qu'ils nous paroissent d'abord si hauts & si éloignez de la portée de nôtre vûë, que tout y sembloit enveloppé de tenebres & de nuées, le jour a cependant diminué ces difficultez, & ces obscuritez se sont peu à peu évanoüies, ensorte qu'il en reste très-peu en comparaison de ce qui se montroit d'abord.

J'ai crû devoir vous faire cet aveu, afin que vous ne crussiez pas que je voulusse vous multiplier éternellement les difficultez, que vous me fissiez plus volontiers réponse, & que vous reçûssiez ces nouvelles difficultez avec la même bonté que vous avez reçû les premieres. Si vous me faites cet honneur, Monsieur, vous trouverez en moi le plus zelé admirateur de vôtre Philosophie, & le plus fidele &

le plus devoüé de vos serviteurs,

HENRI MORUS.

A Cambrige du College de Christ ce 5. Mars 1649.

CLARISSIMO DOCTISSIMOQUE VIRO HENRICO MORO RENATUS DESCARTES.

RESPONSIO.

LETTRE LXIX.

VIr clarissime, gratissimas tuas litteras 3. Non. Mart. datas eo tempore accipio, quo tàm multis aliis occupationibus distrahor, ut cogar vel hoc ipsâ horâ festinantissimè rescribere, vel responsum in multas hebdomadas differre. Sed vincet ea pars quæ festinationem persuadet; malo enim minùs peritus quàm minùs officiosus videri.

Ad instantias primas.

Proprietates alias aliis esse priores, &c. Sensibilitas nihil mihi videtur esse in re sensibili, nisi denominatio extrinseca. Nec etiam rei est adæquata; nam si referatur ad sensus nostros, non convenit tenuissimis materiæ particulis; si ad alios imaginarios quales vis à Deo posse fabricari, forsan etiam Angelis & Animabus conveniet: non enim faciliùs intelligo nervos sensorios adeò subtiles, ut à quàm minutissimis materiæ particulis moveri possint, quàm aliquam facultatem, cujus ope mens nostra possit alias mentes immediatè sentire, sive percipere. Quamvis autem in extensione habitudinem partium ad invicem facilè comprehendamus, videor tamen extensionem optimè percipere, quamvis de habitudine partium ad invicem planè non cogitem; Quod debes etiam potiori jure quàm ego admittere, quia extensionem ita concipis, ut Deo conveniat, & tamen in eo nullas partes admittis.

Nondum demonstratum Tangibilitatem aut impenetrabilitatem proprias esse substantiæ extensæ affectiones. Si concipis extensionem per habitudinem partium ad invicem, non videris negare posse, quin unaquæque ejus

ars alias vicinas tangat, hæcque tangibilitas est vera proprietas, & rei intrinseca, non autem ea quæ à sensu, tactus denominatur.

Non potest etiam intelligi unam partem rei extensæ aliam sibi æqualem penetrare, quin hoc ipso intelligatur mediam partem ejus extensionis tolli, vel annihilari: quod autem annihilatur aliud non penetrat; sicque meo judicio demonstratur impenetrabilitatem ad essentiam extensionis, non autem ullius alterius rei pertinere.

Assero aliam esse extensionem æquè veram. Tandem igitur de re convenimus; superest quæstio de nomine, an hæc posterior extensio æquè vera sit dicenda. Quantum autem ad me, nullam intelligo nec in Deo nec in Angelis vel mente nostrâ extensionem substantiæ, sed potentiæ duntaxat; ita scilicet ut possit Angelus potentiam suam exerere, nunc in majorem nunc in minorem substantiæ corporeæ partem; nam si nullum esset corpus, nullum etiam spatium intelligerem, cui Angelus vel Deus esset coextensus. Quod autem quis extensionem, quæ solius potentiæ est, tribuat substantiæ, ejus præjudicii esse puto, quo omnem substantiam, & ipsum Deum, supponit imaginabilem.

Ad secundas instantias.

Unæ vacui spatii partes absorbeant alteras, &c. Hic repeto, si absorbeantur, ergo media pars spatii tollitur, & esse desinit. quòd autem esse desinit, aliud non penetrat; ergo impenetrabilitas in omni spatio est admittenda.

Intermundium illud suam haberet durationem, &c. Puto implicare contradictionem, ut concipiamus aliquam durationem intercedere inter destructionem prioris mundi, & novi creationem: Nam si durationem istam ad successionem cogitationum divinarum, vel quid simile referamus, erit error intellectûs, non vera ullius rei perceptio. Ad sequentia jam respondi, notando extensionem quæ rebus incorporeis tribuitur, esse potentiæ duntaxat non substantiæ; quæ potentia, cum sit tantum modus in re ad quam applicatur, sublato extenso cui coexistat, non potest intelligi esse extensa.

Ad penultimas instantias.

Deum positivè infinitum, id est, ubique existentem, &c. Hoc *ubiquè* non admitto. Videris enim hîc infinitatem Deo in eo ponere, quod ubiquè existat, cui opinioni non assentior; sed puto Deum ratione suæ potentiæ ubiquè esse; ratione autem suæ essentiæ nullam planè habere relationem ad locum. Cum autem in Deo potentia

& essentia non distinguantur, satiùs esse puto in talibus de mente nostrâ vel Angelis tanquam perceptioni nostræ magis adæquatis quàm de Deo ratiocinari. Sequentes difficultates ex eo præjudicio mihi videntur omnes ortæ, quod nimis assuеverimus quaslibet substantias, etiam eas quas corpora esse negamus, tanquam extensas imaginari, & de entibus rationis intemperanter Philosophari, *entis* sive *rei* proprietates *non enti* tribuendo. Sed rectè meminisse oportet, non entis nulla esse posse vera attributa, nec de eo posse ullo modo intelligi *partem* & *totum*, *subjectum*, *adjunctum*, &c. Ideoque optimè concludis, cum propriis umbris mentem ludere, cum entia Logica considerat.

Certus finitusque stadiorum numerus suffecerit, &c. Sed repugnat meo conceptui, ut mundo aliquem terminum tribuam, nec aliam habeo mensuram eorum quæ affirmare debeo vel negare, quam propriam perceptionem. Dico idcircò mundum esse indeterminatum vel indefinitum, quia nullos in eo terminos agnosco, sed non ausim vocare infinitum, quia percipio Deum esse mundo majorem, non ratione extensionis, quam ut sæpè dixi nullam propriam in Deo intelligo, sed ratione perfectionis.

Ad ultimas instantias.

Hoc si præstiteris, &c. Non certus sum meæ

meæ Philosophiæ continuationem unquam in lucem prodituram, quia pendet à multis experimentis, quorum faciendorum nescio an copiam sim unquam habiturus; sed spero me hâc æstate brevem tractatum de affectibus editurum, ex quo apparebit quo pacto in nobis ipsis omnes motus membrorum, qui affectus nostros comitantur, non ab animâ, sed à solâ corporis machinatione peragi existimem. Quod autem *Canes annuant caudis*, &c. Sunt tantum motus qui comitantur affectus, eosque accuratè distinguendos puto à loquelâ, quæ sola cogitationem in corpore latentem demonstrat. *Nec infantes ulli*, &c. Dispar est ratio infantum & brutorum: Nec judicarem infantes esse mente præditos, nisi viderem eos esse ejusdem naturæ cum adultis: bruta autem eousque nunquam adolescunt, ut aliqua in iis cogitationis nota certa deprehendatur.

Ad Quæstiones.

Ad primam. Repugnat conceptui meo, sive quod idem est, puto implicare contradictionem, ut mundus sit finitus vel terminatus; quia non possum non concipere spatium ultra quoslibet præsuppositos mundi fines; tale autem spatium apud me est verum corpus; nec moror quod ab aliis imaginarium vocetur, & ideò mundus finitus existimetur, novi enim ex quibus

præjudiciis error iste profectus sit.

Ad secundam. Imaginando gladium trajici ultra mundi fines, ostendis te etiam non concipere mundum finitum, omnem enim locum ad quem gladius pertingit revera concipis ut mundi partem, quamvis illud quod concipis vacuum voces.

Ad tertiam. Non meliùs possum explicare vim reciprocam in mutuâ duorum corporum ob invicem separatione, quam si tibi ponam ob oculos navigiolum aliquod hærens in luto juxta fluminis ripam, & duos homines, quorum unus stans in ripa navigiolum manibus pellat, ut illud à terrâ removeat, eodemque prorsus modo alius stans in navigio ripam manibus pellat, ut illud idem à terra removeat. Si enim horum hominum vires sint æquales, conatus ejus qui terræ insistit, terræque idcircò conjunctus est, non minùs confert ad motum navigii, quàm conatus alterius qui cum navigio transfertur. Unde patet actionem, quâ navigium à terrâ recedit, non minorem esse in ipsâ terrâ quàm in navigio. Nec est difficultas de eo qui à te sedente recessit; cum enim de translatione hic loquor, intelligo tantum eam quæ fit per separationem duorum corporum se immediatè tangentium.

Ad quartam. Motus Lunæ determinat materiam cælestem, & ex consequenti

etiam terram in eâ contentam, ut versus unam partem potiùs quàm versus aliam, nempe in figurâ ibi positâ ut ab A versus B potiùs quàm versus D, flectatur; non autem dat ei celeritatem motûs; & quia hæc celeritas pendet à materia cœlesti, quæ celeritas præter propter eadem est juxta Terram ac juxta Lunam, deberet Terra duplo celeriùs convolvi quàm convolvitur, ut circiter sexagies circulum suum absolveret eo tempore, quo Luna semel percurrit suum (sexagies majorem, nisi obstaret magnitudo, ut in artic. 151. p. 301. dictum est.

Ad quintam. Nullum suppono esse lentorem nullamque tenacitatem in minimis materiæ particulis, nisi quemadmodum in sensibilibus & magnis, quæ nempe ex motu & quiete partium dependet; Sed notandum est ipsas particulas striatas formari ex materiâ subtilissimâ, & divisâ in minutias innumerabiles vel numero indefinitas, quæ ad ipsas componendas simul junguntur, adeò ut plures diversas minutias in unaquâque particulâ striatâ concipiam, quam vulgus hominum in aliis corporibus valdè magnis.

Ad sextam. Conatus sum explicare maximam partem eorum quæ hîc petis in tractatu de affectibus. Addo tantùm nihil mihi hactenus occurrisse circa naturam re-

rum materialium, cujus rationem mechanicam non facillimè possim excogitare. Atque ut non dedecet hominem Philosophum putare Deum posse corpus movere, quamvis non putet Deum esse corporeum; ita etiam eum non dedecet aliquid simile de aliis substantiis incorporeis judicare. Et quamvis existimem nullum agendi modum Deo & creaturis univocè convenire, fateor tamen, me nullam in mente meâ ideam reperire, quæ repræsentet modum quo Deus vel Angelus materiam potest movere, diversam ab eâ quæ mihi exhibet modum, quo ego per meam cogitationem corpus meum movere me posse mihi conscius sum.

Nec verò mens mea potest se modò extendere modò colligere in ordine ad locum, ratione substantiæ suæ, sed tantum ratione potentiæ, quam potest ad majora vel minora corpora applicare.

Ad septimam. Si mundus ab æterno fuisset, procul dubio hæc Terra non mansisset ab æterno, sed aliæ alibi productæ fuissent; nec omnis materia abiisset in primum elementum; ut enim quædam ejus partes uno in loco comminuuntur, ita aliæ in alio loco simul coalescunt, nec plus est motus sive agitationis in totâ rerum universalitate uno tempore quàm alio.

Ad octavam. Particulas aquæ, aliasque

omnes quæ sunt in terrâ, poros habere, sequitur evidenter ex modo quo terræ productionem descripsi, nempe à particulis materiæ primi elementi simul coalescentibus: cum enim hoc primum Elementum nullis constet particulis, nisi indefinitè divisis, hinc sequitur concipiendos esse poros usque ad ultimam possibilem divisionem in omnibus corporibus ex eo conflatis.

Ad nonam. Ex iis quæ paulò ante dixi de duobus hominibus, quorum unus movetur unâ cum navigio, alius in ripâ stat immotus, satis ostendi me putare nihil esse in unius motu magis positivum, quàm in alterius quiete.

Quid sibi velint hæc tua ultima verba. *An ulla res affectionem habere potest naturaliter, & à se, quâ penitus potest destitui, vel quam aliundè potest adsciscere*, non satis percipio.

Cæterùm velim ut pro certo existimes mihi semper fore gratissimum eâ accipere quæ de scriptis meis vel quæres vel objicies, & pro viribus responsurum esse tibi addictissimum, Renatum Descartes.

Egmundæ 17 Kalendis
Maii 1649.

REPONSE DE MONSIEUR DESCARTES A MONSIEUR MORUS.

LETTRE LXIX.

Version nouvelle.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir avec grand plaisir vôtre Lettre en date du 5 Mars, mais dans un temps où je me trouve si fort occupé, que je me vois dans la necessité ou de vous écrire à la hâte, ou de differer à un long-temps d'icy ma réponse. Dans cette alternative je choisis le premier parti, aimant mieux paroître moins habile & plus officieux.

Aux premieres instances.

Il y a des proprietez que l'on conçoit les unes avant les autres, &c.

La sensibilité ne me paroît être dans la chose sensible, qu'une dénomination extrinseque, & n'est point une qualité qui convienne à toute la substance corporelle; car si elle se rapporte à nos sens, elle ne convient point aux parties les plus déliées de la matiere; que si elle avoit quelque raport à ces nerfs imaginaires, que vous supposez que Dieu pourroit façonner, elle pourroit peut-être convenir aux Anges & aux ames; car je ne conçois pas plus facilement des nerfs capables de sentiment, & si subtils qu'ils puissent être mûs par les plus petites parties de la matiere, que quelqu'autre faculté par le moyen de laquelle nôtre ame puisse sentir ou percevoir immediatement les autres ames: mais bien que dans l'extension nous comprenions facilement les parties au respect les unes des autres, il me paroît pourtant que je conçois très-bien l'étenduë, sans penser au rapport que ces parties ont les unes à l'égard des autres; ce que vous devez admettre plus volontiers que moy, parce que vous concevez l'étenduë comme convenant à Dieu, sans admettre en lui aucunes parties.

Personne n'a encore demontré que la facul-

té d'être touché, ou l'impenetrabilité soient des proprietez qui conviennent à la substance étenduë. Si vous concevez l'étenduë par le rapport des parties les unes auprès des autres, il ne paroît pas que vous puissiez dire que chacune de ses parties ne touche pas les voisines, & cette faculté d'être touché est une veritable proprieté qui est intime au sujet, & non celle que les sens nous font appeller le toucher.

On ne peut pas aussi comprendre qu'une partie d'une chose étenduë penetre une autre partie qui lui soit égale, sans comprendre en même tems, que l'étenduë qui est au milieu de ces deux parties est ôtée ou anéantie; or une chose réduite au néant, n'en sçauroit penétrer une autre; ainsi on peut démontrer selon moy, que l'impenétrabilité appartient à l'essence de l'étenduë, & non à l'essence d'aucune autre chose.

Je soutiens qu'il y a une autre étenduë aussi veritable. Enfin nous sommes d'accord sur le fond, & il ne s'agit plus entre nous que d'une question de nom; sçavoir, s'il faut donner le nom de veritable étenduë à cette derniere. Pour moi je ne conçois aucune étenduë de substance, ni en Dieu, ni dans les Anges, ni dans nôtre ame: mais seulement une étenduë de puissance, ou une extension en puissance; ensorte qu'un Ange peut proportionner ce pouvoir d'ex-

tension, tantôt à une plus grande ou moindre partie de la substance corporelle; car s'il n'y avoit aucun corps, je ne comprendrois aussi aucun espace à qui Dieu ou l'Ange correspondissent par l'étenduë. Quant à ce qu'on attribuë à la substance, l'étenduë qui n'appartient qu'à la puissance, c'est un effet du même préjugé, qui nous fait supposer toute substance en Dieu même, comme tombant sous l'imagination.

Aux secondes instances.

Que des parties de l'espace vuide en absorbent d'autres, &c. Je le repete, si elles sont absorbées; donc le milieu de l'espace est ôté & cesse d'être. Or ce qui cesse d'être ne penetre point une autre chose, donc il faut admettre l'impenetrabilité en tout espace.

Cet intermonde, ou cette absence du monde auroit sa durée, &c.

Je crois qu'il implique contradiction de concevoir une durée, entre la destruction du premier monde, & la création du nouveau; car si nous rapportons cette durée ou quelque chose de semblable, à la succession des pensées divines, ce sera une erreur de l'intellect, non une veritable perception de quelque chose. J'ai déja répondu à la suite, en observant que l'étenduë qu'on attribuë aux choses incorporelles

convient seulement à la puissance & non à la substance, laquelle puissance estant seulement un mode dans la chose à laquelle elle est appliquée, en ôtant cette chose étenduë à laquelle elle correspondoit, on ne sçauroit comprendre qu'elle soit étenduë.

Aux penultiémes instances.

Que Dieu est positivement & réellement infini, c'est-à-dire existant partout, &c.

Je n'admets pas ce *par tout*, car il paroît icy que vous ne faites consister l'infinité en Dieu qu'en ce qu'il existe par tout, ce que je ne vous passe point; croyant au contraire, que Dieu est par tout à raison de sa puissance, & qu'à raison de son essence il n'a absolument aucune relation au lieu: or comme on ne distingue point en Dieu le pouvoir & l'essence, je crois qu'il est mieux de raisonner en pareille matiere sur nôtre ame ou les Anges, comme choses plus proportionnées à nôtre maniere de penser. Les difficultez suivantes me paroissent naître du préjugé qui nous a fait croire que toutes substances, celles-là même que nous reconnoissons incorporelles, sont veritablement étenduës, & de la mauvaise maniere de philosopher sur les êtres de raison, en attribuant les proprietez *de l'être* ou *de la chose* au non être; mais n'oublions jamais que le non être, ou ce

qui n'existe pas, n'a aucun veritable attribut, & qu'on ne sçauroit concevoir en luy en aucune façon, *la partie*, *le tout*, *le sujet*, *l'adjoint*, &c. & c'est bien conclure, lors que vous dites que l'esprit se jouë avec ses propres ombres, lors qu'il considere les êtres de raison.

Un nombre certain & fini de stades suffira, &c.

Mais il repugne à mes idées, d'assigner des bornes au monde., & ma perception est la seule regle de ce que je dois affirmer ou nier. C'est pour cela que je dis que le monde est indeterminé ou indefini, parce que je n'y connois aucunes bornes; mais je n'oserois dire qu'il est infini, parce que je conçois que Dieu est plus grand que le monde, non à raison de son étenduë que je ne conçois point en Dieu, comme j'ai dit plusieurs fois, mais à raison de sa perfection.

Aux dernieres instances.

Si vous le faites, &c.

Je ne sçai point certainement si le reste de ma Philosophie verra le jour, parce qu'il faudroit pour cela faire plusieurs experiences, lesquelles je ne sçai si j'aurai jamais la commodité de faire; mais j'espere donner cet Esté un petit traité des passions, dans lequel on verra clairement comment tous les mouvemens de nos membres qui accom-

pagnent nos passions ou affections sont produits selon moy, non par nôtre ame, mais par le seul mechanisme de nôtre corps. Quant aux signes que font les chiens avec leurs queuës, ce sont les seuls mouvemens qui accompagnent les affections, & je crois qu'il faut les distinguer soigneusement de la parole qui seule est un signe certain de la pensée qui est cachée dans le corps : *vous pourriez dire la même chose des enfans*, &c.

Il y a une grande difference entre les enfans & les brutes ; cependant je ne crois pas que les enfans eussent une ame, si je ne voyois qu'ils sont de la même nature que les adultes. Pour les brutes, elles ne parviennent jamais à un âge où l'on puisse remarquer en elle le moindre signe de pensée.

Aux questions.

A la premiere, il repugne à ma pensée, ou ce qui est le même, il implique contradiction, que le monde soit fini ou terminé, parce que je ne puis ne pas concevoir un espace au-delà des bornes du monde, quelque part où je les assigne ; or un tel espace est selon moi un vray corps. Je ne m'embarasse point que les autres l'appellent imaginaire, & que par conséquent ils croyent le monde fini, car je sçai de quel préjugé naît cette erreur.

A la seconde, En imaginant une épée qui passe au-delà des bornes du monde, vous prouvez que vous ne concevez pas le monde comme fini ; car vous concevez comme parti réelle du monde tout lieu que l'épée touche, bien que vous donniez le nom de vuide à la chose que vous concevez.

A la troisiéme. Je ne sçaurois mieux expliquer la force reciproque dans la separation mutuelle de deux corps au respect l'un de l'autre, qu'en supposant un petit batteau dont le fonds touche le sable, le long des bords d'un fleuve, & deux hommes, l'un desquels se tenant sur le rivage, pousse avec ses mains le petit batteau pour l'écarter de la terre, & un autre homme se tenant sur le même batteau qui pousse le rivage avec ses mains, pour écarter aussi le batteau de la terre; si les forces de ces deux hommes sont égales, l'effort de celui qui est à terre, & qui par consequent est joint à la terre, ne sert pas moins au mouvement du batteau, que l'effort de l'autre qui est transporté avec le batteau ; d'où il est clair que l'action qui fait reculer le batteau de la terre n'est pas moindre sur la terre même que dans le batteau, & cet homme qui s'éloigne de vous pendant que vous êtes assis, ne fait pas une difficulté ; car lors que je parle icy du transport, j'entens seulement celui qui se fait par la separation de

deux corps qui se touchent immediatement.

A la quatriéme, le mouvement de la Lune détermine la matiere celeste, & par conséquent la terre, qui fait un tout avec elle, ensorte qu'elle est emportée plûtôt d'un côté que d'un autre; c'est-à-dire, comme on voit dans la figure, plûtôt de la partie A vers B, que vers D, sans lui communiquer pour cela la vîtesse du mouvement; & comme cette vîtesse dépend de la matiere celeste, & qu'elle se meut à peu près aussi vîte contre la terre que vers la lune, la terre devroit avoir un mouvement deux fois plus rapide que celui qu'elle a pour faire 60 fois son tour dans le même temps que la lune ne feroit qu'une fois le sien plus grand 60 fois que celui de la terre, si la grandeur ne s'y opposoit, comme je l'ai dit à l'article 151. de la treiziéme partie p. 301.

A la cinquiéme. Je ne suppose point d'autre lien & d'autre tenacité dans les plus petites parties de la matiere, que celles que je conçois dans les parties grandes & sensibles qui dependent du mouvement & du repos des parties: mais il faut observer que les parties canelées sont formées d'une matiere très-subtile, & divisée en petites parties innombrables ou indefinies qui se joignent ensemble par

les composer; ensorte que je conçois un plus grand nombre de petites parties dans chaque partie canelée, que l'on n'en conçoit communément dans les plus grands corps.

A la sixiéme. J'ai tâché d'expliquer dans le traité des passions la plûpart des choses que vous demandez ici. J'ajoute seulement que je n'ai rien trouvé jusqu'ici sur la nature des choses materielles, dont je ne puisse donner très-facilement une raison mechanique; & comme il ne messied pas à un Philosophe de croire que Dieu peut mouvoir le corps, quoi qu'il ne pense pas que Dieu soit corporel; & il ne lui messied pas aussi de croire quelque chose de semblable des substances incorporelles: & bien que je croye qu'aucune maniere d'agir ne convient dans le même sens à Dieu & aux créatures; j'avouë cependant que je ne trouve en moi-même aucune idée qui me represente une maniere differente dont Dieu ou un Ange peuvent mouvoir la matiere, de celle qui me represente la matiere dont je suis convaincu en moi-même, que je puis mouvoir mon corps par ma pensée: & veritablement ma pensée ne peut pas tantôt s'étendre, tantôt se rassembler par rapport au lieu à raison de sa substance, mais seulement à raison de sa puissance, qu'elle peut appliquer à

des corps plus grands ou plus petits.

A la septiéme. Si le monde avoit été de toute éternité, certainement cette terre ne seroit pas depuis l'éternité; mais il s'en seroit produit d'autres en differens endroits, & toute la matiere n'auroit pas éte réduite au premier élement; car comme quelques-unes de ses parties se brisent en certains endroits, d'autres s'unissent ensemble en d'autres lieux sans qu'il y ait plus de mouvement ou d'agitatien en un temps qu'en un autre dans tout l'univers.

A la huitiéme. Par la maniere dont j'ai décrit la production de la terre, c'est-à-dire, des parties de la matiere du premier élement qui se réünissent les unes aux autres, il s'en suit évidemment que les parties d'eau, & toutes les autres qui sont dans la terre ont des pores; car comme ce premier élement n'est composé que des parties indéfiniment divisées, il s'ensuit de là qu'il faut concevoir des pores jusques à la derniere division possible dans tous les corps qui en sont composez.

A la neuviéme. Par ce que j'ai dit ci-dessus de deux hommes, dont l'un est mû avec le batteau, & l'autre demeure immobile sur le rivage, j'ai fait assez voir que je ne crois pas qu'il y ait rien de plus positif dans le mouvement de l'un, que dans le repos de l'autre.

Je ne comprens pas bien ce que veulent dire ces derniers mots : *An ulla res affectionem habere potest naturaliter & à se qui penitus potest destitui, vel quam aliunde potest adsciscere.*

Au reste, Monsieur, je vous prie d'être très-persuadé que je recevrai toujours avec beaucoup de plaisir toutes les questions & les objections que vous me ferez sur mes ouvrages, & que je tâcherai d'y répondre le mieux qu'il me sera possible. Je suis avec un parfait attachement,

RENE' DESCARTES.

A Egmond le 15. Avril 1649.

Fin du premier Tome.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES EN CE LIVRE.

Lettre premiere à la Reine de Suede, touchant le souverain Bien de cette vie, consideré au sens que les Philosophes en ont écrit, page 1

Lettre 2. à Monsieur Chanut à l'occasion de la précedente, 7

Lettre 3. jusques à la douziéme, à la Princisse Elizabeth de Boheme, sur l'examen du livre de Seneque de vitâ Beatâ, *& sur plusieurs autres considerations de Morale formées ensuite, depuis la page 9. jusqu'à la page 73.*

Lettre 12. à ladite Princesse, 74

Lettre 13. à ladite Princesse, sur le livre del Principe, *contenant diverses considerations politiques,* 76

Lettre 14. à la Princesse Lоüise de Bohéme, 85

Lettre 15. à ladite Princesse Elizabeth, où il est parlé du genie de Socrate, 86

Lettre 16. à ladite Princesse Lоüise, 91

Lettre 17. à ladite Princesse Elizabeth, où il est parlé de quelques remedes de Medecine, de ceux de Chymie, & de Monsieur le Roy, 92

Lettre 18. à ladite Princesse Lоüise, 95

Lettre 19. à ladite Princesse Elizabeth, sur les differends qu'il avoit avec les Professeurs d'Utrecht & de Leyde, 96

Lettre 20. à ladite Princesse, où il lui parle de la Reine de Suede, 101

Lettre 21. à ladite Princesse, sur quelque indisposition qu'elle avoit, 103

Lettre 22. à ladite Princesse, au sujet de Monsieur le Roy, 106

Lettre 23. à ladite Princesse, comment on peut remedier aux sujets qu'on a de tristesse, 110

Lettre 24. à ladite Princesse, sur le profit qu'on tire des disgraces de la fortune, 115

Lettre 25. à ladite Princesse, qui contient les raisons qui luy ont fait quitter le dessein d'écrire le traité de l'érudition, 118

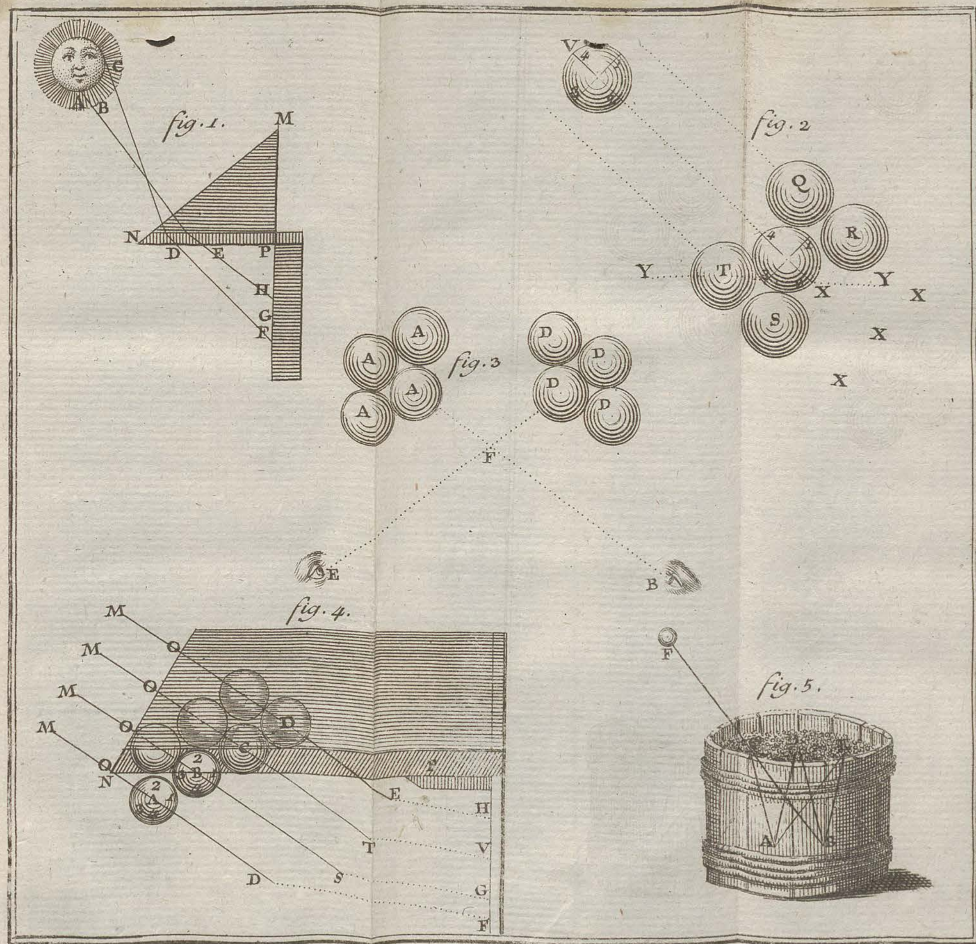
Lettre 26. à ladite Princesse, 130

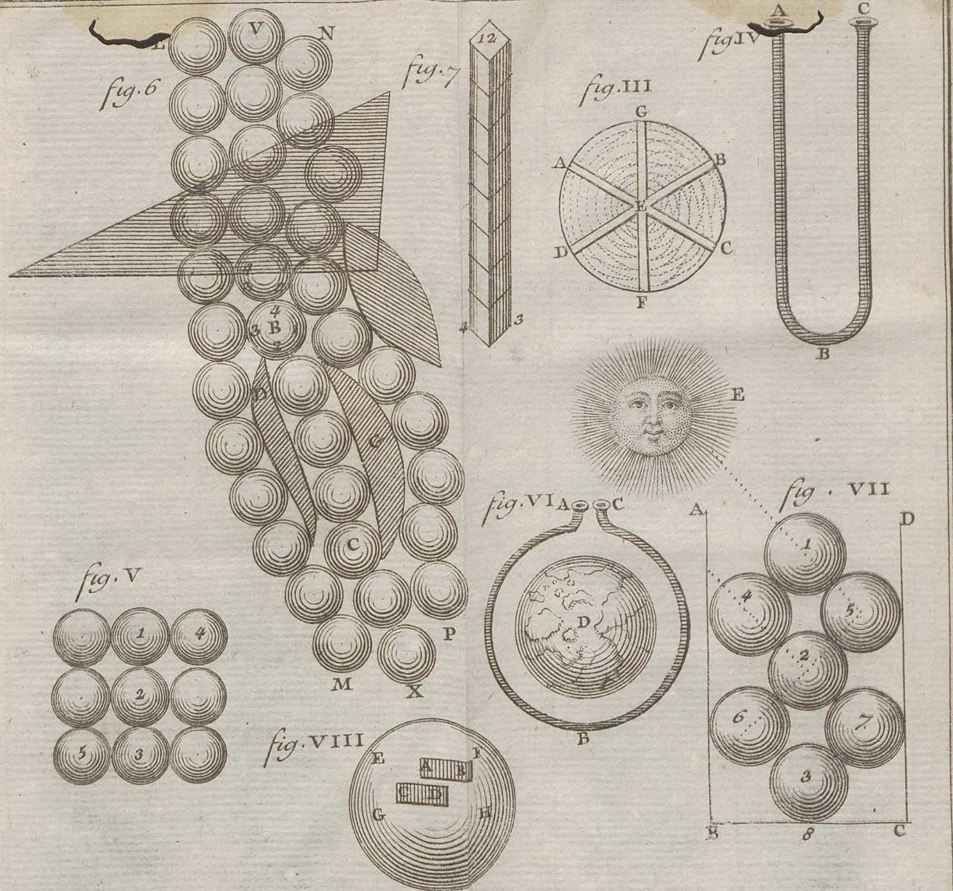
Lettre 27. à ladite Princesse sur la mort du Roy d'Angleterre son oncle, & sur la restitution d'une partie du Palatinat au Prince Palatin son frere, 124

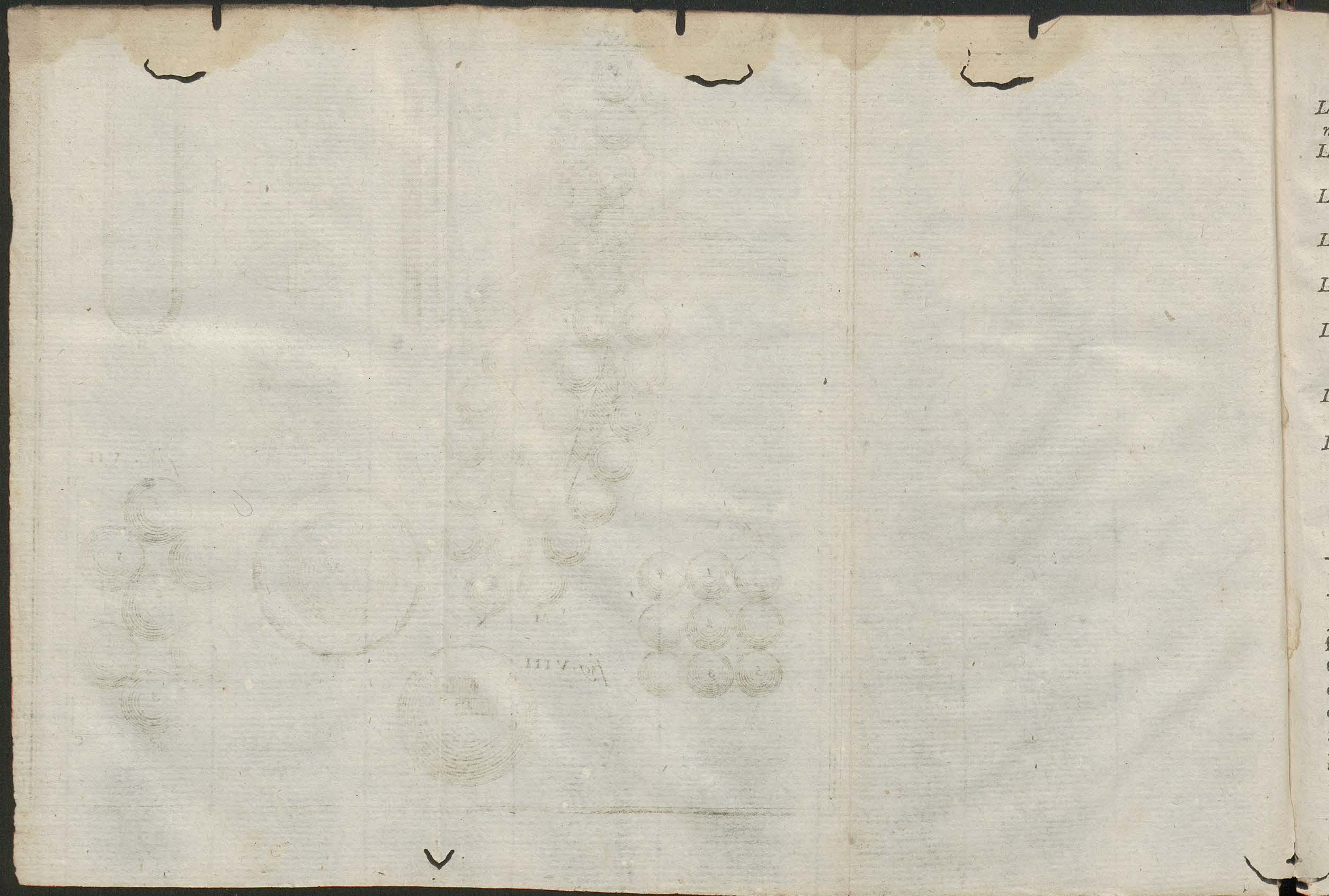
Lettre 28. à ladite Princesse, que son indisposition vient des sujets qu'elle a de fâcherie, 130

Lettres 29. & 30. à ladite Princesse, sur l'union de l'Ame avec le Corps, & comment

elle a la force de le mouvoir, 135. & 141
Lettre 31. à ladite Princesse, sur celle qu'il a écrite à la Reine de Suede touchant le Souverain Bien de cette vie, 147
Lettres 32. 33. & 34. à Monsieur Chanut lors de sa résidence en Suede, depuis la page 151. jusqu'à 162.
Lettre 35. audit sieur Chanut, sur trois belles questions de Morale, 162
Lettre 36. audit sieur Chanut, réponse à quelques difficultez par luy proposées de la part de la Reine de Suede, 183
Lettre 37. audit sieur Chanut, sur les écrits qu'il luy avoit envoyez pour la Reine de Suede, 194
Lettre 38. audit sieur Chanut, sur une réponse qu'il luy envoye pour la Reine de Suede, 198
Lettre 39. à la Reine de Suede, complimens sur ce qu'elle luy avoit écrit en réponse de la sienne touchant le souverain bien de cette vie, 203
Lettre 40. audit sieur Chanut, 205
Lettre 41. à ladite Princesse Elizabeth, 207
Lettres 42. & 43. à Monsieur Chanut, sur son appel en Suede, 209. & 212.
Lettre 44. à ladite Princesse Elizabeth, sur son voyage en Suede, 215
Lettres 45. 46. & 47. à M. Chanut, sur son voyage en Suede, 217. 219. & 220
Lettre 48. à ladite Princesse Elizabeth, sur le même voyage, 222
Lettre 49. à Monsieur Frainshemius, sur le


fig. 1.
M
N
D
E
P
H
G
F
B
fig. 2
V
Q
R
T
S
Y
Y
X
X
X
X
X
fig. 3
A
A
A
A
A
D
D
D
D
F
E
B
fig. 4.
M
M
M
M
O
O
O
O
N
D
C
B
A
E
H
T
V
D
S
G
F
fig. 5.
F
A
C


fig. 6
L
V
N
fig. 7
12
4
3
B
3
D
C
C
M
X
P
fig. III
G
A
B
E
D
C
F
fig. IV
A
C
B
E
fig. VI
A
C
D
B
fig. VII
A
D
1
4
5
2
6
7
3
B
8
C
fig. V
1
4
2
5
3
fig. VIII
E
A
B
I
C
D
G
H



même voyage, 224

Lettre 50. à ladite Princesse Elizabeth, comme il estoit nouvellement arrivé en Suede, 228

Lettre 51. à ladite Princesse Elizabeth, touchant le vif argent, 231

Lettre 52. à un Seigneur, sur diverses questions Physiques, 234

Lettre 53. à un Seigneur, autres questions de Physique, 239

Lettre 54. à un Seigneur, autres questions de Physique, 245

Lettre 55. à Monsieur Descartes par un R.P. Jesuite des Pays-Bas, objections sur les couleurs de l'Arc-en-ciel, 255

Lettre 56. réponse de M. Descartes ausdites objections, 273

Lettres 57. jusques à la 64. de Monsieur Morin à M. Descartes, contenant ses objections sur la lumiere, avec les réponses de M. Descartes.

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistre des Requestes ordinaires de nôtre Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nôtre bien amé DENIS HORTEMELS Libraire à Paris, nous ayant

fait exposer qu'il auroit acquis differentes Oeuvres de René Descartes ; sçavoir ses Principes de la Philosophie, son Homme & Traité de la Lumiere, ses Lettres, sa Geometrie, son Traité des Passions de l'Ame & Traité de l'esprit de l'Homme, suivant les Principes de Descartes par Loüis de la Forge, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public ; mais comme ces Ouvrages sont d'une très-grande dépense & d'un long débit, il craint que quelques Libraires-Imprimeurs, & autres personnes ne s'avisassent de luy contrefaire, ce qui luy feroit un tort considerable, Nous auroit en conséquence fait très-humblement supplier pour l'en dédommager luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer *les differentes Oeuvres de Descartes ; sçavoir, ses Principes de la Philosophie, son Homme & Traité de la Lumiere, ses Lettres, sa Geometrie, son Traité des Passions de l'Ame & Traité de l'Esprit de l'homme, suivant les Principes de Descartes par Loüis de la Forge*, en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de quinze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes ; Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance ; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus specifiez en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere, ou autrement, sans la permission expresse ou par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de les exposer en vente les manuscrits ou imprimez, qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où les approbations y auront esté données, és mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des

Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôdit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le 19. jour du mois de Fevrier l'an de grace 1723. & de nôtre Regne le huitiéme. Par le Roy en son Conseil, CARPOT.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris p. 313. N. 466. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 15 Mars 1723. Signé, BALLARD, Syndic.

No 666

9

6 vol. ixa

Stoïcisme - 14-15

Renonc.t 36-37

2d0

